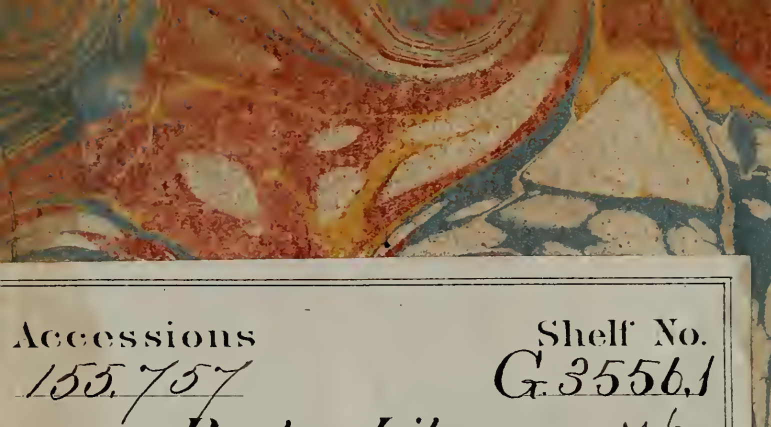







FIDE ET FORTITUDINE



# LE
# CABINET
# *DES FÉES.*

---

*TOME SIXIÈME.*

---

## *CE VOLUME CONTIENT*

LES FÉES, CONTES DES CONTES, par Mademoiselle de LA FORCE.

SAVOIR:

Plus belle que Fée. — Perfinette. — L'Enchanteur. — Tourbillon. — Vert & Bleu. — Le Pays des Délices. — La Puiffance d'Amour. — La Bonne Femme. —

---

LES CHEVALIERS ERRANS ET LE *GÉNIE* FAMILIER, par Madame la Comteffe D'AULNOY.

# LE CABINET DES FÉES,

*OU*

# COLLECTION CHOISIE

*DES CONTES DES FÉES,*

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME SIXIÈME.



*A GENÈVE,*

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

*& se trouve à PARIS,*
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

# PLUS BELLE QUE FÉE.

## CONTE.

Il y avoit une fois dans l'Europe un roi, qui, ayant eu déjà quelques enfans d'une princeſſe qu'il avoit épouſée, eut envie de voyager & d'aller d'un bout à l'autre de ſon royaume. Il s'arrêtoit agréablement de province en province, & comme il fut dans un beau château, qui étoit à l'extrémité de ſes états, la reine ſa femme y accoucha, & donna la vie à une fille, qui parut ſi prodigieuſement belle au moment de ſa naiſſance, que les courtiſans, ſoit pour ſa beauté, ou par envie de faire leur cour, la nommèrent Plus Belle que Fée: l'avenir fit bien voir qu'elle méritoit un nom ſi illuſtre. A peine la reine fut-elle relevée de couche, qu'il fallut qu'elle ſuivît le roi ſon mari, qui partit en diligence pour aller défendre une province éloignée que ſes ennemis attaquoient.

On laiſſa la petite Plus Belle que Fée avec ſa gouvernante, & les dames qui lui

étoient néceſſaires ; on l'éleva avec beaucoup de ſoin, & comme ſon père eut à ſoutenir une longue & cruelle guerre, elle eut le loiſir de croître & d'embellir. Sa beauté ſe rendit fameuſe par tous les pays circonvoiſins ; on ne parloit d'autre choſe, & à douze ans on l'eût plutôt priſe pour une divinité que pour une perſonne mortelle. Un frère qu'elle avoit la vint voir pendant une trève, & ſe lia avec elle d'une parfaite amitié.

Cependant la renommée de ſa beauté & le nom qu'elle portoit irritèrent tellement les fées contr'elle, qu'il n'y eut rien qu'elles ne penſaſſent pour ſe venger de l'orgueil de ſon nom, & pour détruire une beauté qui leur cauſoit tant de jalouſie.

La reine des fées n'étoit pas une de ces bonnes fées qui ſont les protectrices de la vertu, & qui ne ſe plaiſent qu'à bien faire. Après le cours de pluſieurs ſiècles, qu'elle étoit parvenue à la royauté par ſon grand ſavoir & par ſon artifice, le nombre de ſes ans l'avoit rendue fort petite, & on ne l'appeloit plus que Nabote.

Nabote aſſembla donc ſon conſeil, & lui fit ſavoir qu'elle avoit réſolu de venger tant de belles perſonnes qu'elle avoit dans ſa

cour, & toutes celles qui étoient par toute la terre; qu'elle vouloit s'abſenter, & aller elle-même voir & ravir cette beauté qui faiſoit un bruit ſi déſavantageux à leurs charmes : ainſi fut dit, ainſi fut fait. Elle partit, & prenant des vêtemens ſimples, elle ſe tranſporta au château qui renfermoit cette merveille. Elle s'y rendit bientôt familière, & engagea, par ſon eſprit, les dames de la princeſſe à la recevoir parmi elles. Mais Nabote fut frappée d'un grand étonnement quand, après avoir conſidéré le château, elle reconnut, par la force de ſon art, qu'un grand magicien l'avoit conſtruit, & qu'il y avoit attaché telle vertu, que, de toute ſon enceinte & de ſes promenades, on n'en pouvoit ſortir que volontairement, & qu'il n'étoit pas poſſible de ſe ſervir d'aucunes ſortes de charmes contre les perſonnes qui l'habitoient. Ce n'étoit pas un ſecret ignoré de la gouvernante de Plus Belle que Fée, qui, connoiſſant bien le tréſor ſans prix qui étoit confié à ſes ſoins, vivoit pourtant ſans crainte, ſachant que perſonne au monde ne pouvoit lui ôter cette jeune princeſſe, tant qu'elle ne ſortiroit pas du château ni des jardins. Elle lui avoit défendu expreſſément

de le faire, & Plus Belle que Fée, qui avoit déjà beaucoup de prudence, n'avoit garde de manquer à cette précaution. Mille amans, qu'elle avoit, tentoient des efforts inutiles pour l'enlever; mais vivant assurée, elle ne redoutoit point leur violence.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Nabote pour s'insinuer dans ses bonnes graces; elle lui apprenoit à faire de beaux ouvrages, & pendant un travail qu'elle rendoit divertissant, elle lui faisoit des historiettes agréables, elle n'oublioit rien pour la divertir, & elle lui plaisoit si naturellement, qu'on ne les voyoit plus l'une sans l'autre.

Nabote, dans tous ses soins, n'étoit pas moins occupée de sa vengeance; elle cherchoit le moyen de séduire Plus Belle que Fée, & de l'obliger, par finesse, à mettre seulement le pied hors du seuil des portes du château; elle étoit toujours préparée à faire son coup & à l'enlever.

Un jour, qu'elle l'avoit menée dans le jardin, où de jeunes filles, après avoir cueilli des fleurs, en ornoient la belle tête de Plus Belle que Fée, Nabote ouvrit une petite porte qui donnoit sur la campagne, & l'ayant passée, elle faisoit cent singeries,

qui faisoient rire la princesse & la jeune troupe qui l'environnoit, quand tout-d'un-coup la méchante Nabote fit semblant de se trouver mal, & le moment d'après elle se laissa tomber comme évanouïe. Quelques jeunes filles coururent à son secours, Plus Belle que Fée y vola, & à peine la malheureuse fut-elle hors de cette fatale porte, que Nabote se releva, la saisit d'un bras puissant, & faisant un cercle avec sa baguette, il se forma un brouillard épais & noir, qui s'étant aussitôt dissipé, la terre s'ouvrit : il en sortit deux taupes avec des aîles de feuilles de roses, qui traînoient un char d'ébène, & se mettant dedans avec Plus Belle que Fée, elle s'éleva en l'air, & le fendit avec une vîtesse incroyable, se perdant incontinent aux yeux des jeunes filles, qui, par leurs pleurs & leurs cris, annoncèrent bientôt dans tout le château la perte qu'on venoit de faire.

Plus Belle que Fée ne revint de son étonnement, que pour tomber dans un plus épouvantable; la rapidité avec laquelle ce char voloit en l'air l'avoit tellement étourdie, qu'elle en avoit presque perdu la connoissance : enfin, reprenant ses esprits, elle baissa les yeux. Qu'elle fut effrayée de ne

trouver au-dessous d'elle que l'étendue prodigieuse de la vaste mer! elle fit un cri perçant, se tourna, & voyant près d'elle sa chère Nabote, elle l'embrassa tendrement, & la tenoit serrée entre ses bras, comme on a coutume de faire pour se rassurer. Mais la fée la repoussant rudement : retirez-vous, petite effrontée, lui dit-elle, reconnoissez en moi votre plus mortelle ennemie; je suis la reine des fées, vous m'allez payer l'insolence du nom orgueilleux que vous portez.

Plus Belle que Fée, plus tremblante à ces paroles que si la foudre fût tombée à ses pieds, en eut plus de frayeur encore que de l'horrible route qu'elle tenoit. Le char fondit enfin au milieu de la cour magnifique du plus superbe palais qui se soit jamais vu.

L'aspect d'un si beau lieu rassuroit un peu la timide princesse, surtout quand, à la sortie de ce char, elle vit cent jeunes beautés qui vinrent toutes courtoisement faire la révérence à la fée. Un si riant séjour ne sembloit pas lui annoncer d'infortune ; elle eut même une consolation, qui ne manque guères de flatter dans un aussi grand malheur que le sien ; elle remarqua

que toutes ces belles perſonnes étoient frappées d'admiration en la regardant, & elle entendit un murmure confus de louange & d'envie, qui la ſatisfit merveilleuſement.

Mais que ce petit moment de vanité dura peu! Nabote ordonna impérieuſement qu'on ôtât les beaux habits de Plus Belle que Fée, croyant lui dérober une partie de ſes charmes. On la dépouilla donc, mais la fureur de Nabote n'eut par-là que plus à croître. Que de beautés parurent au jour! & que de confuſion pour toutes les fées du monde! On la vêtit de méchans haillons; on eût dit dans cet état que la beauté ſimple & naïve vouloit triompher de la ſorte ſur l'étalage des plus grands ornemens; jamais elle ne fut plus charmante. Nabote commanda qu'on la conduisît au lieu qu'elle avoit ordonné, & qu'on lui donnât ſa tâche.

Deux fées la prirent, & la firent paſſer par les plus beaux & les plus ſomptueux appartemens que l'on ſauroit jamais voir. Plus Belle que Fée les conſidéroit, malgré la vue de ſa misère; elle diſoit en elle-même: quelques tourmens qu'on me prépare, le cœur me dit que je ne ſerai pas

toujours malheureuse dans ces beaux lieux?

On la fit descendre par un grand escalier de marbre noir, qui avoit plus de mille marches : elle crut aller aux abîmes de la terre, ou plutôt qu'on la conduisoit aux enfers. Enfin elle entra dans un petit cabinet tout lambrissé d'ébène, où on lui dit qu'elle coucheroit sur un peu de paille, & il y avoit une once de pain & une tasse d'eau pour son souper. De là on la fit passer dans une grande gallerie, dont les murailles de haut en bas étoient de marbre noir, & qui ne recevoit de clarté que par celle qui venoit de cinq lampes de jais, qui jetoient une lueur sombre, capable plutôt d'épouvanter que de rassurer. Ces tristes murailles étoient tapissées de toiles d'araignées, depuis le haut jusqu'en bas, dont la fatalité étoit telle, que plus on en ôtoit, & plus elles se multiplioient. Les deux fées dirent à la princesse, qu'il falloit que cette gallerie fût nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui feroit souffrir des supplices effroyables ; & posant une échelle à deux mains, & lui donnant un balai de jonc, elles lui dirent de travailler, & la laissèrent. Plus Belle que Fée soupira ; & ne sachant point le sort de ces

toiles d'araignées, quoique la gallerie fût fort grande, elle se résolut avec courage d'obéir. Elle prit son balai, & monta légèrement sur l'échelle. Mais, ô Dieu! quelle fut sa surprise! lorsque pensant nettoyer ce marbre, & ôter ces toiles d'araignées, elle trouva qu'elles ne faisoient qu'augmenter. Elle se lassa quelque temps; & voyant avec tristesse que c'étoit vainement, elle jeta son balai, descendit, & s'asséyant sur le dernier échelon de l'échelle, elle se mit tendrement à pleurer, & à connoître tout son malheur. Ses sanglots se précipitoient si fort les uns sur les autres, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir son beau corps, quand levant un peu la tête, ses yeux furent frappés d'une vive lumière. Toute la gallerie fut dans un instant éclairée, & elle vit à genoux devant elle un jeune garçon si beau & si agréable, qu'à l'habillement près, elle le prit pour l'amour: mais elle se souvint qu'on peignoit l'amour tout nud, & ce beau garçon avoit un habit tout couvert de pierreries. Elle douta aussi si toute cette lumière ne partoit pas du feu de ses yeux, qu'elle voyoit si beaux & si brillans. Ce jeune homme la considéroit toujours à genoux; elle s'y

vouloit mettre auſſi. Qui êtes vous, lui dit-elle, toute étonnée ? Etes-vous un Dieu ? Etes-vous l'amour ? Je ne ſuis pas un Dieu, lui répondit-il; mais j'ai plus d'amour moi ſeul qu'il n'y en a dans le ciel ni ſur la terre. Je ſuis Phraates, le fils de la reine des Fées, qui vous aime & qui veut vous ſecourir. Alors prenant le balai qu'elle avoit jeté, il toucha toutes ces toiles d'araignées, qui devinrent auſſitôt un tiſſu d'or d'un ouvrage merveilleux, le feu des lampes demeura vif & lumineux; & Phraates donnant une clef d'or à la princeſſe : vous trouverez une ſerrure, lui dit-il, au grand quarré de votre cellule, ouvrez-la tout doucement. Adieu, je me retire, de peur de me rendre ſuſpect : allez vous repoſer; vous trouverez tout ce qui vous eſt néceſſaire; & mettant un genou à terre, il lui baiſa reſpectueuſement la main.

Plus Belle que Fée, plus étonné de cette rencontre que de tout ce qui lui étoit arrivé dans la journée, rentra dans la petite chambre; & cherchant à trouver cette ſerrure dont on lui avoit parlé, en s'approchant du lambris, elle entendit une voix la plus aimable du monde, qui ſembloit ſe plaindre avec

douleur : elle crut que c'étoit quelque miſérable comme elle qu'on vouloit tourmenter. Elle prêta curieuſement l'oreille. Hélas, que ferai-je, diſoit cette voix? On veut que je change les glands qui ſont dans ce boiſſeau, en des perles orientales. Plus Belle que Fée, moins ſurpriſe qu'elle ne l'auroit été deux heures auparavant, frappa deux ou trois petits coups contre les ais, & dit aſſez haut : ſi l'on donne des peines ici, il s'y fait en même temps des miracles; eſpérez. Mais contez-moi je vous prie qui vous êtes, je vous dirai qui je ſuis. Il m'eſt plus doux de vous ſatisfaire, reprit l'autre perſonne, que de continuer mon emploi. Je ſuis fille de roi; on dit que je naquis charmante : les fées n'aſſiſtèrent point à ma naiſſance ; vous ſavez qu'elles ſont cruelles à ceux dont elles n'ont pas pris la protection en naiſſant. Ah! je le ſais trop, reprit Plus Belle que Fée : je ſuis belle comme vous, fille de roi, & malheureuſe, parce que je ſuis aimable ſans le ſecours de leurs dons. Nous voilà donc compagnes, reprit l'autre. Mais êtes-vous amoureuſe? Il ne s'en faut guères, dit aſſez bas Plus Belle que Fée; continuez, reprit-elle tout haut, & ne me queſtionnez plus. Je fus eſtimée,

pourſuivit l'autre, la plus charmante choſe qu'il y ait jamais eu, & tout le monde m'aima & me voulut poſſéder ; on m'appelle Déſirs : toutes les volontés m'étoient ſoumiſes, & j'avois place dans tous les cœurs. Un jeune prince, plus rempli de moi qu'aucun autre, s'attacha uniquement à moi; je le comblai d'eſpérance & de ſatisfaction. Nous allions nous unir pour toujours l'un à l'autre, quand les fées, jalouſes de me voir la paſſion univerſelle, & ne pouvant ſouffrir les agrémens qu'elles n'ont pas donnés, m'enlevèrent un jour au milieu de ma gloire, & m'ont miſe ici dans un vilain lieu. Elles m'ont dit qu'elles m'étoufferoient demain matin, ſi je n'ai pas exécuté un ordre ridicule qu'elles m'ont impoſé : dites-moi préſentement qui vous êtes. Je vous ai tout dit, reprit Plus Belle que Fée, à mon nom près. On m'appelle Plus Belle que Fée. Vous devez donc être bien belle, reprit la princeſſe Déſirs; j'ai grande envie de vous voir. J'en ai bien autant de mon côté, repartit Plus Belle que Fée. Y a-t-il une porte qui donne ici; car j'ai une petite clef qui, peut-être, ne vous ſeroit pas inutile ? Lors cherchant, elle en trouva une, qu'elle pouvoit effectivement ouvrir. Elle la pouſſa;

& paroiſſant tout-d'un-coup, elles ſe ſurprirent beaucoup l'une & l'autre, par la beauté merveilleuſe qu'elles avoient toutes deux. Après s'être fort embraſſées & s'être dit bien des choſes obligeantes, Plus Belle que Fée ſe mit à rire de voir que la princeſſe Déſirs frottoit continuellement ſes glands avec une petite pierre blanche, comme on lui avoit ordonné. Elle lui conta la tâche qu'on lui avoit donnée à faire, & comme je ne ſais quoi de ſi aimable l'avoit aſſiſtée miraculeuſement. Mais qui peut-ce être, lui dit la princeſſe Déſirs? Je crois que c'eſt un homme, reprit Plus Belle que Fée. Un homme! s'écria Déſirs; vous rougiſſez; vous l'aimez. Non pas encore, reprit-elle : mais il m'a dit qu'il m'aime; & s'il m'aime, comme il le dit, il vous aſſiſtera. A peine eut-elle proféré ces paroles, que le boiſſeau frémit, & agitant ces glands, comme le chêne ſur lequel ils avoient été cueillis auroit pu faire, ils ſe changèrent tout-d'un-coup dans les plus belles perles en poires, & de la première eau : ce fut une de celles-là, dont la reine Cléopâtre fit un ſi riche banquet à Marc-Antoine. Les deux princeſſes furent très-contentes de ce changement; & Plus Belle que Fée, qui

commençoit à s'accoutumer aux prodiges, prenant Défirs par la main, repaffa dans fa chambre ; & trouvant le quarré où étoit la ferrure dont on lui avoit parlé, elle l'ouvrit avec la clef d'or, & entra dans une chambre, dont la magnificence la furprit & la toucha, parce qu'elle y vit partout des foins de fon amant. Elle étoit jonchée des plus belles fleurs, elle exhaloit un parfum divin. Il y avoit à un des bouts de cette charmante chambre, une table couverte de tout ce qui pouvoit contenter la délicateffe du goût, & deux fontaines de liqueurs, qui couloient dans des baffins de porphyre. Les jeunes princeffes s'affirent dans deux chaifes d'ivoire enrichies d'émeraudes ; elles mangèrent avec appétit, & quand elles eurent foupé, la table difparut, & il s'éleva à la place où elle étoit, un bain délicieux, où elles fe mirent toutes deux. A fix pas de là on voyoit une fuperbe toilette, & de grandes mannes d'or trait, toutes pleines de linge d'une propreté à donner envie de s'en fervir. Un lit d'une forme fingulière & d'une richeffe extraordinaire terminoit cette merveilleufe chambre, qui étoit bordée d'orangers dans des caiffes d'or garnies de rubis, & des colonnes

de cornaline ſoutenoient tout autour la voûte ſomptueuſe de cette chambre : elles n'étoient ſéparées que par de grandes glaces de cryſtal, qui prenoient depuis le bas juſques en haut. Quelques conſoles de matières rares portoient des vaſes de pierreries pleins de toutes ſortes de fleurs.

La princeſſe Déſirs admiroit la fortune de ſa compagne ; & ſe tournant vers elle : Votre amant eſt galant, lui dit-elle, il peut beaucoup, & il veut tout pouvoir pour vous ; votre bonheur n'eſt pas commun. Une pendule, ſonnant minuit, leur fit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus Belle que Fée rougit, & ſe jeta dans ſon lit ; elle crut prendre un repos, qui fut troublé par l'image de Phraates.

Le lendemain il y eut un grand étonnement dans la cour des fées, de voir la galerie ſi richement parée, & les belles perles à plein boiſſeau. Elles avoient cru punir les jeunes princeſſes ; leur cruauté fut déconcertée, elles les trouvèrent retirées chacune dans ſa petite chambre. Agitant de nouveau leur conſeil pour leur donner des emplois où elles les viſſent ſuccomber, elles dirent à Déſirs d'aller ſur le bord de la mer écrire ſur le ſable, avec ordre exprès

que ce qu'elle y mettroit ne s'effaçât jamais ; & commandèrent à Plus Belle que Fée de se rendre au pied du mont Avantureux, de voler au haut, & de leur apporter un vase plein d'eau de vie immortelle. Pour cet effet, elles lui donnèrent des plumes & de la cire, afin que se faisant des aîles, elle se perdit comme un autre Icare. Désirs & Plus Belle que Fée se regardèrent à cet affreux commandement, & s'embrassant tendrement, elles se quittèrent, comme en se disant le dernier adieu. On en conduisit une près du rivage, & l'autre au pied du mont Avantureux.

Quand Plus Belle que Fée se vit ainsi seule, elle prit les plumes & la cire, & les accommodoit fort mal ; après avoir travaillé très-inutilement, elle tourna sa pensée vers Phraates. Si vous m'aimiez, dit-elle, vous viendriez encore à mon secours. A peine eut-elle achevé le dernier mot, qu'elle le vit devant ses yeux, plus beau mille fois que la nuit dernière. Le grand jour lui étoit fort avantageux. Doutez-vous de mon amour, lui dit-il ? est-il rien de difficile pour qui vous aime ? Lors il la pria d'ôter une partie de ses habits, & ayant pris sa récompense ordinaire, qui étoit un baiser sur sa

main : il ſe transforma tout-d'un-coup en aigle. Elle eut quelque chagrin de voir changer ainſi cette aimable figure, qui, ſe mettant à ſes pieds en étendant les aîles, lui fit aiſément comprendre ſon deſſein. Elle ſe baiſſa ſur lui, & ſerrant ſon col ſuperbe avec ſes beaux bras, il s'éleva doucement en haut. On ne ſauroit dire quel étoit le plus content, ou d'elle d'éviter la mort, en exécutant les ordres qu'on lui avoit donnés, ou lui d'être chargé d'un fardeau ſi précieux.

Il la porta doucement au haut du mont, où elle entendit une agréable harmonie de mille oiſeaux qui vinrent rendre hommage au divin oiſeau qui l'avoit portée. Le haut de ce mont étoit une plaine fleurie, entourée de beaux cédres, au milieu deſquels étoit un petit ruiſſeau, qui rouloit ſes eaux argentées ſur un ſable d'or ſemé de diamans brillans. Plus Belle que Fée ſe courba ſur le genouil, & avant toutes choſes, elle mit dans ſa main de cette eau précieuſe & en but. Après, elle remplit ſon vaſe, & ſe tournant vers ſon aigle. Ah! dit-elle, que je voudrois que Déſirs eût de cette eau! A peine eut-elle dit cette parole, que l'aigle vola en bas, prit une des pantoufles de

Plus Belle que Fée, & revenant il puisa de l'eau dedans, & en alla porter à la princesse Désirs au bord de la mer, où elle étoit inutilement occupée à écrire sur l'arène.

L'aigle revint trouver Plus Belle que Fée, & reprit sa belle charge : hélas! dit-elle, que fait Désirs? mettez-nous ensemble. Il lui obéit; ils la trouvèrent écrivant toujours, & à mesure qu'elle écrivoit, une onde venoit qui effaçoit ce qu'elle avoit écrit. Quelle cruauté, dit cette princesse à Plus Belle que Fée, d'ordonner ce qu'on ne peut faire! Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que vous avez réussi. Plus belle que Fée descendit, & touchée du malheur de sa compagne, elle prit ainsi la parole en se tournant vers son amant. Faites-moi voir votre toute-puissance; ou plutôt mon amour, repartit ce prince, en reprenant sa forme ordinaire. Désirs voyant la beauté & les grâces de sa personne fit briller de la surprise & de la joie dans ses yeux. Plus Belle que Fée en rougit, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, & se mettant devant lui, pour le cacher à sa compagne : Faites ce qu'on vous dit, continua-t-elle, avec une inquiétude charmante; Phraates connut



*Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que vous avez raison.*

Marillier. inv.

ſon bonheur, & voulant terminer promptement ſa peine; liſez, lui dit-il, en diſparoiſſant plus vîte qu'un éclair.

Au même inſtant une vague vint ſe briſer aux pieds de Plus Belle que Fée, & en s'en retournant laiſſa voir une table d'airain, auſſi enchaſſée dans l'arène que ſi elle y eût été de toute éternité; & comme y devant demeurer juſqu'à la fin du monde, & à meſure qu'elle la regardoit, elle appercevoit des lettres qui ſe formoient profondément gravées, qui compoſoient ces vers :

La foi des vulgaires amans,
Leur ardeur & tous leurs ſermens,
Ne s'écrivent que ſur l'arène,
Mais ce qu'on ſent pour vos beaux yeux,
En caractère d'aſtre eſt écrit dans les Cieux;
Qui voudroit l'effacer, la peine en ſeroit vaine.

Je le comprends, s'écria Déſirs; qui vous aime, vous doit toujours aimer : que votre aimable amant ſait bien exprimer ſa tendreſſe! & lors elle embraſſa Plus Belle que Fée, qui diſſipant entre ſes bras ſa confuſion ſur la petite jalouſie qu'elle venoit d'avoir, l'avoua à ſon amie ſur la guerre qu'elle lui en fit, & toutes deux ſatisfaites de leur amitié, s'abandonnèrent à la douceur d'un entretien agréable & plein d'amitié.

La reine Nabote envoya au pied du mont, pour ſavoir ce que Plus Belle que Fée ſeroit devenue. On trouva les plumes éparſes, & une partie de ſes habits : on jugea qu'elle étoit écraſée, comme on le déſiroit.

Dans cette penſée, les fées coururent au bord de la mer ; elles s'écrièrent à la vue de la table d'airain, & furent épouvantées d'appercevoir les deux princeſſes qui ſe jouoient tranquillement ſur la pointe d'un rocher ; elles les appelèrent. Plus Belle que Fée donna ſon eau de vie immortelle, & rioit tout doucement avec Déſirs de la fureur de ces fées.

La reine n'entendoit pas raillerie ; elle connut qu'un art auſſi grand que le ſien les aſſiſtoit, & ſa rage en crut à tel point, que ſans héſiter, elle conclut leur ruine totale par la dernière & la plus cruelle des épreuves.

Déſirs fut condamnée à aller le lendemain à la foire des temps, chercher le fard de jeuneſſe, & Plus Belle que Fée, de ſe rendre dans la forêt des merveilles, pour prendre la biche aux pieds d'argent.

La princeſſe Déſirs fut conduite dans une grande plaine, au bout de laquelle étoit un bâtiment prodigieux, tout partagé en ſalles

&

& en galleries pleines de boutiques ſi ſuperbes, qu'il n'y a, pour y trouver une comparaiſon, qu'à ſe ſouvenir des magnifiques banquets de Marly. A chacune de ces boutiques, il y avoit de jeunes & d'agréables fées, & auprès d'elles, pour les aider, les perſonnes qu'elles aimoient le mieux.

Auſſitôt que Déſirs parut, ſes agrémens charmèrent tout le monde; elle prit poſſeſſion de tous les cœurs. Aux premières boutiques où elle s'adreſſa, elle fit grande pitié en demandant le fard de jeuneſſe; aucun ne lui voulut dire où il ſe trouvoit, parce que quand ce n'étoit pas une fée qui le venoit chercher, il déſignoit un ſuplice pour la perſonne qui étoit chargée de cette dangereuſe commiſſion.

Les bonnes fées diſoient à Déſirs qu'elle s'en retournât, & qu'elle ne demandât plus ce qu'elle cherchoit. Elle étoit ſi belle, qu'on couroit au-devant d'elle aux lieux où elle paſſoit. Son malheur la mena à la boutique d'une mauvaiſe fée. A peine eut-elle demandé le fard de jeuneſſe de la part de la reine des fées, que, lui lançant un regard terrible, elle lui dit qu'elle l'avoit, & qu'elle le lui donneroit le lendemain, & lui commanda de paſſer dans une chambre pour atten-

dre qu'il fût préparé. Mais on la mena dans un lieu ténébreux & puant, où elle ne voioit goute. Elle fut atteinte de quelque terreur: ah ! dit-elle, aimable amant de Plus Belle que Fée, hâtez-vous de me ſecourir, ou je ſuis perdue-

Il fut ſourd à ſa voix, ou dans l'impoſſibilité d'agir dans ce lieu-là comme il avoit fait dans les autres. Déſirs ſe tourmenta une partie de la nuit, elle dormit l'autre, & ſe ſentit réveillée par une agréable fille, qui lui vint dire, en lui portant un peu de nourriture, que c'étoit de la part du favori de la fée ſa maîtreſſe, qui étoit réſolu de la ſecourir; qu'elle feroit heureuſe ſi cela étoit, parce que la fée avoit envoyé chercher un méchant eſprit, afin qu'il vînt lui ſouffler au nez de la laideur, & qu'en cet état difforme & plein d'ignominie, elle la renverroit à la reine des fées, afin qu'elle ſervît au triomphe de leurs reſſentimens. La princeſſe Déſirs penſa mourir de frayeur à cette menace de perdre tout d'un coup tous ſes charmes, & elle ſouhaita de mourir.

Son tourment étoit horrible; elle ſe promenoit à tâtons dans ſa noire demeure, quand on la prit par le bras; elle ſentit en ſon cœur une émotion fort douce. On la

mena vers un peu de lumière, & quand ſa vue fut raſſurée, elle l'eut frappée de l'objet de tous le plus charmant, elle reconnut ce cher prince qui l'aimoit tant, & de qui on l'avoit ſéparée la veille de ſes noces. Ses tranſports & ſa joie furent extrêmes; eſt-ce vous, lui dit-elle cent fois? Enfin, quand elle en fut bien perſuadée, oubliant tous ſes malheurs préſens: mais eſt-ce vous qui êtes le favori de cette malheureuſe fée, continua-t-elle? eſt-ce avec ce beau titre que je vous vois? N'en doutez point, lui répondit-il, & nous lui devrons la fin de nos peines & notre bonne fortune.

Alors il lui conta, qu'au déſeſpoir de ſon enlévement, il étoit allé trouver un ſage, qui lui avoit appris où elle étoit, & qu'il ne la recouvreroit jamais qu'au royaume des fées, qu'il lui avoit donné le moyen de le trouver, mais qu'il avoit été arrêté d'abord par cette cruelle fée, qui étoit devenue amoureuſe de lui; que, ſuivant le conſeil de ſon ſage, il l'avoit amuſée, & que par ſa douceur il s'étoit ſi bien rendu maître de ſon eſprit, qu'il gardoit tous ſes tréſors, & qu'il étoit miniſtre de toutes ſes volontés; qu'elle venoit de partir pour un voyage de ſix mille lieues, qu'elle ne reviendroit de

douze jours, qu'ainsi il falloit se sauver ; qu'il alloit dans son cabinet prendre une partie de la pierre de l'anneau de Gigès, qu'elle le mettroit sur elle, qu'ainsi étant invisible elle passeroit par tout ; que pour lui il pouvoit se montrer librement. N'oubliez pas, lui-dit-elle, le fard de jeunesse, j'en veux mettre & en donner à une compagne que j'ai.

Le prince rit. Où irons-nous, continua-t-elle ? Chez la reine des fées, reprit-il. Non pas cela, s'écria-t-elle, nous y péririons. Le sage qui me conseille, poursuivit-il, m'a dit de vous remener au dernier lieu d'où vous seriez partie, si je voulois être assuré de mon bonheur ; il ne m'a jamais menti en quoi que ce soit. A la bonne heure, dit Désirs, allons donc.

Le prince lui donna une précieuse boîte, dans laquelle étoit le fard de jeunesse, & dans l'envie de paroître plus belle aux yeux de son amant, elle s'en frotta précipitamment tout le visage, oubliant qu'elle étoit invisible par la pierre qu'il lui avoit donnée. Elle le prit sous le bras. Ils traversèrent de la sorte toute la foire, & furent ainsi jusqu'auprès du palais de la reine.

Là, le prince reprit la pierre de Gigès. L'ai-

mable Défirs fe montra, & il fe rendit invifible au grand regret de la princeffe, qu'il prit fous le bras à fon tour, & ils fe rendirent devant Nabote & fa cour.

Toutes les fées fe regardèrent avec un merveilleux étonnement, en voyant Défirs de retour avec le fard de jeuneffe, & la reine fronçant le fourcil; qu'on la garde févérement, dit-elle, nos adreffes font vaines; il faut la faire mourir fans y plus chercher tant de façons.

Voilà l'arrêt prononcé. Défirs en trembla de crainte; fon amant la raffura autant qu'il le put.

Mais revenons à Plus Belle que Fée. On l'avoit conduite jufques dans la forêt des Merveilles; & voici le fujet pourquoi on l'expofoit à courre la biche aux pieds d'argent.

Il y avoit eu autrefois une reine des fées, qui avoit fuccédé naturellement à ce grand titre; elle étoit belle, bonne & fage; elle avoit eu plufieurs amans, dont l'amour & les foins fe perdoient auprès d'elle; uniquement occupée à protéger la vertu, elle ne s'amufoit point à écouter les foupirs des amans. Elle en avoit un que fes rigueurs

rendirent le plus malheureux, parce qu'il l'aimoit mieux qu'aucun autre.

Un jour, voyant qu'il ne pouvoit la fléchir, il lui protesta dans son désespoir qu'il se tueroit; elle ne fut point émue de cette menace, & la considéra comme une de ces folies, dont l'esprit est souvent atteint; mais qui ne passeroit pas plus avant. Cependant elle sut quelque temps après qu'il s'étoit précipité dans la mer.

Un sage qui avoit élevé ce jeune homme, se plaignit aux intelligences suprêmes; & la chaste fée fut condamnée à être biche, cent ans durant, pour faire pénitence de sa rigueur; excepté qu'une beauté accomplie, qui voudroit s'exposer à la courre durant dix jours dans la forêt des Merveilles, pourroit la prendre & lui redonner sa première forme. Il y avoit déjà près de quarante ans qu'elle paissoit ainsi transformée.

Au commencement, plusieurs beautés s'étoient risquées, pour tenter une si belle avanture, & qui promettoit tant de gloire: chacune croyoit être la plus heureuse; mais comme elles se perdoient, & qu'au bout des dix jours, on n'en entendoit plus parler, cette ardeur s'étoit refroidie, & l'on ne voyoit plus depuis très-long-temps aucune

belle qui s'offrît, de manière que celles qu'on y conduisoit depuis, n'y alloient que par l'ordre des fées, pour les abandonner à une perte assurée.

C'étoit aussi pour se défaire de Plus Belle que Fée, qu'on la mena dans la forêt des Merveilles. On lui donna une légère provision de vivres, pour la forme seulement, un cordon de soie à la main avec un nœud coulant, pour arrêter la biche. Voilà tout son équipage de chasse.

Elle mit ce qu'on lui donna au pied d'un arbre, & quand elle se vit seule, elle porta sa vue dans cette vaste forêt, où elle n'apperçut dans ce profond silence & dans cette solitude qu'un objet de désespoir.

Elle voulut demeurer au bord de la forêt, & ne s'engager pas plus avant; & pour se reconnoître, elle marqua l'endroit d'où elle partoit. Mais qu'elle étoit abusée! on étoit toujours égaré dans cette forêt, sans en pouvoir sortir. Elle apperçut dans une route la biche aux pieds d'argent qui marchoit gravement: elle alla après elle avec son cordon à la main, croyant la prendre; mais la biche, se sentant poursuivie, couroit, & de temps en temps s'arrêtant, elle tournoit la tête vers Plus Belle que Fée. Elles furent

enſemble tout le jour ſans s'approcher, & la nuit les ſépara.

La pauvre chaſſeuſe ſe trouva très-laſſe & avoit beaucoup faim; mais elle ne ſavoit plus où étoit la petite proviſion qu'on lui avoit donnée, & de repos, elle n'en pouvoit prendre que ſur la terre dure. Elle ſe coucha donc ſous un arbre bien triſtement; elle ne put dormir de long-temps; elle avoit peur, la moindre choſe l'épouvantoit, une feuille qui s'agitoit la faiſoit frémir; elle tourna, dans cet état miſérable, ſa penſée vers ſon amant, elle l'appela pluſieurs fois, & voyant qu'il lui manquoit dans un ſi grand beſoin, ah! dit-elle, en répandant quelques larmes, Phraates, Phraates, vous m'abandonnez? Elle commençoit à s'endormir, quand elle ſentit quelque agitation ſous elle; & il lui ſembla qu'elle étoit dans le meilleur lit du monde. Son ſommeil fut long, ſans être interrompu; elle fut réveillée le matin par le chant de mille roſſignols, & tournant ſes beaux yeux, elle ſe vit à deux pieds de terre, l'herbe avoit pouſſé ſous ſon beau corps, & avoit pris la vertu de faire une couche délicieuſe. Un grand oranger jetoit ſes branches ſur elle, pour lui ſervir de pavillon; elle étoit couverte de ſes fleurs. A

côté d'elle deux tourterelles lui annonçoient, par leur amour, ce qu'elle devoit espérer de celui de Phraates. La terre étoit tout autour couverte de fraises, & de toute sorte des plus excellens fruits; elle en mangea, & se trouva aussi rassasiée & aussi forte que si c'eût été des meilleurs viandes. Un ruisseau qui couloit tout auprès, servit à la désaltérer. O soins de mon amant! s'écria-t-elle, quand elle se trouva satisfaite, que vous m'étiez nécessaires; je ne murmure plus; mais ne me donnez pas tant, & montrez-vous.

Elle eût poursuivi, si elle n'eût apperçu la biche aux pieds d'argent qui étoit sur son cul, & qui la regardoit tranquillement. Elle crut à cette fois la tenir; elle lui présenta d'une main une poignée d'herbe, & de l'autre elle tenoit son cordon; mais la biche s'éloigna à petits bonds, & quand elle avoit un peu couru, elle s'arrêtoit & la regardoit. Elles firent cet exercice toute la journée. La nuit vint, & elle se passa comme l'autre. Le réveil fut pareil au premier, & quatre jours & quatre nuits se passèrent de la même façon. Enfin la cinquième matinée, Plus Belle que Fée, en ouvrant les yeux, crut voir une clarté plus brillante que celle

du jour, quand elle apperçut dans les yeux de ſon amant tout l'amour qu'elle lui avoit inſpiré. Il étoit aſſis auprès d'elle, & baiſoit le bout de ſon pied. Sa préſence & ſon action reſpectueuſe lui plurent fort.

C'eſt donc vous, lui dit-elle? ſi je ne vous ai point vu tous ces jours-ci, j'ai au moins reçu des marques de votre bonté. Dites de mon amour, Plus Belle que Fée, reprit-il; ma mère ſe doute que c'eſt moi qui vous aſſiſte, elle m'a gardé, je m'échappe un moment par le moyen d'une fée de mes amies: adieu, je viens ſeulement vous raſſurer; vous me verrez ce ſoir, & ſi Fortune le veut, demain nous ſerons heureux.

Il s'en alla, & elle courut encore toute la journée. Quand la nuit fut venue, elle apperçut près d'elle une petite lumière, qui ſuffiſoit pour lui faire reconnoître ſon amant.

Voilà ma baguette allumée, dit-il, mettez-la devant vous, & allez, ſans vous effrayer, partout où elle vous conduira. Lorſqu'elle s'arrêtera, vous rencontrerez un grand amas de feuilles sèches, mettez-y le feu, entrez dans le lieu que vous verrez, & ſi vous y trouvez la dépouille de quelque bête, brûlez-la; les Aſtres nos amis feront le reſte. Adieu.

Plus Belle que Fée auroit bien voulu recevoir une plus ample inſtruction ; mais voyant qu'il n'y avoit plus de remède, elle poſa devant elle la baguette, qui lui montra le chemin. Elle marcha près de deux heures, aſſez ennuyée de ne faire que cela. Elle s'arrêta enfin, & effectivement elle apperçut un grand amas de feuilles sèches, auxquelles elle ne manqua pas de mettre le feu. La clarté fut bientôt ſi grande, qu'elle put remarquer une aſſez haute montagne, où elle apperçut une ouverture à demi-cachée par des brouſſailles ; elle les écarta avec ſa baguette, & entra dans un lieu obſcur ; mais un peu après elle ſe trouva dans un grand ſallon, orné d'une admirable architecture, éclairé de pluſieurs lumières ; mais ce qui la frappa de quelqu'étonnement, ce fut de voir les peaux de pluſieurs bêtes ſauvages & terribles, pendues à des crochets d'or, qu'elle prit d'abord pour les bêtes mêmes. Elle détourna ſes yeux avec quelqu'horreur, & les arrêta ſur le milieu du ſallon, où il y avoit un beau palmier, & ſur une de ſes branches la peau de la biche aux pieds d'argent.

Plus Belle que Fée fut ravie de la voir, & la prenant avec ſa baguette, elle la porta

promptement dans le feu qu'elle avoit allumé à l'entrée de l'antre. Elle fut consumée au même instant ; & rentrant toute joyeuse dans le sallon, elle pénétra dans plusieurs magnifiques chambres. Elle s'arrêta dans une, où elle vit sur des tapis de Perse, plusieurs petits lits dressés, & un plus beau que tous les autres, sous un pavillon de drap d'or. Mais elle n'eut pas le loisir de considérer long-temps une chose qui lui paroissoit si singulière, elle entendit de grands éclats de rire, & parler fort haut diverses personnes.

Plus Belle que Fée tourna ses pas de ce côté-là. Elle entra dans un lieu merveilleux, où il y avoit quinze jeunes personnes, d'une beauté divine.

Elle ne les surprit pas moins qu'elle fut surprise ; l'excellence de sa personne les charma toutes, & il se fit en elles une suspension de tous leurs sens. Un silence attentif avoit succédé à des cris d'admiration. Mais une de ces belles personnes, & plus belle que toutes les autres, s'avança d'un air riant & gai vers notre charmante princesse. Vous êtes ma libératrice, lui dit-elle, je n'en saurois douter : nulle personne n'entre ici qui ne soit revêtue de la peau d'un de ces

animaux que vous avez vus à l'entrée de cette caverne : c'a été le ſort de toutes ces belles perſonnes que vous voyez auprès de moi. Après dix jours de courſe inutile pour me prendre, elles étoient changées en autant d'animaux durant le jour, & la nuit nous reprenons nos figures humaines ; & vous, charmante princeſſe, ſi vous ne m'euſſiez délivrée, vous auriez été changée en lapin blanc. En lapin blanc, s'écria Plus Belle que Fée! Ah! madame, il vaut mieux que j'aie conſervé ma forme ordinaire, & qu'une ſi merveilleuſe perſonne que vous ne ſoit plus biche. Vous nous rendez à toutes notre liberté, reprit la Fée; paſſons joyeuſement le reſte de la nuit, & demain nous irons au palais remplir toute la cour d'étonnement.

On ne ſauroit exprimer l'allégreſſe dont retentiſſoit cette charmante demeure, & le raviſſement où toutes ces belles perſonnes étoient d'aller jouir de la douceur de revivre, pour ainſi dire; elles étoient toutes dans le même âge auquel elles avoient commencé leur courſe dans la fôret des Merveilles, & la plus âgée n'avoit pas vingt ans.

La fée voulut ſe mettre au lit pour trois

ou quatre heures ; elle fit coucher Plus Belle que Fée avec elle, & désira savoir son aventure. Elle la lui conta d'un ton de voix si touchant, son discours étoit si simple & si plein de vérité, qu'elle l'engagea sans réserve à servir ses amours, & à la rendre heureuse. Elle n'oublia pas de lui parler de Désirs, & d'abord la fée lui fut favorable.

Elles s'endormirent après un entretien assez long, & qu'elles interrompoient agréablement par les charmantes caresses qu'elles se faisoient.

Le lendemain elles prirent toutes le chemin du palais, voulant surprendre agréablement les fées. Elles quittèrent sans regret la forêt des Merveilles, & arrivèrent sans bruit au palais. Quand elles furent près de la dernière cour, elles ouïrent mille sons harmonieux, qui composoient une excellente musique. Voici quelque fête, dit la fée, nous arriverons à propos, & avançant, elles trouvèrent cette cour toute remplie d'une foule incroyable.

La fée la fit ouvrir & passa avec sa troupe. Les premiers qui la connurent poussèrent des cris jusqu'au ciel, & bientôt on fut le sujet d'une si grande joie ; mais en avançant toujours, elle fut frappée par un étrange

ſpectacle. Elle vit une jeune fille, plus charmante que les Grâces, & faite comme Vénus, qui étoit attachée à un poteau, près d'un bucher, où apparemment on l'alloit brûler.

Plus Belle que Fée fit un grand cri, reconnoiſſant Déſirs; mais elle fut bien ſurpriſe quand au même moment elle ne la vit plus, & qu'il parut en ſa place un jeune homme, ſi beau & ſi bien fait, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. A cette vue, Plus Belle que Fée fit encore un cri plus grand, & courant ſans garder nulle meſure, elle ſe jeta à ſon cou, en diſant mille fois : c'eſt mon frère.

C'étoit ſon frére auſſi qui étoit cet heureux amant de la princeſſe Déſirs, & qui, craignant qu'on ne la fît mourir, venoit de lui donner la pierre de Gigès, pour la ſouſtraire à la cruauté de la reine Nabote; il s'étoit ainſi par ce moyen découvert.

Le frère & la ſœur ſe donnoient cent témoignages de tendreſſe; l'inviſible Déſirs y mêloit les ſiens, & ſa voix ſe faiſoit entendre quand ſon corps ne paroiſſoit pas, tandis que toutes les fées dans un étonnement ſans pareil, donnoient en mille manières différentes, d'éclatantes marques de

leur joie, de revoir leur vertueuse reine. Les bonnes fées venoient se jeter à ses pieds, lui baiser la main & ses habits. Elles pleuroient, elles perdoient la parole : chacune s'exprimoit selon son caractère. Les mauvaises fées, ou les partisanes de Nabote faisoient aussi les empressées, & la politique donnoit un air de sincérité à leurs fausses démonstrations.

Nabote elle-même, au désespoir de ce retour, se contraignit avec un art dont elle seule étoit capable. Elle voulut d'abord céder son pouvoir à la véritable reine, qui d'un air grave & majestueux, demanda pourquoi la jeune fille qu'elle avoit vue méritoit un pareil supplice, & depuis quel temps on solemnisoit une mort cruelle par des fêtes & des jeux? Nabote s'excusoit fort mal, & la reine l'écoutoit impatiemment, quand l'amant de Désirs prenant la parole : On punit cette princesse, dit-il, parce qu'elle est trop aimable : On tourmente de même la princesse ma sœur. Elles sont nées toutes deux, telles que vous les voyez. Il pria alors sa maîtresse d'envelopper la pierre de Gigès, & elle parut. Désirs reparoissant, charma tout ce qui la vit. Elles sont belles, poursuivit-il, elles ont

mille vertus qu'elles ne tiennent point des fées : voilà ce qui les soulève & les oblige à les persécuter. Quelle injustice, de vouloir étendre un pouvoir tyrannique sur tout ce qui ne dépend point de vous ?

Le prince se tut. La reine se tourna vers l'assemblée d'un air agréable. Je demande, leur dit-elle, qu'on me donne ces trois personnes ; elles auront le sort le plus heureux que des mortels puissent avoir. Je dois assez à Plus Belle que Fée, & je récompenserai ce qu'elle a fait pour moi par le bonheur le plus constant.

Vous régnerez, Madame, poursuivit-elle, en se tournant vers Nabote ; cet empire est assez grand pour vous & pour moi. Allez dans les belles isles qui vous appartiennent. Laissez-moi votre fils, je l'associe à mon pouvoir, & je veux qu'il épouse Plus Belle que Fée : cette union nous réconciliera tous.

Nabote enrageoit de tout ce qu'ordonnoit la reine. Mais quoi ? elle n'étoit pas la plus forte ; elle n'avoit qu'à obéir. Elle l'alloit faire de mauvaise grâce, quand on vit arriver le beau Phraates, suivi d'une galante jeunesse, qui composoit sa cour ; il venoit rendre ses hommages à la reine,

& ſe réjouir de ſon retour. Mais en paſſant il attacha ſa vue ſur Plus Belle que Fée, & lui fit voir, par des regards paſſionnés, que c'étoit ſon premier devoir.

La reine l'embraſſa, & lui préſenta Plus Belle que Fée, le priant de la recevoir de ſa main. Il ne faut pas demander s'il obéit avec joie, s'écriant avec tranſport :

Dieu des amans, vous payez la conſtance
De mille travaux amoureux ;
Vous allez devenir, pour combler tous mes vœux,
Mon plaiſir & ma récompenſe.

Les deux mariages ſe célébrèrent dès le même jour; ils furent ſi heureux, qu'on dit que ce ſont les ſeuls époux qui ont gagné la vigne d'or, & que ceux dont on a parlé depuis, n'ont été que des idées.

Ainſi la vertu triomphe des malheurs qu'on lui ſuſcite. L'envie & la jalouſie ne ſervent qu'à la faire briller, & ſouvent la juſtice du ciel permet qu'elle ſoit heureuſe.

Il eſt une deſtinée qui veille à la conduite des hommes, & qui leur fait ſurmonter tout ce que l'on veut oppoſer à leur bonheur.

Naiſſez ſous un aſtre proſpère,
Sans être façonné par l'art ;

Tout vous réuſſira, la plus cruelle affaire
Se rendra bonne un jour par un coup du haſard.
La fortune un temps nous accable,
Mais c'eſt après pour nous mieux aſſiſter ;
Le bonheur ſe fait bien goûter
A qui ſe reſſouvient d'un état miſérable.
Mauvaiſe fée étale ſon pouvoir,
A la vertu toujours elle fait des obſtacles,
Fée en ce temps ſe fait encore voir,
Mais on ne voit plus de miracles.

---

# PERSINETTE,

## *CONTE.*

---

DEUX jeunes amans s'étoient mariés enſemble, après une longue pourſuite de leurs amours; rien n'étoit égal à leur ardeur; ils vivoient contens & heureux, quand pour combler leur félicité, la jeune épouſe ſe trouva groſſe, & ce fut une grande joie dans ce petit ménage; ils ſouhaitoient fort un enfant, leur déſir ſe trouvoit accompli.

Il y avoit dans leur voiſinage une fée, qui ſurtout étoit curieuſe d'avoir un beau jardin; on y voyoit avec abondance de

toutes ſortes de fruits, de plantes & de fleurs.

En ce temps-là le perſil étoit fort rare dans ces contrées; la fée en avoit fait apporter des Indes, & on en eût ſu trouver dans tout le pays que dans ſon jardin.

La nouvelle épouſe eut une grande envie d'en manger; & comme elle ſavoit bien qu'il étoit mal-aiſé de la ſatisfaire, parce que perſonne n'entroit dans ce jardin, elle tomba dans un chagrin qui la rendit méconnoiſſable aux yeux même de ſon époux. Il la tourmenta pour ſavoir la cauſe de ce changement prodigieux qui paroiſſoit dans ſon eſprit, auſſi bien que ſur ſon corps; & après lui avoir trop réſiſté, ſa femme lui avoua enfin qu'elle voudroit bien manger du perſil. Le mari ſoupira, & ſe troubla pour une envie ſi mal-aiſée à ſatisfaire: néanmoins, comme rien ne paroît difficile en amour, il alloit jour & nuit autour des murs de ce jardin pour tâcher d'y monter; mais ils étoient d'une hauteur qui rendoit la choſe impoſſible.

Enfin, un ſoir il apperçut une des portes du jardin ouverte. Il s'y gliſſa doucement, & il fut ſi heureux, qu'il prit à la hâte une poignée de perſil. Il reſſortit comme il étoit

entré, & porta son vol à sa femme, qui le mangea avec avidité, & qui deux jours après se trouva plus pressée que jamais de l'envie d'en remanger encore.

Il falloit que dans ce temps-là le persil fût d'un goût bien excellent.

Le pauvre mari retourna ensuite plusieurs fois inutilement. Mais enfin sa persévérance fut récompensée; il trouva encore la porte du jardin ouverte. Il y entra, & fut bien surpris d'appercevoir la fée elle-même, qui le gronda fort de la hardiesse qu'il avoit de venir ainsi dans un lieu dont l'entrée n'étoit permise à qui que ce fût. Le jeune homme confus se mit à genoux, lui demanda pardon, & lui dit que sa femme se mouroit, si elle ne mangeoit pas un peu de persil; qu'elle étoit grosse, & que cette envie étoit bien pardonnable. Eh bien, lui dit la fée, je vous donnerai du persil tout autant que vous en voudrez, si vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera.

Le mari, après une courte délibération, le promit; il prit du persil autant qu'il en voulut.

Quand le temps de l'accouchement fut arrivé, la fée se rendit près de la mère,

qui mit au monde une fille, à qui la fée donna le nom de Perſinette : elle la reçut dans des langes de toile d'or, & lui arroſa le viſage d'une eau précieuſe qu'elle avoit dans un vaſe de cryſtal, qui la rendit, au moment même, la plus belle créature du monde.

Après ces cérémonies de beauté, la fée prit la petite Perſinette, l'emporta chez elle, & la fit élever avec tous les ſoins imaginables. Ce fut une merveille, avant qu'elle eût atteint ſa douzième année : & comme la fée connoiſſoit ſa fatalité, elle réſolut de la dérober à ſes deſtinées.

Pour cet effet elle éleva, par le moyen de ſes charmes, une tour d'argent au milieu d'une forêt. Cette myſtérieuſe tour n'avoit point de porte pour y entrer ; il y avoit de grands & beaux appartemens auſſi éclairés que ſi la lumière du ſoleil y fût entrée, & qui recevoient le jour par le feu des eſcarboucles dont toutes ces chambres brilloient. Tout ce qui étoit néceſſaire à la vie s'y trouvoit ſplendidement ; toutes les raretés étoient ramaſſées dans ce lieu. Perſinette n'avoit qu'à ouvrir les tiroirs de ſes cabinets, elle les trouvoit pleins des plus beaux bijoux ; ſes garderobes étoient

magnifiques, autant que celles des reines d'Aſie, & il n'y avoit pas une mode qu'elle ne fût la première à l'avoir. Elle étoit ſeule dans ce beau ſéjour, où elle n'avoit rien à déſirer que de la compagnie; à cela près, tous ſes déſirs étoient prévenus & ſatisfaits.

Il eſt inutile de dire qu'à tous ſes repas les mets les plus délicats faiſoient ſa nourriture; mais j'aſſurerai que, comme elle ne connoiſſoit que la fée, elle ne s'ennuyoit point dans ſa ſolitude; elle liſoit, elle peignoit, elle jouoit des inſtrumens, & s'amuſoit à toutes ces choſes qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point.

La fée lui ordonna de coucher au haut de la tour, où il y avoit une ſeule fenêtre; & après l'avoir établie dans cette charmante ſolitude, elle deſcendit par cette fenêtre, & s'en retourna chez elle.

Perſinette ſe divertit à cent choſes différentes dès qu'elle fut ſeule. Quand elle n'auroit fait que fouiller dans ſes caſſettes, c'étoit une aſſez grande occupation; combien de gens en voudroient avoir une ſemblable!

La vue de la fenêtre de la tour étoit la plus belle vue du monde; car on voyoit la mer d'un côté, & de l'autre cette vaſte forêt; ces deux objets étoient ſinguliers &

charmans. Perſinette avoit la voix divine ; elle ſe plaiſoit fort à chanter, & c'étoit ſouvent ſon divertiſſement, ſurtout aux heures qu'elle attendoit la fée. Elle la venoit voir fort ſouvent ; & quand elle étoit au bas de la tour, elle avoit accoutumé de dire : Perſinette, deſcendez vos cheveux, que je monte.

C'étoit une des grandes beautés de Perſinette que ſes cheveux, qui avoient trente aunes de longueur ſans l'incommoder. Ils étoient blonds comme fin or, cordonnés avec des rubans de toutes couleurs ; & quand elle entendoit la voix de la fée, elle les détachoit, les mettoit en bas & la fée montoit.

Un jour que Perſinette étoit ſeule à ſa fenêtre, elle ſe mit à chanter le plus joliment du monde.

Un jeune prince chaſſoit dans ce temps-là ; il s'étoit écarté à la ſuite d'un cerf ; en entendant ce chant ſi agréable, il s'en approcha & vit la jeune Perſinette ; ſa beauté le toucha, ſa voix le charma. Il fit vingt fois le tour de cette tour fatale, & n'y voyant point d'entrée, il penſa mourir de douleur ; il avoit de l'amour, il avoit de l'audace, il eût voulu pouvoir eſcalader la tour.

Perſinette,

Perſinette, de ſon côté, perdit la parole quand elle vit un homme ſi charmant; elle le conſidéra long-temps toute étonnée; mais tout-à-coup elle ſe retira de ſa fenêtre, croyant que ce fût quelque monſtre, ſe ſouvenant d'avoir oui dire qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux, & elle avoit trouvé les regards de celui-ci très-dangereux.

Le prince fut au déſeſpoir de la voir ainſi diſparoître; il s'informa aux habitations les plus voiſines de ce que c'étoit, on lui apprit qu'une fée avoit fait bâtir cette tour, & y avoit enfermé une jeune fille. Il y rodoit tous les jours; enfin, il y fut tant qu'il vit arriver la fée, & entendit qu'elle diſoit: Perſinette, deſcendez vos cheveux, que je monte. Au même inſtant il remarqua que cette belle perſonne défaiſoit les longues treſſes de ſes cheveux, & que la fée montoit par eux: il fut très-ſurpris d'une manière de rendre viſite ſi peu ordinaire.

Le lendemain, quand il crut que l'heure étoit paſſée, que la fée avoit accoutumé d'entrer dans la tour, il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience; & s'approchant ſous la fenêtre, il contrefit admirablement la voix de la fée, & dit: Perſinette, deſcendez vos cheveux que je monte.

La pauvre Persinette, abusée par le son de cette voix, accourut & détacha ses beaux cheveux, le prince y monta ; & quand il fut au haut, & qu'il se vit sur la fenêtre, il pensa tomber en bas, quand il remarqua de si près cette prodigieuse beauté. Néanmoins, rappelant toute son audace naturelle, il sauta dans la chambre ; & se mettant aux pieds de Persinette, il lui embrassa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la persuader. Elle s'effraya d'abord ; elle cria : un moment après elle trembla, & rien ne fut capable de la rassurer, que quand elle sentit dans son cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du prince. Il lui disoit les plus belles choses du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance au prince. Enfin, devenu plus hardi, il lui proposa de l'épouser sur l'heure : elle y consentit sans savoir presque ce qu'elle faisoit ; elle acheva de même toute la cérémonie.

Voilà le prince heureux : Persinette s'accoutume aussi à l'aimer ; ils se voyent tous les jours, & peu de temps après elle se trouve grosse. Cet état inconnu l'inquiéta fort, le prince s'en douta, & ne le lui voulut pas expliquer, de peur de l'affliger. Mais la

fée l'étant allée voir, ne l'eut pas ſitôt conſidérée qu'elle connut ſa maladie. Ah, malheureuſe ! lui dit-elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en ſerez punie, les deſtinées ne ſe peuvent éviter, & ma prévoyance a été bien vaine. En diſant cela elle lui demanda d'un ton impérieux de lui avouer toute ſon aventure : ce que la pauvre Perſinette fit, les yeux trempés de larmes.

Après ce récit, la fée ne parut point touchée de tout l'amour dont Perſinette lui racontoit des traits ſi touchans, & la prenant par ſes cheveux, elle en coupa les précieux cordons ; après quoi elle la fit deſcendre, & deſcendit auſſi par la fenêtre. Quand elles furent au bas, elle s'enveloppa avec elle d'un nuage, qui les porta toutes deux au bord de la mer, dans un endroit très-ſolitaire, mais aſſez agréable. Il y avoit des prés, des bois, un ruiſſeau d'eau douce, une petite hutte, faite de feuillages toujours verds ; & il y avoit dedans un lit de jonc marin, & à côté une corbeille, dans laquelle il y avoit de certains biſcuits, qui étoient aſſez bons, & qui ne finiſſoient point. Ce fut en cet endroit que la fée conduiſit Perſinette, & la laiſſa, après lui

avoir fait des reproches, qui lui parurent cent fois plus cruels que ses propres malheurs.

Ce fut en cet endroit qu'elle donna naissance à un petit prince & à une petite princesse, & ce fut en cet endroit qu'elle les nourrit, & qu'elle eut tout le temps de pleurer son infortune.

Mais la fée ne trouva pas cette vengeance assez pleine, il falloit qu'elle eût en son pouvoir le prince, & qu'elle le punît aussi. Dès qu'elle eut quitté la malheureuse Persinette, elle remonta à la tour, & se mettant à chanter du ton dont chantoit Persinette, le prince, trompé par cette voix, & qui revenoit pour la voir, lui redemanda ses cheveux, pour monter comme il avoit accoutumé : la perfide fée les avoit exprès coupés à la belle Persinette, & les lui tendant, le pauvre prince parut à la fenêtre, où il eut bien moins d'étonnement que de douleur de ne trouver pas sa maîtresse. Il la chercha des yeux; mais la fée le regardant avec colère : téméraire, lui dit-elle, votre crime est infini, la punition en sera terrible. Mais lui, sans écouter des menaces qui ne regardoient que lui seul : où est Persinette, lui répondit-il? Elle n'est plus pour vous, répliqua-t-elle. Alors le prince, plus

agité des fureurs de sa douleur, que contraint par la puissance de l'art de la fée, se précipita du haut de la tour en bas. Il devoit mille fois se briser tout le corps : il tomba sans se faire d'autre mal que celui de perdre la vue.

Il fut très-étonné de sentir qu'il ne voyoit plus; il demeura quelque temps au pied de la tour, à gemir & à prononcer cent fois le nom de Persinette.

Il marcha comme il put, en tâtonnant d'abord, ensuite ses pas furent plus assurés; il fut ainsi, je ne sais combien de temps, sans rencontrer qui que ce fût qui pût l'assister & le conduire : il se nourrissoit des herbes & des racines qu'il rencontroit quand la faim le pressoit.

Au bout de quelques années, il se trouva un jour plus pressé de ses amours & de ses malheurs qu'à l'ordinaire, il se coucha sous un arbre, & donna toutes ses pensées aux tristes réflexions qu'il faisoit. Cette occupation est cruelle à qui pense mériter un meilleur sort; mais tout-à-coup il sortit de sa rêverie par le son d'une voix charmante qu'il entendit. Ces premiers sons allèrent jusqu'à son cœur; ils le pénétrèrent, & y portèrent de doux mouvemens, avec les-

quels il y avoit long-temps qu'il n'avoit plus d'habitude. O dieux! s'écria-t-il, voilà la voix de Perſinette.

Il ne ſe trompoit pas; il étoit inſenſiblement arrivé dans ſon déſert. Elle étoit aſſiſe ſur la porte de ſa cabane, & chantoit l'hiſtoire malheureuſe de ſes amours. Deux enfans qu'elle avoit, plus beaux que le jour, ſe jouoient à quelques pas d'elle; & s'éloignant un peu, ils arrivèrent juſques auprès de l'arbre ſous lequel le prince étoit couché. Ils ne l'eurent pas plutôt vû, que l'un & l'autre, ſe jetant à ſon cou, l'embraſsèrent mille fois, en diſant à tout moment, c'eſt mon père. Ils appelèrent leur mère, & firent de tels cris, qu'elle accourut, ne ſachant ce que ce pouvoit être; jamais juſqu'à ce moment-là ſa ſolitude n'avoit été troublée par aucun accident.

Quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie, quand elle reconnut ſon cher époux? C'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Elle fit un cri perçant auprès de lui; ſon ſaiſiſſement fut ſi ſenſible, que par un effet bien naturel elle verſa un torrent de larmes. Mais ô merveille! à peine ſes larmes précieuſes furent-elles tombées ſur les yeux du prince, qu'ils reprirent incontinent toute leur lumière; il vit

clair comme il faifoit autrefois, & il reçut cette faveur par la tendreffe de la paffionnée Perfinette, qu'il prit entre fes bras, & à qui il fit mille fois plus de careffes qu'il ne lui en avoit jamais fait.

C'étoit un fpectacle bien touchant de voir ce beau prince, cette charmante princeffe, & ces aimables enfans dans une joie & une tendreffe qui les tranfportoit hors d'eux-mêmes.

Le refte du jour s'écoula ainfi dans ce plaifir; mais le foir étant venu, cette petite famille eut befoin d'un peu de nourriture. Le prince croyant prendre du bifcuit, il fe convertit en pierre: il fut épouvanté de ce prodige & foupira de douleur; les pauvres enfans pleurèrent; la défolée mère voulut au moins leur donner un peu d'eau, mais elle fe changea en cryftal.

Quelle nuit! Ils la pafsèrent affez mal; ils crurent cent fois qu'elle feroit éternelle pour eux.

Dès que le jour parut ils fe levèrent, & refolurent de cueillir quelques herbes; mais, quoi! elles fe transformoient en crapaux, en bêtes venimeufes; les oifeaux les plus innocens devinrent dragons, des harpies qui voloient autour d'eux, & dont la vue cau-

soit de la terreur. C'en eſt donc fait, s'écria le prince ; ma chère Perſinette, je ne vous ai trouvée que pour vous perdre d'une manière plus terrible. Mourons, mon cher prince, répondit-elle en l'embraſſant tendrement, & faiſons envier à nos ennemis même la douceur de notre mort.

Leurs pauvres petits enfans étoient entre leurs bras, dans une défaillance qui les mettoit à deux doigts de la mort. Qui n'auroit pas été touché de voir ainſi mourante cette déplorable famille ? auſſi ſe fit-il pour eux un miracle favorable. La fée fut attendrie ; & rappelant dans cet inſtant toute la tendreſſe qu'elle avoit ſentie autrefois pour l'aimable Perſinette, elle ſe tranſporta dans le lieu où ils étoient : elle parut dans un char brillant d'or & de pierreries ; elle les y fit monter, ſe plaçant au milieu de ces amans fortunés ; & mettant à leurs pieds leurs agréables enfans, ſur des carreaux magnifiques, elle les conduiſit de la ſorte juſqu'au palais du roi, père du prince. Ce fut là que l'allégreſſe fut exceſſive ; on reçut comme un dieu ce beau prince, que l'on croyoit perdu depuis ſi long-temps ; & il ſe trouva ſi ſatisfait de ſe voir dans le repos, après avoir été ſi agité de l'orage, que rien au monde ne fut

comparable à la félicité dans laquelle il vécut avec sa parfaite épouse.

Tendres époux, apprenez par ceux-ci,
Qu'il est avantageux d'être toujours fidelles;
Les peines, les travaux, le plus cuisant souci,
Tout enfin se trouve adouci,
Quand les ardeurs sont mutuelles:
On brave la fortune, on surmonte le sort,
Tant que deux époux sont d'accord.

# L'ENCHANTEUR, (*)

## *CONTE.*

IL y eut autrefois un roi, que l'on appeloit le bon roi, parce qu'il étoit vertueux & juste, aimé de ses sujets, cheri de ses voisins.

Comme sa renommée étoit répandue par

(1) Ce Conte est pris d'un ancien livre gothique, nommé Perseval. On y a retranché beaucoup de choses qui n'étoient pas suivant nos mœurs. On en a ajouté bien d'autres aussi. Quelques noms sont changés. C'est le seul Conte qui ne soit pas tout entier de l'Auteur; tous les autres sont purement de son invention.

toute la terre, un autre roi vint dans ſes états pour lui demander une femme. Le bon roi, honoré d'une telle confiance, choiſit la plus charmante de toutes ſes nièces, & la lui promit: on l'appeloit Iſene la Belle.

On fit ſavoir par toute la terre un ſi illuſtre mariage, afin que chacun le vit célébrer par des fêtes & des jeux: il y vint tant de monde, que c'étoit merveille.

Entre tant de princes, le ſeigneur des Iſles Lointaines ſe fit extrêmement remarquer. Il étoit bien fait, & grand enchanteur.

Dès qu'il vit Iſene la Belle, il en devint amoureux, & fut très-fâché de voir qu'elle alloit être à un autre; il ſe flatoit que s'il fût arrivé plutôt, & qu'il l'eût demandée au bon roi, il l'auroit obtenue.

Dans cette penſée, il s'affligeoit, & tourmentoit ſon eſprit ſur les expédiens dont il pourroit ſe ſervir, pour avoir la poſſeſſion d'une beauté ſi accomplie.

Le mariage ſe fit enfin, à ſon grand regret; mais il diſpoſa ſi bien de ſon art, que la nuit des noces, quand on eut couché la mariée, on la laiſſa ſeule, ſelon la coutume de ce temps-là; & elle, par une puiſſance ſecrète, ne put demeurer dans ſon lit; elle en ſortit, & entra dans ſon cabinet, qui

étoit à côté de ſa chambre. Elle s'aſſit ſur un petit lit de repos, s'amuſant à regarder les raretés de ce beau lieu, ce cabinet étant tout éclairé; mais elle eut bientôt une autre occupation, quand elle vit entrer le ſeigneur des Iſles Lointaines.

Il ſe mit à genoux devant elle, lui dit qu'il l'aimoit; & elle ſentit une ſi grande inclination pour lui, que toute la magie ne peut former rien de ſemblable, s'il n'eſt pris dans un ſentiment naturel.

Il dit à la reine les plus belles choſes du monde; elle y répondit ſi bien qu'il ſe crut heureux, & il lui avoua qu'il avoit mis dans le lit du roi une eſclave, qu'il prendroit pour elle. Iſene en rit, & paſſa la nuit à ſe moquer de ſon mari: & le jour étant venu, elle parut comme ſi de rien n'étoit.

Le roi, fort charmé de la bonne fortune qu'il avoit eue, ſe trouvoit le plus content de tous les hommes; mais l'Enchanteur étoit le plus amoureux & le plus ſatisfait. Il remporta tous les prix des tournois, il donna cent marques d'amour à Iſene la Belle, à quoi perſonne ne prit garde; ils ſe regardoient à la dérobée; s'ils danſoient enſemble, ils ſe ſerroient la main; ils buvoient à table dans le même verre; rien n'eſt com-

parable à la félicité des commencemens de cet amour.

La seconde nuit, l'Enchanteur fut encore avec la reine ; & il mit son esclave dans le lit du roi. La journée se passa en témoignages d'amour, qui, bien que donnés mystérieusement, ont un charme infini pour les ames délicates.

La troisième nuit fut semblable aux deux autres : si l'Enchanteur eut les mêmes douceurs, le roi en crut trouver aussi auprès de celle qu'il avoit mise au côté de ce prince.

Les fêtes finies, chacun se retira, & ce roi prit congé du bon roi, & mena sa nouvelle épouse dans ses états.

Peu de temps après elle s'apperçut qu'elle étoit grosse ; & le terme étant venu, elle accoucha du plus beau prince qu'on eût jamais vu : il se nommoit Carados.

Le roi l'aimoit passionnément, parce qu'il en croyoit être le père, & la reine le chérissoit avec une grande tendresse.

Il grandissoit à vue d'œil, & devenoit plus beau de jour en jour; on eût dit à douze ans qu'il en avoit dix-huit. Dès qu'on lui montroit quelque chose, il la savoit le moment d'après mieux que ses maîtres ; il dansoit bien, il chantoit de

même, montoit bien à cheval, faisoit dans la perfection tous ses exercices: savoit l'histoire, & n'ignoroit rien de ce qu'un grand prince doit savoir.

Il entendoit si souvent parler de la cour du bon roi, qu'il lui prit une forte envie d'y aller; il la témoigna au roi & à la reine, qui la blâmèrent, ne pouvant consentir à voir éloigner un enfant si aimable.

Mais le jeune Carados ne put souffrir la résistance qu'on lui faisoit, il en tomba malade de chagrin; & son père & sa mère voyant qu'il empiroit de jour à autre, se résolurent à le contenter. Ils lui firent un bel équipage, & après l'avoir embrassé mille fois, ils le laissèrent partir.

Je ne dirai point comment il fut reçu à la cour du bon roi, cela se doit entendre; on lui fit cent caresses, & tout le monde étoit étonné de le voir si bien fait, si beau & si charmant.

Il acheva de se perfectionner dans cette cour, il fut à la guerre, & fit des actions si belles qu'on ne parloit que de sa valeur.

Il avoit dix-huit ans quand la fête du roi arriva; c'étoit le jour de sa naissance, qu'il avoit accoutumé de célébrer avec beaucoup de splendeur.

Il tenoit une cour plénière, accordoit ordinairement tout ce qu'on lui demandoit. Son trône étoit élevé dans une falle prodigieufement grande, dont le devant qui donnoit dans la campagne, étoit fait en grande arcade, qui prenoit depuis le haut jufqu'en bas; ainfi l'on pouvoit aifément voir ceux qui venoient; & c'étoit-là qu'une belle affemblée entouroit le trône du roi.

Il avoit une fort belle femme qui étoit auprès de lui, avec un très-grand nombre de princeffes & de dames.

On ne fongeoit qu'à fe réjouir, & tous les efprits étoient difpofés à la joie. Carados brilloit dans cette affemblée comme la rofe au-deffus des autres fleurs, quand on apperçut dans la plaine un cavalier fur un beau cheval blanc, à crins Ifabelle, qui s'avançoit de la meilleure grâce du monde.

Etant affez près pour être difcerné, on remarqua qu'il étoit vêtu de verd, ceint d'une magnifique écharpe, à laquelle pendoit une épée fi brillante de pierreries, qu'on n'en pouvoit fupporter l'éclat. Ce jeune homme étoit divinement beau; cent boucles de cheveux blonds lui couvroient toutes les épaules; il avoit une couronne de fleurs fur fa tête; un air vif & gai animoit fon

viſage, & il alloit en chantant très-agréablement.

Quand il fut près de la ſalle, il deſcendit légèrement à terre, & les gens du bon roi, bien appris, emmenèrent ſon cheval & en eurent ſoin.

Il entra dans le lieu où étoit le bon roi d'une façon ſi agréable, qu'il attira les regards de toute l'aſſemblée; les dames ſurtout le trouvèrent charmant. Il s'avança vers le trône du bon roi avec une noble hardieſſe, après avoir ſalué une ſi illuſtre compagnie.

Il ſe mit à genoux devant le roi, détacha ſon épée, & la mit à ſes pieds. Sire, lui dit-il, je viens demander un don à votre majeſté, j'eſpère de ſa bonté qu'elle ne me le refuſera pas en un jour ſi ſolemnel.

Parlez, agréable étranger, lui répondit le bon roi; je ne refuſe rien en un jour comme celui-ci, & ce ne ſeroit pas par vous, que je commencerois un refus qui ne m'eſt pas ordinaire: je vous donne ma parole que, quoi que vous demandiez, vous l'obtiendrez.

Cela étant, répliqua le jeune homme, je vous demande, ſire, l'accollée pour l'accollée.

Que veut dire cela, s'écria le roi tout surpris ? Vous proposez une énigme, au lieu de demander une grâce : je ne vous entends point. Et lors le bon roi se tournant vers toute l'assemblée, il leur demanda s'ils savoient ce que ces paroles vouloient dire ; & lui ayant été répondu qu'on ne savoit ce qu'elles signifioient, il dit encore au jeune homme de s'expliquer mieux.

L'accollée pour l'accollée, répondit le jeune homme, ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'il faut que quelqu'un de cette assemblée me coupe la tête avec mon épée que voilà.

A cette demande, l'assemblée fit une longue exclamation d'étonnement ; le roi en pensa tomber de son trône de surprise : la reine en fronça le sourcil d'horreur, & toutes les belles dames qui étoient avec elle en témoignèrent du chagrin.

Le bon roi voulut s'excuser de tenir une si barbare promesse, & dit qu'on l'avoit surpris ; mais le jeune homme obstiné tint ferme, & dit au roi que son honneur y étoit engagé. Le roi étoit dolent au possible ; il eut beau demander si quelqu'un vouloit faire cette horrible exécution, personne ne disoit mot, dont le roi étoit encore plus

fâché. En vain il témoignoit à ce jeune homme qu'il venoit troubler cruellement la joie de ce jour : il demeura inflexible à vouloir qu'on lui coupât la tête.

Enfin, Carados s'avança, & dit au roi qu'il lui étoit trop dévoué pour souffrir l'affront que ce jeune homme lui vouloit faire, par l'impossibilité qu'il croyoit avoir mise au don qu'il avoit accordé, qu'il étoit prêt de dégager sa parole.

Le jeune homme fit un sourire agréable, en regardant Carados, & lui dit qu'il étoit prêt à recevoir la mort. On apporta un billot, Carados tira la fatale épée, le jeune homme se mit à genoux, & tous les yeux étoient attentifs à un spectacle si étonnant, quand Carados sépara d'un coup la tête du corps, qui fit trois tours, & bondissant trois fois, elle alla se replanter sur son tronc, & le jeune homme se releva avec une disposition toute gaillarde.

Si on avoit été surpris de la demande qu'il avoit faite, on le fut bien plus de sa résurection. Après de grands cris, un silence d'admiration tint long-temps tous les esprits comme enchantés.

Le bon roi fut fort aise de cette aventure, & le jeune Carados encore plus que lui,

de n'avoir commis qu'un meurtre innocent; mais ce jeune homme ſe rapprochant gaiement du roi, ſe remit à genoux.

Sire, lui dit-il, je vous ſomme de me retenir le don que vous m'avez accordé. Et quoi, répliqua le roi, ne l'ai-je pas fait? Non, ſire, pourſuivit-il, il n'y en a que la moitié. Je vous ai demandé l'accollée pour l'accollée, Carados me l'a donnée, il faut à préſent que je la lui rende, & que je lui coupe la tête auſſi.

A cette propoſition tout le monde éleva la voix; ſurtout on entendit mille cris féminins, qui ſembloient s'oppoſer à une demande ſi barbare: le roi fut conſterné, la reine & toutes les dames éperdues, l'aſſemblée troublée, tant on aimoit Carados: lui ſeul parut tranquille, & dit au roi qu'il étoit trop heureux de répandre ſon ſang pour dégager ſon honneur.

Le jeune homme le regarda encore en ſouriant, & ſe tournant vers le bon roi: ſire, lui dit-il, j'ai aſſez troublé le plaiſir de cette fête; ce ſeroit trop d'agitation pour un jour, je remets l'exécution de cette affaire d'aujourd'hui à un an, & je ſupplie tous ces princes & ces ſeigneurs de s'y trouver; je reviendrai à pareil jour, pour

l'exécution de votre parole, & nous verrons ſi Carados aura autant de courage pour ſouffrir la mort, qu'il a eu de fermeté à me la vouloir donner.

Après cela on ſe mit à table, le banquet fut fort mélancolique, & tous les conviés étoient triſtes pour le deſtin de Carados.

L'année ſe paſſa en des occaſions de gloire pour ce prince; il fit cent belles actions, & il fut le premier qui au bout de l'an ſe rendit dans la ſalle de l'aſſemblée; tout le monde étoit conſterné, & on avoit la vue inceſſamment attachée du côté de la campagne, eſpérant toujours que peut-être on ne verroit pas celui dont on craignoit tant l'arrivée.

Il parut enfin, monté ſur le même cheval, avec ſon habillement verd, ſon écharpe, ſa belle épée & ſa couronne de roſes; il chantoit comme l'autre fois, & il fut du même air aux pieds du roi, lui demander l'accompliſſement de ſa parole. Le bon roi le pria vainement de s'en déporter; & la reine, voyant que le roi ne gagnoit rien ſur ſon eſprit, vint avec toutes les dames le conjurer de laiſſer la vie à Carados, lui offrant la plus belle des nièces du roi, avec la moitié de ſon royaume; mais les

prières & les larmes de la reine n'obtinrent rien.

Le ſeul Carados ne paroiſſoit point ému du péril qui le menaçoit ; il s'avança, d'une contenance aſſurée, vers le bon roi, & le pria de faire finir promptement une choſe qui auſſi bien étoit inévitable.

Le billot fut apporté & le prince tendit la gorge ; le jeune homme leva ſon épée, & la tint ſi long-temps en l'air, que Carados jetant ſur lui des regards qui euſſent attendri la cruauté même : achevez, lui dit-il, vous me donnez mille morts pour une.

A ces paroles le jeune homme hauſſa davantage le bras, & après cela il remit tranquillement ſon épée au foureau, & tendit la main à Carados pour le relever. Levez-vous, jeune prince, lui dit-il, vous aviez donné en cent occaſions des marques de votre courage ; je ſuis bien aiſe qu'on en ait vu une de votre fermeté.

Mille cris de joie furent pouſſés juſqu'au ciel, pour un ſuccès ſi peu attendu. Le bon roi deſcendit du trône, & vint embraſſer le jeune homme : la reine, les dames, toute l'aſſemblée paroiſſoient plutôt des perſonnes troublées que des perſonnes raiſonnables.

Le feſtin fut rempli d'alégreſſe, & le jeune homme demanda à parler en particulier à Carados; ils paſsèrent tous deux dans une gallerie, où le jeune homme, après bien des careſſes qu'il fit à Carados, lui apprit qu'il étoit le ſeigneur des Isles Lointaines, & qu'il étoit ſon père. A cette nouvelle le prince rougit, & ſon viſage s'alluma de colère : il dit à l'enchanteur que cela n'étoit point vrai, qu'il vouloit noircir la réputation d'Iſene la Belle, & que le roi ſon mari étoit ſon père. L'Enchanteur fut ſurpris de trouver un ſi mauvais naturel. Vous êtes un ingrat, lui répondit-il; mais vous n'en êtes pas moins mon fils, c'eſt moi qui vous ai doué de tant de belles qualités qui vous font aimer de tout le monde. Ah! Carados, j'ai peur que vous ne vous repentiez de la dureté que vous me témoignez.

Ils ſe ſéparèrent, & quelques jours après Carados, qui n'avoit pas cru être le fils de l'enchanteur, eut envie d'aller voir celui qu'il vouloit qui fût ſon père; il prit donc congé du bon roi & de la reine, & fut trouver le mari d'Iſene la Belle.

Il fut reçu avec de grandes démonſtrations d'amitié par le roi & la reine; & quand

il fut ſeul avec le roi, qui lui parloit de la crainte qu'il avoit eue pour ſa mort, qu'un inconnu pourſuivoit, Carados fut aſſez imprudent pour lui conter tout ce que l'enchanteur lui avoit dit.

Le roi, qui aimoit Carados avec une tendreſſe infinie, fut frappé de ſon récit, & l'aſſura que, quoiqu'il en fût, il ne l'aimeroit pas moins, qu'il le regarderoit toujours comme ſon fils & ſon ſucceſſeur, & qu'il n'en auroit point d'autre; mais qu'il falloit éclaircir le fait avec la reine, qui pouvoit bien avoir eu quelque galanterie avec le ſeigneur des Isles Lointaines.

On envoya chercher Iſene la Belle, qui ſe pâma en entendant dire la vérité, & qui n'en parut que trop convaincue : elle ne s'amuſa pas à la nier ; mais ſa plus grande douleur étoit de ſe voir accuſée & convaincue par ſon propre fils.

Le roi conſulta Carados pour le remède qu'il y avoit à chercher à un ſi grand mal ; Carados dit que bien que la honte du roi eût été ſecrète, il falloit une vengeance d'éclat ; qu'il falloit donc que le roi envoyât chercher des ouvriers de toutes parts, & qu'il employât tous ſes tréſors à faire conſtruire une tour d'une force imprenable,

& que l'on enfermât la reine dedans avec une bonne & sûre garde.

Ce conſeil plut au roi, & il fut exécuté ; en peu de jours la tour fut bâtie, & la reine fut enfermée dedans.

Après cela Carados, qui ne ſentoit nul remords du traitement qu'il faiſoit à ſa mère, partit pour s'en retourner à la cour du bon roi.

Il n'étoit plus qu'à deux journées de la ville capitale de ſon royaume, quand il apperçut de loin, dans un pré, quelque choſe de fort brillant, & en étant plus près, il connut que c'étoit des tentes, ſur la plus élevée deſquelles il y avoit une boule d'or, portant un grand aigle de même matière, qui ſembloit s'élever vers le ciel.

Carados s'avança vers ces tentes ; il ne vit perſonne autour, il deſcendit de cheval & entra dans celle qui lui parut la plus belle. Il y avoit dedans un fort beau lit, dont les rideaux étoient relevés ; & ſur ce lit une jeune perſonne, nonpareille en beauté, qui dormoit.

Le prince fut d'abord charmé de la vue d'un ſi aimable objet. Le premier moment fut donné à l'admiration, & le ſecond à l'amour. Il aima ſans pouvoir s'en défendre,

& contre la coutume du temps des grandes paſſions, il fut hardi comme on l'eſt à préſent ; il fut hardi auſſitôt qu'amoureux.

Il mit au commencement un genou à terre, & prit une des mains de cette jeune fille, qu'il baiſa ; mais ſon audace augmentant, elle s'éveilla, & fut effrayée de ſe trouver entre les bras d'un homme qu'elle ne conſidéra pas d'abord : elle cria donc, & vouloit ſe jeter au bas de ſon lit, lorſqu'une eſclave grecque ſortit d'un cabinet & accourut ; elle tendit d'abord les mains à ſa maîtreſſe pour l'aider ; mais jetant les yeux ſur Carados, elle s'abandonna à une grande ſurpriſe.

Regardez celui que vous fuyez, dit-elle à ſa jeune maîtreſſe, qui tourna la tête du côté du prince avec des yeux farouches ; mais ils s'adoucirent tout-à-coup ; & ſouriant enſuite d'une manière agréable : c'eſt Carados, dit-elle avec beaucoup de joie, c'eſt Carados.

Je ſuis ſans doute Carados, répondit le prince, charmé de ſa douceur. Mais comment me connoiſſez-vous ? Attendez un moment, reprit-elle, & courant dans un pavillon prochain avec ſon eſclave, elle en revint incontinent, tenant un grand rouleau,

qu'elle

qu'elle déploya : & elle fit voir à Carados ſon portrait.

Voilà votre portrait, lui dit-elle ; dès que je le vis, je vous aimai, & auſſitôt que je vous aimai, je me deſtinai à vous, & j'obtins de mon frère que je n'aurois jamais d'autre mari. Nous allons à la cour du roi, où il va lui demander une épouſe, & vous demander pour mon époux. Mon frère eſt le roi Candor, & je m'appelle Adelis.

Comme elle achevoit ces mots, le roi Candor, preſque auſſi beau que ſa ſœur, entra dans la tente. Adelis lui préſenta Carados ; ils s'aimèrent dès lors comme frères, & s'en allèrent enſemble à la cour du bon roi.

On y fut charmé de la bonne mine & de la beauté du frère & de la ſœur ; le bon roi préſenta toutes ſes nièces au roi Candor ; il choiſit la plus aimable qu'il épouſa.

L'on alloit célébrer le mariage de Carados & d'Adelis, quand il arriva un meſſager de la part du roi, qu'il croyoit ſon père, qui le mandoit en toute diligence. Il partit, laiſſa la belle Adelis, & promit un prompt retour ; mais ne ſait-on pas que les choſes qui dépendent du deſtin ne ſont pas en notre puiſſance ?

Quand Carados fut arrivé, le roi lui dit

qu'il étoit dans une peine étrange ; qu'on entendoit toutes les nuits dans la tour d'Iſene la Belle des mélodies charmantes, & que apparemment l'Enchanteur prenoit ſoin de la divertir dans ſa captivité.

Il ne ſe trompoit pas ; le ſeigneur des Isles Lointaines avoit été au déſeſpoir de ce qu'on faiſoit ſouffrir à la reine pour l'amour de lui, & voulut lui en adoucir la rigueur par de continuels témoignages d'amour. Il avoit pris douze belles filles, qu'il mit auprès d'elle ; il eut des hommes bien faits, & compoſa une cour agréable ; il eut les meilleurs muſiciens qu'il y eût alors, de bons danſeurs, d'excellens comédiens ; elle avoit la comédie trois fois la ſemaine, l'opéra les autres nuits, ou des fêtes très-agréables avec des feſtins ſplendides.

Il trompoit ainſi le temps qu'on vouloit faire paſſer à la reine avec tant d'ennui : & il accompagnoit tous ces plaiſirs de celui de ſa préſence.

Carados ſe douta bien que ſon amour le faiſoit agir. Il dit au roi qu'il falloit le ſurprendre, & que la choſe ſeroit aiſée, puiſqu'il ne s'en méfioit pas.

Il alla la nuit même à la tour, quand il crut que tout y étoit occupé par le plaiſir

de quelque fête ; il entra ſans bruit, & ſe coula ſecrètement avec des gardes ; il ſe rendit maître de la perſonne de l'Enchanteur, & quand il fut pris, ſes charmes n'eurent plus de vertu.

Iſene la Belle fut d'abord ſi effrayée, qu'elle n'eut pas la prudence de cacher ſa paſſion, & un long évanouiſſement acheva de la trahir.

L'Enchanteur fut mené devant le roi, qui voulut le faire mourir : mais Carados lui repréſenta qu'il ne ſeroit pas aſſez puni, & qu'il falloit le tourmenter d'une peine ignominieuſe. Après qu'il y eut bien penſé, il s'aviſa qu'il falloit le faire ſouffrir en ſon amour, & que rien ne ſeroit plus cruel pour lui, que de le condamner à la même deſtinée qu'avoit eue le roi. On lui donna donc durant trois nuits différentes une eſclave, en qui une ſavante fée avoit mis la reſſemblance d'Iſene la Belle. Il ne pouvoit ſe garantir de ce piége, ſon ſavoir & ſon art lui devenoient inutiles étant ſous le pouvoir d'autrui.

Il ſe conſoloit dans ſes cachots, croyant avoir la reine auprès de lui. Il ſouffroit ſeulement des rigueurs qu'elle reſſentoit, & dont il ſe croyoit la cauſe. Dans le temps

qu'il lui difoit les chofes les plus fenfibles, les plus délicates & les plus paffionnées, la fée démafqua l'efclave. Elle parut avec fes traits naturels, il connut fa faute & la tromperie qu'on lui avoit faite.

Rien ne peut être comparable à la douleur du feigneur des Isles Lointaines ; on le laiffa enfuite aller fans lui faire promettre de ne plus voir Ifene la Belle, & par malheur on oublia ce point qui étoit le plus important.

On le laiffa vivre, afin de lui laiffer une honte éternelle de fon infidélité ; il la fentit bien, & fe transporta dans la tour auprès d'Ifene la Belle, à qui on avoit ôté toute fon aimable compagnie.

Il l'aborda, le teint pâle, les cheveux négligés, les yeux baiffés, fans avoir pour toute parole que des foupirs preffés, qui fortoient avec une expreffion de douleur, qui eût attendri une ame moins intéreffée en fa peine, que celle d'Ifene la Belle.

Elle le regardoit triftement ; & quand il fut revenu de fa confufion, il lui conta avec mille fanglots le fupplice où l'on avoit foumis fon amour. Ifene en pâlit à fon tour, & trop vivement offenfée contre le cruel Carados : Eft-il poffible, s'écria-t-elle, que

ce ſoit notre fils! qu'il meure, je ne le connois plus. Mais non, reprit-elle, qu'il ſouffre comme vous avez ſouffert.

Après cela ils ſe concertèrent, & le lendemain la reine envoya chercher Carados, lui mandant qu'elle lui vouloit parler. Il ſe rendit auprès d'elle, il la trouva ſes cheveux épars; elle lui dit qu'elle ne croyoit pas qu'il vînt ſitôt, qu'elle s'alloit dépêcher de ſe coîffer, mais qu'il ouvrît ſon armoire, & qu'il lui donnât un beau peigne d'yvoire qu'on lui avoit envoyé de Rome.

Carados voulut obéir, il ouvrit l'armoire; mais à peine avançoit-il lá main, qu'un ſerpent le piqua au bras, & y fit trois tours avec ſon corps. La piqûre fut ſi douloureuſe, que Carados, pouſſant un grand cri, ſe laiſſa tomber à terre.

Les gardes accoururent & l'emportèrent au palais. On fit venir tous les gens experts en chirurgie, on ne put le guérir, ni lui arracher du bras ce cruel ſerpent.

Les nouvelles de cet accident parvinrent bientôt aux oreilles de tout le monde, & ſurtout à la cour du bon roi, où tout le monde en eut de la douleur: mais rien ne fut comparable à celle de la belle Adelis, qui partit auſſitôt, avec le roi Candor ſon

frère, pour aller voir ſon malheureux amant.

Elle ſe mit en chemin, tandis que Carados ſouffroit des peines véhémentes. Il étoit dans ſon lit, où rien ne le ſoulageoit; il languiſſoit & dépériſſoit ſous la rigueur de ſon mal.

Un ſoir qu'il étoit plus abattu que de coutume, voici qu'on lui vint dire qu'il venoit d'arriver un meſſager de la part d'Adelis. Il ſe troubla à ces paroles, il commanda qu'on le fit entrer, & quand il fut auprès de lui, il eut toujours la tête tournée du côté du mur, afin qu'il ne le vît pas ſi défait & ſi changé.

Le meſſager lui dit qu'Adelis & le roi Candor arriveroient le lendemain; il en parut ſatisfait, & le congédia. Quand il ſe vit tout ſeul, il ſe tourna vers ſon page, & le pria d'aller bien fermer la porte par derrière; après quoi il lui demanda s'il avoit bien de l'amitié pour lui; le pauvre page, en pleurant, lui proteſta qu'il l'aimoit tant, qu'il lui donneroit ſa vie s'il en avoit beſoin.

Carados parut un peu réjouï à cette aſſurance; il ſe fit habiller comme il put, lui commanda de prendre ſes pierreries & les outils dont ils auroient beſoin: cela fait, ils deſcendirent tous deux dans le jardin, &

firent un trou à la muraille, qui donnoit dans une forêt; Carados lui-même travaillant de ſon bon bras.

Quand ils furent dans la forêt, ils marchèrent plus de trois jours ſans ſe reconnoître, ſe nourriſſant pauvrement de ce qu'ils trouvoient. Enfin ils apperçurent un hermitage, qui étoit agréablement ſitué au bord d'un petit ruiſſeau, avec un joli jardin, plein de fruits & de légumes.

Un hermite blanc ſortoit de la chapelle; Carados l'aborda & lui conta ſon infortune, dont le père avoit déjà entendu parler, & le pria de le cacher, & de trouver bon qu'il paſsât avec lui les reſtes de ſa douloureuſe vie.

Le bon hermite lui promit le ſecret, & fut acheter deux habits blancs pour Carados & pour ſon page; & il fut ſi bien caché ſous cet affublement, que jamais perſonne ne le connut, non pas même les gens que le roi avoit envoyés après lui pour le chercher, & qui le virent & le prirent pour un hermite.

Cependant le roi Candor & ſa ſœur arrivèrent où ils croyoient trouver Carados, & dès auſſitôt Adelis ſe fit mener à la chambre où il demeuroit; on trouva la porte fermée:

on heurta, & l'on dit qui c'étoit qui vouloit entrer, mais mot.

La belle Adelis, ſurpriſe, parla elle-même : ouvrez, ouvrez, ami, diſoit-elle, c'eſt votre Adelis qui eſt ici ; mot encore. Enfin, Candor impatient, fit enfoncer la porte, & on ne trouva rien, ni dans la chambre ni dans le lit. Qui fut bien ſurpriſe, ce fut la pauvre Adelis : elle pleura, elle s'arracha les cheveux ; & le roi Candor voyant une douleur ſi vive, jura de ne ceſſer point de courre le pays durant deux ans, juſqu'à-ce qu'il eût trouvé ſon bon ami Carados. Il s'en alla donc tout ſeul par le monde ; il s'informoit partout de celui qu'il cherchoit, & il n'en apprenoit point de nouvelles. Le temps qu'il avoit preſcrit à ſa quête s'écoula inſenſiblement ; ſa douleur lui étoit toujours nouvelle, & il revint, plein de déſeſpoir, dans le royaume du roi qui paſſoit pour le père de Carados.

Il ſentoit quelque conſolation de revoir ſa ſœur ; & il étoit un jour dans une forêt, où trouvant un ruiſſeau agréable, il deſcendit de cheval pour ſe repoſer & pour éviter les grandes chaleurs.

Il marcha quelque temps pour trouver un lieu commode, & il en avoit rencontré un

très-agréable, quand il entendit le ſon d'une voix triſte qui ſe plaignoit amèrement. Il s'arrêta, & fut étrangement ſurpris de connoître, par les paroles qu'on proféroit, que c'étoit Carados lui-même qui ſe plaignoit.

Sa joie étoit ſi grande, qu'il doutoit encore s'il ne ſe trompoit pas; mais s'avançant doucement, il vit un homme vêtu de blanc, couché ſur le bord de l'eau; & il auroit cru à la figure de ſon habit que c'étoit un hermite, s'il n'eût pas remarqué le bras au ſerpent hors de la manche.

A cette vue le roi Candor fit un grand cri, & ſe jeta tout éperdu au cou de ſon ami.

Jamais confuſion ne fut égale à celle de Carados, de ſe voir ainſi découvert; il pleura de honte & de tendreſſe. Candor l'embraſſa mille fois ſans pouvoir parler: les grandes joies ſont muettes. Enfin, la parole leur vint à tous deux, & ils s'expliquèrent comme font deux amis qui s'aiment ſincèrement.

Après bien des reproches légitimes du côté de Candor, & de mauvaiſes excuſes de la part de Carados, Candor obtint de lui qu'il l'attendroit là ſans s'enfuir comme il avoit déjà fait, & il lui promit qu'il ſeroit de retour avant ſix jours.

Après avoir pris ces aſſurances, le bon roi Candor quitta ſon ami, & fut en toute hâte chez le roi, à qui, ſans rien dire autre choſe, il demanda la permiſſion d'aller voir Iſene la Belle.

Quand il l'eut, il monta à la tour, & fit à Iſene une peinture touchante de l'état malheureux où il avoit trouvé Carados, & la conjura, par les tendreſſes du ſang, d'oublier les offenſes qu'il lui avoit faites, & de le vouloir guérir; & comme il vouloit réuſſir à toucher & à perſuader la reine, il la conjura même, par le ſeigneur des Isles Lointaines, de lui accorder ce qu'il lui demandoit.

Iſene la Belle avoit eu le temps d'adoucir ſa colère. Elle répondit au roi Candor qu'elle voudroit bien guérir ſon fils; mais que le ſeul remède qu'on y avoit mis lui paroiſſoit impoſſible, puiſqu'il falloit trouver une pucelle, qui fût auſſi conſtante que belle, qui voulut ſouffrir pour Carados. Après cela Iſene lui dit la cérémonie du reſte du remède.

Candor rêva un peu; & ayant remercié la reine il la quitta, & fut trouver la belle & triſte Adelis. Elle fut tranſportée de joie de revoir ſon frère: elle lui demanda s'il

n'avoit point eu de nouvelles de Carados? Il lui répondit qu'il l'avoit trouvé; mais dans le plus pitoyable état du monde; & enfin, qu'il y avoit aussi un remède, mais difficile pour le guérir. Elle voulut savoir avec empressement de quoi il étoit question.

Ma sœur, lui dit-il, il faut trouver une pucelle qui ait autant de fidélité que de beauté, qui veuille souffrir pour lui. Ha! dit-elle, pucelle suis; je suis fidelle; mais de beauté, je ne sais s'il y en aura à suffisance: n'importe, continua-t-elle, éprouvons ce qui est en moi.

Alors ils donnèrent tous les ordres nécessaires pour faire porter ce qu'il falloit à l'hermitage, & le frère & la sœur s'y acheminèrent.

Quand la belle Adelis fut devant son amant, il baissa la tête, & se couvrit le visage pour cacher son horrible changement; il étoit tel, que l'œil d'une amante le pouvoit méconnoître, si ce cas pouvoit arriver. D'aussi loin qu'elle le vit, elle courut l'embrasser, & elle fut si saisie, qu'on crut qu'elle en mourroit.

Enfin, on dit à Carados en partie de quoi il s'agissoit; car s'il eût su le péril où Adelis

s'expofoit, il l'aimoit trop pour y avoir jamais confenti.

On fit porter deux grandes cuves, l'une pleine de vinaigre, & l'autre pleine de lait, qu'on mit à trois pieds l'une de l'autre. Carados devoit fe mettre dans celle de vinaigre, & Adelis dans celle de lait. La princeffe fe hâta elle-même de déshabiller Carados; (cet emploi lui étoit bien doux,) & quand il fut dans la cuve, elle fe mit promptement dans l'autre. Le ferpent qui étoit au bras de Carados, & qui haïffoit le vinaigre, devoit fe détacher de fon bras, & fauter dans la cuve de lait qu'il aimoit fort, & devoit s'attacher au fein d'Adelis.

Le roi Candor étoit au milieu des deux cuves, fon épée en l'air, pour frapper le ferpent dans le temps qu'il s'élanceroit.

La fidelle Adelis avoit le bout du fein hors de la cuve, & appeloit tendrement le ferpent; & voyant qu'il ne venoit pas affez tôt, felon fes défirs, elle fe mit à chanter ces paroles, d'une voix charmante :

Serpent avife mes mamelles,
Qui font tant tendrettes & belles;
Serpent, avife ma poitrine,
Qui plus blanche eft que fleur d'épine.

A cet aimable chant, le ſerpent ne fit qu'un bond pour s'élancer dans la cuve de la princeſſe, & ſe prit au bout de ſon ſein. Le roi Candor ne fut ni aſſez prompt, ni aſſez adroit, & croyant couper en deux le ſerpent, il emporta avec ſa tête le bout du ſein de ſa ſœur ; le ſerpent mourut. Mais Adelis fut en grand danger ; ſon ſang eut bientôt changé le lait en une pourpre vermeille : elle s'évanouit, & le bon hermite, qui connoiſſoit la vertu des ſimples, en eut bientôt mis ſur ſa bleſſure qui étanchèrent ſon ſang, & peu après elle fut guérie.

Carados étoit ſi touché à ce ſpectacle, qu'il ne ſentoit pas la joie de ſon ſoulagement (tout véritable amant doit être de même) ; il faiſoit des cris horribles dans ſa cuve ; mais on ne l'écoutoit pas : & par l'ordre du roi Candor, on le mit dans un bain, comme l'avoit ordonné Iſene le Belle. Il en ſortit plus beau qu'il n'avoit jamais été, en un mot, le plus charmant de tous les hommes, & le plus déſirable pour amant.

En cet état il s'alla préſenter à Adelis, qui ne pouvoit aſſez remercier la bonne fortune qui avoit délivré Carados d'un mal ſi terrible. Il y avoit même dans cette guériſon des circonſtances qui étoient d'un prix

& d'un goût infini pour Carados, (peu de dames auroient les qualités requiſes pour finir un tel mal.)

La joie étoit grande, & elle fut bientôt répandue juſques dans la cour du bon roi, qui s'appareilla pour venir à la ſolemnité du mariage de Carados & d'Adelis.

Dès que Carados fut arrivé chez le roi, qu'il aimoit comme ſon père, il demanda la liberté de ſa mère, elle lui fut accordée; il vola plein de joie à la tour, ſe jeta à ſes pieds, lui demanda pardon, la mena au roi, qui la trouva ſi charmante qu'il réſolut de ſe remarier avec elle. Mais il n'en eut que la volonté, ſa mort ſubite lui en ôta le pouvoir.

Carados fut couronné, & le bon roi étant arrivé avec la reine, on fit le mariage de Carados & d'Adelis; ce ne furent que magnificences, que jeux, que fêtes. Iſene la Belle y étoit ſi belle, qu'on doutoit qui remporteroit l'avantage d'elle ou d'Adelis.

Un inconnu eut tous les prix, & charma toute la cour par ſa bonne mine; il avoit un bouclier d'or; & s'avançant vers le bon roi & le roi Carados, il leur dit que la boucle de ſon bouclier avoit une telle vertu, qu'elle remettoit tout ce qui manquoit, &

que s'il plaifoit à Adelis d'en faire l'épreuve, il lui remettroit le bout du fein. Elle eut quelque peine à s'y réfoudre, par modeftie; mais Carados lui ayant défait les agraffes de fa robe, elle fit paroître le plus beau fein du monde. L'inconnu en approche la boucle de fon bouclier, qui s'y prit tout auffitôt, & voilà un joli bout d'or qui fe fait au fein de la reine, & on l'appela depuis la reine au bout du tèton d'or.

Cet inconnu fe fit reconnoître pour le feigneur des Isles Lointaines, père de Carados; on lui fit grande fête. Il demanda Ifene la Belle pour femme, on la lui accorda. Il étoit bien jufte de récompenfer un fi long amour, fi ardent & fi fidelle. Ces quatre époux vécurent dans un bonheur perpétuel.

Par différens chemins on arrive au bonheur,
Le vice nous y mène, auffi bien que l'honneur:
Témoin ce que l'on voit en Ifene la Belle,
  Après des tourmens mérités,
  Elle eut mille profpérités.
Et la fage Adélis, fi tendre & fi fidelle,
  Long-temps perfécutée à tort,
  Jouit enfin d'un pareil fort.
Aveugle Déïté, fortune trop cruelle!
Accordez mieux tout ce qui vient de vous;
Accablez les méchans d'une peine éternelle,
Donnez aux vertueux le bonheur le plus doux.

# TOURBILLON.

## *CONTE.*

Au temps jadis, il y eut un roi dans le pays d'Arménie, qui ſe trouvant veuf, & ayant perdu une belle princeſſe qu'il aimoit tendrement, prit une eſpèce d'averſion pour toutes les autres femmes, & refuſa tous les partis qu'on lui préſenta.

Uliciane, reine du promontoire merveilleux, célèbre par ſa beauté, & plus encore par ſa ſcience, tenta pluſieurs efforts inutiles pour obliger ce roi à l'épouſer. Elle deſcendoit en droite ligne d'Uliſſe & de Circé, & le ſavoir de cette fameuſe fée étoit venu juſqu'à elle de mère en mère.

Elle avoit ſes raiſons pour ſouhaiter d'épouſer le roi d'Arménie : elle avoit connu par ſes livres qu'une petite fille qu'il avoit feroit tout le malheur de ſa vie, & l'empêcheroit d'être aimée de l'homme du monde qu'elle aimoit le plus. Cette connoiſſance l'obligea à mettre tout en œuvre pour venir

à ſes fins ; elle ne vouloit être reine d'Arménie que pour avoir entre ſes mains Pretintin ; c'eſt ainſi que s'appeloit la petite princeſſe : & Uliciane ſavoit que ſi elle la faiſoit mourir avant que cet enfant eût atteint ſa quatrième année, rien ne troubleroit la félicité de ſa paſſion amoureuſe.

Eſt-il rien d'impoſſible à une fée, ou plutôt à une femme qui aime ?

Uliciane ſe trouva un jour dans une forêt où le roi chaſſoit ; elle avoit un train magnifique, ſes pavillons étoient dreſſés : ils brilloient d'un éclat extraordinaire. Le roi fut fort ſurpris d'une telle rencontre ; il ſavoit trop l'uſage de la civilité, pour ne pas aborder cette princeſſe. Il la trouva belle ; mais il fut inſenſible juſqu'au premier morceau qu'il mangea. Elle le pria de s'arrêter quelques momens dans ſes tentes ; elle lui fit un repas délicieux, & ce pauvre prince ſe trouva pris & ſi charmé d'Uliciane, qu'il lui propoſa de l'épouſer, ſans attendre plus long-temps. Elle ne ſe fit point prier, comme l'on peut croire, & jamais noces de cette importance ne ſe firent avec moins de cérémonie.

Il ne fut pas difficile à Uliciane de conſerver l'empire qu'elle avoit ſur l'eſprit du

roi. Elle caressa fort la petite Pretintin, qui étoit passionnément aimée de son père; aussi étoit-elle la plus aimable créature qu'on pouvoit voir.

Tous les dons de beauté étoient répandus sur sa personne.

Elle approchoit de ses quatre ans, c'étoit le terme prescrit par les destinées, & si elle le passoit, il devoit être fatal à l'amour d'Uliciane. Quand cette fée se confia à son favori, qui étoit le ministre de toutes ses volontés, il se nommoit Arrogant, elle lui donna la petite princesse d'Arménie, lui commanda de lui attacher une pierre au cou, & de la noyer, appréhendant que s'il la faisoit mourir d'une autre manière, on n'eût quelque marque de son trépas.

Arrogant se chargea volontiers d'une si cruelle commission. Il prit Pretintin, & la mena près d'un fleuve; il la posa à terre pour chercher un caillou; & les caresses charmantes qu'elle lui faisoit n'adoucirent point un naturel si sanguinaire.

A peine fut-elle sur le bord de l'eau, qu'il s'éleva une espèce d'orage, avec un grand tourbillon; & quand Arrogant voulut prendre Pretintin pour la noyer, il ne la trouva plus, & la chercha inutilement.

Il ſe flatta que le vent l'auroit jetée dans le fleuve, & que le courant de l'eau l'auroit emportée.

Il retourna vers Uliciane, & lui dit qu'il avoit exécuté ſes ordres.

Cependant la petite Pretintin ſe trouva dans un palais ſuperbe, où elle fut élevée juſqu'à l'âge de huit ans; mais Uliciane voyant qu'elle n'avançoit guères dans le bonheur de ſes amours, ſon amant ne l'ayant aimée que peu de temps, fut épouvantée de voir que la certitude de ſon art lui manquoit pour la première fois de ſa vie; ſon bonheur devant être fondé ſur la mort de Pretintin.

Elle fut très-agitée d'un mécompte ſi étonnant; elle conſulta de nouveau ſes livres, & ſentant ſon malheur ſans le comprendre, elle étudia tant & ſi bien, qu'elle vit clairement qu'il falloit que Pretintin ne fût pas morte. Elle fit revenir Arrogant, & ſans l'intimider, elle voulut en tirer la vérité par douceur.

Il lui avoua tout, & lui conta comment la choſe s'étoit paſſée, ne ſachant ce qu'étoit devenue Pretintin. Cet aveu lui ſuffit; & étant allée trouver le docte Prothée, elle ſut que la princeſſe d'Arménie étoit au

pouvoir de ſon amant; mais qu'elle ne la pourroit ôter de ſon palais, que par le moyen du plus beau garçon du monde; où le trouver? voilà ce qui l'inquiétoit. Elle ſe mit en campagne, & pria quelqu'une de ſes amies, qui poſſédoit les dons de féerie, d'en faire de même.

Tant fut couru, qu'elle ſut qu'il y avoit en France le plus beau prince qui eût jamais été. C'étoit peu que la beauté, quoiqu'elle fût charmante; il devoit encore par mille & mille perfections ſe rendre un jour la merveille du monde.

Uliciane ſe tranſporte à Paris, va juſqu'au lit royal ravir ce beau prince endormi; il avoit dix ans; elle le porte près du palais qui renfermoit l'aimable Pretintin. La fée répandit dans toute ſon enceinte du jus de pavot, hors dans la chambre de la princeſſe. Elle avoit accoutumé de ne faire qu'un ſomme, & pour la première fois de ſa vie, elle s'éveilla auſſitôt que le jour parut.

Inquiète, elle ſaute à bas de ſon lit, elle va dans tout le palais, où tout étoit paiſible; elle en ſort; les portes en étoient ouvertes, & il n'y avoit point de gardes. Elle court comme une petite inſenſée, &

ne s'arrêta que par la rencontre qu'elle fit d'un jeune prince aussi beau qu'elle. Ils se regardèrent avec une joie brillante dans les yeux; & se tendant les bras, comme s'ils se fussent connus, ils s'embrasèrent, & sembloient déjà, avec leurs petits bras, former une chaîne qui devoit les attacher ensemble pour toute leur vie.

Après de longues caresses, ces aimables enfans se promenèrent au bord de la mer; appercevant une petite barque peinte de toutes couleurs, ils la trouvèrent si jolie, que se tenant tous deux par la main ils sautèrent dedans.

A peine ce léger fardeau fût-il dans la petite barque, qu'elle partit avec grande vîtesse, & eut bientôt gagné les côtes d'Arménie. Le roi & la reine étoient sur le port, & reçurent ces aimables princes. La reine s'étoit fait un mérite auprès de son mari de la délivrance de la petite princesse; & comme il avoit été au désespoir de sa perte, il étoit ravi de la retrouver. Il croyoit ne la devoir qu'à l'affection d'Uliciane, qui l'avoit recouvrée par son grand savoir; aussi la lui confia-t-il. Elle lui fit accroire qu'un nouveau malheur menaçoit Pretintin, s'il ne lui en laissoit pas la garde.

La reine avoit fait faire un palais, qui n'étoit ſéparé du ſien que par un jardin; ce fut là qu'elle renferma Pretintin, qu'elle haïſſoit à la mort, par l'indifférence que ſon amant avoit pris pour elle. Elle réſolut de l'en punir par tous les ſupplices imaginables; & pour mieux les lui faire ſentir, elle fut bien aiſe de voir allumer une vive flamme dans les cœurs innocens de Pretintin & du beau Nirée: le petit prince s'appeloit ainſi.

Il y avoit dans ces jeunes cœurs une préparation fatale pour ce que déſiroit la fée. Un fond de tendreſſe infinie en faiſoit les caractères. Elle voulut affliger Pretintin en la perſonne de ſon petit amant, & fut ravie qu'ils s'aimaſſent éperduement, pour les faire enſuite ſouffrir davantage.

Elle mit le beau Nirée ſous la garde d'Arrogant ſon favori, & une fois tous les jours il voyoit la princeſſe d'Arménie, parce qu'elle ſavoit bien que ſe voir & s'aimer étoit pour eux la même choſe, & qu'elle vouloit qu'ils ſe viſſent, afin qu'ils s'aimaſſent mieux.

Cette manière de faire dura juſqu'à ce que Pretintin eût quinze ans, & le prince

dix-ſept; & ils s'aimèrent tant, qu'on ne pouvoit pas aimer plus.

Le roi s'ennuyoit fort de voir auſſi peu ſouvent ſa fille; elle ne paroiſſoit que les jours de fêtes, & aux plaiſirs d'éclat. Bien des rois la demandèrent pour femme; mais on les refuſa toujours. La reine amuſoit le roi; elle lui diſoit que le deſtin de ſa couronne étoit attaché à celui de ſa fille; elle lui faiſoit ainſi cent contes à dormir debout.

Une fois que le beau Nirée vint chez la jeune Pretintin, elle le vit triſte, & connut qu'il avoit pleuré: les traces de ſes larmes étoient encore ſur ſes belles joues, ſemblables à la roſée qu'on voit le matin ſur les fleurs.

Qu'avez-vous, lui dit-elle, avec un empreſſement naturel? Que vous eſt-il arrivé? Ne ſeriez-vous pas heureux chez mon père? & vous manque-t-il quelque choſe? Je vous vois, lui répondit-il, & je ſuis heureux tant que je vous vois. Et comment êtes-vous, quand vous ne me voyez pas? Juſqu'ici, lui dit-il, je penſois à vous quand je ne vous voyois pas, & j'étois toujours content en y penſant; mais depuis quelques jours, Arrogant me fait tous les ſoirs aller

dans un lieu qu'on appelle l'Isle Funeste : j'y trouve un monstre à combattre, je le vaincs. On ne m'étonne point par ces travaux, j'occupe ma valeur à cela. On rend ma vie misérable par mille indignités, que j'aurois honte de vous dire ; mais le plus grand de tous mes maux, c'est qu'on me menace que je ne vous verrai plus. Ce dernier mot fut coupé par des sanglots; Nirée se mit à pleurer, & Pretintin ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Elle l'assura fort qu'elle parleroit au roi & à la reine, & qu'elle les prieroit de ne point les séparer; mais le lendemain son désespoir fut extrême, quand elle ne vit point de tout le jour le beau Nirée : ah ! dit-elle, c'est est fait, je ne le verrai plus.

Elle ne voulut point souper ; & congédiant toutes ses filles, elle commanda qu'on la laissât seule, ne faisant que s'affliger, & pensant comme elle pourroit faire pour avoir des nouvelles de Nirée. Elle n'avoit pu voir le roi, & la reine l'avoit grondée du soin qu'elle avoit marqué.

Que faire donc ? Elle pensoit & repensoit, lorsqu'elle entendit un vent impétueux ; les fenêtres de son appartement en tremblèrent, & celles de sa chambre s'ouvrirent. Elle fut effrayée,

effrayée, & pensa crier, quand elle vit entrer un fort beau jeune homme. Il étoit grand, d'une taille surprenante; il avoit dans les yeux une activité éblouissante, l'action vive. Je viens vous offrir mes services, belle princesse, lui dit-il; ce ne sont pas les premiers que je vous ai rendus: me reconnoissez-vous? Non, lui dit-elle, je ne sais qui vous êtes; & quand je vous aurois vu, je ne me souviens que de Nirée. L'aveu est franc, reprit-il; mais je vous aime aussi-bien que Nirée. A quoi cela vous peut-il servir, reprit-elle? A vous aimer, répliqua-t-il, sans se chagriner autrement. Ne savez-vous pas, poursuivit-il, qu'aimer est le premier plaisir? Je vous vis l'autre jour dans une place publique, je vous vis belle; & vous me plûtes si fort, que bien que je sois naturellement volage, je crus que je vous aimerois long-temps. Vous me paroissez singulier dans vos expressions, dit-elle en l'interrompant: ne puis-je savoir qui vous êtes? Je vais vous satisfaire, reprit-il.

Je suis Tourbillon, d'une nature presque toute divine. Mon père est Zéphyr; je ne suis pas né de Flore, je sors d'un mariage clandestin, que mon père fit avec une des filles d'honneur de la princesse Félicité. Ne prenez

pas garde à ce défaut de ma naiſſance, je n'en ſuis pas moins fils d'un dieu.

Mon père me donna l'empire des airs comme il l'a; & me voyant léger & impétueux dans mes mouvemens, il accommoda ma fortune à mon humeur. Ma domination me ſuit en tous lieux; mon palais eſt fort beau, je l'emporte toujours avec moi; & mes ſujets, que le vulgaire nomme des atomes & des petits corps, gouvernent les cœurs des hommes, & lient leur inclination. Ne vous étonnez donc pas, ſi ayant un peuple ſi galant, je ſuis d'un naturel ſi amoureux.

Vous ne ſauriez croire quelle commodité c'eſt que de porter ainſi ſa maiſon & tout ſon équipage avec ſoi. Je change de climats ſuivant les ſaiſons, & je ſuis dans un printemps continuel, tantôt au ſommet des montagnes, tantôt dans les plaines. Je poſe mon palais dans les forêts, au bord de la mer, quand la fantaiſie m'en prend; je cours d'un bout du pole à l'autre, j'habite une fois les Indes, je vais en Aſie, je revole en Europe; & toujours faiſant de nouvelles amours, je ne m'arrête qu'autant de temps qu'elles durent, & c'eſt bien peu.

Mon état, mon palais, & mes ſujets,

ſont inviſibles aux mortels autant qu'il me plaît. Ce qu'on appelle un épais Tourbillon enveloppe tout mon empire. C'eſt de-là que j'ai pris mon nom; & quand on en voit, c'eſt que je les tranſporte d'un lieu à un autre.

Je ne parois qu'avec éclat; mon abord eſt peu ſecret; j'aime le bruit, & qui m'ôteroit le tintamare qui m'accompagne, m'ôteroit la vie. Je vais & je viens inceſſamment. La beauté m'attire : les belles aiment les gens de mon caractère. J'ai auſſi pluſieurs enfans, qui ont toutes mes mauvaiſes qualités, & qui n'ont point les bonnes; car ſi je ſuis volage pour mes maîtreſſes, je ne ſuis pas de même pour mes amis, je les aime avec attachement, & n'ai rien qui ne ſoit en leur pouvoir; je les ſers avec une vivacité extrême : ces ſortes de cœurs ſont rares. J'ai déjà pris ſoin de vous, & c'eſt moi qui vous ai dérobée à la fureur d'Uliciane.

Alors Tourbillon lui fit le récit que j'ai déjà fait ; & la princeſſe Pretintin, épouvantée de la fureur de ſa belle mère, parut reconnoiſſante des obligations qu'elle avoit au fils de Zéphyr.

La reine vous aime donc, continua-t-elle, & vous ne l'aimez plus? Non, reprit

le prince de l'air, après des faveurs peu désirées & trop-tôt obtenues, je l'abandonnai; mais si vous le voulez, je pense que je vous aimerai constamment.

Ah! je vous prie, ne parlons point d'amour, répliqua Pretintin, je ne veux point du vôtre, celui de Nirée fait tout le charme de ma vie; soyez mon ami solide, vous pouvez me servir encore contre les mauvais desseins d'Uliciane. Mais comment pourrai-je vous appeler à mon secours, puisqu'on ne sait jamais où vous êtes? Voilà, lui dit-il, une trompette parlante; quand je serois au bout du monde, appelez-moi, je viendrai. Mais ne vous en servez qu'au besoin, continua-t-il; car quoique cette trompette n'ait qu'un demi pied de long, le son qui en sort est si terrible, que les peuples effrayés tomberoient d'épouvante à l'entendre: le cor d'Astolphe n'étoit qu'un fausset auprès. Mais si vous le voulez, belle Pretintin, je demeurerai auprès de vous, je vous garderai le jour & la nuit; j'ai le secret de me rendre invisible. Invisible! s'écria-t-elle, hé comment? En mettant mon petit doigt dans ma bouche, reprit-il, & vous l'allez connoître. Il disparut en disant cela; & Pretintin s'effrayoit, quand il eut l'audace

de prendre un baiſer, dont elle fut extrêmement irritée : elle fuyoit ſans ſavoir où. Vous êtes bien hardi, lui dit-elle, laiſſez-moi ; & tendant les mains, elle ſentit qu'elle le touchoit. Reprenez votre figure, continua-t-elle ; allez-vous-en, que je ne vous voie jamais, je ne veux plus de vos ſervices ; Nirée & moi ſerons malheureux, je le vois bien. Non, ma belle princeſſe, reprit-il en ſe montrant, je viens de faire ma dernière fonction d'amant auprès de vous, & puiſque vous ne le voulez pas, je ne ſerai que votre ami, & celui de Nirée : vous verrez que je puis vous faire de ſenſibles plaiſirs. Je vous quitte, & je vais trouver une des femmes du Mogol, avec qui j'ai un rendez-vous à minuit ſonnant.

Je compte donc ſur votre amitié, lui dit Pretintin, & je ne ſuis plus fâchée. Mais ne ſauriez-vous me dire où eſt Nirée, & ce qu'il fait ? Je l'ignore, reprit Tourbillon ; demain, en ouvrant votre fenêtre, vous en ſaurez des nouvelles. Adieu, je vous donne le bon ſoir.

Pretintin le vit partir avec quelque eſpérance qu'il oppoſeroit ſon pouvoir à celui d'Uliciane, & qu'il pourroit la ſecourir. Elle ſe coucha un peu plus tranquille, elle

dormit mieux qu'elle ne le devôit faire ; & le matin, quand elle fut éveillée, elle courut à sa fenêtre, & l'ouvrit. Elle fut fort étonnée de n'y voir que trois boules de neige, avec une goutte de sang sur chacune. Elle frémit ; & les considérant de plus près, elle vit, dans la goutte de sang qui étoit sur la première, l'Isle Funeste telle que Nirée la lui avoit dépeinte ; elle le vit combattre contre un dragon aîlé, qu'il tua. Dans la seconde, elle vit le cruel Arrogant qui le livroit entre les mains d'Uliciane, & qui le jetoit dans de profondes ténèbres. Et dans la troisième, le sang s'épanchant forma distinctement ces lettres : Vous l'avez perdu pour un an, aucun secours ne peut vous le rendre, patientez.

La pauvre princesse s'évanouit à cette lecture ; & après être revenue à elle, elle pleura long-temps, & se résolut tout doucement à suivre le conseil qu'on lui donnoit : ce qui fit enrager la fée quand elle la vit si tranquille.

Il étoit vrai qu'Uliciane avoit tiré le beau Nirée de l'Isle Funeste, non pas pour un an, mais croyant le perdre pour toujours ; & c'étoit son dessein. Elle le mena fort loin ; s'arrêtant entre de grandes montagnes,

elle lui montra deux chemins : C'eſt-ici, lui dit-elle, où nous devons nous ſéparer, choiſiſſez de ces deux chemins ; l'un mène dans le chemin de la Nuit, & ſi vous le prenez, il faut remettre entre mes mains l'oreiller de Morphée : l'autre route eſt la carrière du Jour ; ſi vous la ſuivez, vous m'apporterez un poil de la paupière de l'œil du Monde.

Le jeune Nirée ſourit amèrement au commandement de la fée. Demandez plutôt ma mort, madame, lui dit-il ; donnez-la moi, ſans tant de façons, & ſans vous amuſer à me commander des choſes impoſſibles. Quel chemin voulez-vous que je prenne ? Celui que voudrez, reprit-elle ; & tirant une pièce d'or ? Voyons à croix ou pile. Tout étoit indifférent à Nirée, le chemin de la Nuit lui échut.

Uliciane lui poſa la main ſur la tête, & incontinent il ſe trouva dans l'obſcurité. Il marcha toujours, & la nuit étoit perpétuelle ; il avoit beau ſe repoſer & dormir, à ſon réveil il ne voyoit pas la lumière. Il eut faim, & crut bien qu'il étoit perdu ; il ſe réſolut en amant fidelle à donner toutes ſes penſées à Pretintin, en attendant ſon dernier moment.

Il n'étoit pourtant pas si occupé de sa passion, qu'il ne s'apperçût d'une petite clarté; & quand elle fut près de lui, il vit qu'elle provenoit d'une bougie que tenoit à la main un petit garçon, plus agréable que Ganiméde : c'étoit un marmiton pourtant; on voit quelquefois des princes plus vilains qu'un marmiton. Celui-ci étoit plus joli qu'un prince; il avoit une longue souquenille, d'un tissu or & bleu, une serviette bien propre de petite venise, qui étoit devant lui, & qui faisoit deux nœuds par derrière; il avoit un bonnet rouge sur sa tête, & au-dessus de l'oreille des plumes de faisan; une cuillère d'or étoit pendue à sa ceinture, & à sa main il tenoit une marmite de même métal. Il s'arrêta auprès de Nirée, & lui fit prendre un peu de bouillon, qui le restaura merveilleusement, & l'assura qu'il le verroit toutes les vingt-quatre heures.

Nirée le voulut questionner; mais soit que le petit garçon n'aimât pas la conversation, ou qu'il s'ennuyât dans un chemin si horrible, il le quitta, & le prince recommença sa course.

Il comptoit les jours par les visites du

petit marmiton, & ce fut avec une grande joie qu'il ſe vit au bout de l'an.

Il arriva enfin dans une grande maiſon obſcure encore, mais éclairée par quelques lampes. Rien ne lui parut plus vaſte que cette demeure. Dans les premiers appartemens, il lui apparut des choſes ſi bizarres, & qui changeoient & rechangeoient ſi promptement, qu'il reconnut que c'étoit les ſonges; il en vit de toutes les façons, & allant toujours, il ſe trouva dans la chambre des amoureux; il y reconnut ſa figure, & il eut le plaiſir d'entendre des diſcours fort paſſionnés qu'il tenoit a Pretintin; il en loua la deſtinée; & ce fut une grande conſolation pour lui, de penſer que ſa maîtreſſe faiſoit des ſonges qui lui étoient ſi favorables.

Il s'arrêtoit agréablement dans ce lieu là; mais quelle ſurpriſe pour lui, quand il vit Pretintin ſi belle qu'il ne l'avoit jamais vue plus charmante! elle lui tendoit la main, & il courut à elle tout tranſporté, & comme il croyoit lui embraſſer les genoux, il ne trouva que l'air, elle diſparut.

Il la chercha long-temps, & fut dans pluſieurs appartemens, où il vit des choſes plus extravagantes les unes que les autres;

enfin il entre dans une chambre très-agréable, & il apperçut fur un lit un homme profondément endormi, dont la phyfionomie étoit douce & paifible.

Il connut que c'étoit Morphée, que les plus malheureux invoquent & appellent à leur fecours, & qui fufpend la rigueur des plus grands maux: fa couverture étoit faite de peau de marmotes, il avoit un oreiller de duvet de colombes.

Le jeune Nirée prit cet oreiller, comme la fée Uliciane lui avoit ordonné, & paffa outre. Enfin il fe trouva hors de cette grande maifon; & voulant pourfuivre fon chemin dans les ténèbres, il fut arrêté par quelque légère réfiftance; il la franchit, & appercevant les premières clartés du jour, il remarqua un grand voile imperceptible, qui féparoit la nuit d'avec le jour, & connut qu'il avoit heureufement paffé ce léger intervalle.

Il fut tout réjoui de revoir la lumière, & elle grandiffoit à mefure qu'il alloit; il falua l'Aurore, il en eut les premiers regards, elle le confidéra avec plaifir, & le crut auffi beau que Céphale.

Un peu après Nirée fe trouva au lever du foleil, il le vit fortir du fein de Thétis;

& il ne comprenoit pas qu'il pût se résoudre à quitter une si belle femme : mais enfin, après s'être magnifiquement habillé, & avoir chargé sa tête de ses brillans rayons, il monta sur son char pour faire sa longue promenade.

Nirée suivit quelque temps le bord de la mer, & ne savoit que devenir, se voyant au bout de l'orient, quand tout-à-coup, il crut que le vent s'élevoit, & qu'un furieux tourbillon passoit sur sa tête : mais l'air s'étant rendu calme dans un moment, il vit devant lui un fort beau jeune homme ; c'étoit Tourbillon, qui l'abordant avec un air souriant, lui demanda des nouvelles de son pélerinage. Il lui apprit que c'étoit lui qui lui avoit envoyé ce joli marmiton, qui l'avoit empêché de mourir de faim, & qu'Uliciane étant persuadée qu'il étoit mort, ne pensoit plus du tout à lui.

Nirée, dont le naturel étoit fort bon, le remercia, & s'informa de son origine.

Tourbillon satisfit sa curiosité, & le faisant entrer dans son palais, ils eurent le temps de s'entretenir & devenir amis.

Tourbillon le divertit fort par le récit de ses aventures galantes, de la variété qu'il y avoit dans ses amours, que sa grande légèreté rendoit passagères & peu durables.

Nirée lui plut fort, & ils se lièrent d'une bonne amitié ensemble ; il lui apprit tout ce qui s'étoit passé autrefois entre la reine d'Arménie & lui ; & que le malheureux attachement, dont il étoit l'objet, l'obligeoit à tourmenter Pretintin, parce qu'il l'avoit un peu aimée ; qu'elle avoit juré de ne lui pardonner jamais ; qu'Uliciane savoit bien qu'il ne pouvoit soustraire un des deux à sa fureur : mais qu'elle avoit si bien disposé la puissance de son art, qu'il ne sauroit les sauver tous deux, si on ne lui ôtoit sa ceinture, qui étoit de métaux constellés, & qu'elle avoit entre sa peau & sa chemise ; que tous ses charmes y étoient attachés, & qu'à moins qu'on la lui prît, l'un des deux seroit toujours misérable.

Le beau Nirée soupira, & craignit que dans ce moment la cruelle fée ne fît quelque mal à Pretintin ; il conjura son cher Tourbillon de voler à son secours. Elle ne doit pas souffrir, lui répondit-il, je lui ai donné une petite trompette, avec laquelle elle m'appelleroit, si elle avoit besoin de moi ; mais je vous entends, vous la voulez voir, vous avez raison, & on la punit assez par votre absence.

Tourbillon s'éleva en l'air avec impétuo-

sité, & partit rapidement; il posa son palais au bout du jardin du roi, & tout près de celui où l'on retenoit la princesse.

Il abattit d'abord un pan de muraille, & fit faire promptement une porte, qui donnoit de l'appartement de Nirée dans celui de Pretintin. La jeune princesse dormoit, quand ses deux amis entrèrent dans sa chambre. C'étoit l'été, il faisoit chaud; les rideaux de son lit étoient relevés; elle avoit un bras passé sur sa tête, & son autre main sembloit retenir, par modestie, le linge qui la couvroit.

Une bougie près de son lit faisoit voir son charmant visage. Nirée se jeta à ses genoux d'un côté du lit, & Tourbillon passa de l'autre. Nirée, respectueux & tendre, la considéroit paisiblement sans en oser presque approcher; Tourbillon, emporté & peu circonspect, prit sa main avec sa liberté ordinaire, la baisa, & l'éveilla en sursaut.

Sa surprise la fit tressaillir; elle ne vit, en ouvrant les yeux, que Nirée, plus beau que le fils de Vénus; elle lui tendit la main en rougissant, & en tournant la tête, elle apperçut Tourbillon, qui, prompt en toutes choses, lui conta, dans un moment, tout ce qui étoit arrivé à Nirée.

Elle remercia le prince de l'Air de tant d'obligations; elle entendit avec plaisir tout ce que son amant lui voulut dire, & y répondit comme il le souhaitoit.

Tourbillon, qui ne demeuroit guères longtemps en même endroit, lui dit qu'il se disposoit à partir bientôt, qu'il lui laisseroit Nirée, & qu'elle le cachât parmi ses filles.

Pretintin ne pouvoit y consentir par bienséance. Eh bien, lui dit brusquement Tourbillon, qui vouloit favoriser son ami; il faut donc que je le remette dans l'isle funeste, ou que je le remène dans le chemin de la nuit.

Eh! quoi, lui répondit tendrement Pretintin, n'y a-t-il pour moi que ces deux extrémités? Tourbillon sourioit déjà, & alloit proposer un doux expédient, quand il remarqua que Pretintin étoit toute épouvantée de voir arriver Uliciane dans sa chambre.

Je ne vous trouve pas mal accompagnée, lui dit-elle, & vous passez vos nuits bien agréablement: sa fureur étoit extrême. Tourbillon lui jeta un coup d'œil impétueux, & la railla sur ses nuits qu'elle voudroit avoir semblables. Ce n'est pas le temps de rire,

lui disoit tout bas Pretintin, plus morte que vive, nous sommes perdus.

Mais Tourbillon continuant, dans une vivacité excessive, ne fit qu'irriter davantage l'amoureuse fée. Le beau Nirée le conjuroit vainement de l'adoucir par quelque légère satisfaction. Tourbillon se moquoit, & par des traits piquans la déseſpéroit, & ne pouvoit se contraindre. Il sortit enfin, en emmenant Nirée, & disant à Pretintin qu'elle savoit bien le moyen de le rappeler quand il en seroit temps.

Uliciane, à ce départ inopiné, perdit toute patience; elle alla trouver le roi, lui fit un monstre de la conduite de sa fille, lui faisant craindre qu'on ne l'enlevât encore, & qu'ainsi il ne perdît sa couronne, comme elle le lui avoit prédit.

Le roi, épouvanté, lui dit de faire de Pretintin ce qu'elle voudroit. Se voyant maitresse absolue, elle la conduisit dans l'isle furieuse, & la mit sous le gouvernement d'Arrogant.

Quel séjour pour une si belle princesse, si délicate & si propre, de se voir dans un lieu horrible! On la mit dans le creux d'un arbre qui étoit au milieu de l'isle; on lui donna quelques racines & quelques dattes

pour ſon ſouper. Tous les oiſeaux de mauvais augure étoient perchés ſur les branches de cet arbre; les corbeaux, les chat-huans y jetoient des cris funeſtes, & dès le matin une méchante chouette fit ſon ordure ſur la tête de Pretintin.

Elle ſouffroit d'un état ſi triſte, conſolée toutefois de ſouffrir ſeule, & que le beau Nirée fût en ſûreté par le moyen de Tourbillon. Oubliant la vue de ſa misère préſente, elle penſoit auſſi tranquillement à ſon amant que ſi elle eût encore été dans le palais de ſon père, quand portant la vue de tous côtés, elle apperçut la fée avec Arrogant, qui tenoit dans ſes mains un fatal cordon, & deux nains contrefaits qui les ſuivoient.

Elle ſe douta que c'étoit ſa dernière heure, & qu'on l'alloit faire mourir. Quelque fermeté d'ame dont elle ſe piquât, elle eut grande peur, & un ſentiment naturel lui fit porter à ſa bouche ſa petite trompette parlante, qu'elle avoit dans ſa poche; elle appela de toute ſa force Tourbillon.

Ce ſon fut ſi prodigieux, qu'il cauſa un tremblement de terre univerſel. Quelques villes s'en abîmèrent, des montagnes tombèrent, les tigres & les lions, doux en ce

temps-là comme des chiens & des agneaux, ſont devenus depuis terribles.

Bien des gens moururent de frayeur; le roi d'Arménie paſſa le pas, & la fée, qui n'étoit pas préparée à cet événement, tomba évanouie, Arrogant & les nains crevèrent; & l'arbre dans lequel étoit Pretintin ſe ſecouant horriblement, elle apperçut, avec admiration, qu'il étoit devenu tout d'or, que ſes branches étoient toutes brillantes de divers émaux de couleurs; tout chargé de pierreries lumineuſes: le creux dans lequel elle habitoit étoit une belle chambre, que tous les ornemens imaginables embelliſſoient.

Mais rien ne la ſatisfit tant que la vue du beau Nirée & celle de Tourbillon; elle fit un cri de joie. Tourbillon s'amuſoit à badiner ſur la frayeur où tout l'univers étoit plongé; mais Nirée, que ſon amour éclairoit, ne perdit pas de temps, & voyant l'évanouiſſement ſi profond de la fée, il porta une main hardie ſous ſes jupes, & lui défit la fatale ceinture. Joyeux d'un tel butin, il le montra à la princeſſe : Tourbillon, qui loua ſa préſence d'eſprit, rentra dans ſon palais; il fut prendre l'oreiller de

Morphée, & le mettant doucement ſous la tête d'Uliciane :

*Elle dormira*, dit-il à Nirée, *juſqu'à ce qu'une fille, qui naîtra de vous & de Pretintin, & qui ſera auſſi belle que ſa mère, l'éveille & la tire de là, ayant autant de bonté qu'elle a été juſqu'ici cruelle.*

En diſant cela, Tourbillon & Nirée la portèrent dans l'arbre d'or, & la mirent dans la magnifique chambre, l'oreiller ſous ſa tête ; ſa ceinture fut pendue à une branche de l'arbre, & les deux nains furent mis avec Arrogant à l'entrée de l'isle.

Uliciane repoſa ainſi long-temps ; & le roi d'Arménie étant mort, la belle Pretintin fut couronnée reine, & ſe maria avec Nirée, ne devant leur bonne fortune qu'aux obligations qu'ils avoient à leur bon ami Tourbillon.

Quelques défauts qui ſoient en vous,
Volontiers on les ſouffre tous,
Si la bonté du cœur ſe montre toute pleine :
Si vous ſavez à point ſervir un malheureux,
Et ſi vous êtes généreux,
Sans réflexion & ſans peine.
Un ami d'un tel prix eſt bientôt éprouvé;
Heureux celui qui l'a trouvé !

# VERT ET BLEU,

## CONTE.

IL y avoit une fois une reine, qui se trouvant grosse, appela une de ses sœurs, qui se nommoit Sublime : c'étoit une fée d'un savoir profond & certain. Elle la pria de se trouver à ses couches, & de lui dire la destinée de son enfant.

Elle donna naissance à une petite fille, que la fée prit dans ses bras, & l'ayant attentivement considérée, elle vit dans sa physionomie une élévation extraordinaire, une noblesse & une fierté digne du sang dont elle sortoit ; mais aussi elle remarqua une fatalité infaillible, si elle aimoit un homme ordinaire ; en un mot, elle connut qu'elle ne seroit parfaitement heureuse que lorsqu'elle s'uniroit à quelqu'un d'aimable ; mais qui lui seroit entièrement opposé, & que ce ne pourroit être qu'après plusieurs travaux.

Ces prédictions & ces contrariétés em-

barraſſoient la fée. Elle ne croyoit pas qu'il fût aiſé de les accomplir. Cette oppoſition lui paroiſſoit un obſtacle; elle en voyoit encore un plus grand à trouver un homme parfait : la nature, défaillante dès ce temps-là, n'en produiſoit plus que difficilement, & les perſonnes extraordinaires étoient pour lors auſſi rares qu'elles le ſont à préſent.

La fée ſe conſulta quelques momens pour ſavoir ce qu'elle feroit de la petite princeſſe, &, voulant l'ôter abſolument hors de la portée des hommes, elle la mit, avec ſa nourrice & quatre princeſſes de ſon ſang, de même âge qu'elle, dans une nuée; ce fut-là qu'elle établit ſa demeure, ſi éloignée de la terre & de ſes corruptions, qu'elle eſpéra, avec ſes ſoins, la rendre un jour une fille achevée.

Cette princeſſe avoit les plus beaux yeux du monde; ils étoient bleus, ſi animés & ſi vifs, que la pénétration de leurs regards rendit ce nuage de la même couleur. Delà vint que la fée, en peine du nom qu'elle lui donneroit, la nomma la princeſſe Bleu.

Sublime donna tous ſes ſoins à faire que l'ame de la princeſſe fût auſſi belle que ſon corps étoit parfait; elle eut la ſatisfaction de la voir dignement répondre à ſes eſpé-

rances. Bleu avoit le plus grand eſprit de la terre; il fut embelli de toutes les belles connoiſſances, & à la noire ſcience près, elle n'ignoroit rien. Elle avoit autant de raiſon que d'eſprit. La fée lui confia le ſort qu'il lui falloit éviter. L'orgueil de la princeſſe la pouſſoit naturellement à ſon heureux deſtin, trouvant dans ſes ſentimens, qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de s'accommoder d'un prince, comme étoient la plupart de ceux qu'on voyoit ſur la terre.

Ce goût difficile plaiſoit à Sublime. Elle n'avoit pas travaillé ſeule à donner ce logement ſi ſingulier à la princeſſe Bleu. Il y avoit un fameux magicien, qui étoit ſon ami intime; la médiſance aſſuroit même qu'il y avoit quelque choſe de plus, & que Thiphis, (c'étoit ainſi qu'on l'appeloit) avoit depuis long-temps une galanterie avec elle; ce qu'il y avoit de certain, c'eſt qu'ils ne faiſoient pas grand choſe l'un ſans l'autre, qu'ils ſe communiquoient leurs deſſeins & vivoient très-privément enſemble.

Thiphis avoit un fils, nommé Zélindor, qu'il avoit eu d'une reine qu'il avoit tendrement aimée. Ce prince étoit ſi bien fait, il avoit tant de belles qualités, & il ſentoit déjà tant d'amour pour la princeſſe, qu'il

voyoit souvent, que Sublime croyoit quelquefois que Zélindor étoit l'illustre amant qui lui étoit destiné ; mais elle perdoit bientôt cette pensée, ne voyant rien d'opposé entre l'un & l'autre, & ne prévoyant pas qu'ils eussent des traverses à essuyer, quand Thiphis & elle auroient envie de les marier ensemble.

Mais laissons pour quelque temps ces paisibles habitans de l'air : il faut revenir à la terre. Deux ans avant la naissance de la princesse Bleu, il y avoit un jeune monarque qui gouvernoit tout l'Univers, autant par son pouvoir que par sa douceur & ses agrémens ; sa beauté même servoit à lui donner des sujets ; son nom étoit Printemps. Toute la terre étoit égayée sous son règne, tout fleurissoit sous son aimable empire, & on l'aimoit jusqu'à l'adoration.

Mais les destinées ravirent bientôt à la terre le charmant Printemps ; ce fut un deuil général que sa perte. La reine son épouse se trouva grosse à sa mort ; & les philosophes, ayant dans ce temps-là réglé le cours de l'année, & divisé les saisons, on donna le nom de cet aimable roi à la plus agréable de toutes, qui depuis a toujours conservé le nom de Printemps.

La reine accoucha enſuite d'un fils, qui dans le premier âge fit voir tous les agrémens de ſon père, ce qui l'obligea à l'appeler le prince Vert. Son enfance fut ſi riante & ſi vive, qu'on ne ſauroit le repréſenter dans les charmes brillans de ſa belle jeuneſſe : on l'aimoit comme celui qui lui avoit donné la vie ; il faiſoit entièrement ſouvenir de lui : & jamais fils ne fut ſi digne de ſon père.

Sa cour étoit belle & galante, & parmi tant de beautés qui briguoient à l'envi ſa conquête, aucune n'eût la gloire de toucher un cœur ſuperbe, que l'amour pourtant vouloit s'aſſujettir.

Il ſortoit d'une victoire pénible, & il venoit de vaincre un vieux prince, célèbre par ſes rigueurs ; c'étoit un tyran, qui déſoloit toute la nature : après quoi il ne chercha qu'à ſe délaſſer par des fêtes galantes & des divertiſſemens continuels.

Le bruit de ſa renommée voloit partout ; il ne fut pas ignoré de Thiphis & de Sublime, qui l'admiroient comme les autres. Zélindor étoit ému d'une ſecrète jalouſie, pour tant de louanges qu'on lui donnoit, & la princeſſe Bleu encore plus émue, ne pouvoit s'empêcher en ſecret de ſe deſtiner à un

prince si charmant, & de souhaiter, au péril de mille travaux, qu'il fût celui qui lui étoit promis par les destinées.

Elle s'abandonnoit à ses pensées, voyant bien qu'elle n'aimeroit jamais un homme ordinaire; & tout aimable & amoureux que lui paroissoit Zélindor, quand elle le comparoit à ce qu'elle entendoit dire du prince Vert, elle ne le trouvoit plus qu'un homme ordinaire.

La fée Sublime lisoit dans le secret de ses pensées, & elle les approuvoit; & comme elle se fioit entièrement à son courage & aux grands sentimens dont elle étoit capable, elle lui permettoit quelquefois de descendre sur les montagnes, & delà dans les plaines, & de chasser avec ses quatre princesses. Elle avoit même construit dans un vallon une fontaine admirable, afin qu'elle pût se baigner quand elle seroit lasse, & qu'elle voudroit se rafraîchir.

La princesse Bleu poussoit même quelquefois ses promenades plus loin; elle alloit dans les cités voir les spectacles, & les autres choses curieuses ou divertissantes. Mais comme Sublime ne vouloit pas que l'on vît cette prodigieuse beauté, elle la rendoit invisible par le moyen d'un voile, qui avoit le

le don de la ſouſtraire aux yeux humains: c'étoit le voile d'Illuſion, qui cache les choſes véritables, & qui fait paroître ſouvent celles qui ne le ſont pas. En effet, quand Bleu vouloit ſe divertir, elle le mettoit ſur ſa tête, & en faiſoit tenir les bouts par ſes quatre princeſſes : elle ſembloit prendre incontinent la figure qu'elle vouloit: tantôt c'étoit un ſuperbe édifice, une autrefois une cabane, une touffe d'arbres ou un obéliſque, ſelon ce qu'elle imaginoit, & de cette ſorte elle marchoit en ſûreté.

Un jour qu'elle viſitoit un parc d'une beauté merveilleuſe, elle entendit un bruit de chaſſe : ſoudain, faiſant déplier ſon voile myſtérieux, elle voulut paroître une ſtatue de Giraſol, couchée ſur quatre piliers de ſaphirs; ſous cette forme elle vit paſſer & repaſſer pluſieurs fois toute la chaſſe, & chacun s'étonna de la merveille qu'ils voyoient: enfin elle apperçut un jeune homme à cheval, en qui la nature avoit déployé toutes ſes perfections. Dès qu'il porta ſes regards ſur ce bel ouvrage, il ſe jeta légèrement à terre, & ayant conſidéré quelque temps la ſtatue, qui avoit tous les traits & tous les agrémens de la princeſſe, & qui lui reſſembloit ſi bien qu'on eût dit qu'elle étoit animée, il ſe

mit à genoux tout éperdu : O dieu, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que ce chef-d'œuvre parte de la main d'un homme ?

La princeſſe conſidéroit ce jeune homme inconnu avec d'étranges mouvemens ; jamais rien de ſi charmant n'avoit paru à ſes yeux ; il étoit d'une grandeur extraordinaire ; mais ſa taille avoit une beauté & un agrément inexprimable. Son viſage étoit gai & riant, les grâces y avoient répandu tous leurs charmes.

Bleu ſe perdoit dans l'examen d'un homme ſi parfait ; elle y trouva un poiſon mortel pour ſon cœur. Hélas, dit-elle en ſoi-même, ſeroit-ce celui dont les qualités communes doivent me rendre ſi malheureuſe ? car les beautés de la perſonne ne ſont rien ſans les ornemens de l'eſprit & les qualités de l'ame.

Cette imagination lui duroit peu, & elle ſe flattoit que le dedans répondroit au-dehors.

Le prince, pendant ces réflexions, étoit dans une conſidération ſi attentive, qu'il en avoit oublié toute choſe, quand une des jeunes princeſſes propoſa tout bas à Bleu, de leur permettre de faire un concert pour achever de le confondre.

L'aimable Bleu ſourit, & lui dit qu'elle

le trouvoit bon ; alors les quatre princeſſes chantèrent diſtinctement ces paroles :

Tu vois devant tes yeux ce qui ſeul peut charmer,
L'Objet ſeul que l'on peut aimer.
Il préſente à ton cœur de glorieuſes chaînes ;
L'amour a fait pour toi ces liens précieux,
Eſpère, & ſouviens-toi qu'après de longues peines,
On peut trouver un ſort délicieux,

Le prince fut d'abord ſi épouvanté d'entendre des voix ſi belles ſortir de ces colonnes de ſaphirs, & s'accorder avec une juſteſſe qui alloit chercher dans ſon ame toute la diſpoſition qu'il avoit alors pour la tendreſſe, qu'il ne ſavoit, dans un ſi grand prodige, ſi ſon état étoit bien naturel, & s'il ne demeureroit pas toujours enchanté. Ces paroles ſe répétèrent ſi ſouvent, qu'il n'en perdit aucune, & ſe laiſſant emporter à une flatteuſe eſpérance : Que faut-il faire, s'écria-t-il, pour mériter de brûler de ces feux, & pour en eſpérer la récompenſe ? Quels travaux peuvent m'étonner ? Je ferois plus qu'Hercule.

Une ſeule voix lui répondit :

Cherche, & trouve l'objet qui t'a ſu plaire.

La ſeconde pourſuivit :

Perſuade & plais à ton tour.

La troiſième continua :

Qu'aimer ſoit pour ton cœur la principale affaire.

La quatrième finit en chantant :

L'amour eſt le prix de l'amour.

A la fin de ces paroles, Bleu, de concert avec ſes princeſſes, diſparut, & ſon voile la déroba aux yeux de l'inconnu, qui demeura dans une ſorte d'étonnement qui approchoit de la ſtupidité. Où allez-vous? s'écria-t-il encore; & s'arrêtant tout interdit: Qu'êtes-vous devenue, reprenoit-il, divine figure, dont l'image eſt reſtée ſi vivement empreinte dans mon cœur? Mais quoi! pourſuivoit-il, c'eſt un preſtige; quelques charmes ont formé ce que j'ai vu; ſuis-je amoureux d'une ſtatue, & pourrois-je eſpérer d'être le Pygmalion de mon ſiècle?

Après maintes réflexions, ce pauvre prince eut beau appeler ſa raiſon, elle ne le vint point ſecourir; & quoiqu'il ſe pût dire ſur la chimère qu'il aimoit, il l'aima, & cette fatale idée le ſuivoit & le perſécutoit partout.

Cependant l'aimable Bleu n'étoit pas dans un meilleur état que lui : elle n'avoit pris la résolution de le quitter si brusquement, & de disparoître à sa vue, que parce qu'elle vit bien que si elle demeuroit plus long-temps, elle ne pourroit peut-être s'empêcher de se montrer tout-à-fait à lui dans sa forme naturelle. La fuite lui parut un moyen sûr de sauver sa gloire, & de cacher une foiblesse à laquelle elle auroit cedé malgré tout son courage.

Elle se rendit dans sa haute demeure avec un battement de cœur dont elle connut bien l'origine. Je cède donc à mon destin, disoit-elle, est-il bon, est-il mauvais? J'aime un inconnu qui, peut-être, n'a point de naissance, & dont le caractère me feroit rougir si je le connoissois. Mais non, reprit-elle, si j'en crois mon cœur, tout répond en lui à une si belle représentation; je ne puis rien aimer qui ne soit digne que je l'aime.

Le prince Zelindor se présentoit à elle le plus souvent qu'il pouvoit; sa vue lui devenoit insupportable, elle l'accabloit d'une froideur qui le désespéroit, elle étoit naturellement douce, il ne pouvoit comprendre d'où venoit un si grand change-

ment; elle devint rêveuſe, par conſéquent ſolitaire: il craignit que quelqu'un ne l'occupât, il réſolut de l'obſerver, & ſuivoit ſouvent de loin les pas de cette princeſſe.

Elle avoit chaſſé tout un jour, & ſur le ſoir elle ſe rendit à cette admirable fontaine que la fée Sublime avoit faite exprès pour elle.

C'étoit des eaux claires qui couloient dans une opâle brillante; les derniers rayons du ſoleil ſembloient les percer pour y chercher leur demeure. Les feux qui partoient des yeux de Bleu faiſoient encore un effet plus prodigieux; on eût dit qu'ils alloient allumer ces eaux, & embrâſer toute la contrée. Elle ſe baignoit, & ſon beau corps n'étoit couvert que d'un linge tranſparent. Ses princeſſes étoient auſſi avec elle, & quoiqu'elles fiſſent pour la réjouir, ſon eſprit occupé ne penſoit qu'à l'aimable inconnu.

Mais quelle joie & quelle ſurpriſe! lorſque ſe jouant avec ſes compagnes, elle l'apperçut tout d'un coup appuyé contre un arbre, qui la conſidéroit avec des yeux tout remplis d'amour.

C'étoit le prince Vert; quel autre au monde pouvoit être fait comme lui? Le

hasard l'avoit conduit là, & son ravissement étoit extrême de trouver le merveilleux original de la belle statue qu'il avoit vue, & qu'il avoit toujours depuis dans l'imagination. Il étoit charmé de voir qu'il y eût une fille au monde faite comme celle qu'il voyoit. Il se flattoit qu'elle ne seroit pas insensible à tout l'amour qu'il ressentoit, & que l'ayant partout cherchée & trouvée enfin, les derniers vers qu'on lui avoit chantés pourroient avoir leur accomplissement.

Dans cette pensée, il considéroit avidement tant de merveilles qu'il avoit devant les yeux, quand la princesse l'apperçut. Elle étoit plongée dans l'eau; elle se leva inconsidérément, sans savoir ce qu'elle faisoit, & par-là elle offrit de nouvelles beautés aux regards du prince amoureux. La proportion & les grâces de cette divine figure lui causèrent un si tendre transport, qu'il ne put s'empêcher de lui dire avec impétuosité tout ce qu'il ressentoit. Bleu ne pouvoit se cacher, elle n'avoit plus le voile d'illusion, il étoit à terre avec ses habits; & à dire le vrai, elle n'en fut pas fâchée, & trouva quelque plaisir à l'effet que produisoit sa beauté. Il y avoit même tant

d'esprit à ce que le prince lui disoit, & ses sentimens paroissoient si nobles & si naturels, que la princesse, par un instinct qui est presque toujours sûr, ne douta pas qu'il ne fût celui que le ciel avoit fait naître pour son bonheur. Elle voulut lui répondre avec fierté, mais elle n'eut que de la modestie. En le priant de la laisser, elle le retenoit par une action passionnée; elle voulut qu'il ne lui parlât plus d'amour, & ses regards lui faisoient voir que son cœur en étoit tout rempli. Enfin il lui obéit; mais il obtint pour prix de sa soumission, qu'elle lui permît de se trouver le lendemain au même endroit.

Quand il fut parti, l'aimable Bleu prenant ses habits à la hâte, se coucha au bord de cette fontaine, en attendant que ses princesses fussent habillées; mais elle n'eut pas le temps de rêver; Zelindor l'aborda, & lui fit connoître qu'il avoit été témoin de ce qui venoit de se passer. Elle trouva son indiscrétion grande, & elle la blâma. Ah! lui dit-il, je vous perds: & comme la pénétration d'un amant est extrême, il devina qui étoit son rival: c'est le prince Vert, lui dit-il, & je n'en doute point. Je m'en étois presque doutée, dit la princesse en

elle-même. Vous l'aimez, reprit-il, je l'ai vu ; mais tout le pouvoir de mon père me manquera, ou je saurai bien empêcher qu'un autre ne jouisse d'un bien que les soins de Thiphis ne m'ont que trop acquis.

Il la laissa avec ces paroles menaçantes. La princesse se retira, bien résolue de se confier à la fée Sublime quand elle auroit vu son amant, & qu'elle sauroit s'il étoit le prince Vert.

Elle prévit que Zélindor se trouveroit le lendemain à son rendez-vous : & s'adressant à un pélican qu'elle aimoit fort, & qui avoit un esprit raisonnable, il mit le voile d'illusion dans son sein, à cette ouverture par laquelle il donne la nourriture à ses petits, & le porta au prince, afin qu'il pût se cacher aux yeux de son rival.

Il y avoit long-temps qu'il s'étoit rendu à la fontaine, & qu'il attendoit; effet ordinaire de l'impatience des amans. Le pélican lui donna le voile, & lui apprit la manière dont il devoit s'en servir : après cela Bleu partit & se rendit à la fontaine. Le prince Vert courut au devant d'elle d'aussi loin qu'il la vit, & lui parla dans les termes les plus tendres & les plus passionnés. La princesse s'assit à terre; il prit la forme d'un

petit buiſſon d'épine fleurie; il étoit à genoux auprès de Bleu. Il lui avoua qu'il étoit le prince Vert. Elle lui conta auſſi qu'elle étoit fille de la reine des Indes, & lui dit tout ce qui lui étoit arrivé depuis ſa naiſſance, & l'étrange habitation qu'on lui avoit donnée pour la garantir d'une inclination qui lui ſeroit funeſte, ſi elle n'étoit pas pour un prince plein de mérite; mais que néanmoins il falloit qu'il y eût entr'eux quelque oppoſition.

Tout étoit égal dans ces deux perſonnes; & n'y voyant rien d'oppoſé, ils ne comprenoient pas qu'ils ne fuſſent point deſtinés l'un pour l'autre, puiſqu'ils s'aimoient déjà avec tant de paſſion. Bleu lui dit qu'elle parleroit à Sublime, ne doutant pas qu'elle ne la mît abſolument dans leurs intérêts. Ils ſe jurèrent une fidélité éternelle, & ſe ſéparèrent.

Zélindor s'étoit rendu près de la fontaine, & n'ayant point vu ſon rival avec la princeſſe, il ſe douta de quelque myſtère; & ne voulant pas l'aborder, il porta ſes pas d'un autre côté, & juſtement ſur ceux du prince Vert, qui, ne ſe doutant pas de ſon malheur, avoit ôté le voile d'illuſion, & parut à découvert aux yeux de Zélindor.

On ne peut exprimer ſa fureur ; il connut par-là l'intelligence qui étoit entre ſon rival & ſa maîtreſſe : & tout plein des impétueux mouvemens de ſa jalouſie, il fut trouver Thiphis, à qui il fit part de toutes ſes douleurs. Thiphis les écouta en père tendre, & les partagea en homme qui peut tout : c'étoit un grand point.

Il alla ſans tarder faire ſes plaintes à la fée Sublime, qui venoit d'être inſtruite par la princeſſe Bleu de tout ce qui la regardoit : il ne la trouva pas diſpoſée à entrer dans ſes ſentimens. Ils ſe parlèrent l'un & l'autre avec tant de chaleur, qu'enfin ils ſe quittèrent, ſe brouillèrent & ſe ſéparèrent. Quand Thiphis avoit propoſé à la fée de donner Bleu à Zélindor, elle s'étoit moquée de lui, & lui avoit répondu que ſon fils n'étoit pas digne de prétendre à une perſonne de la perfection dont étoit Bleu.

La brouillerie étant donc bien établie entr'eux, chacun retourna chez ſoi, & la princeſſe Bleu renvoya ſon fidelle pélican au prince Vert, pour l'avertir de tout ce qui étoit arrivé, & lui marquer le lieu où il pourroit la voir.

Ils ſe rendirent l'un & l'autre dans un bois de roſes muſcades, dont chaque arbre

étoit environné de petits jasmins : un lieu si aimable sembloit être fait pour servir à la félicité de ces amans parfaits. Ils s'apperçurent chacun au bout d'une allée prodigieusement longue ; &, s'élançant, ils commençoient à courir légèrement, quand ils se sentirent arrêtés par les pieds : c'étoit des filets qui sortirent de la terre, & qui les fixèrent sans pouvoir avancer. Ils étoient encore à une distance si éloignée l'une de l'autre, qu'ils ne faisoient que se voir, & ne pouvoient pas se parler. (C'est tout, en amour, de se voir quand on ne peut pas faire plus). Ces malheureux amans firent cent efforts inutiles pour se débarrasser ; & par leurs gestes ils se témoignoient assez leur douleur.

Les quatre princesses se sentirent aussi prises de la même manière ; & tout ce qu'elles purent faire, ce fut de déplorer avec Bleu une aventure si fâcheuse.

La nuit vint enfin ; il étoit inoui qu'une personne de l'importance de Bleu la passât de cette sorte ; il falloit s'y résoudre ; ce ne fut pas sans verser des pleurs.

Le jour revint, & dès qu'il parut, on apperçut en l'air une escarpolette galante, dont le siège étoit magnifique & commode,

& les cordages de ſoie or & bleu étoient ſoutenus par quatre enfans aîlés qui arrêtèrent l'eſcarpolette. Le prince Zélindor deſcendit à terre, coupa les liens de l'aimable Bleu, & la pria de ſe mettre ſur le ſiège : elle voulut faire de la réſiſtance, il l'y mit de force, & ſe plaça à ſon côté.

Quelle douleur pour elle de quitter ce qu'elle aimoit, & de ſuivre l'objet de ſon averſion : & quel ſpectacle pour le prince Vert, qui voyoit ſon rival enlever ſa maîtreſſe !

Elle ſe ſéparoit pour la première fois de ſa vie de ſes quatre princeſſes : elle leur fit un adieu bien tendre, & ces infortunées percèrent l'air de leurs cris douloureux.

L'eſcarpolette s'éleva, & s'arrêta tout auprès du déſolé prince Vert; & Zélindor, pour inſulter à ſa peine, lui chanta ces paroles :

Rien n'eſt égal à mon amour extrême,
Rien n'eſt égal à mon bonheur :
Eclatez, tranſports de mon cœur,
Je vais poſſéder ce que j'aime.

La princeſſe ſentit vivement le coup que Zélindor portoit au prince Vert ; s'aidant de tout le feu de ſon amour, elle lui dit toute en larmes :

Je te ſerai toujours fidelle,
Ton rival ni la mort n'éteindront pas mes feux ;
Aimons-nous tendrement tous deux ;
Bravons la fortune cruelle :
Quand deux cœurs ſont unis d'une amour mutuelle,
Il vient un temps qu'ils ſont heureux.

Elle pleuroit en chantant. C'eſt depuis ce temps-là que l'on a fait des opéra où l'on ſuit encore cette méthode.

Zélindor, ſurpris d'une marque d'amour ſi emportée, fit partir ſon eſcarpolette, qui ne s'arrêta que dans le ſuperbe palais de Thiphis. Les jardins ſurtout en étoient merveilleux; c'eſt ſur leur modèle qu'on a fait ceux de Verſailles.

On donnoit tous les jours des plaiſirs à la princeſſe, & ces jours ſi agréablement diverſifiés auroient été des jours filés d'or & de ſoie pour une coquette; mais la conſtante princeſſe n'y trouvoit que de l'amertume, & chaque journée lui duroit un ſiècle en la préſence de Zélindor & abſente du prince Vert.

Thiphis lui-même employoit ſes ſoins pour la fléchir en faveur de ſon fils; & pour la convaincre qu'il étoit l'heureux amant promis par les deſtinées, il lui diſoit qu'il ne falloit pas chercher une plus grande oppo-

ſition que celle de leurs cœurs, puiſque celui de Zélindor brûloit pour elle, & que le ſien étoit tout de glace pour lui. Ah! laiſſez-moi, répondoit la princeſſe; quel raiſonnement pitoyable! Le ciel me promet du bonheur par quelque oppoſition; mais ce n'eſt pas dans les cœurs qu'il la veut. Je ne ſaurois être heureuſe qu'en aimant autant que je ſerai aimée.

Elle vivoit triſtement dans ce beau lieu, tandis que la fée Sublime, ſurpriſe de ne la point voir revenir chez elle, envoya ſon pélican la chercher. Il fit tant de tours, qu'il arriva le lendemain du départ de Bleu dans cet aimable bois, où le prince & les quatre princeſſes étoient arrêtés; il rompit les filets qui les retenoient avec ſon bec & ſes ſerres. Le prince Vert l'embraſſa mille fois pour le remercier de ſa délivrance; après quoi l'oiſeau le quitta, & ramena les princeſſes auprès de la fée Sublime.

Le prince leur dit bien de belles choſes, & elles à lui; mais il fallut le quitter. Il ſortit de ce petit bois, & ne vit devant lui qu'une plaine prodigieuſe, ſtérile & ſans aucun arbre. A peine eut-il marché quelque temps, que le ſoleil qui étoit dans ſa force l'incommodoit extrêmement par ſa chaleur,

& n'ayant mangé depuis trois jours, il étoit presque à l'agonie. Il voulut donc rentrer dans le petit bois, pour y trouver quelque soulagement; mais il ne put y aborder, & ses pas, malgré lui, le conduisoient dans cette affreuse étendue de pays si sec & si incommode.

Il souffroit, & son tourment étoit horrible; il avoit besoin de ses pensées tendres, pour arrêter ses desseins furieux, ayant souvent envie de se passer son épée au travers du corps. Dans cet état affreux, levant la tête vers le soleil brûlant, il apperçut tout l'air obscurci sans en sentir de fraîcheur, & il ne savoit ce que c'étoit; quand enfin, démêlant les objets, il vint une multitude innombrable d'oiseaux de toute espèce & de toutes couleurs; on en voyoit depuis le phénix jusqu'au roitelet. Son messager de bonne nouvelle étoit à la tête de cette légion, son cher pélican, qui s'arrêtant auprès du prince, au même instant la plupart de ces oiseaux se posèrent à terre, les autres demeurèrent en l'air, & tous se joignant & se pressant, formèrent un palais d'une structure nouvelle.

Le prince fut très-surpris; il entra par un portique merveilleux. Les appartemens

étoient bigarrés de mille couleurs différentes, les parquets étoient des coques des œufs de ces oiſeaux, & les plafonds de cette matière dont ils font leurs admirables nids.

Ce fut dans cette prodigieuſe demeure que la fée Sublime lui fit ſentir qu'elle avoit quelque pouvoir ſur ces mêmes airs, qui avoient été juſqu'alors l'habitation de ſa chère princeſſe; il fut toujours ſervi par ſon pélican, & nourri des mets les plus délicieux.

Il penſoit inceſſamment à la princeſſe Bleu, & il avoit réſolu de prier le pélican de chercher où elle pourroit être, quand il vit arriver un jour une femme de bonne mine, ſuivie des quatre princeſſes. Il ſe douta que c'étoit la fée Sublime: il ſe jeta à ſes pieds; elle lui fit mille careſſes, & l'aborda d'un viſage riant.

Je déſeſpérois, lui dit-elle, de finir vos malheurs, & ceux de la princeſſe Bleu, Thiphis étant d'un ſavoir auſſi grand que le mien; mais j'ai tant étudié votre deſtin, que j'ai enfin appris, qu'auſſitôt que je ſaurois ce qu'il y a d'oppoſition entre vous deux, les charmes de Thiphis ſe romproient; & que je n'aurois qu'à ſuivre mon

pélican, que je retrouverois la princeſſe, & que je n'aurois qu'à la reprendre.

Je me ſuis creuſé la tête inutilement à chercher cette oppoſition; j'avoue ma ſtupidité; je ne l'ai point trouvée: il y a ſix mois que je vis inquiète, ſéparée d'une fille que j'aime tant, & qui mérite toute la vivacité de ma tendreſſe.

Je me promenois un jour pleine de triſteſſe, & je m'arrêtai inſenſiblement à conſidérer l'économie excellente des fourmis. Il y avoit une de ces petites républiques qui étoit occupée à ſon travail ordinaire; je les obſervois avec plaiſir, quand je m'apperçus qu'elles faiſoient de différentes figures, & qu'étant de petits corps joints enſemble, elles formoient ces paroles diſtinctement:

C'eſt dans le nom de ces amans,
Qu'on trouvera la fin de leurs tourmens.

Je frappai les mains l'une contre l'autre d'étonnement à cette vue, & faiſant enſuite un grand éclat de rire: Que je ſuis ſtupide, m'écriai-je! ô prudence humaine, que vous êtes aveugle! les plus ſimples en ſavent quelquefois plus que les ſavans.

J'admirai cent fois que ce fût ſi peu de

chofe qui m'eût fi long-temps embarraffée, en avouant que le Vert & le Bleu avoient toujours paru au vulgaire des couleurs incompatibles; mais j'efpérai bientôt de les affembler par l'union des deux perfonnes qui en portoient les noms.

Auffitôt je fuis venue vous trouver, continua la fée, & je vous prie, ne tardons pas d'aller chez Thiphis, où nous trouverons la princeffe. Sera-t-elle encore fidelle, reprit le prince? Je vous en affure, continua Sublime. Allons donc, pourfuivit-il. Et lors, le judicieux pélican prenant un vol rapide, il fut incontinent fuivi de toute la maifon volante, & l'on fit promptement un voyage qui ne promettoit que du plaifir.

Ce palais s'arrêta près de celui de Thiphis, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. La fée Sublime y entra fans obftacle, tenant par la main le prince Vert, & fuivie des quatre princeffes.

Thiphis étonné de les voir, ne fut que faire ni que dire. La princeffe Bleu, qui rêvoit au bord d'une fontaine qui s'appeloit Lancelade, entendant du bruit, tourna lentement la tête, & appercevant ce qu'elle aimoit le mieux au monde, elle fe leva

brusquement, & courut vers eux, toute transportée de joie. Je vous reçois donc, s'écria le prince en se jetant à ses pieds, & vous me revoyez fidelle, comme je vous l'avois promis.

La fée, qui ne vouloit pas perdre le temps en discours frivoles, ni s'amuser du désespoir de Zélindor, leur fit reprendre le chemin de leur palais volant, qui les porta chez la reine des Indes, mère de la princesse Bleu.

Quelle joie pour elle, quelle allégresse pour ces fidelles amans! Tout fut galant & superbe dans des fêtes qui durèrent long-temps.

Le jour de leurs noces, la fée Sublime leur donna des vêtemens, dont la singularité n'a jamais eu de pareille; leurs habits enchantés étoient d'un tissu d'herbes menues, semées d'hyacintes bleues; leurs mantes étoient de même, doublées de mousse veloutée d'un vert naissant.

Ils parurent si beaux avec une parure si simple & si belle, & qui avoit tant de rapport à leurs noms, qu'on ne se lassoit point de les admirer. On fit mille vœux au ciel pour leur prospérité; elle fut longue & durable, parce qu'ils s'aimèrent toujours.

L'union des cœurs peut ſeule faire le bonheur de la vie.

Un rien ſépare les amans,
On ſe perd faute de s'entendre.
En cet état; ah! qu'un cœur tendre
Se dérobe d'heureux momens!

Ce conte ayant été ſu par un des plus grands princes de l'Europe, il le trouva ſi agréable, & le prince Vert lui plut tellement, qu'il fit gloire de porter ſon nom.

# LE PAYS DES DÉLICES,

## CONTE.

UN roi eut une fille belle en toute perfection; elle devint amoureuſe d'un brave cavalier, fils d'un roi ennemi de ſon père; & comme elle jugea bien qu'une telle inclination ne ſeroit pas approuvée, elle la cacha ſoigneuſement, & réſolut d'épouſer ſon amant en ſecret.

Bientôt après elle ſe trouva groſſe; elle craignit la fureur du roi, & pour elle &

pour ſon enfant. Elle feignit d'être indiſpoſée, & véritablement elle l'étoit; mais elle ſuppoſa un autre mal. Elle ſe tenoit enfermée dans ſon appartement, ſe laiſſant peu voir, & allant avec une ſeule confidente ſe promener dans ſon jardin, au bas duquel étoit une belle rivière.

La princeſſe étoit fort en peine du ſoin de l'enfant qui naîtroit; elle n'en voulut confier la deſtinée à perſonne, & elle réſolut de l'abandonner aux dieux.

Elle donna la naiſſance à un prince plus beau que l'Amour; & après avoir arroſé ſon viſage de ſes larmes, la néceſſité la forçant, elle le fit mettre bien proprement dans un berceau de bois de la Chine, du plus beau lac du monde: elle orna ce cher enfant de joyaux & de langes précieux, & commanda à ſa confidente de l'expoſer ſur la rivière.

Cette rivière ſe jetoit dans la mer. Le berceau y fut porté avec rapidité; & il s'arrêta heureuſement dans les filets d'un pêcheur, qui ſurpris & ravi d'une rencontre ſi miraculeuſe, accueillit ce bel enfant, le fit nourrir par ſa femme, & s'enrichit de ſes dépouilles.

Il nomma ce prince *Miracle*, & l'éleva

avec beaucoup de ſoin; mais ſelon la groſſièreté de ſa profeſſion.

Il devint grand, ſi bien formé, & ſi beau, qu'il méritoit d'avoir un autre théâtre que les bords de la mer, & un autre exercice que celui de pêcheur.

Il étoit inceſſamment avec ſes filets ou avec ſa ligne & ſes hameçons; mais il portoit des yeux bien plus capables de prendre des cœurs, que tout ce qu'il employoit pour prendre des poiſſons.

Il approchoit de ſa vingtième année, & ne connoiſſant que ſon métier, un inſtinct naturel lui faiſoit imaginer qu'il y avoit quelque choſe de meilleur à faire pour lui; quand un matin, qu'il avoit toute ſa pêche étalée au bord de la mer, il eut aſſez d'appétit pour vouloir déjeuner de quelques huîtres qu'il avoit priſes.

Elles étoient excellentes en ces quartiers-là, & il s'en faut bien que celles d'Angleterre ayant un goût ſi exquis. Le prince en mangea raiſonnablement; & en prenant une plus grande que les autres, comme il l'eut dans ſa main, & qu'il y portoit le coûteau, elle s'entr'ouvrit d'elle-même, & il en ſortit une voix qui le fit trembler. Eh! mon pauvre Miracle, lui diſoit cette

voix, ne m'ouvre pas, ne me détruis point, reſpecte mon écaille qui eſt ſi belle & ſi polie !

Le prince s'effraya, & il penſa laiſſer tomber l'huître. Ne vous étonnez pas, iul dit-elle, conſervez-moi la vie, & donnez-moi la liberté; rentrez dans votre barque, & voguez auprès de ce grand rocher qui eſt à deux cent pas d'ici ; j'y fais ma demeure, je veux que vous m'y remettiez ; je vous promets une belle récompenſe.

Miracle étoit humain, il ſauta légèrement dans ſon petit vaiſſeau, tenant toujours l'huître merveilleuſe. Mais qui vous a donné la faculté de la parole, lui dit-il ? Enfin, mon fils, reprit-elle, ce ſont de grandes merveilles, il ne vous importe de les ſavoir : qu'il vous ſuffiſe que je vous rendrai dans peu un homme incomparable ; je ne vous demande que quinze jours, pendant leſquels vous me viendrez voir. Vous êtes beau à charmer, vous avez la taille d'un héros ; je vous apprendrai toutes les ſciences qu'un grand prince doit ſavoir. Vous êtes prince auſſi, ne croyez pas être le fils d'un miſérable pêcheur ; auſſi vous veux-je rendre digne de régner, & vous règnerez ſi vous vous abandonnez à ma conduite : poſez-moi

pofez-moi là, voilà mon palais. Adieu, jeune Miracle, jufqu'à demain.

On peut croire que Miracle fut bien furpris de tant de chofes étonnantes; il ne dormit guères de toute la nuit, au point du jour, fans confidérer fi l'huître jouiffoit encore des douceurs du fommeil, il s'embarqua & courant à fon rocher, il l'appela avec toute l'inconfidération d'un jeune homme impatient. Il fortit quelque éclat brillant d'une concavité du rocher, l'huître parut.

Pour abréger mon conte, je dirai qu'il la fut voir quinze jours de fuite, & au bout de ce temps-là il fut le plus favant, le plus poli, & le plus galant prince du monde. Il avoit honte de fe reffouvenir de fon premier état, & il pria l'huître de le conduire aux grandes aventures.

Mon fils, lui dit-elle, je veux, par mes confeils, vous faire acquérir un royaume, & vous rendre poffeffeur de la plus charmante princeffe qui fût jamais, mais la conquête de l'un & de l'autre fe doit faire d'une manière toute fingulière.

Ecoutez-moi : il y a dans l'univers un pays qu'on appelle *le pays des Délices*, vous ne l'avez pas vu quand je vous ai

montré la géographie, il n'eſt point ſur la carte ; c'eſt un myſtère que cela.

Vous comprenez bien par le nom de ce pays, qu'il a toutes les beautés enſemble ; laiſſez aller votre imagination, elle demeurera encore bien au-deſſous, & ne ſauroit paſſer à tous les charmes qui compoſent cet agréable empire.

La ſouveraine de ces lieux charmans ſe nomme Faveur : elle naquit des deux plus parfaits amans qui euſſent jamais été. Cet empire n'eſt guères peuplé, ſes habitans ſont ſemblables aux dieux, la princeſſe eſt divine. Ce pays eſt une preſqu'iſle ; il n'eſt ſéparé de celui des Avances, que par une muraille de lait qui atteint juſqu'aux cieux. Il ſemble que ce n'eſt rien ; mais c'eſt tout pourtant, & le bronze & le fer ne ſont pas plus forts ; les oiſeaux même n'ont point de communication d'un royaume à l'autre.

Il y a une princeſſe auſſi dans les Avances, & qui les fait toutes, pour recevoir ceux qui aſpirent à aborder dans le Pays des Délices. On n'y va que par mer. Cette princeſſe a un faux air de Faveur, bien des gens ſe contentent d'elle, croyant que c'eſt Faveur.

La mer qui entoure preſque tout le pays

des Délices eſt toute pleine d'aventuriers qui cherchent ſes heureux bords ; mais il eſt très-difficile d'y avoir entrée, & peu de ceux qui ont le bonheur d'y arriver y font un long ſéjour.

Prenez, continua l'huître, cet habit qui eſt moins ſuperbe que galant, il eſt attaché à cette branche de corail. Voilà des lignes & des hameçons, & dans ce vaſe d'ambre-gris, vous trouverez votre nourriture. Mettez tout cela dans votre petite barque, & la laiſſez aller, elle s'arrêtera quand il en ſera temps ; & lorſque je vous croirai heureux, je vous irai voir. Adieu, mon fils.

L'huître rentra dans le rocher, & le beau Miracle s'ajuſta de ſon habit, prit ſon vaſe & ſes lignes, & laiſſa aller ſa barque au gré des vents & de la fortune.

Après quelques jours de trajet, un matin à ſon réveil, il lui ſembla que l'air qu'il reſpiroit, étoit plus pur que de coutume. Il apperçut la terre, une terre qui cauſa quelque émotion à ſon cœur ; les arbres en étoient hauts & verds ; mille oiſeaux d'un plumage rare, & dont le chant étoit harmonieux, faiſoient retentir tout le rivage ; mais quel aſpect Miracle n'apperçut-il pas ſur la mer ! Il vit de loin une ſuperbe flotte,

où il ſut depuis qu'étoit un puiſſant empereur, qui fit d'inutiles efforts pour aborder dans le pays des Délices. Il vit des navires magnifiques qui firent auſſi peu de progrès. Il remarqua dans quelques vaiſſeaux beaucoup de dames voilés qui ne purent aborder, & qui étoient *incognito*. Il remarqua une quantité innombrable d'hommes bien faits, qui tentoient vainement la deſcente dans ce charmant pays ?

Eh ! que ferai-je moi, s'écria le prince Miracle ? Comment, ſeul ? Et de quelle manière entrerois-je dans un pays où je déſire déjà ſi paſſionnément d'être.

Sa barque tourna d'elle-même ; & prenant un chemin particulier, fut encore un jour à voguer : & laiſſant tous ces vaiſſeaux, il s'en offroit très-peu à ſa vue, quand ſa barque s'arrêta dans un endroit ſolitaire & très-agréable. Miracle ne ſavoit s'il mettroit pied à terre, & s'il oſeroit deſcendre dans ce pays charmant. Il ajuſta ſes hameçons, & s'amuſa à pêcher, en attendant qu'il eût pris ſa réſolution : & comme il étoit de la ſorte, un petit bruit lui fit tourner la tête ; il apperçut entre quelques arbres une perſonne ſi charmante, que par un preſſentiment trop vrai, il ne

manqua pas à la prendre pour Faveur. C'étoit elle auſſi qui ſe promenoit ainſi ſolitaire.

Si vous n'êtes pas une déeſſe, lui dit le prince, vous devez être Faveur. Je ſuis celle que vous dites, reprit-elle avec un ſouris charmant : mais agréable pêcheur, continua-t-elle, avez-vous fait quelque belle priſe ? jetez un peu votre ligne. Le prince lui obéit, tout interdit ; & quand il la retira, ſes hameçons étoient tous chargés de pierreries les plus rares & les mieux miſes en œuvre. Faveur en fut éblouie, le prince en fut étonné ; il les jeta aux pieds de la princeſſe, & s'y élançant en même-temps : j'aſpire à d'autres tréſors, lui dit-il, & depuis que je ſuis frappé de l'éclat de vos charmes, je ne puis aimer que vous.

Bien d'autres m'aiment, lui répondit la princeſſe, je ne puis me donner qu'au plus fidelle ; on l'eſt un temps, mais on ne l'eſt pas toujours : voilà pourquoi perſonne ne me poſsède qu'imparfaitement. C'eſt toujours beaucoup que d'entrer dans le pays des Délices ; vous y êtes, craignez de n'y pas demeurer long-temps.

Diſant ces paroles, elle s'avança pour s'en aller. Le prince voulut la ſuivre : je ne ſaurois demeurer avec vous, lui dit-elle.

Elle partit ; & le prince voulant la retenir, un de ses rubans lui resta dans la main, & sa course fut si prompte & si précipitée, que demeurant tout épouvanté, sans qu'il lui fût possible de faire un pas : légère Faveur, s'écria-t-il, vous vous envolez bien vîte, je vous perds au moment que je vous ai vue.

A ces paroles il se trouva dans une barque, & quoiqu'il pût faire, il lui fut impossible de regagner aucun port.

Ce n'étoit pas la même barque qui l'avoit conduit dans ce climat ; elle étoit plus propre & plus commode : il y avoit une chambre avec un lit, afin qu'il pût se reposer quand la fantaisie lui en prendroit. Deux jeunes garçons la conduisoient, & avoient le soin de donner à Miracle ce qui lui étoit nécessaire : il avoit tous les jours un habit neuf ; chose essentielle pour plaire à la plûpart des dames.

Le prince le savoit bien, aussi prenoit-il un grand soin de se parer.

Il fut long-temps à ne faire que voir le royaume des Délices, & à désirer la charmante Faveur ; mais c'étoit tout. Il ne pouvoit prendre terre ; il crut y aborder, & c'étoit le royaume des Avances. La reine étoit sur le port ; de loin il la prit pour Fa-

veur : il vola à elle, & il n'y trouva aucun empêchement. Elle le reçut de la manière la plus obligeante, & à laquelle il s'attendoit le moins.

Il fut très-étonné, quand il connut sa méprise. Ah! ce n'est pas la divine Faveur, dit-il tout hors de lui. Avances fut piquée ; mais ce n'étoit pas son caractère de rebuter les gens : elle alla pour Miracle jusqu'à la bassesse, elle ne le toucha point. Elle avoit un certain air qui paroissoit quelquefois très-charmant ; à la voir de certains côtés, elle étoit très-agréable ; mais par d'autres elle étoit rebutante : elle ne plaisoit guère aux personnes d'un goût sensible & délicat.

Le prince Miracle quitta bientôt le pays & la reine ; il regagna sa petite barque : dès le lendemain il reçut un nœud d'épée de la part de la reine des Avances ; elle continua les jours suivans à l'accabler, non pas à le satisfaire.

Il cherchoit toujours quelqu'entrée favorable au pays des Délices ; comme cela arrive souvent, il s'y trouva lors qu'il s'y attendoit le moins. Il ne vit qu'un peuple charmant, jeune & beau ; les uns étoient gais, les autres, sous des airs froids, renfermoient les plus délicieux contentemens.

Il n'y avoit pas beaucoup d'habitans naturels ; & il étoit rare que les étrangers y fissent un long séjour. La terre produisoit d'elle-même sans le secours de l'art ; il n'y avoit aucune sorte d'ouvriers : de grands magasins de tout ce qu'on pouvoit désirer se trouvoient dans ce beau pays. On n'y voyoit point de ville ; mais de magnifiques palais, avec des jardins d'une beauté extraordinaire. Miracle ne put aborder celui de Faveur, il y avoit bien des gardes à passer ; celle des Caresses étoit à la porte de son appartement.

Il fut bien logé, comme on le peut croire ; mais il ne voyoit Faveur que de loin. Il s'étonnoit de sentir un printemps éternel dans ce charmant pays ; mais on lui dit que comme la plus aimable chose du monde, qui seroit toujours, ennuyeroit horriblement l'esprit & l'humeur de l'homme, aimant la diversité ; il y avoit dans plusieurs endroits du pays un chaud excessif, & dans d'autres un grand froid : & cela pour contenter les voluptueux. Le jeune Miracle voulut y aller. Quand il commença à sentir le chaud, il vit au bord des forêts ou dans des prairies, des tentes superbes où l'on pouvoit goûter la fraîcheur. Des rivières d'eau de senteur,

offroient un bain agréable : & tout ce que l'imagination humaine a inventé de vif & de délicat s'y trouvoit.

Au lieu où le froid dominoit, il y avoit de grandes places publiques, où l'on donnoit divers ſpectacles, des palais fort beaux où l'on faiſoit des bals, des appartemens particuliers, avec de bons feux de bois d'aloës & de calambour ; les bougies qui éclairoient étoient faites de ces gommes précieuſes, qui ſont ſeulement en Arabie : & l'on baſſinoit les lits avec une légère braiſe de grains de coriande.

On ne craignoit point les vapeurs dans ce pays-là, la cauſe en étoit inconnue.

Enfin le beau Miracle s'approcha de Faveur ; elle lui fit enviſager qu'elle ſe donneroit à ſa perſévérance, s'il continuoit dans une manière ſi propre à perſuader ſa fidélité.

Il fut peu avec elle ; & contraint encore une fois à regagner ſa petite barque, il erra long-temps, & les châteaux en Eſpagne qu'il faiſoit étoient ſa ſeule conſolation.

L'huître favorable qui l'avoit aidé juſques-là n'étoit pas une huître ordinaire ; elle avoit la même origine que Vénus, elle naquit au même moment & de la même ſorte ; elle règnoit ſur la mer, comme la déeſſe

ſur la terre, elle étoit toute puiſſante auprès de ſa ſœur. Elle aimoit Miracle, qu'elle regardoit comme un enfant des eaux, & qu'elle vouloit rendre heureux; elle diſpoſa tout en ſa faveur.

Il rentra dans le pays des Délices; tout lui rit à cette fois. Tous les habitans venoient au-devant de lui, avec des chapeaux de roſe ſur leurs têtes, jetant des fleurs ſur ſon paſſage; & parfumant ſon chemin, comme on faiſoit autrefois au grand Alexandre. Il n'étoit pas tout à fait ſi grand que lui, mais il fut plus heureux.

Mille ſons charmans s'élevoient juſques aux cieux, quand, au travers d'une foule de peuple agréable, il apperçut la calèche de Faveur. Voici de quelle manière étoit ſon équipage.

Cette calèche étoit doublée d'une magnifique étoffe jaune piquée, matelaſſée, & pleine des plus rares odeurs. Le cinamome des anciens n'y étoit pas oublié; les rideaux étoient de peaux d'Eſpagne, attachés avec des cordons jaunes & argent; par cette couleur, on voit bien que la princeſſe devoit être brune. Les glaces du côté étoient d'un ſeul diamant; il n'y en avoit point devant, parce que l'amour étoit le cocher, & que

rien ne doit séparer Faveur de l'Amour. La jouissance étoit auprès de ce dieu, habillée en esclave : car il la tient souvent pour telle, quoiqu'il tienne tout d'elle. Huit beaux chevaux poudrés de poudre de Chypre, traînoient l'Amour & sa suite ; l'heure du berger servoit de postillon, & les plaisirs précédoient & suivoient cette calèche admirable. Faveur y étoit assise ; elle s'appuyoit un peu sur la Modestie, qui étoit près d'elle ; les grâces étoient aux portières, & la plus jolie entre ses genoux.

Tout ce brillant équipage s'arrêta devant l'aimable Miracle ; la Modestie lui céda sa place, & Faveur fut à lui, par le commandement de l'amour. Il naquit des fruits charmans d'une union si désirée. Le prince fut tout le reste de sa vie heureux, toujours dans les délices, & toujours comblé de faveurs. Il mourut dans une grande vieillesse, & sa vie ne lui parut qu'un moment à l'heure de sa mort.

Faveur se devoit à d'autres ; elle fait la félicité des mortels.

Heureux qui peut vous obtenir,
Faveur, prise d'un cœur fidelle & tendre,
Vous vous faites long-temps attendre,
Et bien mal aisément on peut vous retenir.

L A

# PUISSANCE D'AMOUR.

## *CONTE.*

IL y eut autrefois dans l'Arabie heureuſe un grand magicien. Son fils s'appeloit Panpan, prince de Sabée. Les ſecrets de l'art de ſon père ne purent lui donner rien d'acquis, parce que la nature toute ſeule le rendit parfait, ſoit pour les charmes de la perſonne, ſoit pour les dons de l'ame & de l'eſprit.

Panpan brilla dans le monde, dans un âge qui ne le ſéparoit pas encore de l'enfance. Il fut les délices de tous les yeux qui le regardèrent, & il porta le déſir de l'aimer dans tous les cœurs.

Comme il avoit un grand feu dans l'eſprit, qu'il étoit dans une cour galante, ſa première jeuneſſe fut pleine d'impétuoſité. L'emportement de ſes ſens guida ſon cœur : il eut autant de maîtreſſes qu'il vit de beau-

tés. On ne lui faisoit pas une longue résistance.

Mais l'Amour n'étoit pas content de ces conquêtes frivoles; il vouloit faire un autre usage d'un cœur sur lequel il vouloit prendre de véritables droits.

La princesse de l'Arabie Heureuse, qui se nommoit Lantine, étoit née pour l'assujettir. Sa personne étoit si aimable & si gracieuse, qu'on ne pouvoit la voir sans sentir des mouvemens qu'elle seule étoit capable d'inspirer.

Sa taille n'étoit pas grande, mais elle étoit si aisée; elle marchoit, elle dansoit avec tant de grâce, qu'elle plaisoit par toute son action. Ses yeux étoient le trône de l'amour, ou plutôt elle n'avoit pas un regard qui n'eût un amour en particulier. Le désir de plaire étoit aussi le plus fort de tous ses désirs: de-là vint qu'elle prit des manières coquettes, & qu'elle devint coquette. Tout aimoit autour d'elle, & tout espéroit d'être aimé.

Le seigneur du roc affreux se mit sur les rangs comme les autres. C'étoit un enchanteur qui voulut employer la force de son art pour se rendre possesseur d'une si charmante personne. Il se lia, pour réussir dans

dans ses desseins, avec la fée Absolue, qui avoit un grand pouvoir sur la princesse Heureuse : il la ravit, & la tint un temps considérable dans une espèce de captivité. Ses agrémens & sa douceur l'obligèrent à lui rendre sa liberté. Elle revit ses peuples, & sa présence ramena les fêtes & les jeux.

Ce fut dans ce temps que le jeune prince de Sabée vit la belle Lantine, la voir & l'aimer furent la même chose ; mais qu'il trouva son cœur changé ! Ce n'étoit plus ce cœur volage, si pénétré de tant de traits différens, & si capable de prendre l'impression de toutes sortes d'objets. Ses sentimens si fougueux devinrent solides, cette légèreté impétueuse se passa, & tout ce feu se fixant pour la princesse, il crut dès ce moment qu'il l'aima, n'avoir jamais aimé qu'elle.

Ce ne fut pas le seul effet de la Puissance d'Amour ; le même miracle se produisit dans l'ame de Lantine, elle ne voulut plus plaire qu'à un seul : elle connut qu'elle étoit aimée du prince Panpan, elle l'aima à son tour : elle n'eut plus de désirs que pour lui, & se renfermant dans le plaisir de cette conquête, elle haïssoit ses charmes quand ils continuoient de lui gagner des cœurs.

Il y avoit un jour de l'année qui étoit

deſtiné pour recevoir les tributs que tant de princes faiſoient à la princeſſe. Ils étoient tous aſſemblés au pied de ſon trône, dans une ſalle pleine de courtiſans. La princeſſe avec ſa ſuite la traverſa, monta ſur ce trône, y brilla un moment; & ſe dépouillant, pour ainſi dire, d'une majeſté embarraſſante, elle paſſa ſeule dans un magnifique palais, où l'on faiſoit entrer l'un après l'autre chacun de ſes illuſtres tributaires.

Ils lui firent des préſens d'une magnificence & d'une galanterie extraordinaire : & quand ce fut le tour du prince de Sabée, qu'elle n'avoit point encore vu juſqu'à ce moment, elle eut une ſurpriſe qu'elle ne put cacher.

Elle vit un jeune homme d'une taille agréable, & d'un viſage ſi charmant, qu'elle lui donna, avec toute ſon attention, la plus ſenſible tendreſſe de ſon cœur. Il avoit les traits réguliers, de grands yeux noirs, vifs & paſſionnés, la bouche ſouriante, de belles dents, une grande quantité de cheveux bruns & friſés, plantés avec un agrément ſans pareil ſur le haut de ſa tête; ils faiſoient une pointe extrêmement marquée, qui lui donnoit une phyſionomie ſingulière qui plaiſoit.

Panpan avoit déjà vu la princeſſe; il en

étoit amoureux. Il se présenta devant elle d'un air hardi; mais les premiers regards qu'elle jeta sur lui l'humilièrent : il voulut la regarder, il ne l'osa faire : il baissa la tête, & mettant un genou devant elle, il demeura tout interdit : son silence fut long. Enfin, parlant avec une voix timide : Je n'ai rien à vous donner, lui dit-il; vous avez tout quand vous avez mon cœur, je vous apporte ses hommages : ce que les autres vous donnent est indigne de vous; ce que je vous offre peut seul vous être offert. Je le reçois, lui répondit la princesse, je méprise tout le reste; soyez fidelle.

Le prince se retira, pour faire place à ceux qui restoient encore à paroître. Il sortit, l'amé pénétrée d'amour; celle de Lantine en fut vivement atteinte.

Le lendemain la princesse fit prendre cet amas de tant de belles & riches choses qu'on lui avoit données; elle en fit dresser un trophée, qui étoit renoué avec des ceintures magnifiques, où l'on voyoit écrits ces quatre vers en lettres de pierreries :

Superbes raretés, présens si précieux,
Que le destin vous est contraire !
Vous n'êtes pas celui que je chéris le mieux;
Cédez, cédez au seul qui m'a su plaire.

L'eſpérance du prince Panpan fut merveilleuſement flattée par un aveu ſi délicat, où perſonne n'entendoit rien, & dont il connoiſſoit le charme. Il goûta quelque temps une félicité parfaite dans les manières tendres & ſenſibles de la princeſſe d'Arabie: mais quoi! elle étoit trop aimable, pouvoit-il long-temps être heureux?

La jalouſie ſe mêla de le tourmenter; il avoit autant de rivaux qu'il voyoit d'hommes. La fée Abſolue lui déroboit ſouvent l'entretien de ſa princeſſe; le ſeigneur du Roc affreux l'obſédoit de près, & cent autres l'incommodoient par des aſſiduités éternelles.

Il étoit dans une peine extrême pour faire ſavoir à Lantine tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur; mais il n'avoit aucune intelligence avec elle. Il étoit bien éloigné d'avoir la ſcience de ſon père; il regrettoit la mort de ce grand enchanteur, dont le pouvoir l'auroit ſecouru au beſoin.

Il devint rêveur & ſolitaire. Il s'étoit retiré une fois dans une orangerie; il prit les vers d'Anacréon, croyant que la lecture d'un poëte ſi agréable diſſiperoit pour un moment ſon chagrin; il le feuilleta. Il ne faiſoit que le parcourir, quand il tomba ſur

l'ode troisième. Cette ingénieuse description de l'arrivée & de la malice de l'Amour l'occupoit avec quelque plaisir, lorsqu'un éclat éblouissant lui frappa les yeux, & lui fit tomber le livre des mains. Sa vue s'étant rassurée, il vit l'Amour lui-même comme on nous le représente, bel enfant nud, armé d'un flambeau, d'un arc & de ses flèches.

Que vois-je, s'écria Panpan? Est-ce que je lis encore, ou vois-je en effet ce que je lisois? Tu vois ton maître, lui dit l'Amour, tu vois le seigneur de toute la nature: en vain tu regrette les secours que ton père pouvoit te donner; si je te favorise, tous tes désirs s'accompliront: c'est moi qui suis le père des fées & de tous les enchanteurs: tout enfant que je parois, j'ai donné la naissance aux plus grandes puissances du monde; & tel que tu me vois, je suis le plus grand sorcier qu'il y ait jamais eu. A quoi sert tout cela, reprit Panpan, si vous ne voulez m'être bon à rien? J'aime Lantine; j'en suis peut-être aimé; rompez les obstacles qui nous séparent, unissez-nous. Vous allez bien vîte, mon cavalier, repliqua l'Amour; vous ne faites que de commencer le roman de votre vie, & vous en

voudriez voir le bout. Je vais quelquefois auſſi promptement que vous déſirez; mais dans votre affaire, la deſtinée reſſerre un peu mon pouvoir; & j'avoue franchement auſſi, que je veux un peu me divertir par la diverſité des aventures par où je prétends vous conduire.

Panpan l'alloit conjurer d'abréger ſes peines, & s'alloit peut-être embarraſſer dans un long diſcours. Il ouvroit la bouche pour le commencer, quand il ne vit plus rien auprès de lui, qu'une grande trace de lumière, & une flèche à ſes pieds.

Ah ſorcier! s'écria-t-il en la relevant, qui jette tes charmes dans le fond de mon cœur; fais que la durée en ſoit éternelle par une abondante ſuite de douceurs.

Il crut que l'Amour l'aideroit. Dans cette penſée, il réſolut d'aller au palais où l'on retenoit ſa belle princeſſe; il avoit à ſa main la flèche que ce petit démon lui avoit laiſſée. Il fut bien étonné de trouver des corps-de-gardes avancées dont l'eſpèce le ſurprit. C'étoit une rangée de ſtatues de marbre, qui toutes avoient l'arc tendu. Elles décochèrent leurs traits dès qu'il parut de loin, & il connut bien qu'il ne pouvoit approcher ſans un péril évident de ſa vie. Il s'arrêta,

comme on le peut juger, & voulut prendre une autre route; mais ces mêmes archers se présentoient toujours.

Le pauvre prince s'effraya, & jugea bien qu'il n'y avoit que le seigneur du Roc affreux qui pût animer les pierres mêmes pour sa ruine.

Que ferai-je, disoit-il tout désolé! Je ne vaincrai jamais ces guerriers si terribles. Il soupiroit, il se tourmentoit, il ne savoit que faire. Enfin, il s'avisa de prononcer cette invocation à l'Amour.

O toi! dont le pouvoir s'étend jusqu'aux enfers,
Charmant sorcier, donnes-moi ta science;
Ces obstacles me sont offerts
Pour me faire sentir d'un jaloux la puissance:
Je perds Lantine, je la perds,
Si je n'ai pas ta magique assistance.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit tout animé; & se ressouvenant de la flèche qu'il avoit à la main, il crut qu'elle valoit bien la baguette de la plus grande fée: de sorte qu'il la lança avec vigueur contre l'escadron armé. Elle toucha tous ces fantômes, qui baissant leur arc, & mettant un genou en terre, s'ouvrirent, & laissèrent un espace par où le prince pût passer. Il

reprit ſa bonne flèche, & s'avança tout joyeux. Il traverſa un parc d'une beauté merveilleuſe, il découvroit déjà le palais tant déſiré, quand il apperçut une paliſſade qui s'élevoit inſenſiblement, formée de tubéreuſes, d'œillets, de jacinthes & de jonquilles.

Qu'eſt-ceci, s'écria Panpan un peu étonné? Ce ne ſera qu'une foible réſiſtance, & ſe prenant à rire, il dit aſſez gaiement :

Sorcier, charmant ſorcier, je ne t'invoque pas,
Cet obſtacle eſt peu difficile,
Pour le franchir ſans toi tout doit m'être facile,
Des fleurs n'arrêtent point mes pas.

En diſant ces paroles, il crut d'un coup de pied abattre cette paliſſade. Il fut épouvanté de voir qu'elle étoit plus ferme qu'une muraille de bronze. Je reconnois la fée Abſolue à cet enchantement, reprit-il; voici de ſes artifices pour m'interdire la vue de ma belle princeſſe.

O toi! *s'écria-t-il*, viens vîte à mon ſecours,
Détruis ce ſurprenant myſtère,
Cher maître de mon cœur, protecteur de mes jours,
Tu m'es encore néceſſaire.

Et ſe reſſouvenant de ſa bonne flèche, il en préſenta la pointe à cette aimable paliſ-

ſade, qui ſe ſéparant auſſitôt, lui laiſſa un paſſage parfumé. Le prince de Sabée avança, & n'ayant plus qu'un parterre à traverſer, il le vit ſe changer en un lac d'une prodigieuſe étendue. Il s'arrêta aſſez interdit; car il ne penſoit à ſa flèche que quand il avoit invoqué l'Amour. Il la poſa à terre, pour détacher un cordon de ſoie qui tenoit à une petite barque, & dans le même temps la fée Abſolue ſe préſenta à lui, & ramaſſa cette flèche. Innocent, lui dit-elle, oublies-tu ainſi tes plus fortes armes? Pour moi, qui en connois toute la vertu, je m'en ſervirai pour te nuire. Et lors, rompant ce frèle bois en mille morceaux: matière combuſtible, s'écria-t-elle en le jetant dans le lac, faites votre effet. Alors, s'allumant d'elle-même, cette flèche produiſit un grand feu, qui conſomma dans un moment toutes les eaux: il demeura vif & clair en élevant ſes flammes juſqu'au ciel.

Le prince de Sabée fut déſeſpéré de la ſottiſe qu'il avoit faite, d'avoir abandonné ſa bonne flèche: ainſi on ne reconnoît les fautes que l'on a faites, que lorſqu'on en ſent le préjudice. Il demeura les bras croiſés, à conſidérer l'impétuoſité de ces flammes; & il étoit dans une triſteſſe profonde.

Veux-tu embrâſer tout l'univers, dit-il enfin, démon cruel ? Voilà de tes tours ; après les biens que tu m'as laiſſé goûter ; tu m'en fais trouver la perte inſupportable. Tu changes ſuivant ta nature, tu m'abandonnes, & tu tournes à mon dommage les mêmes faveurs que tu m'avois faites.

Le jeune prince ſe tut après ces mots, & ſe mit à penſer avec une grande application, de quelle ſorte il pourroit ſurmonter ſon malheur. Enfin il ſe ſouvint qu'il ne vivoit que dans les flammes depuis qu'il aimoit Lantine, & qu'un feu allumé par les traits de l'Amour ne ſauroit offenſer ſa perſonne. Peut-être, continua-t-il, que ces flammes qui me paroiſſent ſi terribles, ſont ſemblables aux exagérations dont ſe ſervent les amans, & que je ne trouverai rien moins que ce que je dois voir. A tout haſard, je riſque peu de choſe ; dans la fureur où je ſuis, j'aime autant mourir que de ne point voir Lantine.

En achevant ces paroles, il ſe jeta tête baiſſée au travers de ces feux. Il crut être dans un bain délicieux ; il alloit & venoit parmi ces flammes avec autant de facilité que s'il eût été dans un jardin. Il ſentoit une certaine volupté qui enchantoit ſes ſens :

il lui sembloit qu'il ne lui manquoit que la présence de sa chère princesse ; encore croyoit-il quelquefois qu'il pouvoit s'en passer. Il avouoit en lui-même que bien souvent les plaisirs de l'imagination valent mieux que les plaisirs réels.

Tandis qu'il est paisiblement dans un lieu qui devroit être si chaud, la princesse de l'Arabie heureuse étoit renfermée dans un palais, par les soins de la fée Absolue, & par la jalousie du seigneur du Roc affreux. Elle n'avoit d'autre compagnie que celle de ses filles, qui tâchoient avec empressement de la divertir, mais qui n'y réussissoient pas toujours. Elle avoit des momens sombres, & sa gaieté naturelle se perdoit bien souvent dans le souvenir qu'elle avoit du prince de Sabée.

Elle étoit un soir toute seule dans sa chambre, assise au coin de son feu, un pied appuyé sur la grille; sa vue étoit attachée sur quelque peinture agréable. Elle l'en détourna par un pétillement extraordinaire qui venoit de son feu; elle y porta ses regards, il en sortit un nombre infini d'étincelles, qui volèrent autour d'elle, & qui s'attachèrent à ses habits.

Elle eut peur d'être brûlée, & les

secoua

ſecoua avec promptitude ; mais toutes ces étincelles l'environnèrent, & ſembloient ſe jouer en cent façons différentes, faiſant le même bourdonnement que les abeilles. Lantine s'accoutuma bientôt à cette nouveauté, voyant que ces feux n'avoient point de malice. Elle les trouva fort jolis ; ils ſe poſoient ſur ſon viſage & ſur toute ſa perſonne ; & voulant eſſayer d'en prendre, ils avoient une grande ſubtilité à s'échapper. Enfin elle en attrapa un ; mais elle ſentit un chatouillement extraordinaire dans ſa main, de ſorte qu'elle l'ouvrit promptement. Et lors ils ſe raſſemblèrent tous vers le milieu de la chambre, & ſe diſſipant tout d'un coup, Lantine vit en leur place un petit vieillard, qui avoit une barbe auſſi grande que lui : il avoit le teint frais, les yeux vifs, & l'air ſouriant.

Elle n'eut point de frayeur, & cela devroit paroître fort étrange ; au contraire, elle s'approcha gaiement de lui. Père de tous les humains, lui dit-elle, ne croyant pas ſi bien dire, à votre longue barbe je vous crois tel ; d'où venez-vous ? que voulez-vous ? Je viens de quitter Panpan, lui répondit-il : je veux vous unir, ſi vous vous abandonnez à ma conduite, & ſi

vous faites exactement ce que je vous dirai. Vous avez raiſon de m'avoir nommé comme vous avez fait : j'ai vu l'enfance du monde, je ſuis l'Amour. L'Amour ! s'écria Lantine, l'Amour vieux & barbu ! on le peint ſi beau & ſi jeune ! N'en ſavez-vous autre choſe, reprit-il ; tenez, je vais paroître à vos yeux comme je ſuis devant Pſiché. Et ſe métamorphoſant dans un clin d'œil, elle fut ſurpriſe de ſa belle forme & de ſa beauté merveilleuſe. Ne vous étonnez pas, pourſuivit-il, je puis changer auſſi ſouvent & auſſi promptement que les décorations de l'opéra. Vous êtes donc plus qu'une fée, lui répondit-elle. Bon, répartit-il, leur ſcience eſt bien au-deſſous de la mienne ; mes enchantemens paſſent tous les autres enchantemens : je ſuis le ſeul véritable magicien.

Il lui récita alors ce qu'il avoit fait en faveur de Panpan, & comme il le tenoit fraîchement au milieu des flammes. Voudriez-vous le venir trouver, pourſuivit-il ? Je ſuis gardée dans ces lieux d'une manière trop exacte, lui répondit-elle, je n'en puis ſortir. Ne vous ai-je pas dit, répliqua-t-il, que j'en fais plus que perſonne, & que je puis renverſer tous les deſſeins du ſeigneur

du Roc affreux & de la fée Abſolue ? Mais la bienſéance ne veut pas que j'aille trouver le prince de Sabée, reprit-elle ; il ſeroit plus dans l'ordre de me l'amener. Eh bien, dit l'Amour, parez-vous & toutes vos filles auſſi ; je viendrai vous prendre dans deux heures ; je veux vous donner une fête galante, & j'y conduirai Panpan.

L'Amour ſe ſépara ainſi de la princeſſe. Elle fit appeler toutes ſes filles, elle leur ordonna de s'aller ajuſter ; elle leur prêta même toutes ſes pierreries, & leur dit de revenir la trouver quand elles ſeroient dans la dernière parure. Lantine changea d'habit ; elle en mit un blanc, qui n'étoit agréable que par ſa ſimplicité ; elle ſe coëffa avec des fleurs, belle de ſa ſeule beauté.

Quand elle fut prête, & que ſes filles furent revenues, elle n'attendoit que le moment que l'Amour alloit paroître : elle fut un peu déconcertée de voir arriver la fée Abſolue, & le ſeigneur du Roc affreux. Ce contre-temps lui fit de la peine.

Vous voilà habillée d'une manière à conquérir toute la terre, lui dit le ſeigneur du Roc affreux ? Pourquoi donc la parure de toutes vos filles, interrompit bruſquement la fée ? Pourquoi ſont-elles de la

ſorte ? Pour me récréer les yeux, reprit Lantine ; je me divertis à ce que je puis dans la captivité où vous me tenez. Eh bien ! princeſſe, repartit l'enchanteur, je vais vous faire préparer un bal ; vous aimez la danſe. Comme je puis ſatisfaire ces déſirs-là, que ne puis-je de même être l'objet de tous ceux que vous pouvez avoir ? J'ai mal à un pied, ſeigneur, lui répliqua la princeſſe : il me ſeroit impoſſible de danſer. Eh bien, dit-il, on danſera devant vous, & lors prenant ſa baguette, & diſant quelques paroles, il préſenta la main à Lantine, & la conduiſit dans une ſalle, où il y avoit un grand nombre de belles & de courtiſans, avec toute la préparation d'une fête magnifique.

Lantine ſoupiroit de temps en temps, & voyoit tout cet appareil ſans plaiſir. Quelle fête ! diſoit-elle en elle-même ; qu'elle eſt différente de celle que je croyois avoir ! Elle s'ennuyoit mortellement. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que le bal étoit commencé, qu'elle croyoit qu'il y en avoit cent. Son chagrin paroiſſoit ſur ſon viſage, la fée s'en apperçut & l'en gronda, & voulant continuer ſa gronderie, elle ouvrit la bouche pour parler, elle ne put plus la

refermer, & demeura en cet état : ce qui ſurprit un peu la princeſſe. En ce même temps, le ſeigneur du Roc affreux danſoit, & la femme qui figuroit avec lui ayant achevé ſa danſe, elle fut ſe remettre à ſa place ; il danſa tout ſeul, & danſa toujours, ce qui ne cauſa pas un médiocre étonnement à toute l'aſſemblée : Lantine en rit comme les autres, ſans pouvoir s'en empêcher. En même temps les violons ceſsèrent de jouer ; ils s'endormirent, & tout dormit, hors le ſeigneur du Roc affreux, qui ne ceſſa point de danſer. Et la princeſſe de l'Arabie heureuſe, avec toutes ſes filles, fut conduite ſans ſavoir par qui, juſques dans un veſtibule, où un théâtre ſe roulant de la cour, & venant juſqu'à elle, elle y paſſa avec ſes filles : il s'éleva doucement en l'air, & fut ainſi juſques ſur le bord d'une belle rivière, où il y avoit des ſiéges de corail incarnat, avec des carreaux de plumes d'Alcions.

Rien n'étoit ſi ſuperbe, ni ſi galant que la décoration de cette rivière. Il ſembloit que des cordons de feu pendoient de chaque étoile, & qu'à la hauteur qu'il falloit, ils ſoutinſſent une quantité de feux qui formoient des figures toutes différentes, qui

représentoient les attributs de l'Amour ; les jeux, les ris jouoient de plusieurs instrumens : les Grâces & les Plaisirs commencèrent le bal.

La princesse Lantine étoit ravie de voir un si charmant spectacle ; mais, par des regards inquiets, elle témoignoit qu'elle auroit voulu autre chose. En ce moment même elle vit l'Amour & le prince de Sabée, l'un aussi beau que l'autre. Vous me l'aviez bien promis, lui dit-elle avec un épanchement de joie qu'elle ne put retenir, qu'il ne manqueroit rien à la fête que vous me donneriez. Vous jouez de bonheur, reprit l'Amour ; car je ne tiens pas toujours ce que je promets. Panpan venant prendre la princesse pour danser, ils couloient si doucement sur la surface des eaux, que c'étoit une merveille de ce qu'ils n'enfonçoient pas, & que cette liquide glace eût toute la solidité qu'il falloit pour les soutenir.

Le prince de Sabée dit cent jolies choses à la princesse, & elle lui en répondit pour le moins autant. Après quoi on leur servit une collation admirablement bonne ; & l'Amour ayant présenté à boire à Panpan, la princesse remarqua qu'aussitôt qu'il

eut bu, il perdit la raiſon : de ſorte que ce petit ſorcier l'ayant auſſi voulu obliger de boire, elle le refuſa. Elle étoit trop prudente pour riſquer de ſe mettre dans un état honteux ; & regardant finement l'Amour, elle chanta cette chanſon.

Bacchus eſt aſſez dangereux ;
Amour, n'y mêles point tes charmes ni tes feux :
Arrête, Dieu cruel ! arrête.
Dans ce bon vin délicieux & frais,
Il a déjà trempé la pointe de ſes trais,
Et ſon venin cruel va du cœur à la tête.

L'Amour ſe mit à rire avec Lantine, & lui dit qu'il n'y en auroit pas une entre mille qui eût la force de faire ce qu'elle avoit fait. Après cela il jugea qu'il falloit la ramener ; ils ſe mirent ſur le même théâtre qui les avoit apportés, & ſe rendirent au palais de la fée Abſolue. Ils la trouvèrent au même état où ils l'avoient laiſſée, la bouche ouverte & dormant ; le ſeigneur du Roc affreux danſoit encore, & tout le reſte dormoit. Ils ſe divertirent de l'avoir fait danſer ſi long-temps. L'Amour ordonna qu'ils fuſſent tous mis dans leurs lits ; dans un moment la choſe fut faite. Il donna le bon ſoir à Lantine, & ramena ſon amant dans ſa maiſon.

Le lendemain la fée & l'enchanteur crurent que tout ce qui leur étoit arrivé n'avoit été qu'un ſonge ; tant il eſt vrai que les aventures d'amour, quand elles ſont paſſées, ont plus que toute autre choſe cet air là. L'enchanteur ſe trouva ſi las, qu'il n'en pouvoit plus ; il ſentoit une douleur horrible à la plante des pieds.

La fée fut comme à ſon ordinaire, faire ſa viſite dans tout ſon palais. Son art ne l'avertiſſoit point des circonſtances de la nuit dernière, parce qu'il cédoit à un plus grand que le ſien ; mais une petite indiſcrète, à qui l'Amour avoit joué un mauvais tour, lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé. La fée fut dans une extrême colère, ſans s'étonner néanmoins, parce que c'étoit les opérations ordinaires de l'Amour. Elle fut trouver le ſeigneur du Roc affreux, & lui fit part de cette belle hiſtoire. Il réſolut ſur le champ d'aller trouver l'Amour, de le conjurer de ne lui être plus contraire, & de ceſſer de favoriſer Panpan.

Dans ce deſſein, il étudia pour ſavoir où ce maître enchanteur pourroit être, & l'ayant deviné, il ſe rendit auprès de lui. Seigneur, lui dit-il, je ſais la malice que vous me fîtes hier au ſoir. Avez-vous ré-

ſolu de ravir Lantine à ce tendre amour que vous avez allumé dans mon cœur. L'Amour ſe prit à rire, & lui avoua ce qu'il avoit fait. Le ſeigneur du Roc affreux le pria de bleſſer Lantine en ſa faveur, s'il n'aimoit mieux le rendre volage; lui déclarant qu'il ne pouvoit vivre heureux tandis qu'elle lui préféreroit ſon rival.

L'Amour lui répondit qu'il ne changeroit rien à ſes ordonnances, & qu'il vouloit que la princeſſe de l'Arabie heureuſe fût au prince de Sabée, qu'il ne l'importunât plus, & qu'il ſe retirât.

Le ſeigneur du Roc affreux trouva cette réponſe auſſi sèche qu'elle l'étoit, & la ſentit vivement; mais il réſolut en lui-même de diſſimuler; & il penſa que l'Amour avoit tant de choſes à faire, qu'il ne pourroit pas toujours être occupé de Lantine & de Panpan; qu'après tout, il pourroit avoir auſſi quelques bons momens; que d'enchanteur à enchanteur il n'y avoit que la main, & que ſouvent le moindre pouvoit embarraſſer le plus grand.

L'Amour ſourit, il connut ſa penſée; il le congédia, réſolu de quitter tout, plutôt que de ne pas ſe donner du paſſe-temps des pièces qu'il lui vouloit faire.

Le ſeigneur du Roc affreux ſe retira, & alla trouver la fée Abſolue : il lui conta le mauvais accueil qu'il avoit reçu du maître de tous les ſorciers : ils ſe trouvèrent bien empêchés à ſavoir ce qu'ils auroient à faire. Enfin ils ſe déterminèrent, & jugèrent que la manière la plus ſimple ſeroit la meilleure pour tromper tout le monde, & même l'Amour : de ſorte qu'ils donnèrent leurs ordres pour s'en retourner à la ville capitale ; mais dès qu'ils furent arrivés, ils tranſportèrent la princeſſe & quelques-unes de ſes filles dans ce même palais qu'ils venoient de quitter. Il y avoit des voutes ſouterraines d'une admirable beauté, & dont perſonne qu'eux n'avoit la connoiſſance ; les appartemens en étoient d'une magnificence extraordinaire. Ce fut là qu'on mit Lantine. L'enchanteur prit ſon logement tout auprès du ſien, réſolu de la garder lui-même. Rien n'eſt plus ſurveillant qu'un jaloux.

La princeſſe fut un peu affligée de ſe trouver en ſi petite compagnie, & ſous le pouvoir de ſon perſécuteur : elle lui fit fort mauvais viſage, elle auroit bien déſiré revoir ſon petit vieillard qui lui avoit fait tant de plaiſir ; & demeurant ſeule, elle paſſa dans un cabinet, dont elle ferma la porta ſur

elle ; mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie d'y trouver le prince de Sabée !

Belle princeſſe, lui dit-il, je ſuis trop heureux de vous voir dans mon appartement. Comment, lui répondit-elle, vous vous moquez, je ſuis chez Abſolue. L'amour m'a logé ici, répliqua-t-il, je n'en partirai point tant que vous y ſerez. Mais, lui dit-elle, puis-je y demeurer avec bienſéance avec vous ? Vous y ſouffrez bien le ſeigneur du Roc affreux, interrompit-il. Je ne puis l'empêcher, pourſuivit-elle. Voulez-vous ma mort, repartit-il ? vous n'avez qu'à aller dire que je ſuis ici. Cette conſidération fut puiſſante, & obligea la princeſſe à ſouffrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher.

Le temps qu'ils paſsèrent enſemble leur parut doux, & quand elle fut rentrée dans ſa chambre, ſes filles la mirent au lit.

Pluſieurs jours s'écoulèrent de la ſorte, qu'ils ſe voyoient librement ; mais cette liberté devint inſupportable à Panpan, parce qu'il n'en fut pas plus heureux. Il voyoit la princeſſe, il l'aimoit, il en étoit aimé ; il auroit voulu la poſſéder entièrement. Un jour qu'il trouva l'Amour en belle humeur, il le pria de ne le plus faire languir, & d'achever d'établir ſa fortune : il lui pro-

mit de le contenter, il fit venir la fée Absolue en sa présence, & dans un moment il lui tourna la tête, de sorte qu'elle consentit que Panpan épousât Lantine.

L'amour toujours peste, & qui a toujours quelqu'un qui sert de but à ses méchancetés, voulut que le seigneur du Roc affreux fût spectateur de la félicité du prince de Sabée. Il le fit prendre par le Désespoir, qui l'emporta d'une manière violente dans le lieu destiné pour l'union de ces amans.

Cette cérémonie devoit se faire dans un vallon agréable, bordé de côteaux verds, & fleuris de chaque côté. Une grotte galante, ajustée par tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux; enfin, ornée par les mains de l'Amour, devoit servir de chambre nuptiale.

On eut toute sorte de divertissemens, & une comédie qui représentoit l'histoire de Vénus. Le souper fut aussi beau que celui des noces de Thétis; & s'il n'y eut pas de fatale pomme, on y vit un objet plus précieux, & qui devoit apporter autant de bien à l'univers que la pomme y causa de mal.

Comme on n'étoit occupé que du plaisir de la bonne chère, on entendit un coup de tonnerre, on vit de brillans éclairs: &

les cieux s'ouvrant, il en defcendit une petite dame, d'environ onze à douze ans, formée avec la dernière perfection. Elle étoit foutenue par une femme, dont la mine étoit douce & relevée. Cet objet étoit fi plein de majefté, qu'on n'en pouvoit prefque foutenir l'éclat.

L'Amour en parut tout étonné; il fut faifi d'un fi grand refpect, accompagné de tant de crainte, que dans un inftant il fe retira dans fa grotte avec toute fa fuite.

Pourquoi cette prompte retraite, lui dit Lantine? je ne vois rien de plus agréable que cette petite dame, & celle qui la foutient; dites-moi qui ce peut être.

C'eft la fille du ciel, reprit l'Amour, que la vertu gouverne; elle eft donnée à la terre pour faire fa félicité. Mais pourquoi la fuyez-vous, répliqua Lantine? qu'y a-t-il d'incompatible entre vous deux? Je fuis un enfant gâté, repartit-il, je ne fuis pas en état de me montrer devant des regards fi purs.

Je fuirai toujours fa préfence :
Déréglé, libertin, vivant en infenfé,
Perfide, injufte, intéreffé,
Cruel, & rempli d'inconftance,
Puis-je de cet objet foutenir l'excellence ?

Elle, dont le cœur eſt formé
Par la pudeur, par la nobleſſe,
Dont l'eſprit eſt tout animé
Des divines leçons qu'inſpire la Sageſſe ?
La Prudence conduit ſes pas, ſes actions.
Sans connoître les paſſions,
Elle a tout ce qu'il faut pour dompter leurs caprices,
Haïſſant, déteſtant les vices,
Chériſſant le mérite, aimant les vertueux,
L'innocence des mœurs eſt ſon partage heureux.

C'eſt donc une fille toute divine, s'écria la princeſſe de l'Arabie Heureuſe, & vous n'êtes qu'un ſcélérat. C'eſt une grande merveille, que vous ne nous ayez pas conduits à notre perte, Panpan & moi. Je vois bien qu'il y a un grand haſard aux choſes dont vous vous mêlez ; & quoique je me trouve bien d'être légitimement au prince de Sabée, il auroit mieux valu que cette affaire ſe fût faite ſans votre moyen.

Depuis que je vois cette fille du ciel, j'ai des lumières qui ne s'étoient jamais préſentées à mon eſprit, & je ne conſeillerai jamais à perſonne de ſe mettre ſous votre conduite.

Pour un heureux amour, ſous votre empire,
On en voit mille malheureux ;
On devroit abhorrer vos feux,
Ne les ſentir jamais, encore moins le dire ;

Ils gâtent les eſprits, ils corrompent les mœurs :
On ne ſauroit ſentir de tranquilles bonheurs,
Tant qu'on eſt chargé de vos chaînes.
Que l'on ſoit ſatisfait au gré de ſes déſirs,
On trouvera que les plaiſirs
Sont moins ſenſibles que les peines.

# LA BONNE FEMME,

## CONTE.

IL y avoit une fois une Bonne Femme, qui avoit de l'honnêteté, de la franchiſe & du courage. Elle avoit ſenti tous les revers qui ſont capables d'agiter la vie.

Elle avoit été à la cour, & y avoit éprouvé tous les orages qui y ſont ſi ordinaires; trahiſons, perfidies, point de bonne foi, perte de biens, perte d'amis. De ſorte que rebutée d'être dans un lieu où la diſſimulation & l'hypocriſie ont établi leur empire, & laſſée d'un commerce où les cœurs ne ſe montrent jamais tels qu'ils ſont, elle

résolut de quitter ſon pays & de s'en aller ſi loin, qu'elle pût oublier tout le monde, & qu'on n'entendît jamais parler d'elle.

Quand elle crut être bien éloignée, elle fit une petite maiſonnette dans un lieu où la ſituation étoit extrêmement agréable. Tout ce qu'elle put faire, fut d'acheter un petit troupeau, dont le lait ſervoit à ſa nourriture, & la toiſon pour ſe vêtir.

A peine fut-elle quelque temps de la ſorte, qu'elle ſe trouva heureuſe. Il eſt donc un état dans la vie où l'on peut être contente, diſoit-elle; & par le choix que j'ai fait, je n'ai plus rien à déſirer. Elle alloit tous les jours filant ſa quenouille, & conduiſant ſon petit troupeau; elle auroit bien ſouhaité quelquefois d'avoir de la compagnie, mais elle en craignoit le danger.

Elle s'étoit inſenſiblement accoutumée à la vie qu'elle menoit, quand un jour, voulant ramaſſer ſon troupeau, il ſe mit à ſe répandre par la campagne & à la fuir. Il la fuit en effet ſi bien, qu'en peu de temps elle ne vit plus un ſeul de ſes moutons. Suis-je un loup raviſſant, s'écria-t-elle? que veut dire cette merveille? Et appelant ſa brebis la mieux aimée, elle ne reconnut plus ſa voix; elle courut après. Je me con-

ſolerai de perdre tout le troupeau, lui diſoit-elle, pourvu que tu me demeures. Mais l'ingrate le fut juſqu'au bout, elle s'en alla avec le reſte.

La Bonne Femme fut très-affligée de la perte qu'elle avoit faite. Je n'ai plus rien, s'écrioit-elle ; encore peut-être que je ne trouverai pas mon jardin, & que ma petite maiſon ne ſera plus à ſa place.

Elle s'en retourna tout doucement ; car elle étoit bien laſſe de la courſe qu'elle avoit faite ; des fruits & des légumes la nourrirent quelque temps, avec une proviſion de fromage.

Elle commençoit à voir la fin de toutes ces choſes. Fortune, diſoit-elle, tu as beau me chercher pour me perſécuter, aux lieux même les plus reculés, tu n'empêcheras pas que je ne ſois prête à voir les portes de la mort ſans frayeur, & après tant de travaux je deſcendrai avec tranquillité dans les lieux paiſibles.

Elle n'avoit plus de quoi filer, elle n'avoit plus de quoi vivre : en s'appuyant ſur ſa quenouille, elle prit ſon chemin dans un petit bois, & cherchant de l'œil une place pour ſe repoſer, elle fut bien étonnée de voir courir vers elle trois petits enfans,

plus beaux que le plus beau jour. Elle fut toute réjouie de voir une ſi grâcieuſe compagnie. Ils lui firent cent careſſes, & ſe mettant à terre pour les recevoir plus commodément, l'un lui paſſoit ſes petits bras autour du cou, l'autre la prenoit par derrière, & le troiſième l'appeloit ſa mère. Elle attendit long-temps pour voir ſi on ne les viendroit point chercher, croyant que ceux qui les avoient amenés-là, ne manqueroient pas de les venir reprendre. Tout le jour ſe paſſa ſans qu'elle vît perſonne.

Elle ſe réſolut à les mener chez elle, & crut que le ciel lui rendoit ce petit troupeau en la place de celui qu'elle avoit perdu. Il étoit compoſé de deux filles qui n'avoient que deux & trois ans, & d'un petit garçon qui en avoit cinq.

Ils avoient chacun de petits cordons pendus au cou, auxquels étoient attachés de petits bijoux. L'un étoit une ceriſe d'or, émaillée d'incarnat, & il y avoit gravé tout autour ces paroles, *Lirette*. Elle crut que c'étoit le nom de la petite fille, & elle ſe réſolut de l'appeler ainſi. L'autre étoit une azerolle, où il y avoit écrit, *Mirtis*.

Et le petit garçon avoit une amande d'un bel émail verd, où il y avoit autour, *Finfin*.



*Elle fut toute réjouie de voir une si gracieuse compagnie.*

C. P. Marillier inv. 1785. R. Delvaux sc.

La Bonne Femme comprit bien que c'étoient leurs noms.

Les petites filles avoient quelques pierreries à leurs coifures, & plus qu'il n'en falloit pour mettre la Bonne Femme à son aise. Elle eut bientôt acheté un autre troupeau, & se donna les commodités nécessaires pour nourrir son aimable famille. Elle leur faisoit pour l'hiver des habits d'écorces d'arbres, & l'été ils étoient vêtus de toile de coton bien blanche.

Tout petits qu'ils étoient, ils gardoient leur troupeau. Et pour cette fois le troupeau leur fut fidelle ; il leur étoit plus docile & plus obéissant qu'à de grands chiens qu'ils avoient, & ces chiens étoient doux & flatteurs pour eux.

Ils croissoient à vue d'œil, & ils passoient leur vie dans une grande innocence ; ils aimoient la Bonne Femme, & ils s'aimoient infiniment tous trois.

Ils s'occupoient à garder leurs moutons ; quelquefois ils pêchoient à la ligne, ils tendoient des rets pour prendre des oiseaux, ils travailloient à un petit jardin qu'ils avoient, & ils employoient leurs mains délicates à faire venir des fleurs.

Il y avoit un rosier, que la jeune Li-

rette aimoit fort : elle l'arrofoit fouvent, elle en prenoit beaucoup de foin ; elle ne trouvoit rien de fi beau que la rofe, elle l'aimoit fur toutes les fleurs. Il lui prit une envie d'entr'ouvrir un bouton, & elle s'occupoit à en chercher le cœur, quand elle fe piqua le doigt avec une épine. Cette bleffure lui fut fort fenfible, elle fe mit à pleurer ; & le beau Finfin, qui ne la quittoit guères, s'étant approché, pleura auffi de la douleur qu'elle reffentoit. Il prit fon petit doigt, le preffoit, & en faifoit fortir le fang tout doucement.

La Bonne Femme qui vit leur alarme pour cette bleffure, s'approcha d'eux ; & fachant ce qui l'avoit caufée : Quelle curiofité auffi, lui dit-elle ? Pourquoi dépouiller cette fleur que vous aimez tant ? Je voulois fon cœur, reprit Lirette. Ces défirs font toujours funeftes, répliqua la Bonne Femme. Mais, ma mère, interrompit Lirette, pourquoi cette fleur, qui eft fi belle & qui me plaît tant, a-t-elle des épines ? Pour vous montrer, pourfuivit la Bonne Femme, qu'il faut nous défier de la plupart des chofes qui plaifent à nos yeux, & que les objets les plus agréables cachent des piéges qui peuvent nous être mortels. Comment, reprit

Lirette, il ne faut donc pas aimer tout ce qui paroît aimable? Non, ſans doute, lui dit la Bonne Femme, & il s'en faut bien garder. Mais j'aime mon frère de tout mon cœur, reprit-elle; il eſt ſi beau & ſi charmant! Vous pouvez aimer votre frère, reprit ſa mère; mais s'il n'étoit pas votre frère, vous ne le devriez pas aimer.

Lirette branloit la tête, & trouvoit cette règle bien dure. Finfin étoit cependant toujours occupé de ſon doigt; il preſſoit ſur la piquûre du jus de feuilles de roſe, & il l'en enveloppoit. La Bonne Femme lui demandoit pourquoi il faiſoit cela? Parce que je crois, lui dit-il, que le remède peut venir de la même cauſe dont eſt parti le mal. La Bonne Femme ſourit de ce raiſonnement. Mon cher enfant, lui répondit-elle, ce n'eſt pas en cette occaſion. Je croyois que cela étoit en tout, reprit-il, car quelquefois que Lirette me regarde, elle me trouble entièrement, je me ſens tout ému, & le moment d'après ſes mêmes regards me font un plaiſir que je ne ſaurois vous dire : quand elle me gronde quelquefois, je ſuis très-touché; mais qu'elle me diſe enfin une parole de douceur, je me trouve tout joyeux,

La Bonne Femme admiroit ce que ces enfans étoient capables de penser ; elle ne savoit ce qu'ils s'étoient les uns aux autres, & elle craignoit qu'ils ne vinssent à s'aimer trop. Elle eût bien voulu savoir s'ils étoient frères; son ignorance la mettoit dans une terrible inquiétude. Leur grande jeunesse la rassuroit.

Finfin étoit déjà tout rempli de soins pour la petite Lirette ; il l'aimoit mieux que Mirtis. Il lui avoit une fois donné des perdreaux, les plus jolis du monde, qu'il avoit pris. Elle en avoit élevé un, qui devint perdrix, dont le plumage étoit fort beau : Lirette l'aimoit infinement, & la donna à Finfin. Elle le suivoit partout ; il lui apprenoit mille choses divertissantes. Il l'avoit une fois menée avec lui tandis qu'il gardoit son troupeau ; il ne trouva plus sa perdrix, il la chercha, il s'affligea extrêmement de sa perte. Mirtis le voulut consoler ; mais elle n'y réussit pas. Ma sœur, lui disoit-il, je suis au désespoir. Lirette sera fâchée ; tout ce que vous me dites ne diminue point ma douleur. Eh bien, mon frère, lui dit-elle, nous nous lèverons demain de bon matin, & nous en irons chercher une autre ; je ne saurois vous voir affligé comme vous êtes.

Lirette arriva comme elle difoit cela, & ayant fu le chagrin de Finfin, elle fe mit à fourire : Mon cher frère, lui dit-elle, nous retrouverons une autre perdrix ; il n'y a que l'état où je vous vois qui me fait de la peine. Ces paroles fuffirent pour ramener la férénité & le calme dans le cœur & fur le vifage de Finfin.

Pourquoi, difoit-il en lui-même, Mirtis ne m'a-t-elle pu remettre l'efprit par fes bontés? & Lirette l'a fait d'un feul petit mot ; elles font trop d'être deux, Lirette me fuffit.

D'autre part Mirtis voyoit bien que fon frère faifoit de la différence d'elle à Lirette. Nous ne fommes pas ici affez de trois, difoit-elle, il faudroit que j'euffe un autre frère qui m'aimât autant que Finfin aime ma fœur.

Lirette avoit déjà douze ans, Mirtis treize, & Finfin quinze, quand un foir après fouper, ils étoient tous affis au-devant de leur maifonnette avec la Bonne Femme, qui les inftruifoit de cent chofes agréables. Le jeune Finfin voyant Lirette qui fe jouoit avec le bijou qu'elle avoit au cou, il demanda à fa chère mère à quoi il étoit bon? elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés en ayant chacun un, lorfqu'ils étoient tombés entre

ſes mains. Et lors Lirette dit : Si le mien vouloit faire ce que je dirois, je ſerois bien aiſe. Eh! que voudriez-vous de lui, demanda Finfin? Vous l'allez voir, dit-elle : & lors prenant le bout de ſon cordon : petite ceriſe, continua-t-elle, je voudrois avoir une belle maiſon de roſes.

En même temps ils entendirent un petit bruit derrière eux. Mirtis ſe tourna la première, & fit un grand cri : elle avoit raiſon de le faire, car en la place de la maiſonnette de la Bonne Femme, il y en parut une la plus charmante que l'on eût pu voir. Elle n'étoit pas élevée, le toît en étoit tout de roſes auſſi bien en hiver qu'en été. Ils y furent, & entrèrent dedans; ils y trouvèrent des appartemens agréables, meublés avec magnificence. Au milieu de chaque chambre il y avoit un roſier toujours fleuri dans un vaſe précieux; & dans la première où l'on entra, on retrouva la perdrix de Finfin, qui vola ſur ſon épaule, & qui lui fit cent careſſes.

N'y a-t-il qu'à ſouhaiter, dit Mirtis? Et prenant ſon cordon : petite azerole, pourſuivit-elle, donnez-nous un jardin plus beau que le nôtre.

A peine eut-elle achevé de parler, qu'il s'en

s'en préſenta un devant leurs yeux d'une beauté extraordinaire, où tout ce qui ſe peut imaginer pour contenter tous les ſens, ſe trouvoit dans la dernière perfection.

Ces jeunes enfans ſe mirent d'abord à courir dans les belles allées, dans les parterres, & au bord des fontaines.

Souhaitez quelque choſe, mon frère, lui dit Lirette. Mais je ne déſirerois, lui dit-il, que d'être aimé de vous autant que je vous aime. O! lui répondit-elle, c'eſt à mon cœur à vous ſatisfaire, la choſe ne ſauroit dépendre de votre amande. Hé bien, dit Finfin, amande, petite amande, je voudrois qu'il s'élevât près d'ici une grande forêt, où le fils du roi vînt chaſſer, & qu'il devînt amoureux de Mirtis.

Que vous ai-je fait, lui répondit cette belle fille? je ne veux point ſortir de la vie innocente que nous menons. Vous avez raiſon, mon enfant, lui dit la Bonne Femme, & je reconnois votre ſageſſe à des ſentimens ſi réglés : auſſi bien on dit que ce roi eſt un cruel, un uſurpateur, qui a fait mourir le véritable roi & toute ſa famille; peut-être que le fils ne ſera pas meilleur que le père.

Cependant la Bonne Femme étoit toute

étonnée des ſouhaits étranges de ces miraculeux enfans ; elle ne ſavoit que penſer.

Quand la nuit fut venue, elle ſe retira dans la maiſon des roſes, & elle apprit le lendemain qu'il y avoit une grande forêt aſſez près de ſa maiſon. Ce fut un fort beau lieu de chaſſe pour nos jeunes bergers ; Finfin y prenoit ſouvent à la courſe des biches, des daims & des chevreuils.

Il donna un fan plus blanc que la neige à la belle-Lirette : il la ſuivoit comme la perdrix ſuivoit Finfin ; & quand ils ſe ſéparoient pour quelques momens, ils s'écrivoient par eux ; c'étoit la plus jolie choſe du monde.

Cette petite troupe vivoit ainſi paiſiblement, s'occupant à divers exercices ſuivant les ſaiſons. Ils gardoient toujours leur troupeau ; mais l'été leurs occupations étoient plus douces. Ils chaſſoient extrêmement l'hiver ; ils avoient des arcs & des flèches, & faiſoient quelquefois des courſes pénibles, après leſquelles ils revenoient au petit pas & tout gelés dans la maiſon des roſes.

La Bonne Femme les recevoit avec un grand feu ; elle ne ſavoit par lequel commencer pour les réchauffer. Lirette, ma fille Lirette, lui diſoit-elle, approchez vos petits

pieds ; & mettant Mirtis dans ſon ſein : Mirtis, mon enfant, continuoit-elle, donnez-moi vos belles mains que je les échauffe : & vous, mon fils Finfin, approchez-vous. Et les mettant dans un bon canapé tous trois, elle leur rendoit ſes ſoins fort agréables par ſes manières & ſa douceur.

Ils vivoient ainſi dans une paix charmante. La Bonne Femme admiroit la ſympathie qu'il y avoit entre Finfin & Lirette, car Mirtis étoit auſſi belle, & n'avoit pas des qualités moins aimables, & cependant il s'en falloit bien que Finfin l'aimât ſi vivement. S'ils ſont frères, comme je le crois, diſoit la Bonne Femme, à leur beauté ſans pareille, que ferai-je ? Ils ſont ſi égaux en tout, qu'ils ſont aſſurément formés d'un même ſang. Si la choſe eſt, cette amitié ſeroit très-dangereuſe ; s'ils ne ſe ſont rien, je puis la rendre légitime en les mariant, & ils m'aiment tant les uns & les autres, que cette union feroit la joie & le repos de mes jours.

Dans l'ignorance où elle étoit, elle avoit défendu à Lirette, qui étoit déjà un peu grande, de ſe trouver jamais ſeule avec Finfin, & elle avoit ordonné à Mirtis d'être toujours avec eux. Lirette lui obéiſſoit avec

une entière soumission, & Mirtis faisoit aussi ce qu'elle lui avoit recommandé. Elle avoit entendu parler d'une habile fée, elle se résolut de l'aller trouver pour s'éclaircir du sort de ces enfans.

Un jour que Lirette avoit une légère incommodité, Mirtis & Finfin furent à la chasse : la Bonne Femme vit que cette occasion étoit commode pour aller trouver Mde. Tu-Tu; la fée s'appeloit ainsi. Elle laissa donc Lirette à la maison des roses, &, comme elle avançoit son chemin, elle rencontra le fan de Lirette, qui alloit vers la forêt, & elle vit en même-temps la perdrix de Finfin qui en revenoit. Ils se joignirent tous deux près d'elle. Ce ne fut pas sans étonnement qu'elle leur vit à chacun un petit ruban au col avec un papier. Elle appela la perdrix, qui vola à elle, & lui prenant le papier, elle y trouva ces vers :

BILLET.

Volez, chère perdrix, allez trouver Lirette.
Je meurs pour un moment que j'en suis séparé.
Peignez-lui mon ardeur & ma peine discrette.
Hélas! je suis presque assuré
Qu'une passion si parfaite
Ne se fait point sentir à son cœur endurci.
Je serois content si Lirette
Pouvoit un jour avoir un semblable souci.

Quelles paroles, s'écria la Bonne Femme! quelles expreſſions! La ſimple amitié ne s'explique pas avec tant de feu. Et arrêtant le Fan, qui lui vint lécher la main, elle détacha ſon papier, elle l'ouvrit & y trouva ces paroles :

BILLET.

Le jour s'en va finir, & vous chaſſez encore;
Revenez, aimable Finfin,
Vous êtes parti ce matin
Avant le lever de l'Aurore :
Quelle abſence, bon Dieu! n'a-t-elle point de fin?

Voilà comme l'on faiſoit quand j'étois dans le monde, continua la Bonne Femme; qui en a tant appris à Lirette dans ce déſert? Comment ferai-je pour couper de bonne heure la racine d'un mal ſi pernicieux? Eh! madame, de quoi vous inquiétez-vous, lui dit alors la perdrix? laiſſez-les faire, ceux qui les conduiſent en ſavent plus que vous.

La Bonne Femme demeura toute interdite : elle connut bien que la perdrix parloit par la force d'un art ſurnaturel. Les billets lui tombèrent des mains de frayeur; le fan & la perdrix les ramaſsèrent, l'un courut, & l'autre vola; & la perdrix lui chanta ſi ſouvent Tu-Tu, qu'elle crut que

cette puiſſante fée la faiſoit parler. Elle ſe remit un peu après cette réflexion ; & n'ayant pas la force d'achever ſon petit voyage, elle reprit le chemin de la maiſon des roſes.

Cependant Finfin & Mirtis avoient chaſſé tout le long du jour ; & étant las, ils avoient poſé leur gibier à terre, & s'étoient couchés ſous un arbre pour ſe repoſer : ils s'endormirent.

Le fils du roi chaſſoit auſſi ce jour-là dans cette forêt. Il s'écarta de ſes gens, & vint dans l'endroit où repoſoient nos deux jeunes bergers : il les conſidéra quelque temps avec admiration. Finfin avoit la tête appuyée ſur ſa trouſſe, & Mirtis avoit la ſienne ſur l'eſtomac de Finfin.

Le prince la trouva ſi belle, qu'il deſcendit précipitamment de cheval, & la regardoit avec une grande attention. Il jugea à leurs panetières, & à la ſimplicité de leurs habits, que ce n'étoit que des bergers : il en ſoupira de douleur, parce qu'il avoit déjà ſoupiré d'amour : cet amour même fut ſuivi dans un inſtant de jalouſie. La manière dont ces jeunes gens étoient, lui fit croire qu'une telle familiarité ne venoit que de l'amour qui les uniſſoit.

Dans cette pensée inquiète, ne pouvant souffrir un sommeil trop long, il toucha de son épieu le beau Finfin. Il se réveilla en sursaut, & voyant un homme devant lui, il passa la main sur le visage de Mirtis, & l'éveilla aussi en l'appelant sa sœur, parole qui rassura, dans le même moment, le jeune prince.

Mirtis se leva toute étonnée; elle n'avoit jamais vu que Finfin. Le jeune prince étoit de même âge qu'elle. Il étoit superbement vêtu, & il avoit un visage tout rempli d'agrémens.

Il lui dit d'abord bien des douceurs; elle les entendit avec un plaisir qu'elle n'avoit pas encore senti; & elle y répondit d'une manière naïve, pleine de grâce. Finfin voyoit qu'il se faisoit tard, & le fan étoit venu lui apporter son billet, il dit à sa sœur qu'il falloit se retirer. Venez, mon frère, dit-elle au jeune prince, en lui tendant la main, venez avec nous dans la maison des roses. Comme elle croyoit Finfin son frère, elle pensoit que tout ce qui étoit joli comme lui le devoit être aussi.

Le jeune prince ne se fit pas prier pour la suivre. Finfin chargea le dos de son fan de la

chaſſe qu'il avoit faite, & le beau prince porta l'arc & la trouſſe de Mirtis.

En cet état ils arrivèrent à la maiſon des roſes. Lirette fut au-devant d'eux; elle fit un accueil riant au prince, & ſe tournant vers Mirtis : je ſuis bien aiſe, lui dit-elle, que vous ayez fait une ſi belle chaſſe.

Ils furent tous enſemble trouver la Bonne Femme, à qui le prince fit ſavoir ſa naiſſance. Elle eut grand ſoin d'un hôte ſi illuſtre, elle lui donna un beau logement.

Il demeura ainſi deux ou trois jours avec elle, & ce fut aſſez pour achever de s'enflammer pour Mirtis, ſelon que Finfin l'avoit demandé à ſa petite amande.

Cependant les gens du prince avoient été bien étonnés de ne le point voir. Ils avoient trouvé ſon cheval, & ils craignoient que quelque accident funeſte ne lui fût arrivé. On le cherchoit partout, & le méchant roi, qui étoit ſon pére, étoit dans une grande fureur de ce qu'on ne le trouvoit point. La reine ſa mère, qui étoit vertueuſe, & ſœur du roi qu'il avoit fait cruellement mourir, étoit dans une douleur inconcevable de la perte de ſon fils.

Dans ſon extrême affliction, elle envoya chercher ſecrètement madame Tu-Tu, qui

étoit ſon ancienne amie ; mais qu'il y avoit long-temps qu'elle n'avoit vue, parce que le roi la haïſſoit, & lui avoit fait de ſanglantes pièces en une perſonne aimée.

Madame Tu-Tu ſe rendit, ſans qu'on l'apperçût, dans le cabinet de la reine. Après qu'elles ſe furent bien embraſſées : car il n'y a pas une grande différence d'une fée à une reine, ayant preſque le même pouvoir, la fée Tu-Tu lui dit qu'elle verroit bientôt ſon fils ; qu'elle la prioit de ne point s'inquiéter, & de ne prendre aucun chagrin de tout ce qu'elle verroit arriver ; qu'elle ſeroit bien trompée, ou qu'elle lui promettoit une joie à laquelle elle ne s'attendoit pas, & qu'elle ſeroit un jour la plus heureuſe de toutes les créatures.

Les gens du roi s'enquirent tant du prince, & le cherchèrent avec tant de ſoin, qu'étant arrivés à la maiſon des roſes, ils le trouvèrent.

Ils le ramenèrent au roi, qui le gronda brutalement, comme s'il n'eût pas été le plus joli garçon du monde. Il vivoit triſte auprès de ſon père, penſant à la belle Mirtis. Enfin ſon chagrin parut ſi fort ſur ſon viſage, qu'il fut obligé d'en faire confidence à la reine ſa mère, qui le conſoloit extrê-

mement. Si vous vouliez monter ſur votre belle haquenée, lui diſoit-il, & venir à la maiſon des roſes, vous feriez charmée de ce que vous y verriez. La reine y conſentit volontiers; elle y mena ſon fils, qui fut ravi de revoir ſa chère maîtreſſe.

La reine fut étonnée de ſa grande beauté, de celle de Lirette & de Finfin. Elle les embraſſa avec autant de tendreſſe que s'ils euſſent tous été ſes enfans, & conçut dès ce moment même une grande amitié pour la Bonne Femme.

Elle admira la maiſon, le jardin, toutes les ſingularités qu'elle y vit. Quand elle fut retournée, le roi voulut qu'elle lui rendît compte de ſon voyage : elle le fit naturellement. Il lui prit une forte envie d'aller voir auſſi tant de merveilles. Son fils lui demanda la permiſſion de l'accompagner; il y conſentit d'un air bourru, parce qu'il ne faiſoit jamais rien de bonne grâce. D'abord qu'il vit la maiſon des roſes, il la convoita : il ne prit pas ſeulement garde aux charmans habitans de ce beau lieu; & pour commencer à s'en emparer, il dit qu'il y vouloit coucher ce ſoir-là.

La Bonne Femme fut très-fâchée d'une telle réſolution. Elle entendit un tintamarre,

& vit un désordre chez elle qui l'effraya. Qu'allez-vous devenir, s'écria-t-elle, heureuse tranquillité que je goûtois? Le moindre air de fortune renverse tout le calme de la vie.

Elle donna au roi un lit excellent, & se retira en un coin du logis, avec sa petite famille. Quand le méchant roi fut couché, il lui fut impossible de dormir, & ouvrant les yeux, il vit au pied de son lit une petite vieille, qui n'étoit pas plus haute que le coude, & qui étoit aussi large; elle avoit de grandes lunettes qui couvroient tout son visage, elle lui faisoit des grimaces effroyables. Les lâches sont sujets à la peur; il en eut une épouvantable, & il sentit en même temps mille pointes d'aiguilles qui le perçoient de toutes parts. Dans un si grand tourment de corps & d'esprit, il fut éveillé toute la nuit; & l'on fit un bruit étrange. Le roi tempêtoit, & disoit des paroles qui n'étoient point du tout bienséantes à sa dignité. Dormez, dormez, sire, lui dit la perdrix, ou laissez-nous dormir: si l'état de la royauté est rempli de tant d'inquiétudes, j'aime encore mieux être perdrix que d'être roi. Ce prince acheva de s'épouvanter à ces paroles; il commanda qu'on prît la

perdrix, qui se reposoit dans une jatte de porcelaine; mais elle s'enfuit à cet ordre, & s'envola en lui battant des aîles sur le visage.

Il avoit toujours la même vision, & il sentoit les mêmes piquûres; il étoit fort effrayé, sa colère en devint plus furieuse. Ah! dit-il, c'est un charme de cette sorcière, qu'on appelle la Bonne femme; il faut que je me délivre d'elle & de toute sa race, & que je la fasse mourir.

Il se leva, ne pouvant demeurer dans son lit; & dès que le jour parut, il commanda à ses gendarmes de prendre toute l'innocente petite famille, & de la conduire dans des cachots; il se les fit amener devant lui, pour être témoin de leur désespoir. Ces charmans visages, qui étoient tous arrosés de pleurs, ne le touchoient point, au contraire, il en avoit une maligne joie.

Son fils, dont le tendre cœur étoit déchiré par un spectacle si sensible, ne pouvoit tourner les yeux sur Mirtis sans ressentir une douleur à laquelle rien n'étoit comparable.

Un véritable amant, dans ces occasions, souffre encore plus que la personne aimée.

On prit ces pauvres innocens, & on les

amenoit déjà, quand le jeune Finfin, qui n'avoit point d'armes pour oppofer à ces barbares, prit tout d'un coup le cordon de fon col. Petite *amande*, s'écria-t-il, je voudrois que nous puffions être hors de la puiffance du roi. Avec fes plus grands ennemis, ma chère *cerife*, continua Lirette. Et que nous emmenions le beau prince, mon *azérole*, pourfuivit Mirtis.

Ils avoient à peine proféré ces paroles, qu'ils fe trouvèrent tous dans un char avec le prince, la perdrix & le fan, & s'élevant en l'air, ils eurent bientôt perdu de vue le roi & la maifon des rofes.

Dès que Mirtis eut fait fon fouhait, elle s'en repentit; elle connut bien qu'elle s'étoit laiffée inconfidérément emporter à un premier mouvement, dont elle n'avoit pas été la maîtreffe : auffi, pendant toute la route, elle tint les yeux baiffés, & elle eut une grande honte. La Bonne Femme lui jeta un coup d'œil févère. Ma fille, lui dit-elle, vous n'avez pas bien fait de féparer le prince de fon père; quelqu'injufte qu'il foit, il ne doit pas le quitter. Ah! madame, lui répondit le prince, ne trouvez pas mauvais que j'aie la douceur de vous fuivre. Je refpecte le roi mon père : mais je m'en ferois

cent fois allé ſans la vertu, la bonté & la tendreſſe de la reine ma mère, qui m'ont toujours retenu.

En achevant ces paroles, ils ſe trouvèrent devant un beau palais, où étant deſcendus, madame Tu-Tu vint au-devant d'eux. C'étoit la plus jolie perſonne du monde, jeune, vive, gaie. Elle leur fit cent honnêtetés, & leur avoua que c'étoit elle qui leur avoit fait tous les plaiſirs qu'ils avoient eus dans leur vie, & qui leur avoit donné de même *la ceriſe*, *l'azerole*, & *l'amande*, dont la vertu étoit finie puiſqu'elle les avoit auprès d'elle.

Et s'adreſſant particulièrement au prince, elle lui dit qu'elle avoit entendu parler mille fois des déplaiſirs que ſon père lui avoit faits: qu'elle l'avertiſſoit d'avance qu'il ne l'accusât pas du mal qui lui pourroit arriver: qu'à la vérité elle lui faiſoit bien quelques malices; mais que c'étoit-là tout au plus où pouvoit aller ſa vengeance.

Après cela, elle les aſſura qu'ils ſeroient tous très-heureux chez elle; qu'ils auroient des troupeaux à garder, des houlettes, des arcs, des flèches & des lignes; qu'ils ſe divertiroient à cent plaiſirs différens. Elle leur donna des habits de berger d'une gentilleſſe

infinie, & au prince comme aux autres: leurs noms & leurs devifes étoient fur leurs houlettes. Dès le foir même le jeune prince changea la fienne avec celle de l'aimable Mirtis.

Le lendemain madame Tu-Tu les mena dans les plus charmantes promenades du monde, & leur montra de bons pâturages pour leurs moutons, & un beau pays pour la chaffe. Vous pouvez, leur dit-elle, aller de ce côté jufqu'à cette belle rivière, n'allez jamais à l'autre bord; & de ce côté-là, chaffez dans les bois; mais prenez garde, continua-t-elle, de paffer un grand chêne qui eft au milieu de la forêt; il eft fort remarquable, parce qu'il a les racines & le tronc de fer. Si vous allez plus avant, il pourroit vous arriver des malheurs dont je ne faurois vous garantir; &, après cela, je ne ferois peut-être pas en état de vous fecourir promptement, car une fée a bien de l'occupation.

Ces jeunes bergers l'affurèrent qu'ils feroient exactement ce qu'elle leur prefcrivoit; & fe mettant à conduire leur troupeau tous quatre, madame Tu-Tu demeura avec la Bonne Femme. Elle remarqua quelque inquiétude dans fon air: Qu'avez-vous,

madame, lui dit-elle ? quel nuage s'élève dans votre esprit? Je ne vous nierai point, reprit la Bonne Femme, que j'ai de la peine de les laisser ainsi tous ensemble. Il y a quelque temps que je vois, avec chagrin, que Finfin & Lirette s'aiment peut-être plus que de raison; & voici, pour m'accabler, une autre amitié qui se forme; le prince & Mirtis ne se haïssent pas, je crains d'abandonner leur jeunesse à l'égarement de leurs cœurs.

Vous avez si bien élevé ces deux jeunes filles, répliqua madame Tu-Tu, que vous ne devez rien craindre; je réponds de leur sagesse : je vais vous éclaircir de leur destin.

Elle lui apprit que Finfin étoit fils du méchant roi, & frère du prince; que Mirtis & Lirette étoient sœurs, & filles du défunt roi qu'il avoit mourir, frère de la reine sa femme, & que ce cruel roi avoit épousée, qu'ainsi ils étoient fort proches parens; que ce méchant roi étant monté sur le trône, après avoir commis mille horreurs, les voulut combler en faisant mourir ces deux princesses; que la reine fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher, & que n'y pouvant réussir, elle l'avoit appelée à son secours; qu'alors elle avoit dit à la reine qu'elle les sauveroit, mais

qu'elle ne le pouvoit faire à moins qu'elle ne prît auſſi ſon fils aîné ; qu'elle lui répondoit qu'elle le reverroit un jour heureux : qu'à ces conditions, la reine avoit conſenti à une ſéparation qui lui paroiſſoit d'abord dure ; qu'elle les avoit tous trois enlevés, & les avoit voulu confier à ſes ſoins comme à la perſonne la plus digne d'un tel emploi. Après cela la fée la pria de ſe mettre en repos, l'aſſurant que l'union de ces jeunes princes rendroit la paix à tout le royaume, où Finfin régneroit avec Lirette.

La Bonne Femme écouta tout ce diſcours avec une grande admiration, mais ce ne fut pas ſans laiſſer tomber quelques larmes. Mde. Tu-Tu en fut ſurpriſe, & en demanda le ſujet. Hélas ! dit-elle, je crois qu'ils vont perdre leur innocence par cette grandeur à laquelle ils vont être élevés, & qu'une fortune ſi éclatante va corrompre toute leur vertu.

Non, reprit la fée, ne craignez point un ſi grand malheur, vous leur avez donné de trop bons principes ; on peut être roi & honnête homme. Vous ſavez qu'il en eſt un dans l'univers, qui eſt le modèle des parfaits monarques ; ainſi calmez votre eſprit : je vais être avec vous autant qu'il me ſera

poſſible ; j'eſpère que vous ſerez ſans ennui.

La Bonne Femme la crut, & au bout de quelque temps elle ſentit une grande ſatisfaction. Les jeunes bergers ſe trouvoient ſi contens auſſi, qu'ils ne déſiroient que la continuation d'une fortune ſi agréable. Leurs plaiſirs, quoique tranquilles, ne laiſſoient pas d'être vifs : ils ſe voyoient tous les jours, & les jours leur ſembloient encore trop courts.

Le mauvais roi apprit qu'ils étoient chez Mde. Tu-Tu ; mais tout ſon pouvoir ne les en pouvoit pas ôter. Il ſavoit toutes les diſpoſitions de ſes charmes ; il vit bien qu'il ne les ſauroit avoir que par ruſe : il n'avoit pu habiter dans la maiſon des roſes, par les malices continuelles que Mde. Tu-Tu lui faiſoit : il l'en haïſſoit plus, auſſi bien que la Bonne Femme, & cette haine même retomboit juſques ſur ſon fils.

Il employoit toute ſorte de ſtratagêmes pour avoir en ſa puiſſance quelqu'un de ces quatre jeunes bergers ; mais ſon pouvoir & ſes artifices ne s'étendoient pas ſur les terres de Mde. Tu-Tu.

Un jour malheureux (il en eſt de tels que l'on ne peut éviter) ces aimables bergers avoient porté leurs pas du côté du

chêne fatal : la belle Lirette apperçut ſur un arbre à vingt pas de-là, un oiſeau d'un ſi rare plumage, qu'elle eut tiré plutôt ſa flèche qu'elle n'y eut penſé, & voyant l'oiſeau mort, elle courut pour le prendre. Tout cela ſe fit promptement & ſans réflexion, de ſorte que la pauvre Lirette ſe livra à ſa perte, & ſe trouva priſe elle-même, car il lui fut impoſſible de pouvoir s'en retourner ; elle n'avoit qu'une volonté impuiſſante. Elle reconnut ſa faute, & tout ce qu'elle put faire, fut de tendre les bras pitoyablement à ſes frères & à ſa ſœur. Mirtis ſe mit à pleurer, & Finfin, ſans héſiter, courut à elle. Je veux me perdre avec vous, s'écria-t-il, & dans un moment il l'eut jointe.

Mirtis vouloit les aller trouver, le beau prince la retint. Allons avertir Mde. Tu-Tu, lui dit-il, c'eſt le plus grand ſecours que nous puiſſions leur donner. En même-temps ils virent les gens du méchant roi qui les prirent : tout ce qu'ils purent faire de part & d'autre fut de ſe crier adieu.

Le roi avoit fait mettre là ce bel oiſeau par ſes chaſſeurs, pour ſervir de piége à ces bergers : il s'étoit bien attendu à l'aventure qui arriva. On mena Lirette & Finfin de-

vant ce cruel prince, il leur dit mille injures, & les fit enfermer dans une obſcure & forte priſon : ce fut alors qu'ils regrettèrent bien de ce que leur petite *ceriſe* & leur petite *amande* n'avoient plus de vertu. Le fan & la perdrix les furent trouver ; mais le fan ne pouvant les voir, jeta quelques larmes de douleur, & voyant que le roi commandoit qu'on le prît & qu'on l'écorchât tout vif, il ſe ſauva à la courſe vers Mirtis : la perdrix fut plus heureuſe, elle les voyoit tous les jours à travers la grille de leur priſon ; par bonheur le mauvais roi ne s'étoit pas aviſé de les faire ſéparer. Quand on s'aime, c'eſt un plaiſir de ſouffrir enſemble.

La perdrix revoloit tous les jours, & alloit dire de leurs nouvelles à Mde. Tu-Tu, à la Bonne Femme & à Mirtis : Mirtis étoit très-affligée, & ſans le beau prince, elle auroit été inconſolable. Elle ſe réſolut d'écrire à ces pauvres captifs par la fidelle perdrix, elle lui pendit une petite bouteille d'encre au col avec du papier, & lui mit une plume au bec. La bonne perdrix ainſi chargée, ſe rendit aux grilles de la priſon : ce fut une grande joie à nos jeunes bergers de la revoir ; Finfin avança la main, &

prit tout ce qu'elle avoit, après quoi ils se mirent à lire.

MIRTIS ET LE PRINCE, à Lirette & à Finfin.

Savez-vous que nous languissons
Depuis une si dure absence ;
Qu'incessamment nous soupirons,
Que peut-être nous en mourrons.
Nous l'aurions déjà fait, je pense,
Si nous n'avions plus d'espérance :
Nous soutenons notre vertu
Depuis que madame Tu-tu
Nous assure de votre vie,
Lirette & Finfin, croyez-nous,
Nous vous verrons malgré l'envie,
Et nous aurons un sort bien doux.

Cette Lettre fit un puissant effet sur l'esprit de Lirette & de Finfin : ils en conçurent une grande joie, & firent sur-le-champ cette réponse :

LIRETTE ET FINFIN, à Mirtis & au Prince.

Nous avons reçu votre Lettre
Avec un extrême plaisir,
Nous avons su le ressentir
Plus qu'on ne devoit se promettre.
Dans ces lieux si remplis d'horreur,
Notre tourment seroit extrême,

Si nous n'avions pas la douceur
Que nous rencontrons en nous-mêmes.

Avec l'objet qui fait charmer,
On ne reſſent aucun ſupplice;
Et pour ceux qui ſavent aimer,
Tout peut ſe tourner en délice.

Adieu, beau Prince, adieu Mirtis;
Ayez une ardeur mutuelle,
Sous une tendreſſe fidelle
Soyez toujours aſſujettis.

Vous nous donnez une eſpérance
Laquelle nous reſſentirons:
Le plus grand bien que nous aurons,
Nous viendra de votre préſence.

Finfin ayant attaché ce billet au cou de la perdrix, elle s'envola bien vîte. Les jeunes bergers la virent avec conſolation; mais la Bonne Femme n'en pouvoit recevoir depuis qu'elle étoit ſéparée de ces perſonnes ſi chères, & qu'elle ſavoit en ſi grand péril. Que ma félicité eſt changée, diſoit-elle à Mde. Tu-Tu: je ne ſuis dans le monde que pour être perpétuellement agitée; je croyois avoir pris le ſeul parti qui pouvoit me mettre dans le repos: qu'on eſt borné dans les vues que l'on prend! Et ne ſavez-vous pas, reprit la fée, qu'il n'eſt point d'état dans la vie où l'on puiſſe vivre heureux. Je le ſais, s'écria triſtement la Bonne Femme, & ſi l'on ne

fait ſon bonheur ſoi-même, on le trouve rarement ailleurs. Mais, madame, voyez un peu le ſort de mes enfans, je vous prie; je ne ſaurois vivre inquiète comme je le ſuis: ils ne ſe ſont pas reſſouvenus de l'ordre que je leur avois preſcrit, reprit Mde. Tu-Tu; mais ſongeons au remède.

Mde. Tu-Tu entra dans ſa bibliothèque avec la Bonne Femme. Elle lut preſque toute la nuit: & ayant pris enfin un grand livre, qu'elle avoit ſouvent négligé, quoiqu'il fût couvert de lames d'or, elle ſe plongea tout-à-coup dans une triſteſſe exceſſive. Après bien du temps, & ſur la petite pointe du jour, la Bonne femme voyant quelques larmes qui tomboient ſur les feuillets de ſon livre, oſa prendre la liberté de lui demander la cauſe de ſa douleur. Je m'afflige, lui dit-elle, pour le deſtin irrévocable qui vient de s'offrir à ma connoiſſance; j'en frémis & je tremble à vous le dire. Sont-ils morts, s'écria la Bonne Femme? Non, pourſuivit Mde. Tu-Tu; mais rien ne peut les ſauver, ſi vous ou moi ne nous allons préſenter pour aſſouvir la vengeance du roi. Je vous avoue la vérité, madame, pourſuivit la fée, je ne me ſens pas aſſez d'amitié pour eux, ni aſſez de courage pour aller

ainſi m'expoſer à ſa fureur, & je crois auſſi que peu de perſonnes ſeroient capables de le faire. Pardonnez-moi, madame, repliqua la Bonne Femme avec une grande fermeté, j'irai trouver le roi; rien ne m'eſt difficile pour ſauver mes enfans; je lui donnerai de bon cœur tout le ſang que j'ai dans les veines.

Mde. Tu-Tu ne pouvoit aſſez admirer une ſi grande réſolution; elle lui promit de l'aſſiſter de tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir; mais qu'elle le croyoit borné en cette rencontre par la faute qu'ils avoient faite. La Bonne Femme prit congé d'elle, & ne voulut point dire ſon deſſein à Mirtis ni au prince, de peur de s'attendrir & de les affliger.

Elle partit, la perdrix vola toujours à côté d'elle; & ayant paſſé l'arbre de fer, la perdrix arracha avec ſon bec une petite mouſſe qui étoit autour du tronc, & qu'elle mit dans les mains de la Bonne Femme. Quand vous ſerez au plus grand péril où vous puiſſiez être, lui dit-elle, jetez cette mouſſe ſur les pieds du roi. Le Bonne Femme retint bien ces paroles; & à peine eut-elle fait encore quelques pas, qu'elle fut priſe par les gens que le méchant prince tenoit toujours

aux

aux environs des terres de Mde. Tu-Tu.

On l'amena devant lui. Je te tiens donc, méchante créature, lui dit-il, je te ferai mourir par les plus cruels ſupplices. Je ne ſuis venue ici que pour cela, lui répondit-elle, & tu peux exercer ta cruauté ſur moi; épargnes mes enfans qui ſont jeunes, & incapables d'avoir jamais pu t'offenſer; voilà ma vie que je t'abandonne.

Tous ceux qui entendirent ces paroles étoient pénétrés de pitié pour une telle grandeur d'ame; le roi ſeul n'en fut point ému. La reine, qui étoit préſente, verſoit un torrent de larmes; le roi en fut ſi indigné contre elle, qu'il l'auroit tuée ſi on ne ſe fût mis entre deux. Elle ſe ſauva en faiſant des cris pitoyables.

Le roi barbare fit enfermer la Bonne Femme, ordonnant qu'on la nourrît bien, afin de lui rendre une prompte mort plus affreuſe. Il commanda qu'on emplît un abîme de couleuvres, de vipères & de ſerpens, ſe faiſant un plaiſir d'y voir précipiter la Bonne Femme. Quel genre de ſupplice! qu'il eſt épouvantable!

Les officiers de cet injuſte prince lui obéirent à regret; & quand ils ſe furent acquittés de cette funeſte commiſſion, le roi ſe rendit

ſur le lieu. On voulut lier la Bonne Femme ; elle pria qu'on la laiſsât, les aſſurant qu'elle avoit aſſez de courage pour aller en cet état à la mort ; & conſidérant qu'elle n'avoit pas de temps à perdre, elle s'approcha du roi, & lui jeta ſa mouſſe ſur les pieds. Il etoit auprès de l'effroyable gouffre ; & voulant le conſidérer encore avec plaiſir, les pieds lui gliſsèrent, & il tomba dedans. A peine y fut-il, que toutes ces bêtes ſanguinaires ſe jetèrent ſur lui, & le firent mourir en le piquant. La Bonne Femme ſe trouva en la compagnie de ſa chère perdrix, dans la maiſon des roſes.

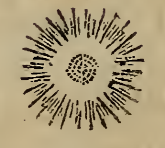
Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Finfin & Lirette étoient preſque morts de misère dans leur affreuſe priſon ; leur affection innocente les retenoit encore à la vie. Ils ſe diſoient des choſes bien triſtes & bien touchantes, quand ils apperçurent tout d'un coup les portes de leur priſon qui s'ouvrirent ; & Mirtis, le beau prince, & madame Tu-Tu, qui ſe jetèrent à leur cou, & qui, leur parlant tous à la fois, ne laiſsèrent pas dans ce déſordre de faire entendre la mort du roi. C'étoit votre père, Finfin, auſſi-bien que celui du prince, lui dit madame Tu-Tu ; mais c'étoit un dénaturé & un

tyran, il a voulu cent fois faire mourir la reine. Allons la trouver. Ils y allèrent. Sa vertu lui fit donner quelques regrets à la mort du roi ſon mari ; Finfin & le prince ſatisfirent auſſi aux devoirs de la nature. Finfin fut reconnu roi, & Mirtis & Lirette pour princeſſes. Ils furent tous enſemble à la maiſon des roſes, pour voir la généreuſe Bonne Femme : elle penſa mourir de joie en les embraſſant. Ils lui dirent tous qu'ils lui devoient la vie, & plus que la vie, puiſqu'ils lui devoient leur bonheur.

Ce fut pour lors qu'ils ſe crurent véritablement heureux. On célébra ces mariages avec une grande pompe ; le roi Finfin épouſa la princeſſe Lirette, & Mirtis le prince. Quand ces belles noces furent faites, la Bonne Femme demanda la permiſſion de ſe retirer à la maiſon des roſes ; on eut bien de la peine à y conſentir, mais ils ſe rendirent à ſa volonté. La reine veuve voulut auſſi demeurer avec elle le reſte de ſa vie : la perdrix & le fan y paſsèrent auſſi leurs jours. Ils étoient tous rebutés du monde, ils trouvèrent de la tranquillité dans cette retraite : madame Tu-Tu les alloit ſouvent viſiter, auſſi-bien que le roi & la reine, le prince & la princeſſe.

Heureux qui pourroit imiter
Tout ce que fit la Bonne Femme ;
Une pareille grandeur d'ame
Trouve bien de quoi mériter.

Ecueils cruels, on vous peut éviter ;
On ne craint guères le naufrage,
Quand on peut laiſſer tout avec tant de courage.
Conduite, eſprit, vertu, que l'on doit à vos ſoins,
Vous paroiſſez dans les beſoins.



# LES CHEVALIERS ERRANS *ET* LE GÉNIE FAMILIER,

*Par Madame la Comtesse* D'*AULNOY*.

## ELMEDOR DE GRENADE.

LA nuit avoit à peine enveloppé la terre de ses ténèbres, quand il arriva sur les bords du Tage un chevalier couvert d'armes noires. Son casque, qui étoit chargé de plumes feuilles-mortes & blanches, avoit la visière à demi levée, & laissoit voir un visage où la douleur & la beauté étoient peintes. Il portoit à son bras un écu d'acier bruni. L'on y voyoit une rose arrachée avant qu'elle fût éclose, & un grenadier renversé sur la terre, & pour devise ces paroles: *Du même coup*. Le cheval qu'il

montoit étoit noir comme jais, mais d'une démarche si fière, qu'il relevoit encore la bonne mine de son maître. Ce chevalier, après avoir suivi le fleuve quelques stades, s'enfonça dans un bois qu'il trouva sur sa main droite, & ayant descendu de cheval, & donné son casque à son écuyer, il se coucha sur l'herbe, pour y rêver à ses malheurs, & à des projets de vengeance contre celui qui en étoit la cause.

Une voix qu'il entendit à côté de lui, l'obligea de faire trève à ses tristes réflexions. Cessez, Adelinde, disoit cette voix, de vouloir me persuader de vivre, & de chercher du secours à mes malheurs : je n'en dois plus attendre que de mon désespoir.

Des paroles si touchantes n'eurent pas frappé les oreilles de notre chevalier, que reprenant son casque des mains de son écuyer, il traversa des halliers qui l'empêchoient de voir la personne qui se plaignoit. Il n'eut pas fait vingt pas, qu'il apperçut deux femmes couchées sur l'herbe, dont l'une, qui ne paroissoit pas avoir plus de quinze ans, étoit une beauté qui ne pouvoit être surpassée aux yeux du chevalier, que par celle de la personne

qu'il regrettoit à tous les momens de ſa vie. Madame, lui dit-il, les plaintes que je viens d'entendre ſortir de votre belle bouche, ne peuvent me laiſſer douter que vous ne ſoyez accablée de chagrins mortels ; & je ſerois heureux, ſi, avant que de finir ma triſte vie, je pouvois détruire les ennemis qui vous oppriment ; & pour vous obliger à prendre quelque confiance en mon procédé ſincère, je vous dirai que je ſuis Elmedor de Grenade, chevalier de la funeſte épée, connu dans toutes les Eſpagnes par ſon amour pour l'admirable Alzayde. Seigneur, lui dit l'inconnue, qui s'étoit levée dès qu'Elmedor lui avoit parlé, votre nom eſt ſi célèbre dans tout l'univers, qu'il ſuffit qu'on l'entende prononcer, pour être perſuadé que rien n'eſt impoſſible à votre bras. Pardonnez-moi ſi les malheurs effroyables qui me perſécutent, me forcent d'accepter les offres généreuſes que vous me faites; mais pour que vous connoiſſiez les ennemis que vous aurez à combattre, ſouffrez que je vous apprenne mes avantures.

# HISTOIRE

## DE LA PRINCESSE ZAMÉE, ET DU PRINCE ALMANSON.

JE ſuis fille de Zamut, roi de Fez, & de la reine Zamare. Le nombre d'années qu'ils furent ſans avoir d'enfans me fit regarder d'eux comme un don du ciel, à qui ils devoient toute leur tendreſſe; le peuple ſuivoit leur exemple, & j'étois les délices de toute la cour.

Le peu de beauté que les dieux m'avoient donnée, & la couronne de Fez que je devois porter un jour, obligeoient une partie des princes de l'Afrique à venir me rendre hommage, & à ne rien épargner pour me plaire. Jamais la cour de Fez n'avoit été ſi brillante ; l'on y voyoit tous les jours des tournois & des courſes de chevaux, dont je donnois les prix.

Entre ce grand nombre de chevaliers & de princes qui étoient attachés à moi, celui de Maroc, ſurnommé le Terrible, à cauſe de ſa grandeur extraordinaire, & d'un regard farouche qui le rend très-déſa-

gréable, étoit celui que le roi mon père me deſtinoit; & il lui avoit promis de ne point apporter d'obſtacle à ſon amour, ſi j'y voulois conſentir. Des promeſſes ſi flatteuſes redoubloient les ſoins de Zoroaſtre, c'étoit ainſi qu'il ſe nommoit; mais plus il me témoignoit d'empreſſement, & plus j'avois de haine pour lui. J'étois dans un chagrin mortel de l'amitié que le roi avoit pour lui, & je diſois ſouvent à la reine ma mère, pour qui je n'avois rien de caché, que je mourrois plutôt que de conſentir à l'épouſer.

Dans ce temps-là Zoroaſtre, pour célébrer le jour de ma naiſſance, fit publier un tournois, & invita par des cartels, qu'il envoya dans toutes les cours d'Eſpagne & d'Afrique, les chevaliers à venir avouer que la princeſſe de Fez l'emportoit ſur toutes les beautés de la terre. Un défi ſi outrageant pour toutes les princeſſes, que tant d'illuſtres chevaliers adoroient, les obligea de ſe rendre à Fez; & le jour du tournois étant arrivé, le roi, la reine & moi, nous nous plaçâmes ſur des échafauds, couverts de riches tapis de velours bleu brodés d'or, que l'on avoit élevés devant la place deſtinée pour ce divertiſſement.

Toute la cour ſuperbement parée étoit à nos pieds ; & les juges du camp ayant ouvert la barrière, l'on vit paroître Zoroaſtre couvert d'armes d'or, enrichies aux extrêmités d'émeraudes. Ce que l'on voyoit de ſa caſaque étoit de velours vert brodé d'or. Son caſque étoit couvert de mille plumes vertes & couleur de roſe ; il portoit à ſon bras un bouclier de même métal que ſes armes, où l'on avoit repréſenté une Vénus, qui me donnoit une pomme d'or, & pour deviſe ces paroles : *je lui cède.*

Après avoir paſſé devant le roi, & nous avoir ſalués d'un air fier & ſuperbe, il alla ſe mettre au bout de la carrière, pour attendre ceux qui voudroient lui diſputer la victoire. Il n'y fut pas un quart-d'heure, qu'un chevalier ſe préſenta, dont la mine haute & altière attira les regards de tout le monde ; mais ſon bras ne répondit pas à ſa démarche, & Zoroaſtre ſe fut bientôt défait de cet ennemi ; il fut encore le vainqueur de pluſieurs autres, & il ne doutoit point d'emporter le prix, qui étoit mon portrait entouré de gros diamans, quand un bruit confus que l'on entendit parmi le peuple, donna une attention nouvelle. Il

étoit causé par un chevalier qui demanda d'être reçu à combattre. Dieux! quelle vue pour moi, & que ce jour m'a coûté de larmes! Cet aimable inconnu étoit armé d'une cotte d'armes d'argent, émaillée de bleu; sa casaque étoit bleu & argent; une quantité de plumes de la même couleur pendoit derrière sa tête, & son écu argenté comme le reste de ses armes, avoit au milieu un rubis d'une grosseur extraordinaire, taillé en cœur, & pour devise ces mots: *Pour la plus belle.* Son cheval étoit blanc comme de la neige, & il étoit si fier de porter le plus charmant de tous les hommes, qu'il faisoit trembler la terre sous ses pas. Toute la cour ne pouvoit se lasser d'admirer ce bel inconnu; mais pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais senti un si grand trouble, ni plus de joie que de le voir terrasser dans sa seconde carrière le terrible Zoroastre. Tout le monde s'écria qu'il méritoit le prix; & les juges du camp l'ayant fait descendre de cheval, le conduisirent au pied de l'échafaud du roi, qui m'ordonna de lui donner mon portrait. Il le reçut avec un air si noble, qu'il m'en parut encore plus aimable.

Les courses étant finies, je suivis la reine

ma mère au palais ; & le soir il y eut un bal magnifique où tous les Chevaliers se trouvèrent, hors Zoroastre, que son combat avoit tellement ébranlé, qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours.

L'inconnu, que nous connûmes pour le prince de Tune, surnommé le Chevalier du soleil, parce qu'il avoit toujours porté cet astre sur son écu, jusqu'au jour du tournois, y vint superbement habillé. Il attira les regards de toute l'assemblée une seconde fois, & s'il nous avoit paru le dieu de la guerre dans le combat, nous le prîmes pour le dieu d'amour dans ce nouvel ajustement. Mon cœur ne put se défendre de tant de charmes, & de quelque fierté que je voulusse m'armer, il fallut céder à ce jeune héros : mes yeux firent le même effet sur son ame : tant que le bal dura, il ne regarda que moi, & je connus avec plaisir, qu'un même feu commençoit à nous embraser.

Quelques jours se passèrent depuis son arrivée, sans qu'il me parlât que par ses soins & ses regards ; mais une après-dînée, que j'étois seule avec mes filles dans mon appartement : Madame, me dit-il, ce cœur qui s'étoit réservé jusqu'à présent pour la plus belle, a trouvé ce qu'il cherchoit ; la

princesse Zamée ne peut avoir de rivales qui osent lui disputer le prix de la beauté; mais que j'ai lieu de craindre que ce foible hommage ne soit rejeté, & qu'elle ne me rende le plus malheureux de tous les hommes ! Il est si doux, repris-je en souriant, d'emporter le prix glorieux que vous m'offrez, que vous ne devez pas appréhender d'être rebuté. Si je suis assez heureux pour que vous acceptiez mes vœux & mon amour, reprit Almanson, je vous jure, ma princesse, que jamais Chevalier n'aura aimé plus constamment, & que je n'emploierai tous les momens de ma vie qu'à vous marquer ma reconnoissance. Ne pas rebuter vos hommages, lui dis-je d'un air plus sérieux, n'est pas accepter votre amour; les princesses comme moi ne peuvent recevoir pour Chevalier que celui qui leur est offert par ceux qui ont droit de disposer de leur destinée; c'est à vous à mériter leur choix, sans attendre de moi qu'une obéissance aveugle, pour ce qu'ils voudront m'ordonner. Je vous demande pardon, Madame, me dit Almanson, d'avoir expliqué trop favorablement vos paroles; je devois savoir qu'un aveu si charmant doit coûter des années de peines & de souffrances. Sei-

gneur, lui répondis-je en me levant pour aller chez la reine, qui venoit de m'envoyer dire de l'aller trouver, vous dire que vous obligiez le roi mon père de m'ordonner de vous écouter, c'eſt vous dire qee l'on ſeroit bien aiſe d'en avoir la permiſſion; & ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous rendre heureux, c'eſt du moins tout ce que je puis faire pour vous.

J'étois ſi proche de l'appartement de la reine, quand j'achevai de parler, qu'Almanſon ne put me répondre que par une profonde révérence qu'il me fit en me quittant la main. J'entrai dans le cabinet de la reine, avec une émotion ſur le viſage, qu'elle auroit aiſément remarquée; mais la nouvelle qu'elle avoit à m'apprendre, lui faiſoit trop de peine, pour lui permettre de m'examiner. Zamée, me dit-elle, le roi, malgré tout ce que je lui ai pu dire, m'ordonne de vous diſpoſer à épouſer le prince de Maroc dans huit jours: il lui a donné ſa parole, & tout ſe diſpoſe pour achever ce funeſte mariage.

Vous jugez bien, généreux Chevalier, que ſi j'avois appréhendé cet hymen quand je n'avois qu'une averſion ſans fondement, quel déſeſpoir il me cauſa dans un temps

où mon cœur ne pouvoit trouver qu'Almanſon digne de ma tendreſſe. Je ne cachai point ma douleur à la reine ma mère: elle me donna des ſoupirs; mais elle me dit qu'elle ne pouvoit rien ſur l'eſprit de Zamut, & qu'il falloit me réſoudre à obéir. Après ces cruelles paroles, je me retirai dans ma chambre, d'où j'envoyai Adelinde dire au prince de Tune ce que je venois d'apprendre, & qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos pour me conſerver à ſon amour: ce Chevalier, outré de colère, fut trouver le roi mon père, & lui avoua la forte paſſion qu'il avoit pour moi: Zamut le reçut très-bien; mais il lui dit que ſa parole étant donnée à Zoroaſtre, il ne pouvoit recevoir l'honneur qu'il vouloit me faire. Ce fut un redoublement de douleur pour mon cœur, qui fut bien ſenſible quand Adelinde vint me dire cette cruelle réponſe: je paſſai toute la nuit à me plaindre, & le matin j'appris que le prince de Tune ayant fait appeler ſon rival, après un combat long & ſanglant, avoit bleſſé dangereuſement Zoroaſtre, & l'avoit déſarmé; qu'il étoit auſſi un peu bleſſé à l'épaule, & qu'il s'étoit éloigné de Fez de quelques ſtades; que le roi mon père faiſoit panſer le

prince de Maroc avec un ſoin extrême; qu'il étoit dans une colère effroyable contre Almanſon, & qu'il lui avoit envoyé défendre de paroître jamais à ſa cour.

De ſi triſtes nouvelles me firent tomber preſque ſans vie, dans les bras de mes femmes. La reine étant avertie de cet accident, courut auprès de moi; & par ſes pleurs, & par ſes cris, me fit ouvrir les yeux; mais ce fut pour me voir dans un état ſi digne de pitié, qu'elle étoit inconſolable. Zamut vint dans ma chambre; & me trouvant toute en larmes: Je veux croire, me dit-il, que les bleſſures de Zoroaſtre cauſent votre douleur, ne pouvant m'imaginer que vous ſoyez aſſez peu inſtruite de votre devoir & de mes volontés, pour donner des pleurs au prince de Tune. Les dieux nous rendront le prince de Maroc, & je veux vous le faire épouſer avant qu'il ſorte de mon royaume, pour le punir du chagrin que nous cauſe ſa fatale valeur. Le roi me quitta après ces cruelles paroles, & la reine paſſa le reſte du jour à me conſoler.

Le ſoir elle envoya ſecrètement ſavoir des nouvelles du prince Almanſon, & je lui fis faire dès complimens. Ce prince,

charmé des bontés de la reine, lui écrivit, pour la ſupplier de lui permettre de venir le lendemain, déguiſé, dans le palais, ſes bleſſures étant très-legères: la reine lui accorda cette grâce, dans le deſſein de le perſuader de quitter le royaume de Fez, de peur que le perfide Zoroaſtre ne le fît aſſaſſiner.

Almanſon ne manqua pas de venir à l'heure qu'on lui avoit marquée; nous lui apprîmes (après avoir donné un quart d'heure aux plaintes que notre ſort nous arrachoit), qu'un enchanteur, des amis du prince de Maroc, l'avoit entièrement guéri de ſes bleſſures; mais que le roi craignant un ſecond combat, le faiſoit garder dans le palais, juſqu'à ce qu'il m'eût épouſée; ce qui devoit ſe faire dans trois jours. La reine, ſans lui donner le temps de parler, lui dit, que s'il avoit de la conſidération pour moi, il devoit s'éloigner de Fez, & ne pas m'expoſer au chagrin mortel d'être cauſe de ſa mort. Si la princeſſe, madame, répondit Almanſon, conſent d'épouſer mon rival, je ferai ce que vous me conſeillez, non pour conſerver ma vie, mais pour l'aller finir loin de ſes yeux. Je ne conſentirai jamais d'épouſer Zoroaſtre, lui répondis-je; mais vous n'en ſerez pas plus heureux, puiſ-

que je ne puis me donner à vous ſans l'aveu du roi mon père & de la reine. Mais ſi Zamut, me dit-il, vous force d'achever votre mariage, quel moyen aurez-vous pour vous en défendre? La mort, m'écriai-je, ſi mes pleurs ne peuvent le toucher. Ah! madame, dit-il à la reine en ſe jetant à ſes pieds, que de maux vous pouvez empêcher, ſi vous voulez me permettre d'enlever cette charmante princeſſe! Je vous promets, foi de chevalier, de lui mettre la couronne de Tune ſur la tête, dès que nous y ſerons arrivés, & d'avoir toute ma vie une obéiſſance aveugle pour vos ordres. La reine, étonnée d'une propoſition ſi hardie, le refuſa avec colère; mais à la fin elle ſe laiſſa toucher à nos larmes. Almanſon penſa mourir de joie à cet heureux changement de ſa fortune; & après avoir proteſté à la reine qu'elle n'auroit jamais lieu de ſe repentir de ſes bontés, il ſe retira pour donner ordre à ſon départ.

Le lendemain, à l'heure marquée, il me vint prendre, & ce ne fut pas ſans une vive douleur, que je me ſéparai d'une ſi bonne princeſſe: mais l'amour l'emportant ſur la nature, je ſuivis Almanſon, avec la ſeule Adelinde. A la porte du palais, nous trou-

vâmes un écuyer du prince, qui nous tenoit des chevaux prêts; nous montâmes dessus, & nous sortîmes de Fez & du royaume, sans avanture; mais un jour, passant dans une sombre forêt, nous entendîmes quelqu'un qui se plaîgnoit dans l'épaisseur du bois. Almanson poussa son cheval de ce côté-là, & vit une femme assez belle, qui paroissoit très-affligée: Généreux chevalier, lui dit-elle dès qu'elle l'apperçut, venez délivrer une princesse des mains d'un géant monstreux, qui la captive à un stade d'ici, dans un château où elle souffre des tourmens insupportables; les dieux ont réservé cette terrible aventure à votre bras; & la fée des Grandeurs me l'a prédit. J'arrivai, comme cette femme achevoit de parler, & je fis ce que je pus pour détourner Almanson de cette entreprise; mais l'envie de remporter cette victoire l'emporta sur mes prières; il me pria de l'attendre un moment, & partit avec cette femme.

Je le suivis malgré lui, & je vis que, dès qu'il fut sur les fossés de ce château, le pont s'abaissa, la porte s'ouvrit, & ce malheureux prince étant entré avec l'inconnue, le château se referma. Jamais douleur ne fut égale à la mienne, quand je ne vis

plus Almanſon ; je l'appelai vainement tout le reſte du jour & de la nuit ; mes cris ni mes larmes n'étoient point écoutés : les prières d'Adelinde & de l'écuyer de mon cher prince auroient été inutiles pour m'arracher de ce lieu fatal ; mais à la pointe du jour un chevalier parut à côté de moi, qui me dit, que je ne trouverois de fin aux malheurs d'Almanſon & des miens que ſur les bords du Tage, & diſparut après ces paroles. Je ſuivis ſes ordres, je quittai ce funeſte château, où je laiſſai tout ce qui pouvoit me faire aimer la vie, pour venir ſur les bords de ce fleuve. Il y a un an que j'y demeure, ſans avoir vu l'exécution des promeſſes de l'inconnu. Faſſe le ciel ! génereux chevalier, que ce ſoit à vous à qui cette aventure ſoit réſervée.

Qu'elle me la ſoit ou non, reprit Elmedor, dès que la princeſſe eut achevé de parler, je ne laiſſerai pas de la tenter, dès que vous m'ordonnerez de partir : trop heureux charmante Zamée, ſi je puis vous rendre un prince ſi accompli, & qui mérite ſi bien votre tendreſſe ! Dès que le jour paroîtra, reprit la princeſſe de Fez, je vous conduirai au ſéjour qu'habite le malheureux Almanſon ; mais comme la nuit n'eſt pas

encore avancée, allons prendre un léger répas, & quelques heures de repos dans une cabane dont j'ai fait mon palais, depuis que j'ai perdu mon cher prince. Elmedor n'osa refuser Zamée; & pour la première fois, depuis la mort d'Alzayde, il se coucha dans un lit. Il n'y fut pas tranquille, ses mortelles douleurs le tinrent éveillé jusqu'à l'aurore. Honteux qu'elle le trouvât au lit, il se leva; puis s'étant fait armer, & ayant su que la princesse Zamée étoit prête, il fut l'aider à monter à cheval. Ils marchèrent tout le jour sans se reposer; mais leurs chevaux ne pouvant fournir à leur impatience, ils s'arrêtèrent dans une prairie arrosée d'un ruisseau, qui faisoit un murmure agréable. Ils n'y eurent pas resté une heure, qu'ils apperçurent un chevalier, que Zamée reconnut pour Zoroastre; la frayeur de retomber dans ses mains lui fit jeter un cri si perçant, qu'Elmedor lui en demanda la cause; & la princesse lui ayant nommé le chevalier terrible, il remonta à cheval, & prenant son casque & sa lance des mains de son écuyer, il fut au-devant du prince de Maroc, comme il venoit de reconnoître la belle Zamée. Chevalier, lui dit Elmedor, je viens d'apprendre que tu es indigne de porter ce nom,

puiſque tu te ſers de la force pour poſſéder une princeſſe qui ne t'aime point. Et qui es-tu, lui répondit fièrement Zoroaſtre, qui prends le parti d'une infidelle, que je ne cherche qu'afin de la punir de ſes crimes ? Si je ſuis vainqueur je te l'apprendrai, reprit le prince de Grenade; mais ne perdons point un temps précieux en diſcours inutiles. En diſant cela, Elmedor lui porta un coup de lance, qui ne fit que l'ébranler dans les arçons ; & celle de Zoroaſtre s'étant rompue contre la cotte d'arme de ſon ennemi, ils commencèrent à faire briller leurs funeſtes épées. Zamée, tremblante pour ſon défenſeur, faiſoit des vœux au ciel pour qu'il ne pérît point dans ce combat. Elle fut bientôt hors de crainte. Zoroaſtre, percé de coups, tomba aux pieds de l'invincible chevalier de la funeſte épée. Zamée courut au prince, & lui demanda s'il n'étoit point bleſſé ; & voyant couler ſon ſang d'une plaie qu'il avoit au bras droit, elle l'arrêta de ſes belles mains : & ce qu'elle venoit de lui voir faire lui fit eſpérer qu'il délivreroit bientôt ſon cher Almanſon.

On laiſſa le ſoin à l'écuyer du prince de Maroc du corps de ſon maître ; & la princeſſe, avant de partir, voulut apprendre

des nouvelles de la reine ſa mère, & ce que le roi ſon père diſoit de ſa fuite.

Quand on ſut votre départ, madame, lui dit l'écuyer, le roi ne doutant point que la reine ne fût de votre intelligence, par l'averſion qu'elle avoit toujours eue pour le prince mon maître, la fit priſonnière dans ſon appartement, & la maltraita beaucoup pour lui faire dire où vous étiez allée avec le prince de Tune. Mais cette vertueuſe princeſſe voyant qu'elle ne pouvoit cacher que vous n'euſſiez ſuivi Almanſon, & ayant peur que l'on envoyât ſur vos traces, dit que vous étiez allée chercher un aſyle chez la reine de Grenade votre tante. Zamut la crut, & envoya ſur le chemin de Grenade pour vous ramener à Fez, où il vous deſtinoit les tourmens les plus cruels. Zoroaſtre, au déſeſpoir de votre fuite, partit de Fez ſans attendre le retour de ceux que l'on avoit envoyés après vous; & depuis un an nous avons parcouru toutes les Eſpagnes plus d'une fois; enfin, ſon mauvais deſtin l'a conduit dans cette prairie, où cet invincible chevalier vient de lui faire trouver la fin de ſes malheurs.

La princeſſe de Fez n'entendit pas, ſans verſer des larmes, les chagrins qu'elle cau-

ſoit à la reine ſa mère ; mais le prince l'ayant aſſurée qu'il la remettroit bientôt en état de la revoir avec ſon cher Almanſon, elle remonta à cheval & commença à marcher. L'agitation du cheval fit ſaigner la bleſſure d'Elmedor ; Zamée étancha ſon ſang avec une herbe qu'elle appliqua ſur la plaie, & le contraignit de s'arrêter dans un bourg qu'ils rencontrèrent ſur leur chemin. L'écuyer du prince y fut chercher un chirurgien, qui, après avoir viſité ſa bleſſure, lui dit, qu'il faloit garder le lit au moins trois jours, quoique la plaie fût fort légère : la princeſſe eut toutes les peines du monde d'obtenir du chevalier qu'il prit ce peu de repos, & le voulant laiſſer mettre au lit, elle ſe retira dans une autre chambre, où elle paſſa la nuit. Le lendemain, ayant ſu que le prince dormoit d'un ſommeil tranquille, elle ne ſortit de ſa chambre que quand elle apprit qu'il étoit éveillé, & s'étant informée de l'état de ſa ſanté ; elle n'eſt que trop bonne pour un malheureux, madame, lui dit-il ; & Alzayde me l'eſt venu reprocher dans ce moment de ſommeil, que la perte du ſang que j'ai faite m'a cauſé. Je l'ai vue cette admirable perſonne, dans une chambre du château où eſt Almanſon, à ce qu'il m'a paru

paru dans mon ſonge, couverte d'un voile de gaze noire, me reprocher le peu de ſoin que j'avois de la retirer du tombeau, & de la venger. J'ai voulu me jeter à ſes pieds, & lui dire que le ſerment que j'avois fait de punir ſes ennemis, m'empêchoit de la ſuivre, & que je n'avois pas perdu un moment pour les chercher; mais l'effort que j'ai fait pour embraſſer ſes genoux m'a réveillé. Ce ſonge, reprit la princeſſe de Fez, me paroit myſtérieux: Alzayde n'eſt point morte, elle habite ſans doute la même priſon que mon cher prince. Ah! madame, lui dit Elmedor en verſant quelques larmes, je ne puis douter de Talmut mon écuyer, qui l'a vue expirante, & qui m'a annoncé ſes dernières volontés. Si je ſavois votre hiſtoire, reprit la princeſſe, & que vous euſſiez la même confiance en moi que j'ai eue en vous, je vous parlerois avec plus d'aſſurance, & Talmut pourroit m'en faire le récit, pendant que l'on panſeroit votre bleſſure. Elmedor ne put refuſer à Zamée ce qu'elle lui demandoit; & le chirurgien étant entré, elle ſortit avec l'écuyer & Adelinde, ordonnant à celui d'Almanſon de ne point quitter le prince. Elle fut dans un petit bois, qui étoit derrière la maiſon;

& ayant cherché un endroit où elle fût à l'abri du ſoleil, elle s'aſſit ſur l'herbe, & Talmut s'étant mis à ſes pieds avec Adelinde, il commença l'hiſtoire de ſon maître en ces termes.

---

# HISTOIRE

## *DU PRINCE ELMEDOR DE GRENADE, & de la princeſſe Alzayde.*

VOUS ſavez ſans doute, madame, dit Talmut, que mon maître eſt fils du roi de Grenade & de la reine Ermendine, dont la beauté & la vertu font les délices de la cour de Grenade. Le prince fut nommé Elmedor, & depuis, par ſes glorieux exploits, le chevalier de la funeſte épée : il commença d'être connu ſous ce nom à la guerre que le roi ſon père eut contre les Maures Caſtillans, où il fit des choſes ſi au-deſſus de la valeur ordinaire, qu'il fut regardé comme l'auteur de la paix que ces peuples furent contraints de nous demander.

Après cette victoire, il demanda permiſſion au roi ſon père d'aller voyager inconnu dans toutes les Eſpagnes; le roi la

lui accorda, mais la reine, qui l'aimoit avec tendresse, s'y opposa fortement, parce qu'un magicien de ses amis, nommé Zamat, lui avoit dit que le prince courroit de grands dangers dans ce voyage; mais pour l'en garantir, il donna à la reine une bague enchantée, qui avoit le pouvoir de détruire tous les enchantemens, quand on mettoit a pointe d'un cœur de rubis, qui y étoit enchassé, en haut. La reine voyant qu'elle ne pouvoit empêcher son fils de partir, lui donna la bague, & lui fit promettre de la porter toujours de la manière que l'enchanteur lui disoit. Elmedor le lui promit, & sortit de Grenade, suivi de moi seulement. Après avoir passé un an à voir toutes les cours, nous arrivâmes à Léon, le jour d'une course de chevaux, dont la princesse Alzayde, fille du roi de Léon, donnoit le prix, qui étoit une épée garnie de rubis d'un fort grand prix; mon prince l'emporta avec une adresse qui lui attira les regards de toute la cour; & il fut le prendre des mains de la charmante Alzayde. Si je ne vous avois pas vue, madame, continua l'écuyer, je dirois que la princesse de Léon étoit la plus belle personne de toutes les Espagnes: jamais tant de majesté n'a été

accompagnée de tant de douceur. Ses cheveux, qui étoient d'un brun argenté, donnoient un éclat ſurprenant à ſon teint, dont les couleurs vives & ſéparées ne pouvoient céder qu'au brillant de ſes yeux; enfin, tous les charmes de la beauté ſe trouvoient répandus dans toute ſa perſonne.

Elmedor, enchanté de tant d'attraits, demeura quelque temps hors de lui-même; & ſi le roi, à qui l'on avoit dit ſon nom, ne l'eût obligé de répondre au compliment qu'il lui fit, de longtemps il ne ſeroit ſorti de la douce rêverie qui l'occupoit.

Les courſes finies, l'on retourna au palais; & le roi ayant contraint mon prince de prendre un appartement auprès du ſien, il y fut changer d'habit, & revint paſſer la ſoirée chez la reine, où il eut le bonheur d'entretenir la princeſſe plus de deux heures. Que de grâces nouvelles il découvrit dans cette converſation! Son eſprit ſurpaſſoit encore ſa beauté, & une douceur accompagnée d'une ſévère modeſtie régnoit dans toutes ſes actions, qui, en inſpirant un violent amour, défendoit de s'en plaindre. Elmedor ne reſſentit que trop ce pouvoir tyrannique, & il ſe retira à ſon appartement le plus amoureux de tous les hommes.

Tous les jours ſuivans ne ſervirent qu'à redoubler ſes chaînes, & à les rendre plus fortes que la mort ; le temps ne nous l'a que trop fait connoître.

J'ai ſu d'une fille de la princeſſe, nommée Sanchée, pour qui j'ai eu quelque paſſion, que cette admirable perſonne ſentit pour le prince un tendre penchant, qu'elle combattit en vain, & que, quelque ſévère que fût ſa vertu, elle ne fut point fâchée de voir que ſes beaux yeux en avoient fait la conquête ; mais elle cachoit ſi bien ſes ſentimens, qu'Elmedor ne lui voyant qu'une civilité modeſte, doutoit ſi elle connoiſſoit qu'il l'adoroit. Divine Alzayde, diſoit-il quelquefois tout bas en la regardant, eſt-il poſſible que mes ſoupirs & mes regards languiſſans ne vous apprennent pas que je ſuis le plus amoureux de tous ceux qui vous ſervent ? un feu ſi pur pourroit-il vous offenſer ? Dans ces momens il étoit prêt de lui déclarer ſon amour ; mais le reſpect & la crainte d'être banni par cette aimable princeſſe le retenoit. Dans ce temps-là, le prince des Aſturies déclara la guerre au roi de Léon ; ce prince, pour n'être point ſurpris par ſon ennemi, aſſembla ſes troupes, & s'étant mis à leur tête, marcha

ſur la frontière avec Elmedor, qui voulut l'accompagner. Il ne put prendre congé de la princeſſe qu'en préſence de la reine. Elle avoit craint de n'être pas maîtreſſe de lui cacher le chagrin qu'elle avoit de le voir partir pour une guerre qui devoit être ſanglante. Il fut vivement touché de ne pouvoir lui dire que ce n'étoit que pour lui marquer que tous ſes jours lui étoient conſacrés, qu'il alloit combattre les ennemis du roi ſon père. Quand nous fûmes au rendez-vous de l'armée, le roi de Léon voulut en donner le commandement ſous lui au prince de Grenade; mais il le refuſa, en lui diſant qu'il ne vouloit que l'honneur de combattre à ſes côtés.

Nous fûmes quelque temps ſans trouver l'occaſion favorable de donner la bataille; mais enfin le prince des Aſturies, qui étoit plus fort que nous, nous la préſenta; elle fut terrible pour les deux partis, & la victoire ſembloit ſe déclarer pour les ennemis; mais mon prince fit changer le combat de face, en donnant la mort au prince des Aſturies. Ses troupes, au lieu de chercher à le venger, ne ſongèrent qu'à fuir, & laiſsèrent le champ de bataille couvert de mourans & de morts.

La campagne finit par cette victoire, les ennemis se retirèrent sur leur frontière ; & le roi, après avoir donné mille louanges à mon maître, s'en retourna à Léon.

La reine & la princesse vinrent au-devant de nous. Tous les chemins étoient pleins de peuple, qui disoit tout haut, que pour voir le roi de Léon, maître d'une partie des Espagnes, il falloit unir le prince de Grenade & la princesse Alzayde. Elmedor trouvant l'occasion favorable pour parler de son amour, s'approcha du chariot d'Alzayde, qui n'avoit avec elle que Sanchée. Madame, lui dit-il, les dieux quelquefois s'expliquent par la bouche des peuples. Oserois-je prétendre que cet oracle ne feroit pas le malheur de la divine Alzayde ? Mon cœur, que ses premiers regards ont enflammé de la plus respectueuse passion qu'ils feront jamais naître, n'attend depuis ce fatal moment, pour se faire connoître, qu'il le puisse sans vous déplaire ; c'est à vous, charmante princesse, de condamner mon amour à un silence éternel, ou de me permettre de me dire votre chevalier. Seigneur, reprit Alzayde en rougissant, si les dieux veulent unir la couronne de Léon à celle de Grenade, en vain je voudrois l'empêcher ; mais souffrez

que j'attende qu'ils s'expliquent par des voix moins tumultueuſes : laiſſez - moi douter juſqu'à ce moment de leurs profonds décrets, & ne me contraignez pas d'oublier que nous vous devons la victoire, pour ne me ſouvenir que de l'offenſe que vous me faites, en me parlant d'un amour que je ne dois écouter que par les ordres du roi & de la reine ma mère. S'il ne falloit que les ordres de ces perſonnes ſacrées, lui répondit le prince, j'aurois lieu de croire qu'ils ne me ſeroient pas contraires. Mais ſi, comme je n'en puis douter, madame, j'ai le malheur de vous déplaire, je ſaurai punir ce cœur téméraire, trop rempli d'un feu coupable, puiſqu'il eſt déſavoué de celle qui l'a fait naître. Le roi, qui s'approcha du chariot d'Alzayde, l'empêcha de répondre à Elmedor ; mais quelque contrainte qu'elle ſe fît pour cacher le tendre penchant qu'elle avoit pour lui, elle lui fit ſigne de ſe retirer, avec un regard ſi tendre, qu'il oublia ce qu'elle lui avoit dit de trop ſévère.

Depuis ce jour, Elmedor commença d'eſpérer de n'être pas indifférent à la princeſſe. Il redoubla ſes ſoins & ſon amour, avec un reſpect ſi touchant, que la belle Alzayde lui avoua que, ſi le roi ſon pére

approuvoit sa passion, elle ne lui seroit pas contraire.

Dans ce temps-là, madame, continua l'écuyer, le cartel du prince de Maroc fut apporté mla cour; & mon maître demanda la permission au roi & à la princesse d'aller combattre, pour soutenir ses charmes. Alzayde le refusa, par une modestie qui la rendoit encore plus digne du soin qu'Elmedor vouloit prendre de lui faire remporter la victoire; mais le roi, qui l'aimoit avec tendresse, & qui n'étoit point fâché de l'attachement que le prince de Grenade avoit pour sa fille, lui permit de combattre, & de se dire son chevalier, & obligea la princesse de lui donner une écharpe qu'elle portoit ce jour-là, pour attacher l'épée qu'elle lui avoit donnée à la course de chevaux, quand nous arrivâmes à Léon. La princesse obéit avec une rougeur si obligeante, que mon prince crut, qu'avec ces marques de son bonheur, il vaincroit Zoroastre & tous les chevaliers de la terre; & prenant congé du roi, de la reine & d'Alzayde, nous prîmes le chemin de Fez.

Nous marchâmes les premières journées de notre voyage sans aventures; mais étant arrivés sur le bord d'une rivière, qu'il falloit

passer pour entrer dans l'Afrique, nous attendîmes quelque temps des bateaux de pêcheurs, qui pêchoient dans cet endroit; enfin nous en vîmes aborder un, & Elmedor lui ayant dit qu'il avoit affaire de l'autre côté du fleuve, nous entrâmes dans son bateau. Mais, madame, nous n'eûmes pas pris le courant de l'eau, que nous tombâmes dans un assoupissement, dont nous ne pûmes nous garantir.

' A notre réveil, nous nous trouvâmes dans un palais magnifique, bâti dans une isle de la mer d'Afrique. Tout ce que l'on peut souhaiter pour rendre un lieu enchanté, se trouvoit dans celui-là, soit pour la grandeur des bâtimens, la somptuosité des meubles, ou la beauté des jardins, & la quantité des jets d'eau, qui, par des figures différentes, remplissoient des canaux de marbre & de porphyre. Les bois, par leur aimable fraîcheur, mettoient à couvert du soleil; les allées de jasmins, d'orangers & de grenadiers, où des oiseaux de mille plumages différens faisoient un concert qui enchantoit cœur & les oreilles; enfin un printemps éternel, qui régnoit toujours dans cet aimable séjour, le rendoit celui des dieux. Elmedor fut surpris de se voir dans un si beau palais;

& il étoit dans cette première ſurpriſe que cauſent les choſes extraordinaires, quand il vit entrer une jeune & belle perſonne, ſuivie de pluſieurs nymphes, toutes plus aimables les unes que les autres. Elmedor, lui dit la dame, les dieux, à qui la vie des héros comme vous eſt chère, m'ont fait connoître que le tournois de Fez vous devoit être fatal. Ne me veuillez point de mal de vous avoir éloigné de ce lieu funeſte à vos jours. L'on ne peut diſputer le prix de la beauté à la belle Alzayde, & le carrel de Zoroaſtre ne détruira point ſes charmes. Dès que le temps de ce dangereux divertiſſement ſera paſſé, le même bateau qui vous a conduit dans ce palais, vous ramènera par un chemin beaucoup plus court auprès de la charmante princeſſe de Léon, ſi vous ne trouvez rien ici qui puiſſe vous arrêter. Rien ne peut m'arrêter loin de ma princeſſe, interrompit le prince emporté par ſa paſſion; & quoique je voie ici tout ce que la nature a de plus parfait, les dieux m'auroient fait plus de plaiſir de me laiſſer mourir en combattant, pour ſoutenir les charmes de la divine Alzayde, que de me faire languir loin de ſes beaux yeux. Le temps, reprit la dame, en lui préſen-

tant la main pour deſcendre dans les jardins ; vous fera peut-être changer de ſentiment.

Après avoir fait quelques tours dans un parterre où ſe voyoient les plus belles ſtatues du monde, elle lui propoſa de courre contre une de ſes nymphes, dans une grande allée d'orangers ; lui diſant que tous les chevaliers que la fortune conduiſoit ſur ſes terres, étoient obligés d'eſſayer leur légèreté avec Liriope, (c'étoit ainſi que la nymphe ſe nommoit.) Elmedor ne voulut pas ſe diſpenſer de cette badine coutume, dont il ne ſavoit pas le myſtère. Il partit en même temps que la nymphe, & fut à la fin de l'allée plus de vingt pas avant elle ; mais il ſe trouva ſi échauffé de l'exercice qu'il venoit de faire, qu'il but beaucoup de l'eau d'une fontaine qui ſervoit de but aux coureurs, quoique ſa couleur fut noirâtre & très-déſagréable au goût. Il n'eut pas avalée de cette eau, qu'il crut n'être jamais ſorti de ces lieux depuis qu'il voyoit la lumière. Alzayde ſe trouva effacée de ſon cœur ; & ſa paſſion n'étant pas moins forte, ſans ſe ſouvenir de celle qui l'avoit fait naître, il crut que la fée Déſirée en étoit l'objet ; & s'approchant avec empreſſement, il reçut les complimens qu'elle lui fit d'avoir vaincu

Liriope, avec un air ſi tendre, qu'elle s'applaudit en elle-même d'avoir bien réuſſi.

La nuit étant venue, nous retournâmes au palais, où l'on ſervit un ſouper délicieux. Après être ſorti de table, l'on paſſa la ſoirée à écouter un concert charmant; & l'heure de ſe retirer étant venue, l'on conduiſit le prince dans ſon appartement, où, ſans ſonger à la belle Alzayde, il dormit tranquillement toute la nuit.

J'ai ſu depuis, que la fontaine enchantée qui avoit fait un ſi prodigieux changement ans Elmedor, tiroit ſa ſource du fleuve Styx; & que la fée, par un charme extraordinaire, avoit ajouté à ſa vertu naturelle celle de ſe rendre l'objet de l'amour du chevalier. Je ſus encore par une de ſes nymphes, qui eut quelque bonté pour moi, que Déſirée ayant un jour paſſé à Léon, pour aller cueillir des herbes ſur les montagnes qui entourent ce royaume, avoit vu le prince de Grenade; qu'elle avoit conçu pour lui une tendreſſe ſi violente, qu'elle avoit réſolu de l'attirer dans ſon isle; que l'occaſion du tournois lui avoit paru favorable; & qu'elle nous avoit envoyé ce bateau fatal, qui nous avoit conduits dans ſon palais.

Cependant le prince, charmé des bontés de la fée, paſſoit les plus heureux momens du monde. Rien ne s'oppoſoit à ſes déſirs, tout le prévenoit, & la fée, par mille divertiſſemens nouveaux, l'amuſoit agréablement. Tantôt, dans de petits chars d'ébène traînés par des licornes plus blanches que la neige, ces deux amans accompagnés de nymphes parées d'habits galans alloient ſe promener ſur le bord de la mer, & les poiſſons de ce terrible élément venoient ſe rendre dans les filets que le prince leur tendoit, forcés d'obéir aux enchantemens de Déſirée. D'autres fois, montés ſur des chevaux dont la légèreté égaloit celle des daims, ils couroient après les bêtes les plus cruelles, qui, ſans pouvoir éviter le trait fatal qu'Elmedor leur lançoit, venoient tomber à ſes pieds. Enfin, goûtant des plaiſirs plus tranquilles, ils s'amuſoient à voir danſer les nymphes & les faunes ſur une herbe fraîche & parſemée de fleurs; mais plus ſouvent encore, contens de s'expliquer leur tendreſſe, ſans autres témoins que leur amour, ils paſſoient les journées entières dans les endroits du bois les plus ſombres & les plus reculés du commerce des hommes.

Un jour que le prince, impatient de voir

ſa belle fée, qu'il n'avoit point trouvée dans ſon appartement, fut la chercher dans un cabinet de myrthe, où elle alloit ſouvent, il fut abordé par un homme qui avoit un air ſi majeſtueux, qu'il lui imprima du reſpect & de la crainte. Que fais-tu, malheureux Elmedor, lui dit cet inconnu? Tu languis dans une molle oiſiveté, pendant que le cruel Aſmonade, ayant conquis le royaume de Léon, tient ta princeſſe captive. Ne te ſouvient-il plus de l'amour que tu as juré à la divine Alzayde? Vois ſi ta fée a rien qui approche de ſa beauté. En diſant ces paroles, il lui donna ſon portrait; & Elmedor, honteux de ces reproches, & frappé de ces traits, qu'il avoit ſi long-temps adorés, demeura quelque temps hors de lui-même. Sors de l'enchantement qui te rend eſclave, continua l'inconnu. Pourquoi as-tu oublié de te ſervir de la bague que la reine ta mère te donna en ſortant de Grenade? mets-la du côté qu'elle porte ſa fatalité, & tu verras ſa divine vertu.

Elmedor s'étant reconnu au diſcours que faiſoit l'enchanteur Zamat, regarda à ſon doigt, & vit que ſon anneau avoit la pointe en bas. Il ſuivit le conſeil de ce ſage magicien, & ſe retrouva tel qu'il étoit à Léon.

Il rougit de colère des momens qu'il avoit donnés à la fée Défirée ; & voulant demander à Zamat comment il feroit pour fortir de cette isle, il ne le trouva plus. Preffé d'aller fecourir fa princeffe, il courut au palais, & m'ordonna de préparer fes chevaux. Comme il fut prêt de partir, la fée avertie de fon deffein vint pour l'arrêter ; mais fans être touché de fes plaintes, ni de fes pleurs, nous fortimes de fon palais & de l'isle enchantée.

Nous trouvâmes un vaiffeau dans le port, prêt à faire voile pour paffer le trajet de mer qui la féparoit de la terre ferme, & remontant à cheval, nous continuâmes notre voyage. Un matin, comme nous fortions d'une fombre forêt, nous vîmes venir à nous un chevalier armé de toutes pièces, monté fur un fuperbe courfier, qui vint aborder le prince. Elmedor, lui dit-il, je fuis le chevalier vengeur des infidélités : celle que tu as faite à la fée Défirée ne peut fe réparer que par ta mort. Je fuis fon frère, auffi fávant qu'elle dans les enchantemens ; mais me croyant affez fort par ma valeur pour te faire répentir du tort que tu lui as fait, je ne veux me fervir que de mon épée. Voyons donc fi elle eft

aussi dangereuse que tes charmes, reprit Elmedor en tirant la sienne, & si je saurai trouver aussi bien l'endroit mortel des enchanteurs, que celui des autres chevaliers. En disant ces paroles, il fit faire un demi tour à son cheval, & vint fondre sur le chevalier avec une valeur étonnante; leur combat fut terrible, & le prince voyant couler son sang avec abondance, redoubla sa fureur, & jeta par terre son ennemi; puis, lui mettant le pied sur la gorge: avoue, lui dit-il, que tes enchantemens t'auroient mieux servi que ton épée. J'avouerai, dit le chevalier, que tu es plus heureux que moi, & que ma vie est dans tes mains. Va, lui dit Elmedor, je te la donne, pour m'acquitter de ce que je dois à Désirée; & l'aidant à se relever & à monter à cheval, il le laissa plein de honte & de dépit. Cependant nous fûmes contraints de nous arrêter aux premières habitations que nous trouvâmes, pour étancher le sang des blessures du prince; & le faisant mettre au lit, malgré l'envie qu'il avoit de voir la princesse, je fus chercher un chirurgien, qui me dit que ses plaies étoient très-dangereuses. Je vous avoue, madame, que cette nouvelle me toucha sensiblement; mais les dieux, qui

réſervoient ce malheureux prince à de plus mortels chagrins que la mort, nous donnèrent un ſecours auquel je ne m'attendois pas.

Pendant que l'on ſondoit les bleſſures d'Elmedor, le maître de la cabane arriva : il s'approcha de mon cher prince, & ayant vu l'état des plaies, il ſortit, & revenant un moment après, ſes mains pleines d'herbes, les pila, & ayant appliqué une compreſſe, trempée dans le jus qu'il en avoit tiré, ſur ſes bleſſures, il aſſura mon maître que dans deux jours il ſeroit guéri parfaitement.

Ce que le berger avoit dit ſe trouva véritable ; le prince, après avoir récompenſé ſon hôte charitable, prit le chemin de Léon, & nous apprîmes d'un homme de qualité que nous rencontrâmes, tous les changemens qui étoient arrivés dans ce royaume pendant notre abſence.

Aſmonade, prince de l'Eſtramadure, magicien cruel & méchant, étoit devenu amoureux de la princeſſe ; il l'avoit demandée au roi, mais ce bon prince ne voulut pas lui ſacrifier ſa fille. Pour s'en venger, il vint aſſiéger Léon, & la trouvant ſans défenſe, il s'en rendit le maître, & fit mourir le roi & la reine. Pour la princeſſe, il la fit garder dans le palais, & par des ſoins & des pré-

ſens, il prétendoit lui faire oublier ſes crimes; mais cette généreuſe princeſſe, mépriſant les marques de ſon amour, comme ceux de ſa haine, paſſoit des jours bien malheureux. Nous apprîmes encore qu'Alzayde depuis quinze jours étoit tombée malade, & que le perfide Aſmonade n'en paroiſſoit pas plus alarmé. Des nouvelles ſi triſtes firent un effet ſi terrible ſur le cœur d'Elmedor, qu'il tomba évanoui: ſes plaies ſe rouvrirent avec une groſſe fièvre, qui le mit au bord du tombeau. L'inquiétude qu'il avoit du mal de ſa princeſſe m'obligea d'aller à Léon. Je trouvai le palais plein de confuſion: les portes n'en étoient plus gardées, & je montai à l'appartement d'Alzayde, ſans que perſonne me reconnût. J'entrai dans ſa chambre; mais, dieux! dans quel état la trouvai-je? les couleurs de la mort étoient peintes ſur ſon viſage: ſes yeux à demi fermés, & ſa bouche entr'ouverte, paroiſſoient ne plus donner de marque de vie: je fus percé d'une ſi vive douleur, que je pouſſai un cri dont je ne fus pas maître. Sanchée, qui étoit toute en pleurs auprès de cette belle mourante, tourna la tête, & m'étant approché: Sanchée, lui dis-je, ne me reconnoiſſez-vous plus? Ah! Tal-

mut, me dit-elle, que le prince de Grenade eſt heureux d'être mort, s'il aimoit toujours cette infortunée princeſſe! Mon prince n'eſt point mort, lui répondis-je, & il feroit ici, ſans le mal d'Alzayde, qui l'a réduit dans un très-grand danger de ſa vie. Juſte ciel! s'écria Sanchée, quelle fatalité eſt attachée à la malheureuſe maiſon de Léon! La princeſſe, continua cette fille, avoit trouvé dans ſon grand courage de quoi braver toutes les cruautés d'Aſmonade; mais elle n'a pu réſiſter à la perte d'Elmedor, que ce perfide lui a dit avoir tué dans un combat particulier. Depuis ce moment elle n'a plus eu de part à la vie : en vain je la conjure de me donner quelque ſigne qu'elle me connoît encore; je n'en puis tirer que de profonds ſoupirs. Aſmonade, tranquille dans notre déſeſpoir, nous témoigne une maligne joie, qui redouble notre douleur; mais eſſayons ſi la nouvelle que vous venez de m'annoncer, pourroit la rappeler à la vie : approchez-vous, me dit-elle encore, & parlez-lui de la part du prince. Madame, dis-je à la princeſſe, en prenant une de ſes belles mains que je preſſai pour la réveiller, Elmedor n'eſt point mort, il ne reſpire que pour vous; voulez-vous

l'abandonner? A ce nom ſi cher, Alzayde ouvrit les yeux, & les tournant de mon côté, elle chercha à me connoître. Madame, continuai-je, je ſuis Talmut, que le prince de Grenade vous envoie, pour lui faire ſavoir comment il pourra vous aſſurer de ſa très-reſpectueuſe paſſion. Talmut, me dit-elle, je n'ai plus de part à la vie; mais dites à votre maître que, comme je meurs pour lui, je veux qu'il vive pour me venger. En achevant ces paroles, qu'à peine avois-je pu entendre, elle retomba dans une foibleſſe; & Aſmonade étant entré, je me retirai. Mais je ne fus pas ſur l'eſcalier, que j'entendis crier : *la princeſſe eſt morte.* Pénétré de douleur, je retournai auprès du prince, & n'oſant lui dire la vérité, je lui dis que Alzayde ſe portoit mieux : mais connoiſſant ſur mon viſage les traces des pleurs que j'avois verſées, il ne douta point de ſon malheur.

Tout ce que la fureur peut faire dire & penſer, ce malheureux prince le dit & le penſa; & ſi je ne lui avois dit les ordres de la princeſſe mourante, il n'auroit pas ſurvécu à cette admirable perſonne. Oui! trop infortunée Alzayde, diſoit-il, vous ſerez vengée, j'en jure par tout l'amour

que j'ai pour votre chère ombre. Je ne conſerverai ma vie que juſqu'au moment que j'aurai appaiſé vos manes irritées.

Depuis qu'il eut pris cette réſolution, forcé de prendre ſoin de ſa ſanté pour mourir plutôt, il fut en état de quitter le lit au bout de quinze jours, & ayant encore donné quelque temps pour ſoutenir les fatigues du cheval, il me renvoya à Léon, pour ſavoir ce qu'on avoit fait du corps de ſa princeſſe, & où étoit Aſmonade. Je ne pus rien apprendre de ce qu'il ſouhaitoit, que du peuple, qui me dit que le tyran avoit fait emporter le corps d'Alzayde avec lui; que Sanchée ne l'avoit pas voulu quitter, & que le palais étoit fermé. Ce fut en vain que je voulus en ſavoir davantage, je fus contraint d'aller dire à Elmedor qu'Aſmonade n'étoit plus à Léon; ce fut un redoublement de chagrin pour ce prince infortuné. Mais étant réſolu de le chercher juſqu'au bout du monde, nous partîmes pour l'Eſtramadure, croyant que ce perfide, de peur que le peuple ne ſe ſoulevât à la vue du corps de leur princeſſe, étoit allé lui donner un tombeau dans une terre étrangère; mais nous ne l'y trouvâmes pas.

Depuis ce jour-là l'infortuné Elmedor a

parcouru toutes les Eſpagnes ſans trouver ſon ennemi, quelque ſoin que nous nous ſoyons donnés ; & depuis un an mon prince paſſe les nuits dans les forêts, & les jours dans les lieux où il eſpère ſatisfaire ſa vengeance.

Je ne croyois pas, dit la princeſſe Zamée, après que l'écuyer eut fini ſon hiſtoire, être ſenſible à d'autres malheurs qu'à ceux qui m'accablent ; mais ceux du prince de Grenade m'ont touché vivement. Retournons auprès de lui, pour le ſoulager par la part qu'il nous verra prendre à ſa douleur. En même-temps la princeſſe ſe leva ; & rentrant dans la chambre d'Elmedor : Seigneur, lui dit-elle, vous n'êtes pas le ſeul qui donnez des larmes à vos infortunes ; elles en ont arraché de mes yeux. Je devrois vous dire, madame, reprit le prince, que la compaſſion d'une grande princeſſe comme vous adoucit mes maux. Mais, aimable Zamée, ils ſont d'une nature à ne pouvoir être ſoulagés que par la mort. J'eſpère une fin plus heureuſe, reprit la princeſſe de Fez, depuis que j'ai ſu votre hiſtoire. Je ne doute plus que l'admirable Alzayde ne ſoit vivante. Aſmonade craignant votre preſence, & ſachant votre retour, a ſans doute enlevé la

princeſſe de Léon dans cet évanouiſſement qui la fit croire morte à votre écuyer. Le ſoin qu'il prend de ſe cacher n'en peut laiſſer douter; & comme je vous le diſois ce matin, il la tient priſonnière dans ce fatal château, d'où vous devez tirer le malheureux prince de Tune. C'eſt ce que l'enchanteur Zamat a voulu vous faire entendre par le ſonge que vous avez fait, & nous n'avons beſoin, pour finir toutes nos infortunes, que de votre ſanté & de cette merveilleuſe bague dont il vous fit préſent. Hélas! madame, reprit le prince, ſi notre bonheur n'eſt fondé que ſur ce fatal anneau, qu'il eſt incertain! Je l'ai perdu dans le combat du chevalier vengeur, & les deſtins m'ont privé de ce ſecours magique. Votre valeur, reprit la princeſſe, nous tiendra lieu de tout; ſongez ſeulement à vous guérir. Après ces paroles, Zamée craignant de le faire trop parler, ſe retira.

Le lendemain, elle fut ſe promener dans le petit bois dont j'ai parlé, accompagnée d'Adelinde & de ſon écuyer. Elle s'y promena quelque temps; mais le ſoleil l'ayant contrainte de chercher de l'ombre, elle fut s'aſſeoir au même endroit où l'écuyer d'Elmedor lui avoit conté ſon hiſtoire. Elle n'y

eut

eut pas été un moment, qu'elle entendit une personne qui parloit assez haut. J'avoue, madame, disoit cette inconnue, que l'inconstance du prince Alinzor mérite toute votre haine : mais je voudrois qu'elle fût plus modérée, & que retournant dans les Canaries..... Non, Phénice, reprit une autre personne, n'espère pas que je revoie les heureuses isles des Canaries, que je n'aie puni l'infidélité du prince de Numidie. La fée des Grandeurs m'a prédit que je trouverois la fin de mes peines dans le royaume de Grenade : nous n'en sommes pas éloignées. Je n'en partirai point que je n'aie lavé dans son sang l'injure mortelle qu'il m'a faite.

Zamée, curieuse de voir cette inconnue, dont le son de voix avoit quelque chose de touchant, se leva ; & s'avançant, elle vit deux jeunes chevaliers assis sur l'herbe. La princesse de Fez se doutant bien, par ce qu'elle venoit d'entendre, du sujet qui obligeoit cette inconnue de cacher son sexe, fut à elle les bras ouverts, charmée de sa beauté & de sa jeunesse. Charmante princesse, lui dit-elle, ne soyez point fâchée que le hasard m'ait fait connoître que je puis vous donner des preuves aussi tendres

de l'amitié que l'on ne se peut empêcher d'avoir pour vous, dès qu'on vous a vue un moment. Je suis une infortunée, continua Zamée, accoutumée à plaindre mes malheurs. Plaignons-nous ensemble pour les soulager. Quelque raison, reprit la princesse des Canaries, que j'aie d'être fâchée d'avoir été connue, je ne puis l'être d'une rencontre si heureuse, & le bonheur de coûter quelque pleurs à une personne comme vous, peut adoucir bien des maux. Mais ceux dont apparemment vous m'avez entendu plaindre, sont si outrageans, qu'il n'y a que la mort de celui qui me les fait éprouver, qui puisse les guérir. La mort d'un ennemi qui nous a été cher, reprit Zamée, & qui souvent nous l'est encore, quoique nous ne le croyions pas, n'est pas toujours un remède assuré. Mais, ma princesse, continua-t-elle, il n'est pas temps de disputer sur votre vengeance; quand quelques jours de connoissance m'auront attiré votre amitié, je pourrai vous faire convenir de ce que je vous dis. Songeons présentement à vous délasser de vos fatigues dans une petite habitation, où les blessures d'un grand prince me retiennent encore quelques jours. Quelqu'envie que la princesse des Canaries eût

de ſuivre ſa route, elle ne put réſiſter aux amitiés de la belle Zamée; ils prirent enſemble le chemin de la cabane, & rentrèrent dans la chambre du prince.

Il fut étonné de voir avec la princeſſe de Fez un chevalier d'une beauté ſi brillante. Mais la charmante Zamée lui ayant expliqué en deux mots cette aventure, il offrit à la princeſſe des Canaries ſon bras & ſon épée, pour la venger de ſon infidèle. Je n'ai beſoin que de ma main, généreux chevalier, lui dit-elle, pour le punir; & ſi un autre bras que le mien faiſoit couler ſon ſang, il me coûteroit des larmes. Je vous l'avois bien dit, madame, reprit Zamée, que cet ingrat vous étoit encore plus cher que vous ne croyez. Vous craignez de remettre votre vengeance dans des mains trop sûres; vous aimez mieux y employer les vôtres. Ne jugez point ſi mal de ma haine, répondit la princeſſe des Canaries. Si vous aviez jamais ſenti cette cruelle paſſion, vous conviendriez que le plaiſir de ſe venger ſoi-même eſt ſi ſenſible, qu'il peut coûter des larmes quand nous en ſommes privés. Je ne vois qu'un amour déguiſé dans tout ce que vous dites, ma belle princeſſe, reprit celle de Fez; & ſi ce trop heureux Alinzor paroiſſoit à vos pieds, ſes

ſoupirs & ſon repentir éteindroient plus sûrement votre colère que la perte de ſa vie. Le chirurgien du prince étant entré dans ce moment, obligea les princeſſes de paſſer dans leur chambre, où, par une converſation charmante, elles connurent ſi bien qu'elles ne pouvoient rien trouver de plus aimable qu'elles, qu'elles s'aimèrent tendrement. Et la princeſſe Zamée ayant obligé celle des Canaries à lui promettre de ne partir qu'avec elle, puiſqu'elles alloient toutes les deux en Grenade, elle la pria le lendemain de lui apprendre les infidélités d'Alinzor; & défendant qu'on vînt les interrompre, la belle Canarienne commença en ces termes,

---

# HISTOIRE

## *DE ZALMAYDE, PRINCESSE DES Canaries, & du Prince de Numidie.*

Vous ſavez déjà, madame, dit Zalmayde, que je ſuis princeſſe des Canaries, & ſelon toutes les apparences, vous n'ignorez pas qu'ayant perdu ma mère, en me donnant le jour, le prince mon père la ſuivit quel-

ques années après. Je demeurai ſous la conduite de la princeſſe Zantille, ſœur de ma mère; & pour gouverner mon état, le prince mon père avoit choiſi avant que de mourir, le prince des isles Baléares.

C'étoit un prince très-prudent, & très-propre à régir des peuples auſſi remuans que les nôtres. Mais l'amour, malheureuſement pour moi, lui fit croire que de tous les biens le plus grand, c'étoit celui d'être aimé de moi. La princeſſe Zantille ſe ſervoit de tout ſon pouvoir, & me repréſentoit ſans ceſſe que j'avois la main trop foible pour ſoutenir le ſceptre; que les Canariens accoutumés au gouvernement de Zénore, (c'étoit ainſi qu'il s'appeloit) verroient avec joie briller ma couronne ſur ſa tête.

Toutes ces raiſons étoient fort peu de mon goût. Zénore me déplaiſoit beaucoup; & la réputation qu'il avoit d'être grand enchanteur, me donnoit une averſion pour lui, que je n'ai jamais pu vaincre, quoiqu'il m'ait ſervie dans la ſuite de ma vie, d'une manière dont je lui dois avoir obligation.

La cour des Canaries étoit dans cet état, quand je voulus aller à un temple de Diane, qui étoit bâti en terre ferme. La princeſſe

Zantille ne put être du voyage. Elle se trouvoit incommodée ; & Zénore étoit allé appaiser quelque soulèvement qui s'étoit fait dans la ville de Baléare. Je m'embarquai donc avec une fille, que vous voyez avec moi, & quelques esclaves, ne voulant pas être connue dans ce petit pélerinage.

Notre navigation fut la plus heureuse du monde, & nous descendîmes à terre, sans avoir eu un moment de vent contraire. Je montai dans un chariot, pour aller jusqu'au temple. Je me promenai long-temps sous de grandes allées couvertes, qui conduisent au portique ; & l'heure des sacrifices étant arrivée, j'entrai dans le temple. Pendant les cérémonies, j'apperçus vis-à-vis de moi un chevalier d'une taille admirable, qui me regardoit avec une attention qui me fit rougir. Mais trouvant mille charmes sur son visage, & dans toute sa personne, j'eus bien autant de soin de ne le point perdre de vue, que d'écouter les hymnes que l'on chantoit en l'honneur de la déesse. Quand les sacrifices furent achevés, je sortis du temple, & mon chevalier me suivit jusques sous les allées, où je fis encore quelques tours. Cet inconnu étoit mon ombre ; je le voyois toujours à côté de moi, & ses

yeux rencontrant les miens, il en ſortit un feu ſi vif, qu'il paſſa dans mon cœur, & commença de me brûler d'une flamme qui n'auroit jamais fini, ſi celle que je fis naître dans ſon ame dans le même moment, avoit été de ces flammes veſtales, qui ne s'éteignent jamais. Cet effet de la ſympathie fut ſi extraordinaire, que le prince de Numidie (car c'étoit lui) ne put s'empêcher de m'aborder, & de me préſenter la main pour m'aider à monter dans mon chariot; & ſans ſavoir ſi je devois accepter ce ſervice d'un homme que je ne connoiſſois pas, je ne pus le refuſer.

Madame, me dit-il, il faut que je ſois bien aimé de la déeſſe qu'on adore ici, pour avoir inſpiré à ſa veſtale de n'offrir mes ſacrifices que demain, puiſqu'elle m'a fait voir, par ce retardement, la plus admirable perſonne que les dieux aient jamais formée. Cette dame n'étoit donc pas dans le temple, repris-je, ne voulant pas recevoir une louange ſi flatteuſe, n'ayant point vu de femme qui ait arrêté mes regards. C'eſt que vous ne vous voyez pas, madame, reprit le hardi Alinzor, puiſque vous ne vous connoiſſez pas dans cette belle perſonne, dont je reſſens le tyrannique empire. Seigneur,

lui dis-je, en prenant un air sérieux, les coutumes du royaume que vous habitez sont sans doute différentes des nôtres; ne pouvant croire qu'un chevalier si accompli voulut manquer au respect qu'il doit à celles de mon sexe & de mon rang. Si les loix des payens, qui nous ont donné le jour, répliqua Alinzor, dispensent de se taire auprès de l'adorable objet de sa passion, j'avouerai que les Numides, dont je suis le souverain, étant d'un tempérament ardent & passionné.... Dites aussi, fort inconstant, repris-je en riant. J'avoue, me dit Alinzor, que l'on nous donne ce terrible défaut. Mais, charmante inconnue, me dit-il, vos yeux ne peuvent donner des chaînes qui ne soient éternelles; ainsi vous ne devez pas craindre le sable mouvant de ma patrie. J'en crains plus les maximes, repris-je; & pour quelques momens que le hasard nous rassemble, oubliez-les, je vous en conjure; je ne suis point d'humeur de changer vos loix contre les nôtres; & comme chevalier, vous êtes obligé de suivre les miennes. De tout mon cœur, reprit le prince, je fais vœu dans vos belles mains de n'en avoir jamais d'autres. Commencez donc, lui répondis-je, dès cet instant, par me laisser remonter dans

mon chariot, & de vous contenter d'un quart-d'heure de connoiſſance, ſans vouloir m'accompagner plus loin. J'avoue, madame, que j'aurois été bien fâchée s'il m'avoit obéi, & qu'il me fit un très-grand plaiſir, après m'avoir miſe dans mon chariot, de ſe retrouver à la portière pour m'aider à deſcendre. Je lui en fis quelques reproches; mais ils furent ſi foibles, qu'ils ne l'empêchèrent pas de me conduire dans ma chambre. Ce fut là, que devenue plus hardie, je regardai tous ſes charmes. Si comme moi, ma belle princeſſe, vous connoiſſiez cet aimable infidelle, vous excuſeriez une conduite ſi peu régulière dans une perſonne de mon âge; & ſi des yeux noirs, brillans, bien fendus, pleins d'un feu plus dangereux que celui qui part des traits de l'amour, un front formé pour être le ſiége de la majeſté, une bouche où le blanc de ſes dents, mêlé avec l'incarnat de ſes lèvres, faiſoit le plus bel effet du monde; une taille telle qu'on la donne au vaillant Achille; un eſprit ſérieux & enjoué, régnant tour-à-tour, fait trouver dans ſa converſation une eſpèce d'enchantement, dont on ne peut ſe défendre; ſi, dis-je, tous ces charmes pouvoient ſervir d'excuſe, je ſerois ſans doute très-inno-

cente; mais rien ne peut m'excuſer, que ce mouvement ſympathique, qui, attiré par ſon ſemblable, cherche à unir les deux cœurs où il ſe trouve, d'une chaîne inévitable, malgré tous les efforts de la raiſon. C'eſt ce fatal penchant qui me força à reſter le reſte du jour, & le jour ſuivant, pour être témoin du ſacrifice qu'il faiſoit offrir à Diane; & qui nous fit retrouver le lendemain dans l'allée du temple.

Comme il avoit ſu de Phénice que je voulois partir après la cérémonie, il s'étoit armé, pour être prêt à me ſuivre. Il portoit ce jour-là une caſaque couleur de roſe, brodée argent & citron. Son caſque étoit ombragé de mille plumes de ces deux couleurs. Il avoit à ſon bras un léger bouclier, où l'on voyoit un éclair ſortir d'une nue, qui entraînoit un amour; & ces paroles: *Je nais: Je meurs.*

Dès qu'il m'apperçut, il vint à moi; & me préſentant la main pour m'aider à marcher, nous entrâmes au temple, où il eut bien plus de ſoin de me regarder, que d'implorer le ſecours de la déeſſe qu'il faiſoit invoquer. Je lui en fis quelques reproches en ſortant du ſacrifice. Madame, me répondit-il, quand je ſuis arrivé dans ce lieu, j'avois

besoin de consulter Diane; mais mon destin est bien changé depuis ce moment: c'est chez vous que je trouve mon autel & mes dieux; & vos yeux sont les oracles que je dois consulter. Ne me reprochez donc point de négliger la fille de Latone, puisque plus prompte à m'annoncer mon destin, il dépend de vous de le rendre heureux ou malheureux. Si votre destinée, lui répondis-je, dépendoit de moi, je voudrois essayer si l'on ne pourroit faire naître l'amour dans votre cœur que pour mourir. Ah! madame, s'écria-t-il en voulant effacer cette devise (ce que je l'empêchai de faire,) vous en avez fait naître un dans mon ame qui ne sera point sujet à la mort. Immortel, comme les beautés qui lui ont donné la naissance, il brûlera éternellement. Mais pour le faire vivre heureux, charmante Zalmayde, il faudroit n'être point fâchée de lui avoir donné le jour. Pour avoir la gloire de rendre un Numide fidelle, lui dis-je en riant, je veux vous accorder ce que vous me demandez: mais prenez garde, Alinzor, de me faire éprouver avant le coucher du soleil, que l'éclair a triomphé de l'amour.

Alinzor me jura cent fois que rien ne pouvoit le faire changer de sentiment. Mon

foible cœur se fiant sur des sermens aussi inconstans que le sable où il fait sa demeure, je lui laissai connoître toute la tendresse qu'il m'avoit inspirée, avant que nous fussions arrivés au port, qui devoit être le lieu de notre séparation, ne voulant point qu'il vînt en Canarie, de peur que la princesse Zantille n'approuvât pas ma conduite. Mais ne pouvant me résoudre d'être longtemps séparée de lui, je lui dis de se trouver dans notre isle le jour qu'on célébroit la fête du Soleil, que nous adorons.

Alinzor reçut avec un déplaisir extrême cet ordre; & me mettant dans le vaisseau, je le vis se détourner pour me cacher ses larmes; & quand le vent nous eut poussé en pleine mer, je le vis encore lever les mains au ciel, & tomber entre les bras de son écuyer. Tant de marques d'amour achevèrent de me persuader que le seul prince de Numidie étoit digne de ma tendresse; &, occupée de cette passion, j'arrivai aux Canaries, bien différente de ce que j'en étois partie.

La princesse ma tante & Zénore vinrent me recevoir, avec un empressement tendre & obligeant, auquel je ne répondis que par des mots entrecoupés de soupirs.

Zantille n'y fit nulle réflexion. Mais Zénore, par la ſcience qu'il avoit, connut qu'il avoit un rival aimé; & que ce rival étoit le prince des Numides. Il en eut une douleur très-ſenſible, & il m'accompagna juſqu'au palais ſans m'en rien dire.

J'y paſſois les jours avec Phénice, à compter quand celui de la fête du ſoleil arriveroit; & je n'étois occupée que du ſoin d'inventer un ajuſtement, qui pût relever le peu de beauté que les dieux m'ont donnée.

Vous ne ſerez peut-être pas fâchée, Madame, continua Zalmayde, d'apprendre ce qui ſe paſſe dans cette fête. Le premier jour de l'été les dames s'aſſemblent, ſuperbement parées, ſur des échafauds, qui ſont dreſſés le long d'une grande allée d'orangers, qui conduit au temple du ſoleil, où l'on voit ſa ſtatue brillante de pierreries, placée ſur un autel de marbre blanc. Vous voyez par-là, Madame, que nous n'adorons pas le ſoleil comme les Perſes faiſoient autrefois, qui prétendoient que c'étoit lui offrir des vœux illégitimes, s'ils n'étoient offerts à ciel découvert.

A la porte du temple eſt cet arbre ſi merveilleux, dont les feuilles produiſent

ſans ceſſe une roſée douce & agréable, qui tombant dans de grandes cuves de porphyre, ſuffit dans toute l'isle pour arroſer les terres & les jardins, & répare d'une manière toute miraculeuſe la cruauté de la nature, qui nous a refuſé les eaux douces qu'elle donne en abondance au reſte de la terre. C'eſt pour attirer cette liqueur ſi néceſſaire, que l'on fait cette fête dont je vous parle. Cette année là le ſort tomba ſur moi pour préſenter les offrandes, & charmée d'être obligée de paroître ce jour là dans une parure extraordinaire, je ne négligeai rien de tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat.

Au point du jour je ſortis du palais, repréſentant la déeſſe Flore ſur un char orné de feſtons de fleurs, traîné par des chevaux blancs comme la neige. Mon habit étoit d'une gaze à fond d'argent, où des fleurs de couleurs vives & naturelles étoient travaillées à l'éguille. Une guirlande de roſes & de jaſmins fermoit le haut de ma robe; & tous mes cheveux, par groſſes boucles, étoient attachés avec des œillets & des fleurs d'orange. Sur ma tête paroiſſoit une couronne de grenades & de tubéreuſes, d'où pendoit un voile de même gaze que mon habit, qui venoit ſe r'attacher ſur le

côté gauche de ma robe ; & je tenois dans mes mains une corbeille de fleurs entrelaſſées avec leurs branchages, où étoit un bouquet admirable. Derrière moi, paroiſſoit toute la ſuite de la déeſſe que je repréſentois. Pomone & Vertumne ſuivoient, portant, dans des corbeilles magnifiques, les plus beaux fruits de la ſaiſon. Dans cet ordre, accompagnée d'une muſique champêtre, que des bergers, vêtus galamment, chantoient, nous arrivâmes à l'arbre de la roſée, où je deſcendis de mon char; & poſant, ſur un autel fait exprès, mon bouquet, je le laiſſai rafraîchir de cette eau divine. Pomone & Vertumne en firent autant ; & reprenant nos corbeilles, nous entrâmes au temple, où, ſur un petit autel de cryſtal de roche garni d'or, nous fîmes le ſacrifice de nos fruits & de nos fleurs, en mettant le feu à l'encens qui étoit ſur un bûcher de toutes ſortes de bois de ſenteur, dont la fumée remplît le temple d'une odeur charmante. Pendant cette cérémonie l'on chanta une hymne au Soleil, pour le prier de recevoir nos vœux & nos offrandes, & de nous continuer cette roſée divine. Après cela, nous ſortîmes du temple dans le même ordre que nous y étions

entrés, & je retournai au palais. Ce ne fut pas ſans regarder ſi le prince de Numidie n'y étoit pas. Je fus inquiète de ne le point voir ; mais je crus qu'il vouloit me ſurprendre dans le tournois que Zénore donnoit à ma gloire. J'attendis, avec impatience, que l'heure deſtinée à ce divertiſſement fût arrivée, & je penſai faire déſeſpérer toutes les dames, en les obligeant d'être ſur les échafauds très-longtemps avant que la lice fût ouverte. Enfin, les juges du camp ayant ouvert les barrières, je vis paroître un chevalier, dont la taille & l'air reſſembloient beaucoup à l'infidelle Alinzor, & je n'en doutai point, quand je le vis le vainqueur de tous les autres. Je m'apprêtois à lui donner le prix, qui étoit une écharpe d'or, argent & bleu, que j'avois portée toute la journée avec une joie qui ne peut ſe comprendre : quand, s'étant mis à genoux, & ayant levé la viſière de ſon caſque, je connus que ce n'étoit point Alinzor. A peine eus-je la force de lui préſenter l'écharpe ; & pénétrée de dépit & de colère, je m'en retournai au palais. Phénice tâchoit de me faire comprendre que le prince des Numides n'étoit point ſi coupable que je le croyois ;

que quelques affaires importantes l'avoient retenu malgré lui ; mais je ne pouvois écouter des raiſons ſi foibles.

La princeſſe Zantille étoit étonnée de me voir dans un abbattement plein de douleur. Elle ne pouvoit comprendre quels étoient mes chagrins. Mais Zénore, connoiſſant qu'il ne pourroit jamais me diſpoſer à l'épouſer tant que j'aimerois Alinzor, tâcha de m'obliger à lui faire confidence de ma tendreſſe. Madame, me diſoit-il un jour, ſi je voyois mon rival mériter votre amour, je me garderois bien de vouloir le détruire : mais de ſouffrir la plus belle perſonne du monde ſoupirer pour un infidelle, qui ne ſe ſouvient pas ſeulement de l'avoir adorée ; & non content de cet oubli criminel, lui préférer une princeſſe bien moins charmante qu'elle...... Ah ! Zénore, m'écriai-je, ſans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire ; ſi vous pouvez me faire voir que le prince des Numides eſt un inconſtant ; je vous promets de le haïr autant que je l'aime. Il ne tiendra qu'à vous, madame, répondit Zénore, que vos beaux yeux le voient, dès aujourd'hui, aux pieds d'une beauté de ſa cour. Vous croyez bien, ma belle princeſſe, que je n'avois garde de re-

fuſer une offre ſi conforme à ma jalouſe fureur. Dès que la nuit fut venue, le prince de Baléare me fit monter, avec Phénice & lui, dans un char traîné par des dragons aîlés, qui fendant les airs avec une vîteſſe étonnante, s'abaiſſerent ſur les jardins du palais d'Alinzor. Ils étoient éclairés de mille lampes, un concert admirable y charmoit les ſens, & le prince, ſans être occupé de cette muſique, étoit aux pieds d'une jeune Numide, qui n'avoit rien, à mes yeux, de touchant. Pénétrée d'une douleur mortelle, je voulus m'écrier; mais l'enchanteur Zénore ne m'en donna pas le temps. Il fit reprendre le vol à ſes dragons, & je n'eus que celui de laiſſer tomber mon portrait, le plus près que je pus de l'infidelle prince de Numidie.

Dès que nous fûmes de retour de ce fatal voyage, je m'enfermai dans mon cabinet avec Phénice, & j'y paſſai les jours & les nuits à me plaindre d'Alinzor. Le ſervice que le prince de Baléare m'avoit rendu ne le rendoit pas plus heureux; au contraire, la haine, que mon foible cœur ne pouvoit avoir pour le prince des Numides, retomboit ſur lui avec violence. C'eſt vous, lui diſois-je un jour, qui êtes

cause de l'état où je suis réduite. Si vous m'aviez toujours laissé ignorer mon malheur, je serois moins infortunée. Zénore ne répondoit que par des soupirs à ces injustes reproches, & tâchoit par des complaisances de me faire revenir de mon aveuglement. Un jour, après avoir passé toute la journée à me plaindre, je descendis sur le soir dans les jardins, suivie seulement de Phénice, qui étoit la seule personne que je pouvois souffrir. Je vis au détour d'une allée un homme, qui étoit couché sur un lit de gazon, & qui regardoit avec attention un portrait qu'il tenoit à la main. Le peu de curiosité que j'avois, pour tout ce qui ne regardoit pas ma tendresse, fit que je ne m'arrêtai pas davantage, & que je pris une autre route. Mais le bruit que nous fîmes en marchant, tira l'inconnu de sa rêverie, & me reconnoissant : Où fuyez-vous, ma princesse, s'écria-t-il, en courant après moi ? Cette voix si chère, que je ne pus méconnoître, me fit tourner la tête, & Alinzor ( car c'étoit lui ) vint se jeter à mes genoux, & me les tint très-long-temps embrassés, sans que je pusse m'arracher de ses bras. Ma chère Zalmayde, me disoit-il, il m'est donc permis de vous

revoir, & les dieux ſe ſont enfin laiſſés toucher par mes larme.

Tout l'amour qui paroiſſoit dans ſes actions, & les diſcours ſans ſuite du prince de Numidie, me paroiſſoient ſi peu s'accorder avec ce que j'avois vu de ſon inconſtance, que je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Mais enfin, étant perſuadée que le perfide ne revenoit à moi que pour me mieux tromper : Qui venez-vous chercher ici, lui dis-je, en m'aſſeyant ſur un ſiége de gazon qui ſe trouva derrière moi ? Croyez-vous que j'ignore toutes vos infidélités, & que je ſois encore aſſez foible pour vous donner des marques d'une tendreſſe que vous méritez ſi peu ? Non, Alinzor, mon cœur ne peut être le prix d'un lâche retour, que mon portrait que je laiſſai tomber, pour vous faire ſouvenir de ce que vous perdiez, vous a cauſé. Allez, laiſſez-moi achever de vous oublier, ſans venir, par une cruauté indigne d'un chevalier, mettre un obſtacle éternel à mon repos. Si je ne craignois d'être interrompu dans ce que j'ai à vous dire, reprit Alinzor, je vous ferois voir ma juſtification ſi claire, que vous me plaindriez plutôt que de m'accuſer, s'il vous reſtoit encore quelque bonté

pour moi. Mais, trop ingrate princeſſe, vous ne m'accuſez que pour me faire oublier que vous me préférez le prince de Baléare; c'eſt ce que vous ne pouvez me déſavouer, & ſi vous voulez me donner une heure d'audience dans votre cabinet, je vous montrerai l'ordre fatal qui me défendit de me trouver à la fête du ſoleil. Vous me dites des choſes ſi éloignées de la vérité (repris-je en me levant, parce que j'apperçus Zantille & Zénore qui venoient à nous), que pour vous obliger à m'avouer votre légéreté, je veux bien que Phénice vous amène dans mon appartement, après que l'on ſera retiré. Laiſſez-moi préſentement, & ne paroiſſez point que je ne vous aie parlé. Après ces paroles, je fus au devant de la princeſſe ma tante, avec un trouble qu'il étoit aiſé de remarquer.

L'impatience de voir ſi mon infidelle me prouveroit ce qu'il m'avoit avancé, me fit retirer de meilleure heure qu'à mon ordinaire. Sa vue avoit tellement renouvelé la vivacité de mes ſentimens, que je croyois, ſans rien approfondir, qu'un prince ſi accompli ne pouvoit être inconſtant, quoique je l'euſſe vû de mes propres yeux. Pour

ſeconder mon impatience, Phénice fut à l'endroit où je lui avois dit d'attendre de mes nouvelles; mais elle y attendit inutilement une partie de la nuit; & ne pouvant reſter davantage, elle revint m'annoncer mon malheur. Dieux! que devins-je, quand je la vis entrer, & qu'elle me dit qu'il n'étoit point venu au rendez-vous! L'amour, la jalouſie, & le dépit que m'inſpira un mépris ſi outrageant, me firent tomber dans une foibleſſe, dont je ne revins qu'avec une fiévre ſi violente, que me troublant la raiſon, je parlois à tous ceux qui m'approchoient comme s'ils avoient été le perfide Alinzor.

Zénore au déſeſpoir de mon mal, & craignant pour ma vie, me fit prendre d'un breuvage ſi excellent, que non-ſeulement il me fit perdre la fiévre, mais qu'il calma mes tranſports. Je m'affligeois toujours de l'infidélité du prince des Numides; mais je fus capable de prendre la réſolution de faire un effort ſur moi-même, pour l'oublier. Zantille, par ſes ſages conſeils, m'aidoit à mépriſer ce volage amant; & voulant par les changemens de lieux hâter ma guériſon, elle me fit conſentir d'aller aux isles Baléares paſſer quelque temps.

Zénore, charmé de me voir dans un pays dont il étoit le ſouverain, me donnoit tous les jours des fêtes galantes & magnifiques. Tout me parloit de ſon amour & de ſa conſtance; & jamais amant n'a ſu mieux ſe ſervir de tout ce qui peut le faire aimer. Mais tant de ſoins ne pouvoient arracher l'ingrat Alinzor de mon cœur. Il eſt vrai que, plus raiſonnable dans ma douleur, j'étois quelquefois capable de ſouhaiter d'être ſenſible pour l'infortuné prince de Baléare; mais je ne pouvois rien de plus pour récompenſer ſon amour. Ce que j'avois éprouvé de ſa ſcience me fit lui demander, avec empreſſement, de voir encore les infidélités de mon chevalier, comme un moyen sûr de me guérir de ma tendreſſe. Mais ce qu'il avoit vu de la première complaiſance qu'il avoit eu, lui fit appréhender que la préſence d'Alinzor ne ſervît qu'à redoubler ma paſſion & mon déſeſpoir.

Quelle cruauté eſt la vôtre, Madame, me diſoit-il, quand je le preſſois de m'accorder cette grâce, de vouloir me contraindre à reſſerrer vos chaînes? ne vous ſouvient-il plus du redoublement de haine que vous eutes pour moi quand vous revîntes de Numidie? Pourquoi, inhumaine

princeſſe, voulez-vous me punir du crime de mon trop heureux rival? Si votre rival, lui dis-je en colère, étoit infidelle, vous ne craindriez pas de me donner des preuves de ſon inconſtance, qui achèveroient de me guérir; mais, ſans doute, vous ſavez qu'il m'aime toujours; & vous appréhendez, avec raiſon, que perſuadée de ſon amour, je vous le préfère. Hé bien, Madame, me dit Zénore, il faut vous ſatisfaire, & vous donner la triſte ſatisfaction que vous demandez; mais du moins, injuſte Zalmayde, ſouvenez-vous que vous m'y forcez.

Il me quitta après ces paroles; &, revenant me trouver après que tout le monde fut retiré, il me fit monter dans le même char dans lequel j'avois fait le voyage de Numidie; &, s'y étant mis avec moi, nous prîmes notre route par les airs. Je paſſai par-deſſus des montagnes, des vallées, & des mers, & nous nous arrêtâmes dans l'isle de la fée Déſirée. Dieux! que j'y vis de beautés, & que, ſi j'avois eu moins d'envie de trouver le traître Alinzor, j'aurois pris de plaiſir à admirer ce ſurprenant ſéjour! Mais, preſſant Zénore de me conduire où étoit le prince de Numidie, il

me

me fit arrêter au-dessus d'un parterre émaillé de mille fleurs différentes. Une nymphe, d'une beauté vive & brillante, y faisoit une guirlande de fleurs d'orange & d'immortelles de toutes sortes de couleurs, & la montrant à une de ses compagnes: Je veux, lui dit-elle, que l'amour d'Alinzor dure autant que cette guirlande, que j'ai tissue sur un fil d'or, pour lui donner la durée de ce métal. En disant cela elle apperçut le perfide au bout du parterre. Venez prince, lui dit-elle, recevoir une nouvelle marque de ma tendresse. Alinzor, charmé de cette trop charmante rivale, vint se jeter à ses pieds; & la nymphe, mettant la couronne sur sa tête, lui dit l'effet qu'elle en souhaitoit. Mon infidelle lui baisa la main, & lui jura que rien ne pouvoit détruire son amour. Vous jugez bien, ma chère princesse, de l'état où j'étois. Je priai mille fois Zénore de me laisser descendre du char, pour aller troubler par ma présence de si tendres momens; mais, inexorable à mes prières, il m'arracha de ce funeste lieu, me disant qu'il ne pouvoit y demeurer davantage sans exposer ma vie; & faisant voler ses dragons, il me ramena dans mon appartement. Tout

ce que j'avois senti la première fois que j'avois connu l'inconstance d'Alinzor, n'approcha point de ce que je souffris à cette seconde preuve de mon malheur. Mais, craignant que Zénore ne voulût plus me rendre de si cruels services, je cachai mon désespoir, & je lui témoignai plus de complaisance. Charmé d'espérer de me guérir d'un amour si contraire à son bonheur, il ne cessoit point de me donner des divertissemens nouveaux. Mais ne pouvant plus supporter le chagrin d'être dans un lieu où je n'étois pas la maîtresse de refuser les fêtes que l'on y faisoit pour me plaire, je retournai aux Canaries, où, m'abandonnant à tout ce que la jalousie a de plus terrible, je passois les nuits au même endroit où j'avois rencontré l'inconstant prince des Numides.

Un jour, que plus accablée qu'à l'ordinaire, je voulus aller offrir un sacrifice au soleil, pour le prier d'éteindre une flamme qui me conduisoit au tombeau; comme j'entrois dans le temple, j'entendis quelqu'un qui appeloit Phénice. Faisant peu de réflexion à tout ce qui ne regardoit pas mon chagrin, je poursuivis mon dessein; &, mes prières achevées, je retournai au palais

Peu de temps après que je fus dans mon cabinet, où je m'étois enfermée, Phénice entra avec une émotion sur le visage qui m'étonna. Qu'avez-vous, lui dis-je, & qui est-ce qui vous a appelée ce matin en entrant au temple ? Je ne sais si je vous l'oserai dire, Madame, me dit cette fille, après ce que nous savons des infidélités du prince des Numides. De quoi me parlez-vous, lui dis-je en rougissant ? ce prince a-t-il rien de commun avec ce que je vous demande ? Plus que vous ne pensez, me dit-elle, Madame. Phénice, lui dis-je, avec une agitation effroyable, apprenez-moi ce mystère, si vous ne voulez me déplaire. Il faut donc vous obéir, me dit-elle, & vous dire, Madame, que vous suivant ce matin, je me suis entendue appeler, quand vous êtes descendue dans l'allée d'orangers. Curieuse de savoir ce qu'on me vouloit, j'ai tourné la tête, & j'ai vu un chevalier, que j'ai aisément reconnu pour Alinzor. Je me suis dérobée de mes compagnes; & vous laissant entrer au temple, j'ai suivi ce prince sous des arbres, où il s'est arrêté. Phénice, m'a-t-il dit, le courroux de ma princesse m'empêche de paroître devant elle dans un lieu

public, de peur de lui déplaire; mais je ne puis plus vivre si elle refuse de m'écouter un moment en particulier. Obtenez-moi cette grâce, ma chère Phénice, & si je ne puis rappeler dans son ame le souvenir des bontés qu'elle a eues pour cet infortuné au temple de Diane, je vous promets de la délivrer de mon odieuse présence, par une mort qui satisfera son esprit irrité. Seigneur, lui ai-je répondu, la princesse a tant de raisons de se plaindre de vous, que je ne puis vous promettre de lui persuader de vous voir; mais je vais lui apprendre que vous souhaitez de lui parler. Trouvez-vous au coucher du soleil, au labyrinthe, je vous y apprendrai ses volontés.

Pressée de vous aller rejoindre, Madame, continua Phénice, j'ai quitté le prince, & suis venue vous demander ce que vous voulez que je fasse. Hélas! Phénice, lui dis-je, puis-je le savoir moi-même? trop convaincue des perfidies d'Alinzor, je ne puis démentir mes yeux, qui en ont été les témoins, & malgré des preuves si certaines, je ne puis me refuser le triste plaisir de lui en faire des reproches. Oui, Phénice, je me trouverai au labyrinthe; &

peut-être le ferai-je répentir de porter d'autres chaînes que les miennes.

Guidée par mon mauvais génie, & flattée de cette folle efpérance, je fus avec Phénice au rendez-vous. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans une grande route détournée, qui conduifoit au dédale, à une porte du parc, que j'apperçus le prince de Numidie, qui, monté fur un fuperbe cheval, tenoit en croupe une jeune perfonne, & marchoit fort vîte du côté de la porte. Je fis un cri effroyable à cette funefte vue; mais fans tourner la tête il fortit du parc.

Outrée de fureur & de jaloufie, je courus après lui, jufques fur le bord de la mer, & fans pouvoir l'empêcher, je le vis entrer dans un vaiffeau, qui n'attendoit apparemment que leur arrivée pour faire voile. A cette marque certaine du mépris d'Alinzor, je tombai en foibleffe, & Phénice me faifant rapporter au palais, j'y fus une partie de la nuit fans donner nul figne de vie. Mais le démon, ennemi de mon repos, me fit revoir la lumière, pour m'abandonner à un défefpoir qui ne peut s'exprimer. Ma raifon n'étant plus la maîtreffe de modérer mes tranfports, je me

déguifai en chevalier, & en ayant fait faire autant à ma confidente, quelque prière qu'elle me fît de ne point prendre une réfolution fi peu fortable à ma naiffance & à mon âge, je fortis du palais, & de l'isle, fans être apperçue de perfonne, pour aller chercher le perfide prince de Numidie, & lui faire payer de fon fang les maux qu'il me faifoit fouffrir. Pour favoir où je le trouverois, je fus confulter la fée des Grandeurs, qui, touchée de mon infortune, me dit que mes peines finiroient dans le royaume de Grenade. J'en pris le chemin, fans penfer à d'autre bonheur qu'à faire périr mon infidelle prince, & fans prendre d'autre retraite pendant toute ma route que les forêts & les cabanes des bergers. J'arrivai hier dans le petit bois, où la fortune, voulant me donner une preuve qu'elle veut s'adoucir en ma faveur, a permis que je vous rencontraffe. C'eft bien moi qui dois m'en louer, reprit la princeffe de Fez, en embraffant la belle Zalmayde, de m'avoir donné le plaifir de vous connoître. Que vos aventures m'ont touchée, & que je voudrois de mal à Alinzor, s'il étoit capable d'aimer quelqu'autre beauté que la vôtre! Vous avez connu par mon hif-

toire, reprit la princeſſe des Canaries, que ce prince ne m'a jamais aimée, & qu'il s'eſt fait une cruelle joie de me rendre la plus malheureuſe perſonne de mon ſexe. A force de me paroître criminel, reprit Zamée, je le crois innocent. Sa conduite eſt ſi extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de ſoupçonner Zénore d'être plus coupable que lui. Ah ! Madame, interrompit Zalmayde, le prince de Baléare m'a trop bien ſervie, pour le croire d'intelligence avec ſon rival. Il pourroit bien, dit Zamée, ſans être d'accord avec Alinzor, l'avoir forcé de vous paroître criminel. Le prince de Grenade, conduit dans l'isle de Déſirée, y a bien paſſé des années aux pieds de cette fée, ſans être infidelle à la belle & malheureuſe princeſſe de Léon ; votre amant par la même fatalité aura pu vous oublier ſans inconſtance. Je comprends ſi peu, reprit Zalmayde, ce que vous me dites, que je ne puis concevoir que je puiſſe trouver la juſtification d'Alinzor dans ce qui fait ſon crime, & ce qui m'en paroît un très-grand dans ce que vous me dites du prince de Grenade. Quand j'aurai la permiſſion de ce grand prince, répondit la princeſſe de Fez, de vous apprendre ſes

malheurs, vous connoîtrez que vous auriez plus de raiſon de plaindre la deſtinée du prince de Numidie, ſi elle étoit ſemblable à celle d'Elmédor, que de l'accuſer. Adelinde, qui entra dans ce moment, interrompit les deux princeſſes, pour leur dire qu'il étoit fort tard, & que le prince de Grenade avoit envoyé ſavoir comment elles avoient paſſé la nuit; & que s'étant informée à l'écuyer de ſes bleſſures, il lui avoit dit que le chirurgien avoit promis que dans trois jours il pourroit monter à cheval. Les deux princeſſes s'étant habillées avec diligence, paſsèrent dans la chambre du prince; & après y avoir pris un léger repas, ils employèrent le reſte de la journée à inſtruire la princeſſe des Canaries des plus importantes aventures d'Elmédor; mais particulièrement de celles qui pouvoient donner quelque lieu à Zamée de prendre le parti du prince de Numidie. Zalmayde, fidelle à ſa haine, n'écoutoit point du tout ce que la belle princeſſe de Fez lui diſoit pour adoucir ſes chagrins, & elle eut bien de la peine d'obtenir d'elle, qu'elle ne partiroit qu'avec elle, pour aller chercher la fin de ſes peines, par la mort de ſon infidelle. Le prince de Grenade, plus

preſſé que ces deux malheureuſes princeſſes de finir l'aventure du château, qui ſervoit de priſon au prince de Tune, ſortit du lit ce jour-là; & deux jours après il monta à cheval, ſuivi de Zamée, & de la princeſſe des Canaries.

Ils marchèrent toute la journée ſans obſtacle; mais le ſoir ils rencontrèrent dans un valon, qui commençoit d'être de la dépendance du roi de Grenade, deux chevaliers qui combattoient avec beaucoup d'animoſité. Elmédor preſſa ſon cheval avec vîteſſe pour les aller ſéparer. Mais celui qui portoit des plumes roſes & citron, ayant redoublé ſes efforts, eut terraſſé ſon ennemi avant que le prince fût arrivé. Ce chevalier s'approcha de ſon adverſaire; & lui préſentant la pointe de ſon épée ſur la gorge: Avoue-moi, lui dit-il, traître Zénore, ce que tu as fait de ma princeſſe. Je la cherche comme toi, lui répondit le prince de Baléare; & je ne puis t'en apprendre de nouvelles. La voici, infidelle, s'écria Zalmayde, en lui lançant un javelot qu'elle tenoit à la main, dont elle lui perça la cuiſſe, qui vient t'arracher la vie, pour te punir de tous tes crimes. Le prince de Numidie (car c'étoit lui) ſurpris de la vue

& de la fureur de cette princeſſe, & affoibli de la douleur de ſa bleſſure, tomba ſans connoiſſance à côté de ſon ennemi; & l'irritée Zalmayde, croyant avoir tué cet aimable impoſteur, ſe déſeſpéroit d'avoir ſu ſi bien ſe venger.

Le prince de Grenade, pendant que Zamée étoit occupée à conſoler la princeſſe des Canaries, regardoit avec ſon écuyer ſi l'infortuné Alinzor ne donnoit point quelque ſigne de vie, & les filles des princeſſes arrêtoient de tout leur pouvoir le ſang qui ſortoit avec violence des plaies du malheureux Zénore.

Ceſſez, leur diſoit-il, de me rappeler à la vie, mes crimes ſont trop grands pour n'être pas punis; & je ne demande aux dieux que le temps de les avouer. Dans cet inſtant, le prince de Numidie, revenant de ſa foibleſſe, cherchoit avec des yeux où la mort étoit peinte ſon aimable ennemie: mais la haine de cette princeſſe, renaiſſant avec les forces du prince, elle voulut ſe retirer d'un lieu où deux ſi terribles paſſions la déchiroient tour-à-tour, quand le prince de Baléare ſe relevant à demi pour l'arrêter: Demeurez, Madame, lui dit-il d'une voix foible, demeurez pour

connoître à qui vous devez votre haine : moi ſeul j'ai fait tous les malheurs de votre vie ; & ſi l'amour pouvoit ſervir d'excuſe, quand on eſt prêt d'aller rendre compte aux dieux, je dirois qu'il m'a forcé d'être coupable. C'eſt lui qui, me rendant jaloux du bonheur de mon rival, je lui fis défendre de votre part de paroître devant vous à la fête du Soleil ; & quand votre portrait lui eut retracé vos charmes, c'eſt moi encore qui le tranſportai dans l'isle de la fée Déſirée, où, le forçant d'être infidelle, je vous le fis voir ſous cette odieuſe forme. Mais le dernier de tous mes crimes, eſt celui qui vient de vous contraindre à une vengeance ſi éloignée de votre humeur ; c'eſt de lui avoir fait enlever un fantôme au lieu de vous, quand vous lui donnâtes rendez-vous au labyrinthe, croyant vous ôter de ma puiſſance. Le ciel m'a fait trouver aujourd'hui la peine de mes fourberies dans la pointe des armes de ce prince, que j'ai ſi cruellement offenſé. Vivez tous deux heureux ; les dieux, contens de cette malheureuſe victime, vous combleront de biens, & pour dernier ſupplice, ils me forcent de vous l'annoncer. En achevant ces paroles, l'infortuné Zénore

ſe laiſſant retomber de foibleſſe, mourut un moment après. La princeſſe, pénétrée d'une douleur effroyable d'être peut-être cauſe de la mort de ſon cher Alinzor, & de le connoître innocent, s'approcha de lui toute en larmes, & aidant au prince & à Zamée, qui lui bandoient ſes plaies, elle les lavoit de ſes pleurs, ſans oſer lui parler. Pourquoi vous oppoſer à une mort qui eſt votre ouvrage, Madame, lui diſoit-il? & puis-je en avoir une plus glorieuſe que celle que je reçois de votre main? Ah! Alinzor, ſi vous êtes innocent, que je ſuis coupable! & comment réparer ce que ma jalouſe rage m'a fait faire? Ces marques de votre tendreſſe, reprit le prince bleſſé, me ſont trop précieuſes pour vouloir vous en faire un crime. C'eſt moi qui ſuis le criminel, puiſque je vous ai paru infidelle. Vous êtes ſi peu en état, dit Zamée, de parler avec tant de violence, que vous pourriez vous faire plus de mal que la colère de cette belle princeſſe ne vous en a fait. Souffrez que l'on vous mette ſur ce brancard, continua-t-elle, voyant que les écuyers venoient d'en faire un de branches d'arbres, & que l'on vous porte aux cabanes qui ſont devant nous.

Zalmayde ayant remercié la princeſſe de Fez de ſa prévoyance, pria Alinzor de ſe laiſſer conduire; & le prince de Grenade aidant aux écuyers à le mettre deſſus, ils remontèrent tous à cheval, & arrivèrent à une habitation aſſez commode. Après avoir donné ordre que l'on prît ſoin de faire un tombeau au malheureux prince de Baléare, l'on coucha le prince bleſſé dans un lit, tel que ces bonnes gens le purent donner; & le maître de ce lieu étant de ces ſavans bergers, dont toutes les Eſpagnes étoient pleines, il viſita les bleſſures d'Alinzor, & aſſura qu'il alloit y appliquer d'une herbe qui le mettroit en état de pourſuivre ſon voyage dans deux jours, pourvu qu'on lui laiſsât le reſte de la journée & la nuit pour ſe repoſer. Zamée y fit conſentir Zalmayde, qui tremblante pour la vie de ce prince, ne vouloit point le quitter.

Les deux princeſſes, en ſortant de cette petite habitation, rencontrèrent l'écuyer d'Alinzor. Curieuſes d'apprendre tout ce qui avoit fait le malheur de ſa vie, Zalmayde obligea ce fidelle domeſtique de ne rien lui cacher des aventures de ſon maître depuis qu'elle l'avoit vu au temple de Diane, &

s'étant assises sur l'herbe avec le prince de Grenade, l'écuyer commença ainsi son discours.

---

# HISTOIRE

## *DU PRINCE DE NUMIDIE.*

Après que le prince mon maître vous eut quitté, madame, dit-il en s'adressant à la princesse de Canarie, il demeura dans un chagrin mortel; & n'osant vous suivre, de peur de vous déplaire, il fut passer le temps de son exil en Numidie. Que ce temps fut long pour son impatience, & que l'été lui parut paresseux cette année-là! Enfin, ces jours heureux approchoient, & tout étoit préparé pour son voyage, quand un matin un chevalier vint lui apporter une lettre de votre part; il l'ouvrit avec une agitation qui lui présageoit son malheur, & il y trouva ces cruelles paroles:

ZALMAYDE
Au Prince de Numidie.

*Depuis mon retour dans cette isle, j'ai connu que les dieux menaçoient mon royaume*

*de sa ruine, si je donnois à mes peuples un roi dont les mœurs & les coutumes sont si differentes des nôtres. Oublions, prince, les foibles commencemens d'une passion contraire à ma gloire. J'ai résolu, pour le bien de mon état, de me donner au prince Zénore, dont le mérite éclatant soutiendra ma couronne. Ne venez donc point troubler par votre présence le plaisir que je me fais de cette alliance, & ne pensez plus à une princesse qui ne veut se souvenir de vous, que pour vous prier de ne la voir jamais.*

ZALMAYDE.

Oui, ingrate princesse, reprit le prince, outré de votre mépris, je vous obéirai, & je n'envierai point le sort de mon indigne rival. Vous pouvez le dire à votre princesse, continua-t-il en parlant au chevalier; & que j'aurai autant de joie à rompre mes chaînes, que j'en aurois eu à les rendre éternelles, si elle avoit connu le prix de sa conquête. Après ces paroles, que le dépit lui arracha, il congédia celui qui lui avoit apporté cette fatale lettre; & s'enfermant dans son cabinet, il s'y abandonna à un désespoir qui me fit trembler pour ses jours.

Plus d'un mois se passa depuis cette cruelle

nouvelle, ſans qu'il pût prendre la réſolution de ne plus vous aimer. Mais enfin, honteux de ſa foibleſſe, il donna des ſoins à une princeſſe de ſa cour ; & comme ſi les marques de ſon amour euſſent pu voler juſqu'à vous, il ne lui en donnoit qu'en public. Son cœur refuſant de lui obéir, ne pouvoit en effacer votre charmante peinture.

Un ſoir, qu'il lui donnoit une fête dans les jardins du palais, & qu'il étoit auprès d'elle, il vit tomber du ciel quelque choſe à ſes pieds ; il ſe preſſa de ramaſſer ce précieux préſent. Mais quel fut ſon étonnement quand il vit que c'étoit votre portrait ! Tranſporté d'une paſſion, dont toute ſa raiſon n'avoit pu le guérir, il quitta cette princeſſe; & n'écoutant plus que ſon amour, ſans ſe ſouvenir de la défenſe que vous lui aviez faite, il partit pour les Canaries. Vous ſavez, madame, comme il vous vit dans les jardins de votre palais; mais vous ignorez que ce prince étant reſté dans un cabinet de verdure pour y attendre Phénice, il s'y endormit, & à ſon réveil il ſe trouva dans l'isle de la fée Déſirée, ſans avoir nulle mémoire de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit ſur la terre ; & ſans être étonné d'être dans de ſi beaux lieux, il ſe pro-

mena dans ces jardins admirables, il y trouva une nymphe d'une beauté touchante, qui l'abordant avec un ſouris obligeant, lui donna l'envie de lui plaire. Il lui rendit des ſoins, elle n'y fut pas plus inſenſible que la fée Déſirée l'étoit pour le prince de Grenade. Mais, ſeigneur, dit-il, en s'adreſſant à ce prince, dès que vous eûtes trouvé le moyen de ſortir de ce lieu enchanté, la fée conçut une averſion ſi terrible pour tous les hommes, qu'elle n'en voulut plus ſouffrir dans ſon palais, les faiſant embarquer dans un vaiſſeau, qui les mît en terre ferme. Dès qu'Alinzor eut quitté ce pernicieux ſéjour, madame, continua-t-il, ſortant de la létargie où il avoit été enſéveli ſi long-temps, il ſe ſouvint du rendez-vous que vous lui aviez donné; & voulant ſe juſtifier ou mourir, il vint une ſeconde fois dans les Canaries; il parla à Phénice, & ſe trouva un labyrinthe.

Il n'y eut pas été une heure, qu'il vous vit arriver le viſage tout couvert de larmes. Alinzor, lui dites-vous, depuis que vous êtes parti, j'ai fait avouer au traître Zénore que c'eſt lui qui vous a trompé par une fauſſe lettre; que pour me dérober la connoiſſance de ſon crime, il vous enleva dans

l'isle de la fée Désirée ; & voulant nous rendre malheureux, il me force de l'épouser. Sauvez-moi de l'horreur de ce monstre, & me conduisez dans votre royaume, & quand j'y serai en sûreté, vous viendrez lui arracher ma couronne & la vie. Mon prince, charmé de vous voir disposée à le suivre, ne voulut pas laisser échapper un si heureux moment; après vous avoir promis de vous adorer le reste de ses jours, il fut détacher son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, & vous mettant en croupe derrière lui, il se hâta de sortir du parc; il vous conduisit à son vaisseau, & ayant fait le trajet qui sépare vos isles de la terre, il continua son voyage jusqu'en Numidie. Mais dès qu'il fut en Numidie, vous disparûtes, madame; & Alinzor désespéré connut que Zénore, pour l'éloigner de vous, lui avoit fait enlever un fantôme. Outré d'un si fatal destin, il reprit le chemin des Canaries, résolu de vous faire connoître son innocence, & de contraindre le perfide prince de Baléare à confesser ses crimes. Je le suivis dans ce voyage; & je fus témoin de sa fureur, quand il apprit que vous en étiez partie, & que son rival vous avoit suivie. Il sortit d'un lieu si funeste pour lui,

& fut consulter la fée des Grandeurs, pour savoir où il pourroit vous trouver; elle lui ordonna de venir en Grenade.

Nous prîmes cette route, & étant arrivés dans ce vallon, nous avons rencontré Zénore. Mon prince, transporté de fureur, l'a attaqué. Vous avez été témoin de la fin du combat, où, suivant les mouvemens de votre injuste colère, vous avez pensé, madame, vous priver du plus fidelle amant du monde.

Vous voyez, reprit Zamée, dès que l'écuyer eut cessé de parler, ma chère Zalmayde, que j'avois raison de vous dire que Alinzor, à force d'être criminel, me paroissoit innocent. Ne me reprochez plus mon crime, ma belle princesse, répondit celle des Canaries, j'en suis assez punie, par la crainte mortelle où je suis que ma perfide main ne m'ait trop bien servie. N'appréhendez rien pour le prince de Numidie, reprit celui de Grenade. J'ai éprouvé la science de ces bergers, sur des blessures moins glorieuses, mais plus dangereuses que celle d'Alinzor.

Après ces paroles, ces illustres avanturiers voyant la nuit avancée furent chercher un peu de repos.

La princeſſe des Canaries étoit combattue de trop différens mouvemens pour le trouver. Le plaiſir de ſavoir Alinzor fidelle lui donnoit une joie ſi ſenſible, qu'elle ne pouvoit être balancée que par la crainte de le perdre; & le jour parut ſans qu'elle eût pu décider à laquelle de ces deux paſſions elle devoit s'abandonner. La princeſſe Zamée, qui l'aimoit tendrement, & à qui ſes inquiétudes particulières ne donnoient guères plus de tranquillité, lui avoit tenu compagnie; & ces deux aimables perſonnes ayant ſu que le prince de Grenade étoit déjà auprès du prince bleſſé, paſsèrent dans ſa cabane.

Zalmayde y entra en tremblant, & s'approchant de ſon lit, elle lui demanda comment il ſe portoit. C'eſt à vous à me l'apprendre, divine princeſſe, lui dit-il, ma vie ne pouvant être en ſûreté qu'en m'aſſurant que vous me pardonnez tout ce que la jalouſie du malheureux Zénore m'a contraint de faire contre mon amour. Ah! lui dit Zalmayde, je ſuis bien plus coupable que vous; & s'il étoit auſſi aiſé de réparer les maux que je vous ai fait, que d'oublier nos malheurs paſſés, je n'aurois plus de ſujet de répandre des larmes. Ceux que votre belle main me cauſe, reprit le prince ma-

lade, me ſont ſi chers, que je crains d'en guérir.

Le ſage berger ayant peur qu'une converſation ſi paſſionnée n'empêchât l'effet de ſon remède, obligea Elmedor & Zamée de ſe mêler de cet entretien. Ils y employèrent toute la journée; & le ſoir, pour donner le temps de panſer le prince, ils furent ſe promener ſur le bord d'une rivière qui régnoit le long du vallon.

Ils n'y eurent pas fait quelques pas, qu'ils virent venir à eux un chevalier, monté ſur un cheval dont la laſſitude faiſoit aſſez connoître le peu de ſoin que ſon maître avoit de le laiſſer repoſer.

Ce chevalier portoit des armes d'acier bruni, enrichies de filets d'or. Son caſque, dont la viſière étoit haute, étoit chargé de plumes gris-de-lin. Ce que l'on voyoit du caſque paroiſſoit argent & gris-de-lin, comme ſes plumes; & ſur un peſant écu, qui pendoit à l'arçon de la ſelle, l'on remarquoit ce fameux mont, qui épouvante ſi ſouvent ſes voiſins par les flammes continuelles qui ſortent de ſes entrailles, & pour déviſe ces paroles : *Je brûle ſans fin.*

La bonne mine de cet inconnu, quoiqu'il parût très-mélancolique, donna de la cu-

riosité à nos belles princesses, & devenues plus hardies par la présence du prince de Grenade, elles furent au-devant de lui. Le chevalier, après les avoir saluées, passoit sans s'arrêter; mais ayant jeté les yeux sur le visage d'Elmedor, il fit un cri, & se jetant au bas de son cheval, il vint à lui.

Généreux chevalier, lui dit-il, la fée des Grandeurs n'est point trompeuse dans ses promesses, puisque je vous trouve dans le même lieu où elle m'a ordonné de vous chercher. Je ne puis me méprendre au portrait qu'elle m'a fait de vous. Vous êtes celui qui doit tirer ma princesse de l'enchantement fatal où la retient le cruel Amerdin, dans un château, à quelques journées d'ici. J'ai tenté vainement de l'arracher de ses fers. C'est à vous qu'est réservée cette gloire, & tout doit céder à la valeur & à la fidélité du courageux prince de Grenade. Le ciel voudroit sans doute me faire oublier mes malheurs, reprit Elmedor, s'ils étoient de nature à pouvoir l'être, si j'étois assez heureux de vous rendre votre princesse, aimable inconnu, en combattant pour les intérêts de la charmante Zamée, pour qui j'entreprends l'aventure que vous venez m'offrir, dès qu'un prince, qui mérite de n'être pas

abandonné, ſera en état de nous accompagner. Souffrez que votre félicité ſoit retardée de quelques jours ; & pour nous donner plus d'envie de vous rendre ſervice, contez à la princeſſe de Fez & à celle des Canaries, que vous voyez, le ſujet de vos peines. Vous ne pouvez, généreux chevalier, parler devant perſonne, qui, par ſes propres malheurs, ſoit plus diſpoſé à plaindre les vôtres. L'inconnu, après avoir demandé pardon aux deux princeſſes de ne leur avoir pas rendu ce qu'il leur devoit, commença le récit de ſes aventures, après que toute cette illuſtre compagnie ſe fut aſſiſe ſur le gazon qui bordoit la rivière.

---

# HISTOIRE

## *DU PRINCE DE MAURITANIE, & de la Princeſſe de Caſtille.*

LES malheurs de ma vie ſont ſi grands, dit-il, en s'adreſſant à la princeſſe de Fez (celle des Canaries l'ayant voulu ainſi), que je craindrois de vous ennuyer, ſi le prince de Grenade ne venoit de m'aſſurer

que les vôtres vous avoient appris à plaindre ceux qu'un ſort infortuné accable.

Je vous dirai donc, madame, que je ſuis fils du roi de Mauritanie, que l'on m'appelle Zalmandor, & qu'ayant paſſé les premières années de ma vie comme tous les princes de mon âge, voyant le royaume du roi mon père paiſible, je me dérobai de ſa cour, ſuivi d'un écuyer en qui j'avois confiance. Je fus chercher à me faire connoître ſous le nom du chevalier de l'Ardente Epée.

J'appris que le roi de Caſtille étoit en guerre avec un prince de ſes voiſins; je fus lui offrir mes ſervices, il les accepta avec plaiſir. Il avoit auprès de lui un jeune chevalier, dont la mine haute & majeſtueuſe attira mes regards. Je ne ſais s'il trouva en moi quelque choſe qui méritât ſon attention; mais je remarquai qu'il n'ôta pas les yeux de deſſus mon viſage. Cependant dans la ſuite, cette diſpoſition que nous avions à nous eſtimer, ſe changea en une haine qui ne peut finir qu'avec notre vie.

Nous nous voyions tous les jours, mêmes ſoins nous occupoient dans les combats: nous cherchions à nous arracher la victoire, ou du moins à mériter d'égales louanges.

Le

Le roi de Castille voulant nous attacher à lui, de peur que l'un des deux, mécontent, ne passât chez ses ennemis, & ne balançât ses conquêtes, nous accabloit de caresses. Mais ayant ignoré jusqu'à ce jour qui nous étions, il nous pressa de si bonne grâce de le lui apprendre, que nous ne pûmes le lui refuser.

Je lui dis mon nom & ma naissance, & l'inconnu se fit connoître pour le prince d'Arragon, nommé Armande, chevalier de l'immortel Amour. Ce titre me fit comprendre qu'il étoit amoureux. Je m'en informai, & j'appris qu'il l'étoit de la princesse de Castille, qu'il avoit demeuré caché dans cette cour plusieurs mois, & qu'il avoit vu quelquefois Almandine (c'est ainsi que cette princesse se nomme); mais que le roi ayant des raisons très-fortes pour ne lui faire épouser qu'un prince de ses sujets, ne permettoit pas aux chevaliers étrangers de s'attacher à la servir, & qu'il la faisoit élever dans un palais séparé du sien, dont elle sortoit rarement pour se montrer en public. Un sentiment secret, dont je ne connoissois pas la cause, me fit être fâché que le prince d'Arragon aimât la princesse

de Caſtille, & me donna plus de ſoin d'acquérir l'amitié du roi.

Je fus aſſez heureux pour lui rendre des ſervices dans cette guerre, aſſez conſidérables; & s'ils ne ſurpaſſoient pas ceux du chevalier du Conſtant Amour, ils pouvoient les égaler. Enfin la campagne finit, & nous retournâmes en Caſtille, ſans avoir pu ſavoir celui de nous deux qui avoit le plus de part dans l'eſtime du roi. La reine & pluſieurs dames de ſa cour vinrent au-devant de nous; & le roi, me préſentant à cette princeſſe, en faiſant mon éloge, lui dit que rien que le prince d'Arragon ne pouvoit me le diſputer.

La reine me fit un compliment fort honnête; & connoiſſant déjà le chevalier de l'Ardent Amour, elle lui fit mille careſſes. Nous arrivâmes enfin au palais, où le roi voulut que je priſſe un appartement, auſſi bien qu'Armande; & voulant nous montrer qu'il nous eſtimoit infiniment, il fit venir le ſoir la princeſſe ſa fille.

Je n'ai jamais rien vu de ſi charmant que la belle Almandine. Tout ce qui peut former les plus beaux yeux du monde ſe trouve dans les ſiens; un feu vif & brillant vous brûle de ſes premiers regards, & un

air doux & flatteur vous permet de porter les chaînes qu'ils vous donnent.

Je ſentis dès ce moment que l'on ne peut ſe défendre de ſes charmes, & quoique je viſſe qu'elle répondoit avec bonté au tendre empreſſement de mon rival, je m'abandonnai au violent penchant qui me forçoit à l'aimer; & je me flattai que peut-être Armande n'étoit pas ſi bien auprès d'elle, que je ne puſſe du moins l'obliger à balancer ſon eſtime entre nous deux.

Vous direz, madame, que j'étois bien téméraire, ou bien amoureux; mais j'ai éprouvé que l'amour a ſes preſſentimens heureux comme la fortune. Pour faire réuſſir mon deſſein, je pris un autre chemin que mon rival. Je cachai avec ſoin ma paſſion, & m'attachant à une des plus belles filles de la cour, je lui donnai des fêtes. Je fis en ſa faveur des courſes de chevaux, & ne négligeai rien de cette fine galanterie, qui nous donne l'avantage ſur toutes les nations du monde.

Les ſoins que je rendois à Celdine, (c'étoit ainſi que cette aimable perſonne s'appeloit) avoient quelquefois la princeſſe pour témoin, le roi ſouffrant qu'elle prît des plaiſirs dont elle ne devoit point donner de récompenſe.

Je m'apperçus avec une joie ſenſible qu'elle y étoit quelquefois rêveuſe, & que, malgré l'attachement d'Armande, ſes yeux me reprochoient de porter d'autres chaînes que les ſiennes. Que je ſouffrois dans ces momens, de ne pas lui faire connoître tout l'amour que j'avois pour elle! mais la peur de n'être pas encore le plus fort dans ſon ame, me forçoit de feindre juſqu'à un temps plus heureux.

Cependant je paſſois de cruelles heures; je ſavois que le prince d'Arragon, ayant gagné une fille qu'Almandine aimoit, entroit quelquefois dans ſon palais, & que, malgré la princeſſe, il lui parloit ſouvent de ſon amour, ſans autre témoin que cette confidente; & que, ſi on ne répondoit pas avec tendreſſe à ſa paſſion, il étoit du moins écouté ſans colère. Il la ſuivoit même au temple, aux promenades, & étoit toujours auprès d'elle dès qu'elle paroiſſoit en public.

Le roi commença de s'en alarmer; & quelque amitié qu'il eût pour lui, la politique l'emporta; il le pria de s'éloigner de ſa cour. Un commandement ſi terrible outra de colère le prince d'Arragon, & le contraignit à ne plus paroître au palais. Le roi ſe croyant en

sûreté, & me voyant attaché auprès de Celdine, donna plus de liberté à la princeſſe. Elle paroiſſoit plus ſouvent en public, & j'étois plus expoſé au danger de ne pouvoir long-temps cacher ma paſſion. Quelquefois mes yeux me trahiſſoient, & s'attachoient ſur l'adorable Almandine, avec des mouvemens ſi tendres, qu'elle en rougiſſoit; mais cette aimable rougeur n'avoit rien de déſobligeant, & paroiſſoit plutôt une marque de ſa modeſtie qu'un effet de ſa colère.

Un jour que je donnois à Celdine un bal dans un ſalon de verdure, qui étoit dans les jardins du palais; après avoir beaucoup danſé, je fus dans une allée, pour prendre un peu de repos. Je n'y eus pas fait quelque pas, que j'entendis parler de l'autre côté de la paliſſade. Non, Phédime (diſoit une perſonne que je connus être la princeſſe) non, je ne puis plus ſouffrir que Celdine l'emporte ſur moi, & tu ne peux comprendre le chagrin que l'amour que Zalmandor a pour elle me cauſe. Je vous avoue, madame, lui répondit cette fille, que ce biſarre dépit m'étonne; pardonnez-moi ſi je vous parle ſi hardiment. Vous ſouffrez ſans colère les ſoins du malheureux prince d'Arragon; vous lui laiſſez eſpérer que, ſi quelqu'un peut

vous plaire, il aura l'avantage ſur tous ſes rivaux; & depuis que le roi votre père lui a défendu le palais, vous ne paroiſſez point fâchée, quand, ſans vous en rien dire, je lui ménage les momens de vous dire tout ce qu'un cœur bien touché reſſent de douleur, quand il n'a pas la liberté de voir l'objet qu'il adore. Pourquoi donc, madame, ſi j'oſe vous le demander, vous intéreſſez-vous dans les ſoins que le prince de Mauritanie rend à la belle Celdine? & que vous importe dans quelles mains tombe un cœur que vous ne voulez point recevoir.

Comme juſques ici, reprit la princeſſe, je ne t'ai point dit mes véritables ſentimens, tu as raiſon d'être étonnée de mon inquiétude. Mais, Phédime, mon ame eſt trop accablée, pour ne pas chercher le triſte plaiſir de me plaindre. Apprends donc qu'Armande n'a jamais eu de part à ma tendreſſe. La biſarrerie du roi mon père, qui, ſous le prétexte de je ne ſais quelle prédiction, ne ſouffre point que je vive comme les autres princeſſes de mon rang, me donna envie de me faire un protecteur, qui pût me défendre d'être ſacrifiée à un prince ſujet de la couronne que je dois porter un jour. Le prince d'Arragon me parut propre à mon

dessein. Maître de ses états, comme de sa personne, je crus que je ne pouvois mieux choisir. Je reçus ses soins avec bonté, & je pensai même que je pourrois l'aimer; mais je n'avois point vu Zalmandor. Dès qu'il parut, je n'eus plus que de l'indifférence pour Armande; je me flattai quelques jours d'en avoir fait la conquête; & mon cœur voloit déjà au-devant de vœux, quand les fêtes qu'il donna à Celdine m'apprirent que je m'étois trompée. Ah! Phédime, si tu connoissois tout ce que souffre une princesse fière & glorieuse, qui croit mériter d'être aimée, & qui voit porter ailleurs l'encens qu'elle s'étoit destiné, tu avouerois qu'il n'y a point de tourment plus affreux. J'ai voulu essayer si je ne trouverois point dans l'amour d'Armande de quoi me faire oublier l'outrage que le prince de Mauritanie a fait à mes charmes. J'ai même affecté dans ces cruelles fêtes, où j'étois le témoin du triomphe de ma rivale, d'écouter plus favorablement le prince d'Arragon. Je t'avoue que j'ai cru quelquefois que Zalmandor en avoit quelque chagrin, & je l'ai surpris souvent qu'il me regardoit, comme on regarde quand on aime. Ce soir même, ce soir, ma chère Phédime, tout occupé

qu'il paroît de l'heureuse Celdine, ses yeux pleins d'un feu que l'amour seul peut faire naître, se sont attachés sur les miens, avec une langueur si éloquente, que je n'ai pu soutenir ses regards. Cependant il aime ma rivale, & je n'en puis douter. Ah! madame, lui dis-je, n'étant plus maître de me cacher, en me jetant à ses pieds; ah! ma chère princesse, je n'aime point Celdine, vous seule avez rempli mon ame de ce feu, que vos yeux seuls peuvent allumer. Apprenez à votre tour, que je n'ai feint d'aimer, que pour tromper le roi votre père, & pour... oserois-je l'avouer? vous donner envie de faire ma conquête, malgré l'estime que vous aviez pour mon rival. Que j'ai souffert dans cette cruelle contrainte! Combien de fois ai-je été près de lui donner la mort! Mais retenant de si justes transports, de peur de faire éclater ma passion, je retournois auprès de Celdine. Aujourd'hui le destin, d'accord avec l'amour, m'a conduit dans cette allée. Ne soyez point fâchée, mon adorable princesse, de ce qu'ils m'ont fait entendre. Cessons de nous contraindre; & acceptez un cœur qui n'a jamais porté d'autres chaînes que les vôtres, sans plus ménager mon rival.

Zalmandor, reprit la princeſſe, je ne puis vous déſavouer ma foibleſſe, puiſque vous l'avez entendue. Mais pour mériter que je vous en faſſe l'aveu à vous-même, & que je vous ſacrifie le prince d'Arragon, il faut me donner des preuves que vous n'aimez point ma rivale, & l'accabler d'autant de mépris, que vous l'avez fait triompher à mes yeux; & quand par un déſaveu auſſi éclatant que votre amour l'a été, je ne pourrai plus douter de votre ſincérité, peut-être alors oublierai-je le malheureux Armande. Ah! madame, m'écriai-je, vous aimez plus mon rival que vous ne penſez, puiſque vous balancez à l'éloigner; & votre vanité a plus de part que votre cœur à ce que j'ai entendu de favorable. Ce que vous dites pourroit bien être, reprit la princeſſe, avec un air de dépit; mais enfin vous ſavez à quelle condition je mets mon eſtime; c'eſt à vous de le faire, ſi vous voulez m'obliger à vouloir quelque choſe de plus. En achevant de parler, elle rentra dans le bal; & voulant lui montrer que je ſavois lui obéir, je n'approchai point de Celdine, & je ſortis des premiers de l'aſſemblée, pour n'être point obligé de lui donner la main, pour la conduire à ſon appartement.

Cependant, voulant parler encore un moment à la charmante Almandine, avant qu'elle rentrât dans son palais, je fus l'attendre dans un grand parterre qui étoit sous les fenêtres de son cabinet. Je n'y eus pas été une heure, que j'apperçus mon rival; & Phédime, quittant la princesse, lui vint parler. Je ne pus entendre ce qu'elle lui dit, parce que je m'étois caché derrière un buisson de chévrefeuille. Mais un moment après, je vis ouvrir la fenêtre du cabinet; & le prince d'Arragon s'étant approché, parla plus d'une demi-heure à une femme, que je pris pour la princesse. Tout le respect que j'avois pour elle pensa vingt fois céder à ma jalouse fureur. Mais enfin j'attendis qu'Armande fût sorti du palais, & l'ayant joint hors de la ville, comme il alloit monter à cheval : chevalier, lui dis-je, vous ne pouvez contrevenir aux ordres du roi, sans avoir en moi un mortel ennemi; & sans que je ne vous force de lui obéir. Je n'avois pas cru, reprit Armande, que les princes comme vous serviffent d'espions au roi de Castille, & ce personnage ne pourroit être pardonnable dans Zalmandor, qu'étant amant de la princesse Almandine. Soit comme amant de la princesse, lui répondis-je, en mettant

l'épée à la main, ou comme ami du roi son père, je ne souffrirai point que vous demeuriez dans ces lieux davantage. Voyons, me dit-il, en se mettant en posture de me recevoir, si vous pourrez exécuter ce généreux dessein. A ces mots, nous commençâmes un combat, qui auroit peut-être été funeste pour moi, si l'épée du prince d'Arragon ne s'étoit rompue; & ses écuyers étant arrivés, je me retirai sans blessures. Armande l'étoit à la cuisse assez considérablement. Mais ne voulant pas être trouvé dans ce lieu, il se fit porter à quelques milles de la ville, où il avoit choisi sa retraite.

Comme notre combat n'avoit que nos domestiques pour témoins, il fut secret quelque temps; & il n'y eut d'abord que la princesse qui l'apprit par Phédime, à qui Armande le fit savoir. Elle m'en fit quelques reproches la première fois que je la vis; mais comme cet emportement étoit une marque de ma passion, elle me le pardonna, sans vouloir me promettre de bannir mon rival.

Cependant l'affectation que j'avois de fuir en tous lieux Celdine, pour qui l'on m'avoit vu tant d'empressement, fut remarquée de

de toute la cour ; & comme elle étoit parente de la reine, elle m'en témoigna quelque dépit. Je lui dis que les ordres que j'avois reçu depuis peu du roi mon père, qui n'approuvoit pas cette alliance, m'obligeoient de cacher les ſentimens que j'avois pour cette belle perſonne, de peur qu'il ne m'ordonnât de retourner auprès de lui.

Pour Celdine, comme elle étoit fière, que j'avois eu le malheur de ne lui pas déplaire, & qu'elle s'étoit flattée d'être un jour reine de Mauritanie, elle n'écouta pas de ſi foibles raiſons, & elle devina bientôt le véritable ſujet de mon changement. Elle en conçut un ſi grand dépit, qu'elle apprit au roi, que le prince d'Arragon n'étoit point ſorti du royaume ; qu'il avoit deſſein d'enlever la princeſſe ; que j'étois ſon rival, & que nous nous étions battus le jour du bal. Elle avoit ſu cette aventure d'un de mes domeſtiques qu'elle avoit gagné, qui lui rendoit un fidelle compte de toutes mes actions.

Le roi, alarmé de cette nouvelle, envoya prendre priſonnier le malheureux Armande, & le fit conduire dans un château qui commandoit la ville. Il ordonna à la reine de ne plus laiſſer ſortir la princeſſe de ſon palais, dont on redoubla la garde. Pour moi, il n'oſa

rien me dire, craignant d'avoir besoin de mon bras, dans la guerre, qui n'étoit que différée par une trève d'un an; mais il mit des espions autour de moi, qui lui disoient toutes mes démarches.

Tous ces changemens me causèrent une douleur mortelle. J'étois au désespoir d'avoir causé le malheur de mon rival par mon imprudente colère, & de m'être ôté le peu de liberté que j'avois de voir quelquefois l'adorable Almandine. Mais comme l'amour est ingénieux, je trouvai le moyen d'entrer dans un petit bois, qui donnoit sous les fenêtres de son appartement, où elle venoit souvent se promener. J'y fus deux jours sans l'y rencontrer; mais un soir, qu'il avoit fait très-chaud, elle vint y goûter le frais, accompagnée seulement de Phédime. Je m'avançai au-devant d'elle, & voulus lui demander pardon de ma hardiesse; mais cette princesse, sans me donner le temps de parler: Zalmandor, me dit-elle, vous devriez être content des maux que vous m'avez faits, sans venir chercher à m'en faire de nouveaux. A quelle extrémité de colère le roi ne se porteroit-il pas, s'il savoit que vous vinssiez dans ce palais, & dans une heure où il n'est permis qu'à mes fem-

mes de m'approcher ? Vous qui savez si bien le faire obéir, quel droit avez-vous de mépriser ses ordres ? Si votre cœur, madame, lui dis-je, n'étoit pas prévenu pour mon heureux rival, vous ne me feriez point un crime de n'avoir pu souffrir son bonheur, sans le lui faire acheter de son sang, & vous trouveriez, dans un peu de bonté pour moi, l'excuse de ce que je fais aujourd'hui. Mais, trop cruelle princesse, le soin que j'ai pris de m'attirer la haine de Celdine, par l'indifférence que j'ai pour elle, ne vous a pu toucher. Vous ne vouliez que cette marque éclatante de l'effet de vos charmes, sans vous soucier de celui qui vous la donnoit. Vous êtes bien injuste, me dit Almandine, de me faire ce reproche. Zalmandor, vous me connoissez peu, si vous croyez que les sacrifices peuvent m'être agréables, si la main qui me les offre ne m'est chère ; c'est ce qui me fait supporter ma prison sans murmurer. Soyez fidelle, & reposez-vous sur moi de la récompense.

J'avoue que les malheurs du prince d'Arragon me touchent ; que je suis fâchée de le voir dans les fers du roi mon père, & que de tout mon cœur je voudrois lui rendre la liberté ; mais ce ne feroit plus pour

recevoir ſon amour. Déterminée à partager vos chaînes, je ne puis plus écouter ſes ſoupirs. Aidez-moi à rompre les fers dont le roi mon père l'accable. Je vous promets de lui défendre de porter les miens. Quelque danger qu'il y ait de vous obéir, madame, lui répondis-je, je vais m'y employer de tout mon pouvoir. Mais, divine princeſſe, ſouvenez-vous que ce prince.... Je ne me ſouviendrai que de ce qui vous fera connoître le tendre penchant que j'ai pour vous, me dit-elle, ſi vous ſavez me ſervir comme je veux l'être.

Après ces paroles, ſans vouloir ſouffrir que je lui parlaſſe davantage, elle m'ordonna de me retirer, mais ce fut ſans me défendre d'y revenir; & je ſus ſi bien profiter de cette indulgence, que je la voyois tous les ſoirs, ſans autre témoin que Phédime.

Dieux! que je découvris de nouveaux charmes dans ces converſations particulières, & que je béniſſois le ciel de mon bonheur! Dans ces tranſports, je n'oubliois point de m'employer pour mon rival; mais toutes mes prières furent inutiles, le roi ne vouloit point entendre parler de ſa liberté; & quoique la reine, qui aimoit ce prince, ſe fer-

vît de tout ſon crédit, elle n'obtint pas davantage.

Mais Armande étant guéri de ſes bleſſures, trouva le moyen de ſe ſauver par une fenêtre de ſa chambre, qui donnoit ſur la campagne, & que l'on n'avoit pas cru néceſſaire de griller, par l'impoſſibilité de s'en ſervir. Le premier uſage qu'il fit de ſa liberté, fut de chercher à voir la princeſſe. Il parla à Phédime; & cette fille, qui l'avoit toujours favoriſé, le fit cacher dans un cabinet d'Almandine; & quand il n'y eut plus qu'elle dans l'appartement de la princeſſe, elle le mena dans ſa chambre.

Son étonnement fut grand, quand elle vit ce prince, & ſon premier mouvement fut d'être bien aiſe de le voir ſorti des mains du roi. Mais faiſant réflexion ſur les nouveaux malheurs qui pouvoient lui arriver s'il étoit ſurpris: Armande, lui dit-elle, les dieux me ſont témoins combien votre priſon m'a touchée, & de ce que j'aurois voulu faire pour vous en tirer. Le ciel a ſecondé mes vœux; ne retombez plus, par votre obſtination à demeurer dans un lieu ſi fatal à votre repos, dans un danger plus à craindre que le premier. Retournez en Arragon; & ſi vous avez quelque amitié pour moi,

donnez à l'eſtime que j'ai pour vous, l'oubli de l'offenſe que le roi mon père vous a faite, & ne ſongez point à vous en venger. Pour être sûr de mon obéiſſance, lui répondit Armande, il ne faut point m'éloigner de vous, madame. Tant que je verrai ma princeſſe, je ne haïrai point celui qui lui a donné la naiſſance, quelqu'injuſte qu'il ſoit. Mais je ne puis répondre que, ſi vous avez la cruauté de me bannir, je ne me ſouvienne des mauvais traitemens qu'il m'a fait. Vous ne pouvez plus reſter ici ſans être découvert, reprit Almandine, & je ne puis vous voir, ſans m'expoſer à être la plus malheureuſe perſonne de mon ſexe. Ah! madame, interrompit le prince d'Arragon, vous n'aviez point ces prévoyantes frayeurs quand vous aviez quelque bonté pour moi. Sans doute que Zalmandor, de qui le combat ne m'a que trop fait voir qu'il étoit mon rival.... Armande, lui dit la princeſſe, ſans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire, le prince de Mauritanie n'a point de part à la prière que je vous fais; mon ſeul devoir, & la peur d'être cauſe de votre perte m'y obligent, quoiqu'à ne vous rien cacher, ce prince me ſoit aſſez cher pour le préférer à toute

la terre. Je n'ai donc plus qu'à mourir, reprit Armande, puiſque vous m'annoncez l'arrêt de ma mort. En même-temps, ce prince furieux tira ſon épée, & ſe la feroit paſſée dans le cœur, ſi Phédime & la princeſſe ne la lui euſſent arrachée avec violence. Outré de déſeſpoir, il ſortit de l'appartement d'Almandine, & alla paſſer la nuit dans une maiſon écartée.

Il m'envoya un cartel le matin, & me marqua l'endroit où il feroit. Je m'y trouvai, ſans autre ſuite que l'écuyer que vous me voyez ; & ſans lui demander le ſujet de ce ſecond combat, nous le commençâmes en gens qui craignoient de n'avoir pas le temps de l'achever.

Je fus aſſez heureux d'être le victorieux ; le prince d'Arragon, affoibli de la perte du ſang qui ſortoit de deux grandes bleſſures, tomba évanoui. Mon écuyer & moi nous le portâmes à la première habitation ; & ayant envoyé querir un chirurgien à la ville, où tout étoit en rumeur de ſa fuite, je le fis panſer. Ses plaies ſe trouvèrent grandes, mais ſans danger ; & dès qu'il fut revenu à lui, je m'approchai de ſon lit : généreux prince, lui dis-je, le ſort des armes m'a donné une victoire que vous méritiez mieux

que moi. Souffrez que je vous fasse connoître, par les soins que j'aurai dans ces lieux où tout vous est ennemi, de vous donner tous les secours nécessaires ; que si vous ne pouvez m'aimer, puisque l'amour que nous avons pour la princesse de Castille nous en empêche, je mérite au moins votre estime. Vaillant Zalmandor, me dit-il, je devrois, pour reconnoître votre générosité, vous céder notre divine princesse ; mais je ne puis vous le promettre : ainsi, pour vous ôter un ennemi dont la vie est incompatible avec la vôtre, laissez-moi finir des jours infortunés. Vous m'avez enlevé le cœur de l'ingrate Almandine, n'ayez pas la cruauté de me contraindre à être témoin de votre bonheur. Je ne sais, lui dis-je, si vous n'avez pas plus de part que moi à l'estime de cette princesse ; mais qui que ce soit de nous deux qu'elle choisisse, attendons son choix, sans lui ôter par nos combats deux amans fidelles ; & s'il est vrai que vous l'aimiez, ne disposez point sans ses ordres d'une vie qui doit être à elle. Armande se rendit à mes discours, & me promit de souffrir tout ce qui seroit nécessaire pour sa guérison. Après cela je m'en retournai à la ville, de peur de me rendre suspect.

J'y trouvai le roi dans une colère épouvantable de la fuite du prince d'Arragon; il donna des ordres si précis de le prendre par-tout où il seroit, que craignant qu'il ne fût découvert, je fus le soir supplier la princesse de lui envoyer commander de se laisser conduire en Arragon. Phédime y fut, n'étant pas sûr de se confier à une autre. Il résista long-temps à la prière d'Almandine, mais enfin il y consentit.

Je fis faire un brancard, & le fis transporter jusques dans son royaume, n'osant l'y accompagner moi-même, de peur de lui nuire.

Pendant ce temps-là, le roi tomba malade, & mourut en huit jours; & la reine, touchée de sa perte, le suivit un mois après. La princesse, accablée de tant de chagrins, ne vouloit point survivre à des personnes si chères, quoique le roi lui eût fait passer de tristes momens; & sans les bontés qu'elle avoit pour moi, elle n'auroit pas sitôt essuyé ses larmes: mais elle se rendit à mes prières, & à l'empressement de ses peuples, qui la reconnurent pour reine, avec une joie qui marquoit leur tendresse. Celdine, dont la haine n'étoit point diminuée, ne voyant plus d'obstacles à notre bonheur, eut recours

au traître Amerdin. Il n'eſt pas que vous ne connoiſſiez ce formidable ennemi du genre humain, qui ne ſe ſert de ſa ſcience que pour faire des malheureux, ſans y avoir d'autre intérêt que de faire couler des pleurs, dont il ſe forme un ruiſſeau, & dont il fait ſes plus cruels enchantemens.

Ce perfide, ravi d'avoir un nouveau ſujet d'exercer ſa rage, enleva un jour la princeſſe, & la conduiſit dans ce château fatal, où depuis un ſiècle il tient tant de princes & de princeſſes enchantés, leur faiſant ſouffrir mille différens ſupplices.

Jamais douleur ne fut égale à la mienne, quand je me vis ſéparé de ma chère Almandine. Je voulois faire payer à Celdine de ſa vie ſa cruelle vengeance; mais trouvant honteux de tremper mes mains dans le ſang d'une femme, je courus après ma princeſſe, & j'arrivai au château fatal. J'y ſuis demeuré pluſieurs jours ſans pouvoir par mes cris ni mes menaces obliger perſonne à me répondre. Enfin déſeſpéré de mon ſort, j'ai été chercher cette adorable fée, qui ſe fait un plaiſir de ſecourir tous les malheureux. Elle m'a ordonné de vous venir attendre dans ce lieu, & m'a aſſuré qu'à vous ſeul étoit réſervé le pou-

voir de punir le perfide Amerdin, & de rendre la liberté à tant d'illuſtres infortunés.

Le prince de Mauritanie finit ſon diſcours par un ſoupir ſi touchant, qu'Elmédor lui promit de nouveau d'expoſer ſa vie pour lui rendre l'aimable Almandine ; & les princeſſes s'étant levées, après l'avoir remercié de la peine qu'il s'étoit donnée de leur apprendre ſes aventures, ils s'en retournèrent tous enſemble auprès du prince de Numidie, à qui l'on apprit le nom de celui de Mauritanie.

Le ſage berger ayant guéri en deux jours Alinzor de ſes bleſſures, comme il l'avoit promis, toutes ces illuſtres perſonnes prirent le chemin du château d'Amerdin, après avoir récompenſé libéralement leur hôte charitable, &, à la première ville, la princeſſe des Canaries reprit un habit de femme, auſſi bien que Phénice, n'ayant plus de raiſons qui l'obligeaſſent à cacher ſon ſexe.

Ils continuèrent leur voyage pluſieurs journées, ſans qu'il leur arrivât aucune aventure ; mais un matin, étant tous deſcendus de cheval au bord d'une rivière, pour ſe repoſer, ils virent venir à eux un bateau en forme de petite galère, conduite par des rameurs vêtus galamment. Une nymphe,

habillée comme celles de Diane, y paroissoit assise sur des carreaux de velours vert & or, & regardoit attentivement sur le rivage.

Un spectacle si agréable arrêta les regards des princesses; & elles virent que la nymphe s'avançoit sur le bord de la galère, dès qu'elle fut proche d'elles; & s'adressant à Elmédor: Prince de Grenade, lui dit-elle, la fée des Grandeurs, dont le séjour n'est pas éloigné d'ici, m'envoie vous dire qu'elle veut vous voir, & toute votre aimable troupe, avant que vous tentiez l'aventure du château d'Amerdin. Elle ne peut rendre qu'à vous l'anneau fatal que vous avez perdu, & que Zamat lui a confié en mourant. C'est par lui seul que vous pouvez rompre l'enchantement du cruel magicien, & jouir d'un bonheur que vous n'espérez pas. Ne craignez point, lui dit-elle encore, voyant qu'il étoit incertain de ce qu'il devoit faire, que ce soit ici un artifice de la fée Désirée: celle qui m'envoie n'a besoin que de sa beauté pour se faire aimer; & ne veut vous voir que pour vous rendre heureux. Le prince, honteux de ce reproche, présenta la main à la princesse des Canaries, qui se trouva la première pour monter dans la galère; & toute cette charmante troupe s'étant embarquée

après Elmédor, elle prit la route de l'Isle de la fée des Grandeurs.

Ils y arrivèrent bientôt, & furent étonnés de la magnificence qu'ils rencontrèrent. Tout y brilloit d'or & de pierreries, & les plus ſimples habitations étoient de marbre & de porphyre. Tous les habitans de ces lieux fortunés ſe reſſentoient de la grandeur de leur ſouveraine, & rien ne paroiſſoit qui ne fût ſuperbe. Mais ils ne purent ſupporter l'éclat du palais, qui étoit bâti de cryſtal de roche, orné de diſtance en diſtance de colonnes d'or. Les appartemens de ce magnifique édifice répondoient à la beauté du dehors; & celui de la fée étoit ſi brillant de pierres précieuſes de toutes les couleurs, que celui du ſoleil ne pouvoit le ſurpaſſer.

Cette adorable princeſſe les vint recevoir à la porte de ſa chambre; & ſans rien emprunter de l'art pour réhauſſer ſa beauté, elle leur parut un chef-d'œuvre de la nature. Sa taille étoit au-delà de celle d'une mortelle, & tous les traits de ſon viſage étoient ſi parfaits qu'il étoit impoſſible de les dépeindre, ſans leur ôter quelque choſe de leurs charmes. Une majeſté accompagnée d'une douceur charmante achevoit de la rendre adorable; & nos princeſſes lui rendirent ſans

peine

peine l'hommage que l'on rend aux déesses, en se prosternant à ses pieds. Elle les releva avec bonté; & les ayant embrassées, elle dit au prince de Grenade, qu'elle avoit tant d'estime pour sa vertu, qu'elle avoit voulu lui remettre l'anneau que Zamat lui avoit confié; & que devant lui rendre un service considérable dans la destruction du château d'Amerdin, il étoit juste qu'elle l'en priât elle-même. Je ne dois plus regretter mes tristes jours, madame, lui dit Elmédor, s'ils vous sont utiles à quelque chose; & la malheureuse Alzayde ne pourra pas se plaindre que je retarde sa vengeance, si je suis assez fortuné pour vous marquer mon profond respect. Vous vengerez Alzayde en me servant, reprit la fée, & vous retrouverez cette aimable personne dans le même lieu où vous punirez le cruel Asmonade. Ah! madame, s'écria l'amoureux prince de Grenade, de quoi me flattez-vous? Ma princesse ne seroit point morte? & je pourrois espérer de voir encore ses beaux yeux m'annoncer mon bonheur? Peut-être mes oracles ne sont-ils pas sûrs, reprit la fée des grandeurs en souriant. Ah! madame, lui dit Elmédor, je me garderai bien d'en douter. Ils me promettent un bien trop précieux pour ne le pas espérer.

Après ces paroles, la fée craignant que les princeſſes n'euſſent beſoin de repos, les fit paſſer dans un appartement, où elles trouvèrent des nymphes qui leur préſentèrent des habits magnifiques, dont la fée des Grandeurs leur faiſoit préſent. Elles s'en parèrent pour lui plaire, & pour ne pas bleſſer ſes yeux par leur négligence. Que le prince de Numidie ſe ſut bon gré du choix qu'il avoit fait de la princeſſe des Canaries, quand il la vit entrer dans la chambre de la fée avec ce ſuperbe ajuſtement! & qu'il la trouva belle! La fée des Grandeurs lui donna mille louanges flatteuſes, auſſi bien qu'à la princeſſe Zamée; & après avoir paſſé la journée dans une converſation charmante, cette adorable ſouveraine les conduiſit dans des jardins, où tout ce que l'art, joint à la nature, peut former d'admirable ſe trouvoit.

Elles s'y promenèrent long-temps, & elles furent ſe repoſer dans un ſallon de myrthe & de grenadiers. L'on y voyoit au milieu un rond d'eau, où étoit une ſtatue de Junon, qui tenoit dans ſes mains pluſieurs couronnes, dont il ſortoit de chaque fleuron des filets d'eau, qui, ſe perdant dans les airs, retomboient avec un murmure confus dans le baſ-

ſin. La fée ayant fait aſſeoir les princeſſes auprès d'elle, elles entendirent un concert enchanté, qui les ſurprit agréablement; & ayant écouté cette admirable muſique une demi-heure, la fée recommença de parler à Elmédor de l'aventure qu'il alloit entreprendre, & lui donna des leçons ſi préciſes ſur tout ce qu'il devoit faire, qu'il connut, auſſi bien que cette illuſtre compagnie, qu'elle y prenoit un ſecret intérêt. Zamée, plus hardie que les autres, lui dit qu'elle étoit perſuadée que le prince de Grenade viendroit à bout de cette périlleuſe entrepriſe; mais que pour ne lui rien laiſſer négliger de tout ce qui pourroit la rendre immanquable, elle n'avoit qu'à avoir la bonté de ne lui point cacher la part qu'elle y prenoit. Zalmayde ſe joignit à la princeſſe de Fez pour obtenir cette grâce; & les princes, par leur reſpectueux ſilence, marquoient aſſez qu'ils n'en avoient pas moins d'envie que ces belles princeſſes. La fée des Grandeurs leur accorda, avec une aimable rougeur, ce qu'ils lui demandoient avec tant d'empreſſement, & ne pouvant ſe réſoudre d'être préſente à ſon hiſtoire, elle ſe leva, & ordonna à Céline, l'une de ſes nymphes, de ſatisfaire ſa curioſité. Céline, obéiſſant à ſa charmante ſouveraine,

commença de parler dès qu'elle fut un peu éloignée.

---

# HISTOIRE

## *DE LA FÉE DES GRANDEURS, & du Prince Salmacis.*

VOUS ſavez ſans doute, madame, dit Céline, en s'adreſſant à Zamée (la princeſſe des Canaries le lui ayant ordonné) que la fée des Grandeurs eſt fille de Vénus & du roi Poliandre, & que l'on voit ſur ſon viſage la beauté de la Déeſſe ſa mère, avec l'air de majeſté & de grandeur du roi ſon père. Sa tendreſſe pour elle fut ſi grande, qu'il voulut qu'elle fût ſouveraine, dès que ſa main pût porter le ſceptre. Il lui donna cette isle; & Vénus, la comblant de biens, la rendit la plus ſavante fée, & la plus puiſſante de l'Europe; mais ne ſe ſervant de ſa ſcience que pour faire des heureux, elle fut bientôt l'adoration de tout l'univers; & de toutes les parties du monde, les infortunés venoient la chercher.

Il y avoit dans cette cour un prince, nommé Salmacis, dont rien ne peut égaler le

mérite ; la beauté, l'esprit, le courage, semblant se disputer l'avantage de le rendre l'admiration de tous ceux qui le connoissent ; & si la fortune lui refuse les couronnes que ses pères ont portées, il les mérite si bien, que l'on ne s'apperçoit point de cet aveuglement de la fortune.

Tel que je vous le représente, & plus charmant encore, il n'est pas étonnant qu'il fît des conquêtes de toutes les nymphes de cette brillante cour. Mais sa gloire ne pouvoit monter plus haut que d'être regardé favorablement de notre divine fée. Elle sentoit un penchant pour lui, qu'elle cachoit avec peine ; sa fierté lui disoit, qu'étant fille de Vénus & du grand roi Poliandre, & reine d'un empire florissant, elle ne pouvoit regarder Salmacis que comme son premier sujet.

Sans doute la grandeur de la fée empêcha le prince d'élever ses vœux jusqu'à elle, & lui fit trouver des charmes dans une jeune nymphe d'une beauté brillante, qui se nommoit Ismire. Il ne soupira pas long-temps sans être entendu. Ismire, flattée de la vanité de l'avoir emporté sur toutes nos belles, aima autant qu'elle étoit aimée ; &, faisant gloire de sa conquête, elle ne cachoit point sa tendresse.

Salmacis, au comble de la félicité, ne pouvoit vivre un moment ſans ſa charmante nymphe ; tout lui paroiſſoit inſupportable ſans elle, & les ſoins de faire ſa cour à la fée lui dérobant des heures trop précieuſes, l'on ne le voyoit plus en public, que pour accompagner Iſmire. Tous les jours il inventoit des fêtes galantes pour la divertir ; & tous les ſoirs, quand elle étoit retirée, il paſſoit une partie de la nuit à lui donner des concerts de tout ce qu'il y avoit de bons muſiciens en Europe.

Tant d'amour bleſſa les yeux de la reine. Si elle n'avoit pu vaincre le penchant qu'elle avoit pour Salmacis, elle avoit été maîtreſſe de le cacher, tant qu'il n'avoit rien aimé : mais dès que la jalouſie ſe mêla avec ſa tendreſſe, elle devint rêveuſe, inquiète & chagrine ; & comme tout le monde ignoroit ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, il n'y avoit point de moment où elle n'entendît parler du bonheur de ſa rivale. Enfin, ne pouvant renfermer dans ſon ame tant de cruelles paſſions, elle m'en parla un jour.

Céline, me dit-elle, eſt-il vrai que Salmacis aime ſi tendrement Iſmire ? Madame, lui dis-je, m'étant déjà apperçue que le prince ne lui étoit pas indifférent, Iſmire

n'eſt aimée du prince Salmacis que parce qu'il n'oſe regarder ce qu'il y a dans cette cour de plus beau qu'elle. Et qui trouvez-vous de plus aimable que cette nymphe, me dit la fée? Si vous me permettez de le dire, madame, lui dis-je, je vous dirai que la fée des Grandeurs eſt plus au-deſſus d'elle par ſa beauté que par ſa naiſſance. Hélas! Céline, que tu connois peu le pouvoir de l'amour, ſi tu crois qu'il naît dans un cœur par le conſeil de la raiſon! Salmacis ne voit rien de plus parfait que l'heureuſe Iſmire, & je ſuis sûre qu'à ſes yeux elle l'emporte ſur la déeſſe ma mère. Je ne ſais pas, lui répondis-je, s'il la trouve plus belle que Vénus; mais je ſais bien que tout l'amour qu'il a pour cette nymphe ne l'empêche point de vous louer avec empreſſement; & je répondrois bien, madame, qu'il ne s'eſt attaché à Iſmire, que pour ſe garantir du ſort infortuné de vous trouver trop digne de ſes adorations. Ah, Céline! me dit la reine, que cette infortune auroit été peu à craindre pour lui! que j'aurois pris de plaiſir de lui faire connoître que, ſi ſa naiſſance l'éloignoit de mon trône, ſon mérite l'approchoit de mon cœur! Mais pourquoi flatter ma douleur d'une trom-

peuſe idée, quand je le vois tout plein de ma rivale? Peins le moi bien plutôt avec toutes les couleurs de la plus noire ingratitude; dis-moi que malgré toutes les bontés que j'ai eues pour lui, il n'a voulu les entendre que pour en faire un ſacrifice à Iſmire, & que, n'ayant point de couronne à lui offrir, il la fait triompher de tout le penchant que j'ai pour lui. Je lui pardonnerois encore plutôt cette eſpèce de crime, que de m'avoir aſſez peu regardée pour ignorer tout-à-fait ce qui ſe paſſe dans mon ame. C'eſt cette indifférence cruelle que je punirois ſévèrement; car pour celui de me ſacrifier à ma rivale, j'en accuſerois l'Amour. Cet enfant aveugle diſpoſe de nous avec tant de puiſſance, qu'il ne nous laiſſe connoître de bien que celui qu'il nous offre; quelque précieux que ſoit celui qu'il nous fait négliger, il ne peut avoir des charmes pour des yeux éclairés de ſon fatal flambeau.

Quand je devrois rendre Salmacis encore plus coupable, repris-je, je ne puis m'empêcher de croire que votre puiſſance lui a fermé les yeux ſur tout ce que vous avez de parfait. Ebloui de l'éclat de votre trône, il n'a oſé s'en approcher; & quand il ſe ſeroit apperçu de quelques regards favora-

bles, il se seroit bien gardé de les entendre, de peur de se rendre criminel. Que tu es ignorante dans les mystères du dieu mon frère, répondit la fée ! Si Salmacis avoit pour moi ce tendre penchant qui fait tout le malheur de ma vie, il auroit oublié que je suis sa souveraine ; & la longue suite de rois, dont il tire son origine, lui auroit fait croire qu'un sujet comme lui valoit bien les plus grands rois ; & l'Amour l'ayant rendu téméraire, il auroit soupiré assez haut pour être entendu. Il auroit osé expliquer mes regards ; & charmé d'y voir briller le même feu qui auroit brûlé son cœur... Mais, Céline, le bonheur de lui apprendre un si charmant langage n'est réservé que pour Ismire. Qu'ils passent d'heureux momens ! rien ne trouble leur tendresse. Attendez, trop fortunés amans, continua la reine, à nommer votre sort adorable, que j'aie décidé du mien. Peut-être emportée par ma jalousie, ferai-je mon plaisir de vous rendre aussi malheureux que je le suis ; vous me répondrez des indignes soupirs que pousse sans cesse mon foible cœur ; & vos larmes couleront pour faire tarir les miennes.

Mais où te laisses-tu emporter, princesse infortunée ? de quel crime les veux-tu

punir ? qu'as-tu à te plaindre de ta rivale ? n'ignore-t-elle pas ton amour ? l'insensible Salmacis a-t-il dû t'entendre, & quand il t'auroit entendue, ne sais-tu pas par ta propre expérience, que l'on n'est pas maître d'arracher de son cœur un objet qui nous plaît ? Pourquoi veux-tu qu'ils fassent ce que tu n'as pu faire ? as-tu moins de vertus que ces amans ? laisse-les donc s'aimer puisqu'ils le peuvent avec innocence ; & pour te punir d'avoir pu songer à les séparer, sois le témoin de leurs plaisirs.

Dans ce moment, l'on vint avertir la reine que des princes étrangers venoient la consulter. Elle ordonna qu'on les fît entrer, & je sortis de son cabinet. Je fus me promener dans les jardins, j'y rencontrai le prince. L'air de langueur que j'avois sur le visage, & la profonde rêverie dans laquelle j'étois ensevelie, obligea Salmacis à me demander ce que j'avois, & si l'amour causoit ma mélancolie ? Ce dieu y a sans doute part, lui dis-je en riant, & je pensois au bizarre effet qu'il se plaît à faire souffrir dans son empire. Pour savoir si vous avez raison de l'accuser, reprit le prince, il faudroit m'apprendre pourquoi vous vous plaignez de lui. Vous avez plus lieu de

vous en plaindre que moi, Seigneur, lui dis-je en le regardant fixement. S'il ne vous avoit pas mis son bandeau sur les yeux, il y auroit eu peu de princes plus heureux que vous; & je doute que les faveurs dont il vous accable auprès d'Isinire, puissent égaler ce qu'il vous fait perdre. Céline, me dit le prince d'un air embarrassé, ce n'est point sans mystère que vous me parlez comme vous faites. Expliquez-vous, je vous en conjure; ou vous me ferez peut-être faire des crimes qui me coûteront la vie. Seigneur, lui dis-je, les princes comme vous n'en peuvent faire, quand ils porteroient leurs vœux jusqu'aux déesses; Vénus a bien aimé Anchise, qui n'étoit que prince Troyen; & les divinités visibles pourroient n'être pas plus difficiles.

Après ces mots, je le quittai pour aller joindre la reine, que je vis paroître au bout de l'allée où nous étions. Depuis cette conversation, Salmacis, qui m'avoit très-bien entendue, fut plus assidu auprès de la fée. Il étoit interdit & rêveur, & Isinire avoit moins de charmes pour lui. Il ne lui donnoit plus de fêtes; ses visites étoient moins fréquentes, & tout le monde s'apperçut de ce changement. La nymphe en eut un sen-

sible dépit ; mais elle résolut de découvrir qui étoit sa rivale, avant que d'en parler à son amant.

Cependant la fée, remarquant les assiduités du prince, se douta que je lui avois parlé. Céline, me dit-elle, vous m'avez trahie ; Salmacis sait quelque chose de ma foiblesse ; ses soupirs & ses regards me l'apprennent ; & si vous ne lui aviez rien dit, il ne seroit pas si hardi que de se faire entendre. Madame, lui dis-je, c'est l'Amour qui l'a rendu téméraire, & non mes discours ; il lui aura appris à connoître le tendre penchant qui vous force à l'estimer assez pour le juger digne de porter vos chaînes. Mais, Céline, le prince ne m'aime point : Ismire est toujours l'objet de sa tendresse, & l'amour ne peut l'instruire de ce qui se passe dans mon cœur, dès qu'il n'en a pas pour moi. Peut-être, madame, répondis-je, qu'il n'a jamais aimé cette nymphe, qu'il cherchoit, comme je vous l'ai déjà dit, à se défendre du malheur de vous trouver trop aimable, & que quelques-uns de vos regards lui ont appris qu'il pouvoit ne plus se contraindre.

Le prince, qui entra comme je parlois, fit rougir la reine d'une telle manière, qu'il en demeura interdit. Mais voulant leur don-

ner les moyens de s'expliquer : Le prince, lui dis-je, vous rendra compte plus exactement que moi de ce que vous me demandez. Serois-je aſſez heureux, madame, reprit Salmacis, de ſavoir quelque choſe qui pût mériter votre curioſité? Céline, lui dit la fée, en rougiſſant encore, eſt ſi peu raiſonnable quelquefois, qu'il ne faut pas toujours écouter tout ce qu'elle dit; & ce que je lui demandois ne vaut pas un plus grand éclairciſſement. Comme il y va de vous donner un peu de confiance en ce que j'ai l'honneur de vous dire, lui dis-je, vous voulez bien, madame, que j'explique au prince cette bagatelle qui faiſoit notre diſpute. Céline, me dit la reine, j'aime mieux vous croire, que ſi vous preniez Salmacis pour ſecond. Je ſuis contente, madame, & le prince le doit être auſſi, ſi vous ne doutez point de mes paroles. Céline a toujours eu tant d'amitié pour moi, reprit Salmacis, qui comprit, par l'embarras de la reine, que nous parlions de lui, qu'après ce qu'elle vient de dire, je n'ai pas à douter que je ne doive vous rendre grâces de vouloir ajouter foi à ſes diſcours. Il eſt des ſituations où le profond reſpect que nous avons pour les perſonnes que nous adorons, nous

force à la cruelle néceſſité de nous taire; & ſans le favorable ſecours d'une tendre amie, nous mourrions plutôt que d'avouer ce qui nous conduit au tombeau. Vous voyez, madame, repris-je en riant, que l'amour prend ſoin d'expliquer mes énigmes, & que le prince.... Taiſez-vous, me dit la fée, qui aimoit mieux me quereller que ſon amant, & ne forcez pas le prince de dire ce qu'il ne penſe pas. Je dois vous punir de ſa témérité; ſans vous il n'auroit offenſé ni moi ni Iſmire. Ah! madame, lui dit Salmacis, pardonnez à Céline la pitié qu'elle a eue d'un prince malheureux. Si c'eſt un crime de vous adorer, comme l'on adore la déeſſe votre mère, c'eſt moi qu'il faut punir. Jamais mortel n'a été plus criminel. Brûlé d'un feu que je cachois avec ſoin, en croyant ſes flammes indignes de celle qui les avoit fait naître, je paſſe mes jours infortunés à me plaindre que le ciel vous ait fait ſi parfaite, que nul homme n'oſe vous aimer ſans être téméraire. Je ne parle point du rang où les dieux vous ont placée; peut-être que, s'il n'y avoit que cette raiſon, je ne ſuis pas ſi éloigné du trône, que vos yeux ne puſſent me regarder ſans deſcendre trop bas: mais, madame,

qui peut, ſans être criminel, oſer vous adorer avec cet amas de vertus & de beautés, qui vous donnent l'avantage ſur la déeſſe Vénus ? Salmacis, dit la fée, vous oubliez ſans doute que vous parlez à moi, ou vous me croyez bien indulgente. Ceſſez de vouloir me perſuader une choſe que vous ne penſez pas, & ne me forcez pas de vous bannir comme téméraire ou comme trompeur. Eſperez-vous que je ſois la ſeule dans ma cour qui ignore votre amour pour Iſmire ? & comment voulez-vous que je reçoive un encens ſi profané ? Je n'ai point profané mon encens, madame, reprit le prince, & je vous l'offre auſſi pur que celui que l'on brûle ſur les autels de la mère des amours. Ne me reprochez point les ſoins que j'ai rendus à Iſmire ; c'eſt vous, divine fée, qui m'y avez forcé. Déſeſpéré de me ſentir une paſſion que je nommois ſacrilège, j'ai cherché auprès de cette nymphe de quoi me dégager d'une ſi dangereuſe chaîne. J'ai cru quelque temps que j'avois trouvé dans ſes bontés le ſecours qui m'étoit ſi néceſſaire : mais un de vos regards, jeté peut-être ſans deſſein, a troublé de nouveau tout le bonheur de ma vie. Plus d'amour que pour ma divine reine, je ne

puis vivre que pour elle. Oui, madame; (continua-t-il en se jetant à ses pieds,) c'est à vous d'ordonner de mon sort; & pour vous épargner la peine de me punir, si mes vœux sont si illégitimes, je percerai devant vous ce cœur infortuné qui me contraint de vous offenser. Salmacis, lui dit la fée, en le faisant relever, n'entreprenez point sur mes droits, laissez-moi le soin de vous choisir le châtiment que vous méritez, sans attenter à vos jours. La déesse ma mère ne m'a pas faite plus cruelle qu'elle; jamais ses autels n'ont été ensanglantés; elle a d'autres moyens de se venger, qu'elle voudra bien m'apprendre; mais, en juge équitable, je veux examiner votre crime, & la témérité mériteroit un supplice plus doux que la trahison. Après ces mots elle congédia le prince, sans vouloir l'entendre davantage. Elle me fit quelques reproches quand elle fut seule; mais je connus bien qu'ils partoient de sa modestie, & que son cœur n'y avoit point de part. Depuis ce jour-là, le prince, devenu plus hardi, n'en passoit point sans parler à la fée de son amour, & il sut si bien lui persuader qu'il n'aimoit point Ismire, qu'elle lui permit de soupirer, & d'espérer que ses soupirs seroient récompensés.

Un ſort ſi au-deſſus d'un mortel devoit faire oublier à Salmacis Iſmire, quelques charmes qu'il eût trouvé dans cette aimable perſonne : mais les reproches de cette nymphe, qui connut enfin la redoutable rivale qui lui enlevoit le cœur de ſon amant, le trouvèrent ſenſible.

Il la voyoit toujours, & tachoit de lui perſuader que l'intérêt de ſa fortune le contraignoit de s'attacher auprès de la reine; mais Iſmire n'étant plus en état de feindre, & peu contente de ces foibles excuſes, ſachant d'ailleurs le pouvoir qu'elle avoit ſur lui, lui dit qu'elle ne pouvoit gagner ſur elle d'être témoin du bonheur de ſa rivale, & qu'elle alloit ſe retirer dans un palais qu'elle avoit à l'extrémité de l'isle. Le prince, troublé de cette réſolution, lui fit mille ſermens de n'aimer qu'elle, pour l'empêcher de s'éloigner. L'adroite nymphe feignit de ſe rendre à ſes diſcours; mais le lendemain, dès la pointe du jour, elle partit, connoiſſant bien que tant que le prince verroit la reine, elle ſuccomberoit ſous cette dangereuſe rivale; au lieu qu'étant loin d'elle, le prince ne manqueroit pas de l'y venir chercher.

Elle ne ſe trompa pas. Dès que Salmacis

apprit son départ, il courut après elle. Quoi! cruelle Isinire, lui dit-il, vous m'abandonnez ? Quoi ! vous voulez rompre des chaînes que vous m'avez juré cent fois devoir être éternelles ? Seigneur, lui répondit la nymphe, en versant quelques larmes, ce n'est pas moi qui brise les fers que je prenois tant de plaisir à partager ; vous savez, injuste prince, tout ce que j'ai fait pour vous les rendre légers. Combien de fois, charmée du tendre bonheur d'aimer autant que vous étiez aimé, avez-vous préféré votre sort à celui des dieux ! Ce temps charmant n'est plus ; l'éclat brillant de la couronne a surpris votre tendresse : vous n'avez pu trouver de douceur qu'avec une maîtresse qui pût joindre la fortune à l'amour ; suivez, suivez cette aveugle divinité, & me laissez conserver le souvenir de ce temps trop heureux.

Fidelle à ma tendresse, je ne me souviendrai que des momens où vous la méritiez si bien ; & j'oublierai que vous la trahissez, de peur qu'une idée si cruelle, en allumant ma colère, n'affoiblît mon amour. Ah! ma chère Ismire, reprit le prince en se jetant à ses pieds, que faut-il faire, pour réparer mon crime? Ne plus aimer que moi, sei-

gneur, reprit Iſmire, & me faire connoître que je vous tiens lieu de tout, en demeurant dans ce palais. Oui, aimable nymphe, lui dit Salmacis, oui, je n'aime que vous: trop heureux s'il ne faut que renoncer à la fortune que les bontés de la fée me promettoient, pour vous prouver que mon amour eſt auſſi violent que dans les premiers jours que vous l'avez fait naître.

Pendant que le prince oublioit avec tant d'imprudence tout ce qu'il devoit à la reine, cette charmante fée eut un dépit ſenſible de cette préférence, pour une perſonne ſi fort au-deſſous d'elle par la beauté & la naiſſance. D'abord ſa colère ne trouva point de ſupplice aſſez rude pour expier une offenſe ſi cruelle. Ses premiers tranſports lui repréſentoient le plaiſir de ſe venger ſi plein de charmes, qu'elle fut prête d'inventer un enchantement, où tour à tour ces criminels fiſſent éclater leur déſeſpoir. Mais l'amour reprenant la place de la fureur, la contraignit de ſe contenter de verſer des larmes. Ah! Céline, me diſoit-elle, que je dois vous vouloir de mal d'avoir flatté ma tendreſſe! Sans vous je n'aurois point goûté le funeſte plaiſir d'être aimée du prince: je l'aurois toujours vu aux pieds

de ma rivale, & cet objet terrible me l'auroit enfin fait haïr ; mais empoisonnée par sa trompeuse tendresse, je me suis fait une douce nécessité d'être aimée de lui toute ma vie. Quels remèdes, cruelle fille, (continua-t-elle en versant quelques larmes) quels remèdes apporterez-vous aux maux que vous m'avez faits ?

Madame, lui dis-je, pénétrée de douleur, si ma mort pouvoit épargner une de vos larmes, je la souffrirois avec plaisir. J'avoue que j'ai eu tort de vous parler du perfide prince Salmacis ; il étoit indigne de vos bontés, puisqu'il a pu les oublier, & vous devez le punir, s'il ne vous est point encore assez cher, pour en faire retomber la punition sur vous-même ; mais si cet ingrat est nécessaire à votre repos, oubliez, ma princesse, un égarement où son cœur n'a point de part. L'artificieuse Isinire a craint vos charmes, elle le tient éloigné de vos yeux, par une habitude qu'il a de la trouver aimable. Paroissez, Madame, dans ces funestes lieux ; allez arracher un esclave, trop honoré de porter vos chaînes, des mains de votre ennemie, & je vous réponds de sa fidélité. Ah ! Céline, me dit la reine, quoique je sente bien que

je ne puis vivre ſans être aimée du prince, je ne puis me réſoudre à faire une démarche qui me couvriroit de honte, & qui ne ſerviroit peut-être qu'à redoubler le triomphe de ma rivale. Hé bien! Madame, lui dis-je, ne ſortez point de votre palais; & faites publier le tournois que vous donnez tous les ans, le jour de votre naiſſance. Mettez-y un prix glorieux, qui flatte la vanité du foible Salmacis. Senſible à ſa gloire, il quittera pour quelque temps ſa nymphe, & pourvu qu'il vous voie un moment, je réponds de ſon répentir. La fée, après avoir balancé quelque temps, ſe détermina à ſuivre mon conſeil, & fit annoncer le tournois; & pour le prix, promit une couronne d'or, enrichie de rubis, que le vainqueur porteroit à toutes les cérémonies, quand il ſe trouveroit dans notre isle.

L'eſpoir de cette récompenſe fit l'effet que j'en attendois: Salmacis ne put réſiſter au déſir d'être honoré d'une diſtinction ſi particulière. Il partit malgré Iſmire, & arriva la veille du tournois.

L'offenſe qu'il avoit faite à la reine l'empêcha de paroître devant elle. Le jour de la fête étant arrivé, la fée, magnifique-

ment habillée, ſe plaça ſur un échafaud, avec toute ſa cour, & les juges du camp ayant fait les cérémonies accoutumées, le prince ſe préſenta le premier à la barrière. Ses armes étoient brillantes de pierreries. Ses plumes étoient blanches, & ſa caſaque d'un tiſſu d'argent, relevée ſur les bras d'eſcarboucles & de rubis. Sur ſon bouclier l'on voyoit un amour, qui voulant percer trois cœurs, n'en pouvoit venir à bout, ſa flêche étant trop courte; & pour deviſe ces paroles: *c'eſt trop d'une.*

Jamais il n'avoit été ſi charmant; & le fils de Vénus, qui ne voyoit perſonne de plus digne de porter ſes chaînes que ce prince & la fée, avoit pris ſoin d'animer de ſes charmes leur beauté naturelle.

Salmacis en faiſant le tour du camp paſſa devant la reine, la ſalua avec un viſage où la honte de ſon crime étoit peinte; & ſurpris qu'il eût pu préférer Iſmire à cette adorable fée, il demeura plus d'un quart-d'heure ſans pouvoir arracher ſes yeux de ce divin objet.

Enfin, un chevalier s'étant préſenté pour le combattre, il ſe mit en devoir de mériter le prix. Il remporta la victoire, non-ſeulement ſur cet adverſaire, mais ſur tous

ceux qui voulurent la lui diſputer ; & ayant été déclaré vainqueur, il fut conduit à l'échafaud de la reine, pour être couronné de ſa main.

Le tournois étant fini, elle ſe retira dans ſon cabinet, ſans en vouloir permettre l'entrée à qui que ce fût ; mais le prince ne pouvant plus réſiſter à l'envie d'obtenir ſon pardon, me vint trouver. Céline, me dit-il, ou donnez-moi la mort, ou obtenez de la reine que je me jette à ſes pieds. Je ſais que je ſuis indigne de ſes bontés, après ce qu'une aveugle paſſion m'a fait faire ; mais ſi un vif répentir, & une fidélité à toutes les épreuves qu'elle voudra m'ordonner, peuvent trouver grâce auprès d'elle, ah ! Céline, je ſaurai par tant d'amour réparer ma foibleſſe, qu'elle ſera contrainte de renouer mes chaînes. Seigneur, lui dis-je, je ne vous promets pas que la reine veuille vous écouter. Prévoyant ſans doute que vous la voudriez voir, elle s'eſt enfermée, & a défendu que l'on l'interrompît. Céline, me dit le prince, je n'ignore pas que ſes défenſes ne ſont pas pour vous ; accordez-moi la grâce que je vous demande, ou je croirai que vous n'avez jamais été de mes amies. Enfin, vaincue

par les prières de Salmacis, & ne croyant pas faire de déplaisir à la reine, je me présentai à la porte du cabinet. Mais je fus étonnée qu'elle m'ordonna de sortir, sans vouloir écouter ce que je lui disois du répentir du prince. Je fus lui rendre une si cruelle réponse; il en pensa mourir de douleur, & se retira dans son appartement, sans parler à personne.

Il fut plusieurs jours sans trouver un moment favorable, & la fée lui avoit fait défendre de paroître devant elle; mais un soir qu'elle se promenoit sur les bords de la mer, accompagnée seulement de ses filles, il vint se jeter à ses pieds, & sut si bien faire parler ses yeux & ses soupirs, que la fée lui promit d'oublier son crime, s'il abandonnoit Ismire. Le prince accepta sans peine cette condition, & depuis ce moment il n'a donné des marques que d'un constant amour.

Ismire a employé tous ses charmes pour le rappeler; & pour le bannir de son cœur, elle a quitté l'isle, en épousant un prince qui l'aimoit depuis quelques années.

Cependant le bruit du bonheur de Salmacis lui faisant mille jaloux, se répandit jusqu'à

jusqu'à la cour du roi Poliandre, qui trouvant très-mauvais qu'un sujet osât aimer la fée, envoya chercher Amerdin, ce fameux magicien, & lui ordonna d'enlever le prince, & de l'enchanter dans son château fatal. Ce cruel ministre, toujours prêt à faire couler des pleurs dont il fait ses pernicieux charmes, surprit Salmacis comme il étoit à la chasse, & le conduisit dans son funeste séjour.

La reine au désespoir de son malheur, consulta ses livres, pour savoir qui pourroit lui rendre son amant; mais elle connut que vous seul, généreux prince (dit Céline à Elmédor) pouviez détruire l'enchantement du château, où depuis un siécle tant d'illustres infortunés souffrent des peines inconnues au reste des mortels. La reine vit avec chagrin que vous aviez perdu l'anneau où est attachée la réussite de cette grande aventure; mais Zamat, dont la science n'étoit point bornée, lui remit en mourant ce trésor si précieux à sa tendresse, en lui recommandant de vous le rendre, pour avancer son bonheur. Elle a conduit vos pas sur les bords du Tage, où, par ses ordres, sans qu'elle le sût, la belle princesse de Fez vous attendoit; & sachant

que vous étiez près de tenter un ſi grand péril, ſans autre ſecours que celui de votre valeur, elle m'a envoyée ce matin au-devant de vous, voulant vous remettre cette bague conſtellée, dont dépend le changement de ſa fortune & de la vôtre, puiſque vous y trouverez votre charmante princeſſe, toujours conſtante pour votre mémoire.

Aſmonade ſachant votre retour de l'isle de la fée Déſirée, & craignant que vous ne vinſſiez lui arracher Alzayde, l'enleva dans cette foibleſſe où votre écuyer la crut morte. Il ſortit de Léon, n'emmenant avec lui que Sanchée. Il fut deſcendre au château d'Amerdin, où la fée Déſirée, ravie de ſe venger de vous, lui dit qu'elle le feroit aimer de cette aimable perſonne; mais il a éprouvé que les enchantemens ne peuvent rien ſur ſon cœur. Toujours fidelle à ſon cher prince de Grenade, elle paſſe les jours à regretter votre perte.

Pour vous, belle Zamée, votre chevalier trompé par votre reſſemblance, goûte des douceurs qui lui font bénir ſon ſort; & Almandine, pour ſatisfaire la haine de la vindicative Celdine, regrette tantôt la mort du prince de Mauritanie, avec un déluge

de larmes; & tantôt se plaint de ce qu'il a fini les jours du prince d'Arragon. Pour Salmacis, il n'a d'autre supplice que d'être éloigné de son adorable fée; mais comme il croit que son absence ne finira jamais, il n'est pas moins à plaindre que tous ceux qui habitent ce terrible séjour.

Céline finit ainsi son discours, & donna une si forte envie au prince de Grenade d'être au château d'Amerdin, qu'à peine put-il attendre au lendemain à partir de l'isle de la fée des Grandeurs. La joie de savoir sa princesse vivante occupoit si fort sa pensée, qu'il ne pensa point à remercier Céline du récit qu'elle venoit de leur faire. Zalmayde & Zamée le firent à sa place, & furent rejoindre la reine dans son appartement. Le soir s'y passa à supplier la fée de les aider de ses conseils: ce qu'elle fit en personne intéressée; & le lendemain, au lever du soleil, cette aimable troupe sortit de l'isle, dans la même galère qui les avoit amenés. Ils trouvèrent sur le rivage un char magnifique pour les princesses; & pour les princes, des chevaux fées, qui ne pouvoient jamais se lasser, ni être blessés.

Un nain présenta à Elmédor des armes

d'or enrichies de rubis & de perles ; & sur son écu, qui étoit d'or comme les armes, l'on voyoit ce prince qui tenoit sous ses pieds des monstres expirans. Elmédor accepta un si précieux présent, & se fit armer par le nain, qui l'instruisit du pouvoir de ces armes. Après cela, ils prirent le chemin du château d'Amerdin.

Ils marchèrent toute la journée sans avoir ressenti la moindre incommodité ; & la nuit approchant, ils se trouvèrent dans un hameau bâti sur les bords d'une petite rivière, dont les cabanes étoient de marbre blanc & incarnat. Des bergers & des bergères vêtus d'étoffes de même couleur, & dont les houlettes étoient d'argent émaillé d'incarnat, vinrent leur offrir leurs demeures pour cette nuit. Les princesses surprises de trouver tant de politesse dans ces bergers, leur demandèrent de qui ils dépendoient ; & les bergers leur répondirent qu'ils étoient sujets de la fée des Grandeurs, qui leur avoit ordonné de les bien recevoir. A ce nom si cher à cette illustre troupe, ils reconnurent les bontés de l'adorable fée, & mirent pied à terre.

Ils trouvèrent les cabanes aussi commodes qu'elles étoient bien bâties. Tous les

meubles en étoient d'une étoffe argent & couleur de rose, les tables de porphyre incarnat & vert étoient couvertes de grands vases d'albâtre, remplis de mille fleurs différentes, qui exhaloient un parfum dont les sens étoient enchantés.

Les princesses, après avoir admiré cet aimable lieu, se couchèrent sur des lits de repos, & on leur servit un souper délicieux. Pendant le repas, les bergers jouèrent des flûtes & des musettes; & dès qu'elles furent sorties de table, les princes les laissèrent en liberté de se coucher.

Le lendemain au point du jour, nos belles aventurières, suivies des chevaliers, remontèrent dans leur char; & après avoir comblé de caresses ces aimables hôtes, elles reprirent leur voyage.

La fin du jour fut aussi charmante que celui qu'ils avoient passé au hameau de marbre. Ils se trouvèrent dans une grande forêt, percée de routes à perte de vue, dont celle qu'ils suivoient leur parut bornée par un château brillant & transparent. Les princes, qui avoient devancé de quelques pas, virent que les murs en étoient d'agathe blanche, & les corniches & la couverture de porcelaine couleur de feu.

Une nymphe vêtue d'une gaze or & vert, & d'une beauté divine, étoit ſur la porte; & s'adreſſant au prince de Grenade: Généreux prince, lui dit-elle, la fée des Grandeurs m'a ordonné de vous recevoir dans ce lieu; allez faire avancer vos charmantes princeſſes, & les aſſurez qu'elles ſeront maîtreſſes ici. Elmédor, après avoir répondu au compliment de la nymphe, fut joindre Zalmayde & Zamée; & tous enſemble arrivèrent au château. Les princeſſes y embraſsèrent leur belle hôteſſe, qui les conduiſit dans un ſallon d'agathe, comme les murs du palais, ſoutenus par douze colonnes de porcelaine couleur de feu. Tous les meubles étoient de velours vert à fond d'or. Dès qu'elles furent aſſiſes, ſix nymphes vinrent leur préſenter des corbeilles pleines de fruits & de confitures.

Leur collation étant faite, elles furent ſe promener dans une forêt de grenadiers d'une hauteur extraordinaire. Des jets d'eau, qui étoient entre tous les arbres, retomboient dans des baſſins de porcelaine de la couleur favorite de la nymphe, & y faiſoient le plus bel effet du monde. Zalmayde & Zamée étoient ſi enchantées d'un ſi beau

ſéjour, qu'elles ne pouvoient ſe réſoudre d'en ſortir ; mais la nymphe les mena inſenſiblement dans un endroit de la forêt, où ils trouvèrent un repas magnifique. Pendant le ſouper, des voix, des théorbes & des violons firent un concert admirable ; & les princeſſes s'étant levées de table, elle diſparut; & de toutes les allées qui aboutiſſoient dans cet endroit, ſortirent des môres & des moreſſes, qui vinrent danſer un ballet.

Une partie de la nuit ſe paſſa dans ce divertiſſement ; & les princeſſes ſongeant qu'elles devoient ſe lever matin, ſe retirèrent au palais. Le lendemain, plus pareſſeuſes qu'à l'ordinaire, elles ne ſe levèrent qu'après deux heures du ſoleil. Leur charmante hôteſſe les conduiſit juſqu'à leur chariot, & prenant congé d'elles, elle donna un chien d'une figure extraordinaire au prince de Grenade, & lui dit de le ſuivre s'il vouloit arriver au château fatal. Elmedor la remercia mille fois, auſſi bien que nos belles avanturières ; & ſortant du palais enchanté, elles ſuivirent le chien miraculeux par une grande route de la forêt.

Ils n'y eurent pas fait trois heures de chemin, qu'ils apperçurent le château d'Amerdin. Le prince ſentit une joie qui ne ſe

peut exprimer ; & ayant fait arrêter les princesses, & prié les princes de demeurer auprès d'elles pour les garder, il s'avança seul à la porte de ce lieu infernal. Il en sortit un chevalier, après qu'il eut fait le signal accoutumé, qu'il reconnut pour Almandor, qui vint à lance haute pour le combattre.

Elmedor ne voulut point se servir contre lui de ses armes. Il lui présenta sa bague; & le chevalier sortit de l'enchantement qui l'avoit si long-temps trompé, baissa la lance, & se jeta aux pieds du prince de Grenade. Il le releva, & l'embrassant : aimable chevalier, recevez de moi la liberté & votre princesse, lui dit-il, en lui montrant le char où elle étoit. Almanson, transporté de joie, courut à sa chère princesse, pendant qu'un second adversaire sortit du château, que sa devise fit reconnoître au prince pour Salmacis. Le respect qu'il avoit pour la fée l'empêcha de rougir son épée de son sang, & baissant la pointe, il lui fit briller aux yeux le fatal anneau. Le chevalier, honteux du dessein qui l'avoit fait sortir de sa prison, vint à son libérateur les bras ouverts. Prince, lui dit celui de Grenade, la fée des Grandeurs, de qui vous êtes toujours tendrement aimé, vous délivre de vos chaînes,

pour vous obliger à ne plus porter que les ſiennes. Ah! généreux chevalier, reprit Salmacis, quel bonheur m'annoncez-vous! Eſt-il poſſible que je pourrai revoir cette charmante fée? oui, lui dit Elmedor, vous la reverrez toujours belle & fidelle : mais laiſſez-moi achever mon aventure, des intérêts trop chers me preſſent d'éprouver tous les ennemis que le cruel Amerdin me veut envoyer. Allez m'attendre auprès des princeſſes, & gardez votre cœur de leurs charmes. Le chevalier obéit, & Elmedor ayant vu ſortir un troiſième ennemi, il s'avança l'épée haute. Qui es-tu, jeune téméraire, lui dit l'inconnu, qui viens chercher la mort dans ce lieu? Je ſuis Elmedor de Grenade, reprit le prince, qui, favoriſé des dieux, viens te punir de tenir le parti du traître Amerdin, & délivrer la princeſſe Alzayde des mains de ſon ennemi. Le voici, lui dit Aſmonade, (car c'étoit lui) qui va te faire repentir de ton audace.

A ces mots, ſans parler davantage, ces deux concurrens ſe portèrent des coups ſi terribles, qu'ils firent trembler les princeſſes pour leur vaillant défenſeur; & les princes ne ſe ſouvenant plus qu'il ne leur étoit pas permis de ſe mêler de cette aventure, cou-

rurent à son secours; mais, quand ils arrivèrent auprès de lui, il avoit déjà terrassé le fier Asmonade, qui par une large blessure qu'il avoit au côté, rendoit son ame aux enfers.

Elmédor délivré de son rival, remercia les généreux chevaliers, & les pria de retourner auprès des princesses. Ils sortirent, bien fâchés de ne pouvoir le seconder.

Dès qu'Asmonade eut rendu les derniers soupirs, il sortit du château un lion rugissant, qui vint attaquer le prince; mais sans s'étonner, ni se servir de sa bague, dont il avoit tourné la pointe pour qu'elle lui fût inutile, il attendit le cruel animal, & après un combat d'une heure, le coucha sans vie auprès d'Asmonade. Le lion défait, un chevalier monté sur un griffon parut sur les rangs. Il avoit la visière levée; & roulant des yeux hagards & eins de fureur: ne crois pas, prince de Grenade, dit-il, venir à bout de ton entreprise, pour avoir vaincu tant de fois. Tu ne peux échapper à ma vengeance; & quoique je sois forcé par le destin d'éprouver ta funeste valeur, ne crois pas être vainqueur. Voyons, lui dit Elmédor, si tu seras plus invulnérable que tes défenseurs. Tu as cru sans doute affoi-



*Il attendit le cruel Animal; et après un combat d'une heure, le coucha sans vie auprès d'Asmonade.*

C. P. Marillier dir. Jonxis Sc.

blir mon bras par tant de combats; mais apprends que mes forces redoublent par mes victoires.

Amerdin, poussé de son mauvais génie, commença de mesurer son épée contre celle de notre invincible chevalier; & faisant voltiger son griffon, donna beaucoup de peine à Elmédor; mais outré de ce qu'il se défendoit si long-temps, il lui porta un si furieux revers sur le bras, qu'il le lui fit tomber avec l'épée. Le magicien voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, fit prendre le vol au griffon, & se déroba bientôt aux yeux de son vainqueur. De son sang venimeux naquirent un nombre infini de dragons & de serpens, qui tournèrent leurs langues meurtrières contre le prince, qui voyant que toute sa valeur ne pouvoit le défendre de tant d'ennemis, retourna sa bague; & passant au milieu d'eux sans qu'ils pussent l'approcher, il entra dans le château.

Deux ours d'une grandeur énorme gardoient la porte du vestibule. Ils voulurent se jeter sur lui; mais les contraignant par la vertu de son anneau fatal, ils s'éloignèrent de lui. Le vestibule s'ouvrit, & un chevalier, d'une mine altière, s'avança pour lui

en défendre l'entrée. Elmédor, fâché de ſacrifier un prince ſi accompli, lui dit de ne pas le forcer d'éprouver ſes armes : mais l'inconnu, à qui le magicien avoit dit en partant que l'on venoit lui enlever Almandine, n'écouta pas de ſi ſages avis, & lui donna un coup de ſon epée ſur ſon caſque. Elmédor irrité, dédaignant la force de ſa bague, combattit avec ſa propre valeur; & quoiqu'il n'y eût point de chevalier au monde ſi vaillant que le malheureux prince d'Arragon, il le fit tomber ſans vie à ſes pieds.

Notre généreux prince, impatient de trouver ſa princeſſe, pourſuivoit ſon chemin ; & après avoir traverſé pluſieurs appartemens, plus affreux les uns que les autres, arriva auprès d'une tour où il n'y avoit ni porte ni fenêtre; & de ce lieu, il entendit les plaintes des malheureuſes qui y étoient enfermées. Il crut diſcerner la voix de ſa princeſſe. Emu par ſes accens plaintifs, il prit ſon marteau d'armes, dont il ſe ſouvint que la fée des Grandeurs lui avoit dit de ſe ſervir; & y attachant la bague magique, il en frappa avec violence la muraille de la tour, qui ſe fendant, forma une ouverture aſſez grande pour lui donner paſſage.

Il entra avec empreſſement dans ce lieu, & le trouva rempli de dames d'une beauté charmante, qui de leurs larmes, qui couloient en abondance, formoient un ruiſſeau qui s'écouloit par une ouverture de la tour.

Il chercha ſa chère Alzayde, & il la trouva auprès d'un tombeau, qu'elle arroſoit de ſes larmes. Elmédor s'y vit ſi bien repréſenté, qu'il fut étonné d'une ſi merveilleuſe reſſemblance : mais mourant d'envie de faire ceſſer ſes ſoupirs, il lui préſenta la bague enchantée ; & dans le moment le tombeau diſparut, les murs de la tour ſe changèrent en arc de triomphe magnifique, où les noms d'Elmédor & d'Alzayde étoient écrits en lettres de diamans, ſoutenus par des amours ; & toutes les dames & les chevaliers, ſortant de l'enchantement où le cruel Amerdin les tenoit depuis un ſiècle, vinrent ſe jeter aux pieds du prince de Grenade. Il les releva avec un air ſi noble & ſi poli, qu'ils reſſentirent une nouvelle joie d'être délivrés par un chevalier ſi généreux ; & connoiſſant l'impatience qu'il avoit d'entretenir ſa princeſſe, ils ſe retirèrent au bout de la chambre. Le prince voulant profiter de leur complaiſance : Ah! ma chère princeſſe, lui dit-il, que votre fauſſe mort m'a cauſé de véri-

tables chagrins ! les dieux ont ſans doute permis l'ordre que vous me donnâtes de conſerver ma vie pour vous venger. Sans l'obéiſſance aveugle que j'avois pour vous, je me ſerois ſacrifié à mon déſeſpoir. Prince, reprit Alzayde avec un air flatteur, vous voyez par le ſupplice que le perfide Aſmonade m'avoit choiſi, qu'il connoiſſoit que rien ne m'étoit plus cher que vous ; puiſque pour me punir des mépris que j'avois pour lui, il m'avoit condamnée à vous pleurer comme mort toute ma vie. Mais quel démon favorable vous a conduit dans ce château, & vous a ſauvé des mains cruelles d'Amerdin & de votre rival ? Mon rival, reprit le prince, a payé de ſes jours les maux qu'ils nous a faits, & le perfide magicien n'étant plus en état de ſe défendre, s'eſt perdu dans les nues à mes yeux. Il alloit lui conter au long ſon aventure, quand Alzayde lui repréſenta que la préſence de tant d'illuſtres malheureux, qui les écoutoient, ne permettoit pas qu'ils euſſent une plus longue converſation. Sortons, continua-t-elle, d'un ſi funeſte lieu, & ſoyez sûr qu'Alzayde eſt pour le prince de Grenade tout ce qu'elle étoit quand vous ſortîtes de Léon. Après cette favorable aſſu-

rance, la princeſſe ſe rapprocha des dames, qui recommencèrent à ſe louer de la générosité du prince. J'avoue, dit Alzayde, que nous lui devons beaucoup : mais, pour achever ſon ouvrage, il faudroit nous ſortir de cette affreuſe priſon. Je vous obéirai quand il vous plaira, dit Elmédor, ſi vous voulez me faire connoître laquelle de toutes les aimables perſonnes que je vois ſe nomme Almandine. La belle princeſſe de Caſtille s'avança, dès qu'elle entendit prononcer ſon nom ; & le prince lui dit, qu'il vouloit lui demander pardon d'avoir été obligé de donner la mort au prince Armande. La princeſſe rougit, & ſoupira à cette triſte nouvelle ; & Elmédor voulant faire ceſſer ſes ſoupirs : Si j'ai été aſſez malheureux, madame, lui dit-il, de vous ôter un illuſtre amant, je veux, pour réparer ma faute, vous rendre Zalmandor. Ah ! Seigneur, lui dit Almandine, ne me donnez-vous point une fauſſe eſpérance pour me conſoler d'un vrai malheur ? Vous connoîtrez dans peu, reprit le prince, que je ne promets rien que je ne tienne. En diſant ces mots, il préſenta la main à l'adorable Alzayde ; & toutes les dames la ſuivirent, conduites par les chevaliers qui étoient dans la tour.

En paſſant par le veſtibule, la princeſſe de Caſtille apperçut le corps du malheureux prince d'Arragon. Cette vue lui arracha des larmes; & l'écuyer d'Armande s'étant jeté aux pieds d'Elmédor : Seigneur, lui dit-il, ſouffrez que je rende les derniers devoirs à mon illuſtre maître, & que je lui élève un tombeau dans le même lieu où vous lui avez fait perdre la vie. Généreux prince, interrompit la princeſſe de Caſtille, ne refuſez pas la grâce que le fidelle Cléon vous demande, je vous en conjure. Ah! madame, s'écria l'écuyer, étoit-ce là la récompenſe que vous gardiez à mon infortuné maître, que de lui obtenir un tombeau, quand il a employé ſa vie juſqu'au dernier moment à vous prouver ſon amour pour vous! Après être guéri de ſes bleſſures, il abandonna ſon royaume; & quand il apprit que vous aviez été enlevée dans le château, il vint vous y chercher. Le cruel Amerdin le reçut, & lui promit que, s'il pouvoit défendre ce lieu fatal de la valeur du prince de Grenade, il vous remettroit entre ſes mains pour vous ramener en Caſtille. Mon prince accepta cette condition, & vient aujourd'hui d'y finir ſes triſtes jours.

Cléon, dit Almandine, les dieux me ſont

témoins combien je suis sensible au malheur de votre illustre maître, & si je ne voudrois pas, au prix de ma couronne, pouvoir lui rendre la vie: mais puisque cela est impossible, rendons à son ombre ce qu'elle attend de nous. Préparez le bûcher, & lui donnez un tombeau digne d'un si parfait chevalier.

Cléon, dit Elmédor, commencez cet ouvrage, & je vous envoierai tout ce qui vous sera nécessaire pour une si juste entreprise. Après cela, le prince, impatient de rejoindre son aimable troupe, sortit du château avec sa nombreuse suite : mais il n'eut pas fait quelques pas sur le pont, que le ciel paroissant tout en feu, ne donnoit de jour que par des éclairs, suivis d'un tonnerre épouvantable ; & des cris effrayans le firent regarder du côté du château. Il en vit sortir un nombre de démons que l'on ne pouvoit compter, lesquels, après avoir détruit ce palais funeste, prirent leur vol dans les airs, & causoient l'orage & la foudre, pour marquer la fin de l'enchantement. Les princesses tremblantes ne savoient quel parti prendre : mais le jour reparoissant avec plus d'éclat qu'avant la tempête, vint calmer leur crainte, & leur fit voir le plus

bel objet du monde. Ce château, où tout ce que l'enfer avoit de plus affreux avoit régné si long-temps, se trouva changé en un palais magnifique. Les yeux ne pouvoient soutenir le brillant des pierres précieuses dont il étoit bâti, & l'on y voyoit sur le frontispice, dans un grand cartouche fait d'une seule escarboucle, ces paroles écrites en lettres de diamans.

Ce Palais enchanté, ce superbe édifice
Fut embelli par l'artifice
Pour immortaliser le vaillant Elmédor,
L'honneur des chevaliers, la gloire & le modèle,
Le portrait animé du fameux Almanzor,
De l'empire amoureux l'amant le plus fidèle.

Une dame d'une beauté majestueuse parut sur la porte; & s'approchant d'Alzayde : la fée des Grandeurs, madame, lui dit-elle, voulant laisser à la postérité une marque éternelle de la valeur de votre illustre amant, a élevé ce palais sur les ruines de celui qu'il vient de détruire par son courage héroïque. Venez l'honorer de vos regards, &, dans un temple dédié à la constance, consacrer l'anneau mystérieux qui cause votre liberté. Vous n'avez plus besoin de son secours magique; rien ne peut plus troubler votre

félicité, vos jours seront comptés par l'amour, & finis par les plaisirs.

Pour vous, prince, dit-elle à celui de Grenade, apprenez que rien ne pourra égaler votre gloire. Possesseur d'un grand empire, & d'une des plus belles & des plus vertueuses princesses de l'univers, vous surpasserez les plus grands héros de l'antiquité; & pour combler vos vœux, il naîtra de vous un fils qui se fera connoître par delà les poles les plus éloignés. Elmédor & Alzayde étoient si surpris du bonheur que cette savante fée leur annonçoit, qu'ils ne pouvoient lui répondre; quand les princesses Zalmayde & Zamée, & tous les chevaliers qui les accompagnoient, ayant vu la fin de l'enchantement, vinrent leur en témoigner leur joie. Le prince de Grenade prenant par la main Zalmandor, pendant que les princesses embrassoient Alzayde, le présenta à la belle Almandine. Vous voyez, madame, lui dit-il, que je m'acquitte de mes promesses. La princesse, sans lui répondre, tendit la main à son amant, & reçut avec une satisfaction extrême les marques de son amour: mais l'obligeante fée, après avoir donné quelques momens aux premiers transports de toutes ces

admirables perſonnes, les obligea d'entrer dans le nouveau palais.

Que de beautés ils y trouvèrent! Tout y brilloit d'or, d'argent, & de pierreries; & dans le milieu de la cour l'on voyoit un trophée élevé, des débris du vieux château, à l'honneur du prince de Grenade. Après avoir admiré ce nouvel édifice, la fée les conduiſit dans un temple de Turquoiſe. Et Conſtance s'y voyoit ſur un autel de la même pierre, dont la baze étoit d'or. Alzayde prenant la bague du prince, la mit au pied de la déeſſe; & après l'avoir prié de régner toujours dans le cœur d'Elmédor, elle vouloit ſortir; quand la fée la prenant par la main: Allons, madame, lui dit-elle, appaiſer l'ombre du prince d'Arragon par quelques larmes de la princeſſe de Caſtille, dont Zalmandor ne ſera point jaloux. Le prince de Grenade a ſouhaité qu'il eût un tombeau en ces lieux; la fée des Grandeurs, qui veut lui marquer ſa reconnoiſſance, lui en a fait élever un près de ce temple. En diſant ces mots, la fée marcha à une pyramide de marbre gris-de-lin, où toutes les actions que l'amour avoit fait faire au malheureux Armande étoient repréſentées en bas reliefs; & ſur le haut de la pyramide, la figure de

ce prince, avec les mêmes armes qu'il portoit au combat, s'y voyoient si bien dépeintes, que les yeux y étoient trompés. Sur son écu, la déesse cruelle qui détruit toutes choses étoit représentée, tenant un cœur, d'où sortoient des flammes, & pour devise ces paroles: *Malgré la mort.* Almandine ne put voir un objet si triste, sans pousser des soupirs, & sans verser quelques larmes. Zalmandor même l'accompagna dans ce lugubre exercice: mais la fée qui ne vouloit donner que des plaisirs à toutes ces illustres personnes, les contraignit de quitter le tombeau, & de passer dans des appartemens superbes, où elle laissa tous ces amans heureux en liberté d'entretenir leurs charmantes princesses.

Le seul Salmacis n'étoit point tranquille. Le bonheur qu'il voyoit goûter à ces princes lui donnoit une vive impatience de jouir des mêmes plaisirs; quand un bruit de tymbales, de trompettes, & de hautbois, le retira de sa rêverie. Il courut à la fenêtre, pour voir d'où il venoit: mais quelle fut sa joie, d'appercevoir dans un char traîné par des licornes plus blanches que les chevaux du Soleil, sa charmante fée, suivie de toutes ses nymphes, dans d'autres petits

chars ! Il fut à ſes pieds avant qu'elle fût deſcendue, & par des tranſports où l'amour ſeul paroiſſoit, il lui exprimoit ſa tendre paſſion. Elle le releva avec bonté, & lui fit voir dans ſes yeux une langueur ſi touchante; qu'il penſa mourir de plaiſir & de tendreſſe. Dans ce même temps, les princes & les princeſſes arrivèrent auprès de la reine; & ravis de la voir, ils crurent que rien ne pouvoit plus troubler leur bonbeur. La fée des Grandeurs embraſſa toutes ces aimables héroïnes; & ſe tournant du côté du prince de Grenade : Il eſt juſte, généreux Elmédor, lui dit-elle, que je vienne vous remercier du ſoin que vous avez eu d'épargner le ſang de Salmacis, & de me le rendre fidelle. Je veux, pour vous en récompenſer, achever votre bonheur dans ce palais conſacré à votre victoire. Dans peu nous aurons des nouvelles du roi votre père, & j'ai pris ſoin d'avertir tous les princes, dont le conſentement eſt néceſſaire, pour finir les aventures de tous ceux qui vous accompagnent. Goûtez, en attendant, la douceur de connoître combien vous êtes aimé de votre belle princeſſe. Et vous, aimable fée des Plaiſirs, dit-elle à celle qui avoit paru ſur la porte du nouveau palais, n'épargnez rien

pour nous faire paſſer d'heureux jours, en attendant celui où ſe célébreront tant d'illuſtres hymenées.

Après que la reine eut achevé de parler, elle donna la main au prince de Grenade, & entra dans l'appartement qui lui étoit préparé. Tous les murs en étoient revêtus d'agathe blanche, avec des veines vertes & couleur de feu. Les meubles étoient d'une étoffe d'or brodée de perles, de rubis, & d'émeraudes, & l'on voyoit, ſous un dais ſoutenu par quatre amours de turquoiſe, une couronne de cœurs entrelaſſés. Un trône, de la même agathe que les murs, étoit élevé de ſix marches, couvertes d'un tapis magnifique, où la reine fut ſe placer, & toutes les princeſſes s'aſſirent des deux côtés du trône, ſur de riches carreaux.

Jamais rien n'avoit paru ſi beau que ce que l'on voyoit dans cette chambre, & jamais tant de beautés n'avoient été aſſemblées dans un même endroit. Alzayde y brilloit de tant de charmes, que tout le monde lui donna le prix, après la fée des Grandeurs, ſans que la diſcorde eût le pouvoir d'animer les autres contr'elle : auſſi n'avoient-elles pas ſujet de ſe plaindre. Elles avoient tant lieu de ſe louer des grâces que la nature leur avoit

données, qu'il falloit voir Alzayde auprès d'elles, pour croire qu'il y eût quelque chose de plus parfait que ce qu'elles possédoient chacune en particulier.

Une partie de la journée étoit déjà passée dans de si grands événemens; quand la fée des Grandeurs, craignant que les louanges dont on combloit l'adorable princesse de Léon ne donnassent à la fin quelque petit chagrin aux autres princesses, dit à la fée des Plaisirs, qu'ils ne pouvoient ignorer plus long-temps l'aventure qui avoit changé leurs jours destinés à la joie, en une longue tristesse; & qu'elle la prioit de le lui apprendre devant cette aimable compagnie. La charmante fée obéit à sa souveraine, & commença son histoire en ces termes.

---

# HISTOIRE

## DE LA FÉE DES PLAISIRS, *& du cruel Amerdin.*

VOUS savez, madame, dit-elle, en s'adressant à la reine, que je suis fille d'une savante fée, qui tient sa cour dans une isle proche de la vôtre, que l'on nomme l'isle du

du Bonheur. Ma mère ſe promenant un ſoir ſur le bord de la mer, vit ſortir de l'onde Vénus, ſuivie du dieu des Plaiſirs, qui l'appercevant, quitta la déeſſe pour venir lui témoigner l'amour qu'elle venoit de lui inſpirer. La fée ne fut point inſenſible à ſa paſſion, & leur union me procura le jour.

Ma mère, charmée de me voir reſſembler ſi parfaitement au dieu mon père, me combla de tous les dons qui étoient en ſa puiſſance; & conſultant ſes livres ſur ma deſtinée, elle connut que j'étois menacée d'un grand malheur, ſi j'étois aimée d'un prince qui sût l'art magique. Pour éviter cette infortune, elle bâtit un palais dans ce lieu fatal, rempli de tout ce qui pouvoit plaire, & me donna pour compagnie les plus aimables perſonnes de l'un & de l'autre ſexe; & le dieu mon père, voulant faire connoître que je lui étois chère, y renferma les Plaiſirs, jeunes enfans d'une beauté divine, & qui donnent toujours par leur préſence un air de joie aux choſes les plus ennuyeuſes; leur permettant de ſortir tous les jours du palais, pour ſe montrer aux mortels; mais leur commandant de revenir tous les ſoirs dans ma délicieuſe priſon.

C'eſt ce qui fait que les hommes ſont ſitôt privés de leur aimable préſence.

L'approche de ce palais étoit défendue par des monſtres, & un nuage épais le rendoit inviſible. Je paſſois d'heureux jours dans cette charmante retraite; tout favoriſoit mes déſirs. L'amour même avoit fait naître un prince qu'il me deſtinoit, âgé de cinq ans plus que moi, qui, par une tendre & conſtante paſſion, me faiſoit trouver de nouveaux plaiſirs dans les plaiſirs les plus ordinaires. Il ſe nommoit Conſtant, & jamais amant n'a mieux mérité ce nom. Mais que ſervent toutes les précautions de la prudence contre l'ordre du cruel deſtin?

Un jour que je me promenois ſur une terraſſe, qui régnoit devant le palais, j'apperçus un homme monté ſur un griffon, qui fendoit les airs. Cette nouveauté me fit pouſſer un cri, qui fit arrêter cet inconnu. Il s'approcha doucement de terre; & après m'avoir regardée quelque temps, il reprit ſon vol, & ſe perdit dans les airs. Effrayée de cette aventure, je retournai dans mon appartement, & le lendemain, étant dans les jardins, le même inconnu m'y vint aborder. Je n'ai jamais vu d'homme ſi déſagréable & ſi propre à inſpirer de la haine

& de la terreur. Belle princeſſe, me dit-il, ne ſoyez point étonnée de me revoir. L'on ne peut vous avoir vue un moment, ſans vouloir paſſer ſa vie auprès de vous. Je quitte volontiers le ſoin de faire trembler toute la terre ſous ma puiſſance, pour vous perſuader que rien ne peut approcher de l'amour que j'ai pour vous. Vous ne pouvez faire une plus glorieuſe conquête. Je ſuis auſſi redoutable que les dieux ; & le ciel & la terre obéiſſent à ma voix. Seigneur, lui dis-je, mon ambition ne me fera point envier le bonheur de vous plaire. Contente de régner dans ce palais, & ſur le cœur du prince Conſtant, je n'en demande pas davantage. Portez votre cœur à quelque belle qui en ſaura reconnoître le prix, & laiſſez-moi jouir d'un repos que votre ſeule préſence peut troubler. En achevant de parler, je voulus le quitter pour aller au-devant de Conſtant, que j'apperçus au bout de l'allée ; mais m'arrêtant par ma robe : princeſſe, me dit-il, vous ne pouvez plus avoir de bonheur qu'en répondant à ma paſſion. Je ne ſouffrirai pas que vous me préfériez un jeune adonis ; ſi vous êtes ſage, acceptez l'offre de mon cœur, ou craignez que je ne vous

puniſſe de m'avoir fait connoître une tendreſſe ſi contraire à mon naturel. Je puis tout ce que je veux, je vous l'ai dit, prenez garde de me forcer à vous haïr autant que je vous aime. Demain je viendrai apprendre votre réſolution, & régler votre ſort & le mien ; en finiſſant ces cruelles paroles, il remonta ſur ſon griffon, & l'ayant perdu de vue, je fus dire à Conſtant ce nouveau malheur. Nous paſsâmes la nuit à nous plaindre ; & le lendemain le cruel Amerdin (car c'étoit lui, madame,) parut dans ma chambre. Hé bien ! princeſſe, me dit-il avec un viſage où la fureur & l'amour étoient dépeints, avez-vous fait réflexion à la gloire que je vous ai offerte ? Etes-vous diſpoſée à recevoir un cœur qui n'a jamais ſoupiré que pour vous ? Seigneur, lui dis-je, l'on ne diſpoſe pas de ſa tendreſſe comme l'on veut. J'avoue que vous méritez celle des plus grandes princeſſes de la terre : mais l'amour ne m'a pas réſervé cet heureux ſort. Je ſuis toute au prince Conſtant ; je l'aime dès ma plus tendre enfance, ne troublez point de ſi douces chaînes. Elles ne peuvent vous offenſer ; je ne vous connoiſſois pas, quand j'ai reçu ſes vœux, pourquoi voudriez-vous me contraindre à

rompre de ſi beaux liens ? Je me garderai bien de les rompre, reprit le perfide Amerdin, il faut qu'ils ſervent à faire votre plus grand tourment. C'en eſt fait ; mon cœur peu accoutumé à l'amour, ſe rend à la haine qui lui eſt naturelle. Tremblez, malheureuſe princeſſe, tremblez des ſoupirs que vous m'avez fait pouſſer. Ils vous préparent des infortunes, qui ſeront d'autant plus terribles, qu'elles ne vous coûteront pas la vie. En même temps il frappa ce palais d'une baguette qu'il tenoit à ſa main, & il le changea en une affreuſe priſon; & prenant le prince Conſtant, qui vouloit me défendre, il l'enferma dans une tour, où il n'y avoit ni entrée, ni ſortie. Il chaſſa tous les plaiſirs ; & redoublant l'amour que j'avois pour le prince, je paſſois les jours à tourner autour de ſa priſon, pour y trouver une entrée.

Depuis ce moment, le perfide Amerdin, ennemi de tous les amans heureux, a cherché à troubler leurs plaiſirs, & à remplir cette fatale tour de tous ceux qu'il a pu avoir en ſa puiſſance ; inventant de nouveaux tourmens, pour faire couler leurs larmes, dont il formoit un ruiſſeau qu'il recevoit dans un baſſin de marbre noir ;

& de ces chaudes eaux de la douleur, il en faisoit ses enchantemens les plus terribles.

Un jour, ayant consulté ses livres, il connut qu'un prince chéri du ciel devoit venir détruire son pouvoir ; désespéré de cet ordre du destin, il chercha à attirer dans son château tous les chevaliers qui étoient en réputation de courage & de valeur. Il faisoit trouver dans la forêt, & sur les grands chemins des démons sous la figure de belles personnes, qui leur demandoient secours contre lui. C'est par un de ces fantômes, que le prince Almanson fut conduit ici ; & c'est encore sous la trompeuse promesse de lui rendre la belle Almandine, que l'infortuné prince d'Arragon a perdu la vie. Enfin, le prince de Grenade, sous vos glorieux auspices, madame, est venu rompre nos chaînes, & m'a rendu mon cher prince, aussi fidelle qu'avant nos malheurs. J'ai reçu en même temps vos ordres d'élever ce nouveau palais à la gloire de notre invincible protecteur. J'y ai employé toute la puissance que la fée ma mère m'a donnée, & le prince Constant est parti pour ramener dans cet heureux séjour les plaisirs que le cruel magicien en avoit chassés. La fée n'eut pas fini son histoire, que l'on vit

entrer dans la chambre le prince Conſtant; avec ces aimables enfans, ſi néceſſaires au bonheur de la vie. Ils vinrent ſe proſterner aux pieds de l'adorable reine, & lui dirent qu'ils accompagneroient dorénavant tous ſes pas. La fée des Grandeurs reçut leur hommage avec un air de joie, qui ne pouvoit naître que de leur préſence; & la nuit étant déjà très-avancée, après un repas, qui fut magnifique, la reine ſe retira dans ſon appartement, & toutes nos princeſſes, ayant donné le bon ſoir à leurs amans, furent ſe mettre au lit.

Tous les jours ſuivans furent employés à des fêtes galantes; & les ambaſſadeurs des rois de Grenade, de Tune, de Mauritanie & de la reine de Fez étant arrivés, la fée des Grandeurs voulut unir tous ces héroïques amans d'un lien éternel. Elle fit conſentir la fée des Plaiſirs au bonheur du prince Conſtant, & ordonna aux Plaiſirs d'en préparer la fête. Salmacis auroit bien voulu être de ces amans fortunés, mais la reine lui dit que dans la juſte appréhenſion où elle étoit que ſon inconſtance naturelle ne lui fît trouver le dégoût ſi ordinaire dans l'hymen, elle vouloit qu'il fût encore amant quelques années. Elle accompagna cette dure

loi de tant de flatteuſes promeſſes de l'aimer toujours, qu'il ſe crut trop heureux d'expier ſa légèreté par une ſi douce eſpérance.

Cette journée, ſi ſouhaitée de nos princes, & peut-être de nos princeſſes, étant arrivée, Alzayde conduite par Elmedor, la fée des Plaiſirs par le prince Conſtant, Zalmayde par Alinzor, Almandine par Zalmandor, & Zamée par Almanſon, parurent dans le temple de la Conſtance, où la fée des Grandeurs les attendoit avec Salmacis, plus brillante que l'aurore quand elle quitte la couche de ſon vieux mari. Une muſique charmante commença la cérémonie, & les reconduiſit au palais quand elle fut achevée : un repas ſomptueux les y attendoit. Après le dîné, un théâtre parut au fond de la ſalle, où les Plaiſirs dansèrent un ballet, qui repréſentoit la deſtruction de l'enchantement d'Amerdin. Le ſoir il y eut bal, où la reine voulut que la princeſſe de Léon tînt ſa place ; & la nuit étant prête de céder au jour, elle conduiſit ces heureux amans dans leur appartement, où ils ſe dédommagèrent de toutes les peines qu'ils avoient ſouffertes dans le cours de leurs amours.

Salmacis ne fut pas tranquille dans cette

heureuſe nuit. Il attendit avec impatience que la fée des Grandeurs fût éveillée, pour lui en faire des reproches ; mais cette aimable majeſté, qui eſt toujours répandue ſur ſon viſage, l'empêcha de ſe plaindre, & il ſe contenta de lui marquer par ſes ſoupirs, qu'il méritoit un bonheur plus parfait. La fée prit ſoin de l'en conſoler par des regards tendres & paſſionnés, & par la parole qu'elle lui donna, qu'elle ne ſeroit jamais qu'à lui.

Ces jours heureux étant paſſés, la reine voulut retourner dans ſon isle, & partit du palais des Plaiſirs avec toute ſon illuſtre cour : elle fut coucher au château de porcelaine ; Zamée & Zalmayde furent étonnées qu'il diſparût auſſitôt qu'elles en furent ſorties, ce qui leur fit connoître que cette charmante fée ne l'avoit fait trouver ſur leur route, que pour leur marquer ſa bonté. Ce ſoir même elle arriva aux cabanes, où elle paſſa la ſoirée à mille jeux agréables, & le jour ſuivant elle arriva dans ſon isle. La reine y apprit à Elmedor & à toutes les princeſſes, que la fée Déſirée, au déſeſpoir du bonheur du prince de Grenade, avoit détruit ſon palais enchanté, & s'étoit retirée dans un déſert proche de Grenade,

pour y voir quelquefois ce prince, qu'elle ne pouvoit oublier, quoiqu'elle eût essayé si la fontaine de l'Oubli feroit aussi fidelle pour elle que pour ceux qu'elle avoit obligé d'en boire.

La fée des Grandeurs, après cette nouvelle, & après avoir comblé de dons nos princes & nos princesses, leur donna des équipages magnifiques & commodes, pour les mener dans leurs royaumes. Ce ne fut pas sans larmes que cette royale troupe se sépara de cette adorable reine. Elle leur promit de les honorer toujours de sa protection, & les vit sortir de son palais & de son isle. Tous nos héros & nos héroïnes se séparèrent à quelques journées de l'isle des Grandeurs. Les princesses, en s'embrassant, se jurèrent une amitié éternelle, & les princes se promirent de s'unir contre tous les rois qui voudroient les attaquer, & de se donner de leurs nouvelles dès qu'ils seroient arrivés : Elmedor fut celui qui fut le premier dans son royaume. Le roi & la reine de Grenade, charmés de revoir un fils qui leur avoit coûté tant de larmes, l'accablèrent de caresses aussi bien que sa charmante épouse. Elmédor, toujours plus content des vertus qu'il trouvoit en elle,

goûtoit mille plaiſirs, dans le temps qu'il apprit que tous les princes compagnons de ſa fortune, étoient paiſibles poſſeſſeurs de leurs couronnes & de leurs aimables princeſſes; que la reine de Fez avoit fait couronner Zamée & Almanſon, après la mort du roi ſon père; que le prince de Numidie avoit voulu demeurer dans les Canaries, de peur que le ſable de ſon pays ne le fît inconſtant malgré lui; que Zalmandor, pour être plus proche de Grenade, étoit en Caſtille, & que la fée des Plaiſirs étoit arrivée dans l'isle du Bonheur. Tant de joie fut encore augmentée par un fils, que la belle Alzayde mit au jour un an après ſon mariage, qui ne laiſſa pas douter dans la ſuite qu'il ne fût ce prince fameux par ſes exploits, prédit par la fée des Plaiſirs.

*Fin des Chevaliers Errans.*

# LE

# GÉNIE FAMILIER,

## *NOUVELLES PERSANES,*

*Traduites de l'Arabe.*

Une jeune Persane, d'une beauté surprenante, lisant un jour un livre qui traitoit des Silphes & des Silphides, & regardant avec plaisir la complaisance de ces amans aëriens, souhaita avec empressement d'en avoir un, pour se désennuyer de l'affreuse solitude où la jalousie de son époux la contraignoit de vivre. Elle pria son faux prophête de lui faire cette grâce, & sans que cette idée flatteuse l'eût quittée d'un moment, elle fut se coucher, dans l'espérance d'être aussi heureuse que celles dont elle avoit lu les histoires, sans être épouvantée des châtimens dont ils punissent les infidelles. Sur le milieu de la nuit, elle entendit un grand bruit. Une joie secrète s'empara de son cœur, ne doutant pas que ce ne fût ce qu'elle souhaitoit avec tant d'empresse-

ment. Pour s'en éclaircir, elle ouvrit son rideau, & vit à la lueur d'une lampe, que l'on traînoit une chaise dans sa chambre. Si vous êtes Silphe, dit-elle sans s'effrayer, montrez-vous à moi, je vous en conjure; car je me sens capable de vous aimer avec constance, si vous êtes aussi aimable que l'on vous dépeint. Après que la belle Persane eut beaucoup parlé, on ne lui répondit point, le bruit cessa; & comme elle désespéroit de voir le Silphe, elle apperçut un fil qui étoit attaché au haut de son pavillon, où pendoit une clef qui venoit lui toucher le visage, & qui s'en retournoit aux pieds du lit, dès qu'elle y portoit la main. Curieuse de voir si elle ne se trompoit point, elle se leva pour mettre une lampe auprès d'elle, & se remit dans la même situation où elle avoit été. Le jeu de la clef recommença, & cela dura plus d'une heure, sans que, par toutes les prières qu'elle pût faire, l'on voulût se montrer. Enfin, l'on prit les bouts de son pavillon, & après les avoir secoués avec violence, on les jeta sur le dôme, & du reste de la nuit elle ne vit plus rien. Elle se leva aussitôt que l'aurore, pour passer dans son cabinet, afin de rêver avec liberté à son aventure. Comme elle s'ap-

puyoit en rêvant ſur ſa table, elle apperçut un papier, écrit d'une écriture inconnue, qu'elle prit & y lut ces paroles :

*Je ſuis le Silphe que vous demandez, belle Zayde. Il y a plus d'un an que j'attends, avec impatience, ce moment heureux. Je vous aimerai d'une conſtance que vous ne trouverez point dans les hommes; mais je veux être aimé de même. Pour cela, j'éprouverai votre fidélité avant que de me montrer; & cependant j'aurai ſoin de vous déſennuyer par une tendre converſation. Si votre cœur ſait goûter la différence de notre amour d'avec celui des mortels, je vous rendrai la plus heureuſe perſonne de toute la Perſe.*

Oui, charmant Silphe, oui, s'écria l'aimable Zayde, vous me trouverez délicate & tendre, & vous n'aurez jamais lieu de vous repentir des bontés que vous aurez pour moi. Elle paſſa le reſte de la journée dans une impatience très-vive d'être à la nuit. Elle ſe coucha de très-bonne heure, dans l'eſpérance que ſon amant viendroit la voir. Elle ne ſe trompa point. A peine ſes eſclaves étoient-elles retirées, qu'elle entendit une voix qui lui dit : Il eſt juſte,

aimable Zayde, que je récompenſe le ſoin que vous avez de vous débarraſſer de tout ce qui pourroit empêcher nos converſations; je viens vous aſſurer d'un amour éternel, d'une complaiſance à toute épreuve, & que tout ce qui eſt en ma puiſſance ſera dans la vôtre. Ce n'eſt pas peu de choſe. Nous pouvons tout ce que nous voulons; & nous ne trouvons rien d'impoſſible pour plaire à ce que nous aimons : mais, comme je vous l'ai écrit, nous ſommes jaloux & délicats ; la moindre infidélité nous rebute, & nous puniſſons auſſi ſévèrement que nous aimons. Notre amour eſt la meſure de notre haîne. C'eſt à vous de connoître ſi vous êtes capable d'un ſi dangereux engagement. Ah! mon cher, répondit la tendre Perſane, ne craignez rien dans mes ſentimens qui vous déplaiſe ; mon cœur ne ſera jamais qu'à vous, je ne penſerai qu'à ce qui pourra vous plaire, & je ſuis certaine que ma conſtance égalera la vôtre. Je le ſouhaite plus que vous, reprit le Silphe. Mais l'inconſtance de votre ſexe nous eſt ſi connue, que pour n'être pas contraint de punir ce qui peut faire mon ſeul bonheur, je veux éprouver ſi vous dites ce que vous penſez être. Je vous parlerai à tous les momens

que vous ferez en liberté ; je vous apprendrai toutes les plus belles aventures, pour vous donner une occupation digne d'une femme que je veux rendre parfaite ; & pour vous délaſſer de ce pénible travail, je vous inſtruirai de tout ce qui ſe paſſera de plus caché dans toutes les parties du monde : mais vous ne me verrez qu'après que je n'aurai plus rien à craindre de votre cœur. Et pour commencer à vous donner une preuve que je cherche tout ce qui peut vous plaire, apprenez que cette charmante ſœur, que vous pleurez tous les jours, n'eſt point morte. Ah ! mon cher Silphe, s'écria Zayde, que me dites-vous ? Quoi ! Iſtherie s'eſt ſauvée du terrible naufrage qui fit périr tous ceux qui étoient avec elle, ſans que nous ayons jamais pû apprendre ce qu'elle étoit devenue ? Ah ! s'il eſt vrai que vous m'aimez, faites que je puiſſe la voir encore une fois en ma vie, & lui conter tout ce que ſa fauſſe mort m'a coûté de larmes. Je ne puis préſentement vous donner cette marque d'obéiſſance, reprit le Silphe ; mais pour ne vous laiſſer rien ignorer de tout ce qui lui eſt arrivé depuis votre ſéparation, je le puis tout-à-l'heure, ſi vous n'avez beſoin de repos. Le ſom-

meil, reprit Zayde, ne peut me faire un aussi sensible plaisir que celui que vous me promettez; ainsi, je vous conjure de ne pas tarder un moment à me le donner. Le Silphe, sans lui répondre, commença l'histoire d'Isthérie en ces termes.

---

# HISTOIRE D'ISTHERIE,

## *NOUVELLE PERSANE.*

VOUS savez avec quelle joie Isthérie étoit attendue du prince de la Zodiane & que cette belle personne, touchée sensiblement de son mérite, ne ressentit à son départ que le chagrin de s'éloigner de vous. Vous la vîtes embarquer avec un vent favorable; mais cette bonace ne dura pas long-temps. Sur le soir il s'éleva une tempête si violente, qu'au point du jour elle fit briser le vaisseau contre un rocher, qui formoit une petite isle, où la belle Isthérie se sauva à la faveur de quelques planches. Tout le reste de ceux qui l'avoient accompagnée, fut englouti sous les ondes. D'abord qu'Isthérie fut revenue de la crainte que lui avoit donné un si grand péril, elle remercia

le ciel de l'avoir conſervée ; mais quand elle ſe vit ſeule dans une isle inhabitée, expoſée aux bêtes ſauvages, & ſans eſpoir d'en pouvoir ſortir, elle regretta de n'être point du nombre des malheureux qu'elle voyoit étendus ſur le ſable. Elle paſſa le jour & la nuit dans cette cruelle ſituation ; mais l'aurore lui fit concevoir quelqu'eſpérance. Elle apperçut un vaiſſeau en pleine mer ; & montant ſur le plus haut d'un rocher, elle fit tant de ſignes, qu'ils furent apperçus. L'on détacha un eſquif, qui vint prendre cette belle perſonne ; mais elle connut bien qu'elle ne ſortoit d'un malheur que pour rentrer dans un plus grand, puiſque ſes protecteurs étoient des Turcs, & que la guerre qui eſt entre le Sophi & le Grand-Seigneur, lui fit juger qu'elle alloit être eſclave, ſon habit l'ayant fait connoître pour Perſane, & pour une perſonne de très-grande naiſſance. Elle ne ſe trompa point dans ſes conjectures ; on la conduiſit au Bacha, qui étoit un homme cruel, & d'un regard farouche. A peine la regarda-t-il, & ſans dire un mot, il ordonna qu'on la menât avec les autres eſclaves. Seigneur, lui dit un homme de ſa ſuite, cette fille eſt Perſane, elle ne doit pas être traitée

comme les autres esclaves. A ces mots le Bacha leva les yeux, & se trouvant ébloui de cette beauté surnaturelle, il fit signe qu'on la conduisît dans une des plus belles chambres du vaisseau, qu'on lui donnât des esclaves pour la servir, & qu'on la gardât avec soin.

Istherie souffrit ce dernier malheur avec la même constance qu'elle avoit souffert l'approche de la mort. Le lendemain le Bacha, qui se nommoit Acmar, la vint voir dès qu'il sût qu'elle étoit éveillée. Belle personne, lui dit-il, quoique le sort te rende mon esclave, je viens t'apprendre que je le suis plus que toi, & que je ne puis vivre sans être aimé; songe bien au bonheur que je t'offre, je romps tes fers, & je te fais la maîtresse absolue de tout ce que je possède. Seigneur, lui répondit la belle Persane, je vous suis très-obligée de vos offres. Prévenue d'une passion pour un des plus aimables princes de toute la Perse, je suis incapable de changer. Istherie, reprit Acmar, c'étoit assez de me dire que vous ne pouviez répondre à ma tendresse, sans m'en donner une si cruelle excuse. L'espérance de vaincre votre insensibilité m'auroit contraint à souffrir sans me plaindre; mais puis-

qu'un rival aimé cauſe mon malheur, je dois vous regarder comme mon ennemie, & ſur ce pied vous accabler de toute ma haine. Votre haine, ſeigneur, eſt bien moins à craindre pour moi, lui dit Iſtherie, que votre amour. Hé bien, lui répondit le déſeſpéré Bacha, nous verrons ſi votre conſtance ne vous coûtera point quelques larmes. En diſant ces dernières paroles, il ſortit de ſa chambre, avec des yeux où la fureur étoit peinte, & laiſſa la belle Perſane très-affligée de ce nouveau malheur. Tant que la navigation dura, l'amoureux Acmar, ſans ſe reſſouvenir des réſolutions qu'il avoit priſes, ne la quitta point, tantôt ſoumis, & tantôt furieux. Il tâchoit vainement d'ébranler ſa conſtance. Enfin elle arriva à Alexandrie, dont il étoit ſultan. Il la fit conduire dans le plus bel appartement de ſon ſerrail, & lui donna un nombre infini d'eſclaves pour la ſervir, des habits magnifiques, & des pierreries d'un prix ineſtimable. Tout cela ne toucha point votre aimable ſœur. Les momens qu'elle étoit ſeule étoient tous employés à ſe plaindre d'être ſéparée pour toujours du prince de la Zodiane. Un jour, que, plus accablée que de coutume, elle s'en étoit vengée ſur le malheureux

Bacha, & qu'outré de ses mépris, il sortit de sa chambre, en jurant de ne plus employer les vœux & les prières, quand il pouvoit tout ce qu'il vouloit; une jeune esclave s'approcha d'elle. Madame, lui dit-elle, si vous aimez le prince, ménagez le Bacha. Il est dans les mêmes chaînes que vous, & même plus malheureux. Ah! Fatime, s'écria Istherie, que m'apprenez-vous? mon cher prince est dans ce palais! le même sort nous accable!.... Mais non, cela n'est pas possible, & tu me dis une chose que je ne puis croire. Le même orage qui vous a mis au pouvoir du Bacha, reprit l'esclave, nous a mis dans ses chaînes. J'eus le bonheur d'être des filles choisies pour vous servir. Le lieu où l'on vous avoit trouvée, vos habits, & cette beauté qui ne se rencontre aussi parfaite que sur votre visage, ne me laissèrent pas douter que vous ne fussiez Istherie. Je fus l'apprendre au malheureux prince; mais je lui cachai l'amour du Bacha, de peur d'augmenter ses chagrins. Je lui ai toujours parlé, tant qu'a duré la navigation; mais depuis que nous sommes dans ce palais, je n'avois pu apprendre de ses nouvelles qu'hier, que traversant ce nouveau parterre, je m'entendis

nommer; je reconnus le prince, qui un cordon à la main, traçoit un deſſein. Fatime, me dit-il, que fait Iſtherie? eſt-elle toujours fidelle à un malheureux? & les grandeurs dont mon rival l'accable ne l'ont-elles point fait changer? Seigneur, lui dis-je, puiſque vous ſavez que le cruel Acmar aime Iſtherie, vous ne devez pas ignorer les cruautés dont elle l'accable. Sa conſtance ne peut être ébranlée, ni par les menaces, ni par les complaiſances. S'il eſt vrai que ma chère Iſtherie ait des ſentimens ſi avantageux, tu peux, Fatime, me donner le plaiſir de la voir demain. Je vais tracer un parterre devant les fenêtres de ſon appartement; le ſultan me l'a commandé dès ce matin. J'ai le bonheur de lui plaire, il eſt content de mes ouvrages, & peut-être pourrions-nous trouver le moment de ſortir d'eſclavage: va, ma chère Fatime, va demander à la charmante Iſtherie un moment de converſation. Après ces mots, j'ai quitté le prince, & ſuis venue, madame, m'acquitter de ma commiſſion. Ah! Fatime, lui dit Iſtherie, que je te veux de mal de m'avoir caché que le prince étoit ſi près de moi! J'avois peur, reprit l'eſclave, de quelque mot échappé, qui eût fait connoître au Bacha

une aventure si fâcheuse pour lui, & dont le prince auroit été la victime ; c'est ce qui m'a obligée de me taire. Mais, madame, sans me reprocher le passé, que résolvez-vous pour le présent ? Que je verrai le prince, & que, pour avoir plus de liberté de le faire, je traiterai Acmar avec moins de dureté, & lui laisserai espérer que sa constance pourra m'obliger à quelque retour. Comme elle achevoit de parler, le Bacha entra, qui, pénétré de la crainte de lui avoir déplu, venoit lui demander pardon de son emportement. Istherie, dans l'espérance qu'un peu de douceur lui feroit voir son amant, reçut ses excuses avec moins de fierté ; & ce crédule amant, charmé, lui dit, qu'il avoit un esclave qui avoit un génie tout particulier pour les parterres ; qu'il lui en feroit tracer un à la Persane sous ses fenêtres. J'aurois une grande envie de voir travailler cet homme, reprit Istherie, & vous me ferez plaisir de m'en donner la liberté. Vous êtes libre dans tout le palais intérieur, madame, lui dit l'amoureux Bacha, & tout est ici sous vos loix. Commandez tout ce qu'il vous plaira, sans craindre que l'on vous refuse, que la liberté de m'abandonner. En achevant de parler,

il préſenta la main à l'aimable Perſane, pour deſcendre dans les jardins, & la conduiſit où travailloit le prince. Si Fatime n'avoit couru lui annoncer ſon bonheur, il n'auroit pu s'empêcher de donner des marques de ſa joie ; mais cette habile eſclave ayant devancé ſa maîtreſſe, lui donna le temps de ſe remettre. Soliman, lui dit le Bacha, voilà la ſouveraine de ce palais ; obéiſſez-lui dans tout ce qu'elle voudra vous ordonner. Seigneur, lui répondit le prince, ſans oſer regarder Iſtherie, je fais mon unique affaire de vous plaire, & dès que vous m'ordonnerez d'obéir à cette dame, je le ferai, juſqu'à lui ſacrifier ma vie. Je ne vous demanderai point de ſervices ſi violens, reprit l'aimable Perſane ; celui de me tracer ſous mon appartement un parterre ſemblable à ceux du ſerrail du Sophi, ſera le plus pénible où je vous emploierai. J'eſpère que je réuſſirai ſi bien au premier ordre que vous me faites la grâce de me donner, dit le faux Soliman, que j'en mériterai quelques louanges. Après cela, Iſtherie pria le ſultan de continuer de ſe promener, de peur qu'une plus longue converſation ne fît ſoupçonner quelque choſe ; & après avoir beaucoup loué la magnificence de ces beaux

beaux lieux, elle se retira à son appartement. Elle n'y passa pas la nuit sans parler de son amant avec Fâtime; & le matin, dès que le soleil fut levé, elle ouvrit ses fenêtres, & vit ce prince déjà occupé à son travail. Comme il étoit seul en ce lieu, qu'il étoit si matin, qu'à peine distinguoit-on la lumière d'avec les ténèbres, Isthérie lui fit signe de s'avancer; où, pendant que la fidelle Fatime étoit sur les avenues de l'appartement, pour n'être point surpris, nos deux amans se dirent tout ce que l'amour fait sentir de plus tendre dans les cœurs bien touchés de ses traits. Après avoir donné quelques momens à leurs premiers transports, ils songèrent comment ils pourroient faire pour se tirer des mains du cruel Bacha. Ils résolurent que Soliman donneroit de l'argent à quelqu'un des siens pour racheter sa liberté, avec ordre de les avertir du premier vaisseau marchand qui seroit prêt de faire voile pour la Perse; que la belle Istherie iroit se promener tout le jour sur le bord de la mer, qui flottoit autour d'une grande terrasse au bout des jardins; & qu'au moment favorable ils descendroient avec une échelle de corde, dont Soliman auroit soin de se fournir. Fatime, qui vint

dans cet inſtant les avertir qu'elle voyoit paroître quelques eſclaves, fit ceſſer leur converſation. Le prince, impatient d'avancer ſon bonheur, fut chercher les gens entre tous ceux qui avoient ſubi le ſort de l'eſclavage avec lui, qu'il crut les plus capables d'exécuter ſon deſſein. Tout réuſſit comme nos amans le ſouhaitoient, & ils ſortirent des mains barbares du Bacha quinze jours après leur entretien. Mais à peine goûtoient-ils le plaiſir d'être en liberté, que leur vaiſſeau fut attaqué par des corſaires, qui, étant beaucoup plus forts qu'eux, malgré la généreuſe réſiſtance du prince, les contraignirent de ſe rendre, & leur donnèrent de nouveaux fers. La beauté d'Iſtherie donna envie à ces mercenaires de la conduire à Conſtantinople, pour la préſenter au Grand-Seigneur. C'eſt ce qui leur fit mépriſer les propoſitions que le malheureux prince leur fit, de leur payer pour cette belle perſonne, & pour lui, telle rançon qu'ils voudroient. Ils ne changèrent point de deſſein; & après un long voyage, votre aimable ſœur fut renfermée dans le ſerrail du Grand-Seigneur, ſans eſpérance de revoir jamais ſon cher prince. Elle y paſſa ſes jours infortunés à ſe plaindre, pendant

que son malheureux amant, qui a été vendu au grand-visir, cherche en vain les moyens de la voir encore une fois en ses jours. Je ne vous ai point parlé de la rage du Bacha quand il apprit la fuite d'Istherie; j'ai cru que vous pouviez aisément la comprendre, & que je vous ferois plus de plaisir de ne pas vous laisser plus long-temps ignorer le lieu qu'habitoit cette infortunée Persane. Je vous remets, dit Zayde, à un autre temps, que je serai moins sensible à de si cruelles aventures; mais je vous avoue que le plaisir de savoir vivante une sœur que l'on a pleuré si long-temps, me rend plus capable de donner dans ce moment des soupirs à ses infortunes. Je vais m'intéresser à tout ce qui arrivera de fâcheux ou d'agréable à Constantinople, & je vous serai redevable si vous voulez m'apprendre tout ce qui s'y passera de secret. Je puis vous satisfaire, reprit l'obligeant Silphe; & le détrônement du Grand-Seigneur m'en donnera une triste matière.

# HISTOIRE

## *DE LA SULTANE VALIDÉ.*

La jeuneſſe du Grand-Seigneur, quand il fut reconnu pour ſouverain, ayant donné beaucoup d'autorité à la ſultane ſa mère, qui eſt une princeſſe d'un eſprit ambitieux, elle ſongea bien plus à conſerver ſa puiſſance, quand ce prince ſeroit en âge de gouverner ſon état, qu'à lui donner des leçons néceſſaires pour un règne glorieux. Elle lui chercha dans toutes les parties du monde les plus belles perſonnes, pour remplir ſon ſerrail; & dans ce grand nombre de jeunes beautés, elle choiſit celle dont l'eſprit lui parut le plus convenable à ce vaſte deſſein : elle ſe donna les ſoins de l'inſtruire de tout ce qui pouvoit lui donner un pouvoir abſolu ſur le jeune ſultan; & parlant ſouvent à ſon fils des charmes de cette belle eſclave, elle lui donna envie de la voir. Ses yeux firent l'effet qu'elle en attendoit, le Grand-Seigneur l'aima tendrement, & la déclara ſultane favorite. Dès que la Validé ſe vit maîtreſſe par ce moyen

de l'eſprit de ſon fils, elle voulut encore être unie d'intérêts avec le grand-viſir; & n'épargnant rien pour ſe l'aſſujettir, elle devint inſéparable de ce premier miniſtre de l'empire Ottoman : les ſeuls Janiſſaires lui faiſoient ombrage, leur humeur belliqueuſe ne pouvoit s'accommoder de la vie molle & efféminée qu'elle faiſoit mener au ſultan; & le gouvernement d'une femme ne pouvoit convenir à ces généreuſes troupes : ils ſe plaignoient tout haut, de ne point voir leur prince aller porter le croiſſant dans les pays ennemis. Quoi! diſoient-ils, nous demeurerons inutiles dans le temps que toute l'Europe eſt en guerre, & que nous n'avons qu'à nous préſenter pour faire la conquête de la Hongrie. Les mécontens nous attendent, & cette conquête ne nous coûteroit que la peine de l'aller chercher : que le ſultan nous y mène, ou nous choiſirons un prince digne de nous commander. Des murmures ſi dangereux effrayèrent la ſultane Validé : elle conſeilla au Grand-Seigneur de quitter Conſtantinople, pour ſe mettre en ſûreté dans Andrinople, pendant que les Muftis appaiſeroient ce déſordre naiſſant, ne pouvant y remédier par les voies ordinaires, qui étoient de leur

doubler la paie, le tréſor de l'empire ayant été employé par cette princeſſe & par le viſir à ſe faire des créatures. Le ſultan partit donc pour ce voyage, ſi ſecrètement, que l'on n'apprit ſon départ que quand il ne fut plus temps de l'empêcher; mais cela augmenta la ſédition au lieu de l'éteindre. Les Spahis ſe joignirent aux Janiſſaires, & furent en bon ordre trouver le Mufti, pour lui dire que ſi le Grand-Seigneur ne revenoit pas dans ſon ſerrail, pour les mener contre leurs ennemis, & qu'il ne leur donnât pas la tête de la Validé, celle du grand-viſir & celle du grand teſtedere, ils iroient l'aſſiéger dans Andrinople, & qu'ils éliroient en ſa place Selim ſon frère. Le mufti, pour ſe ſauver de leur fureur, leur promit tout ce qu'ils voulurent, & fit partir en leur préſence un homme pour le Grand-Seigneur; mais les troupes, animées contre le mauvais gouvernement, ſans attendre réponſe, changèrent tous les officiers qui commandoient dans cette ville; & après avoir laiſſé autant de monde qu'ils jugèrent néceſſaire pour la garde, marchèrent droit à Andrinople. Cependant le courrier du mufti donna beaucoup d'alarme au ſultan: il ſe plaignit, mais trop tard, d'avoir cru les conſeils de ſa

mère. Dans une si grande extrêmité, il voulut se montrer maître, & aller avec lui pour se plaindre à ses troupes de leur insolence ; mais les pleurs de la sultane favorite l'arrêtèrent ; les avis de la Validé & du grand-visir furent encore suivis : ils envoyèrent un officier de la part du prince vers ces mutins, pour leur dire que le Grand-Seigneur étoit prêt d'oublier leur révolte, & de leur faire payer le double de leur paye, s'ils s'en retournoient dans leurs demeures, & qu'il seroit aussitôt qu'eux à Constantinople, où l'on résoudroit si c'étoit le bien de l'empire d'aller en Hongrie. Les Janissaires ne donnèrent pas le temps à cet envoyé d'achever sa commission, ils le mirent en pièces, & envoyèrent tirer de prison le jeune prince Ottoman, qu'ils reconnurent pour sultan à la tête de l'armée, & prirent leur route à grandes journées vers Andrinople. Ce fut le dernier coup de malheur pour le Grand-Seigneur : il leur envoya la tête du grand-visir & du testedere, & leur promit de renfermer la Validé dans une prison perpétuelle ; mais ces victimes furent immolées trop tard, leurs maux n'appaisèrent point ces mutins ; ils continuèrent leur marche, & sont devant cette

ville. Voilà l'état du ferrail, qui pourra peut-être fervir au bonheur de votre fœur. Ah! mon cher Silphe, lui dit Zayde, ne pourriez-vous point aider le malheureux prince de la Zodiane, à rompre fes fers & ceux de l'infortunée Iftherie? Quelle preuve d'amour pourriez-vous me donner qui me touchât plus fenfiblement? Il faut vous fatisfaire, reprit le Silphe, & demain je vous dirai ce que j'aurai fait. Voilà, continua-t-il, en laiffant tomber un cahier de papiers fur fon lit, de quoi vous amufer pendant mon abfence, & tenez-moi compte d'être tout un jour éloigné de vous. Zayde voulut lui répondre; mais elle connut qu'il n'y étoit plus : elle donna le refte de la nuit au fommeil, & le lendemain elle paffa dans fon cabinet, où elle ouvrit le cahier que fon amant lui avoit laiffé, qu'elle trouva rempli du conte que voici.

---

## LA PRINCESSE PATIENTINE,

### *dans la Forêt d'Erimente,*

IL y avoit un ogre nommé Infacio, qui faifoit fa demeure dans un antre, où jamais les rayons du foleil n'avoient pénétré. Il

étoit cruel & ſans juſtice, & les furies de l'enfer, qui avoient préſidé à ſa naiſſance, ayant répandu de l'écume de cerbère ſur ſa langue, elle en fut pour toujours tellement pénétrée, que, dès qu'il touchoit une perſonne de ſa langue, elle en perdoit la vie, ſans qu'aucun remède pût la ſauver. Poſſéder toutes les richeſſes de la terre étoit la ſeule paſſion qui occupoit ſon cœur; jamais l'amour ni l'amitié n'y avoient trouvé de place: le ſoin dévorant dont il étoit tourmenté d'amaſſer, des richeſſes, lui donnoit une inquiétude qui ne lui laiſſoit point de repos. Il avoit deux ſœurs qui approchoient beaucoup de ſon humeur: elles demeuroient avec lui: l'aînée ſe nommoit Aigredouce; elle avoit de la beauté & quelque douceur dans l'eſprit, ce qui lui faiſoit quelquefois prendre le parti des malheureux que l'ogre tourmentoit avec cruauté; ſurtout elle empêchoit ſouvent qu'il ne touchât de ſa langue perçante ceux qui étoient aſſez infortunés pour entrer dans ſon antre; mais avec cette bonté, elle ne laiſſoit pas d'avoir une aigreur ſur ſon viſage & dans toutes ſes paroles, qui déplaiſoit beaucoup: la cadette, qui ſe nommoit Bizarrine, étoit d'une humeur ſi capricieuſe, ſi impérieuſe & ſi cha-

grine, que l'on ne pouvoit inventer des tourmens plus insupportables, que d'obliger quelqu'un de vivre avec elle : son amitié n'étoit pas moins à craindre que sa haine, ne donnant pas plus de repos à ceux qu'elle aimoit qu'à ses ennemis. L'ogre alloit souvent prendre des leçons de la déesse de l'Avarice, qui faisoit sa demeure proche de son antre : & la consultant un jour sur sa destinée, elle lui dit que, s'il se pouvoit faire aimer d'une princesse nommée Patientine, fille de Licaon, & l'avoir en sa puissance, il seroit le plus riche de tous les ogres de son temps. Il remercia l'Avarice d'un si bon avis; & retournant chez lui, il disposa son équipage avec diligence. Il quitta sa forme naturelle, de peur d'épouvanter Patientine, il prit celle d'un jeune homme bien fait, de bon air, & changea sa chevelure hérissée en cheveux blonds, les plus beaux du monde. Sous cette nouvelle métamorphose, il parut à la cour de la reine de Lidie, mère de Patientine, qui étoit veuve depuis quelques années. Il y fut reçu sous le nom du prince de Thrace, & sut si bien se contrefaire, qu'il gagna en peu de temps le cœur de la reine & de la princesse. Patientine avoit une amitié très-forte pour une fille de sa cour,

nommée Eſpritée. Elle tenoit le premier rang dans ſon cœur, comme elle le tenoit par ſon rang auprès de la reine, & elle n'avoit rien de caché pour elle. Elle lui confia la tendreſſe naiſſante qu'elle ſentoit pour Inſacio. Eſpritée, qui, par un preſſentiment dont elle ne ſavoit pas la cauſe, craignoit que la princeſſe ne fût malheureuſe en épouſant le faux prince de Thrace, tâcha de la détourner de cette alliance. Mais voyant à la fin que la reine le ſouhaitoit autant que Patientine, elle ne s'y oppoſa plus. Ce mariage fut donc conclu dans peu de jours, & cette aimable princeſſe, dont la beauté, la douceur & la vertu avoient fait ſoupirer tous les princes ſes voiſins, fut livrée au barbare Inſacio. L'ogre impatient de retourner dans ſon antre avec ſa proie, & de ſortir d'une cour dont la magnificence bleſſoit ſi fort ſon humeur, partit avec ſon épouſe, & avec Eſpritée, qui ne voulut point quitter Patientine, quelqu'oppoſition que fît Inſacio.

Après quelques jours de marche, la princeſſe arriva dans la forêt d'Erimente, & peu de temps après à l'antre terrible. Elle y trouva Aigre-Douce & Bizarrine, qui par des ſoins empreſſés s'efforçoient de lui plaire,

Qui peut repréſenter l'étonnement de la princeſſe, quand elle ſe vit dans un lieu ſi affreux? Elle penſa mourir de douleur; & tout le pouvoir qu'Eſpritée avoit ſur ſon eſprit ne put la conſoler. L'ogre qui avoit repris, avec ſa forme ordinaire, ſa cruauté naturelle, ne fut point touché des pleurs de Patientine. Aigre-Douce voulut lui faire comprendre qu'elle avoit tort de s'affliger d'être unie avec Inſacio; que toutes les princeſſes envieroient ſon bonheur, s'il leur étoit connu; que ſi, par ſa complaiſance, elle pouvoit gagner ſon cœur, rien ne manqueroit à ſon bonheur. Bizarrine, qui ſe trouva dans ſon humeur pitoyable, croyant que ſa préſence pourroit adoucir les chagrins de Patientine, ne la quittoit point, & l'impatientoit ſi fort par les conſeils qu'elle lui donnoit ſur ſa conduite, qu'elle augmentoit de beaucoup la douleur de la princeſſe. Eſpritée employoit tout l'eprit que les dieux lui avoient donné à gagner l'amitié de l'ogre, & celle de ſes ſœurs, afin de pouvoir diminuer les chagrins de Patientine. Elle crut y avoir réuſſi; mais elle connut dans la ſuite que rien ne touchoit cè cœur inſenſible à la pitié. Cependant Inſacio voulant profiter du bonheur d'avoir Patientine en ſa puiſ-

ſance, pour devenir riche, commença de mettre en pratique les leçons de l'Avarice. Il faiſoit lever cette malheureuſe princeſſe avant le jour, & la forçoit d'aller dans la forêt chercher des herbes, qu'il lui faiſoit mettre dans de grandes chaudières ſur le feu, pour en tirer le ſuc. Enſuite il les lui faiſoit porter dans ſes étables, pour les donner à des monſtres qu'il y retenoit. Les bêtes étant engraiſſées du ſuc de ces herbes, étoient d'un prix infini, & cela lui valoit beaucoup d'argent. Les marchands de la Thrace & de la Bocine venoient lui en acheter ſouvent. Quand Patientine revenoit d'un ſi pénible emploi, pour la délaſſer, on lui préſentoit une quenouille; & lui faiſant filer de la laine pour faire la pourpre dont tous les rois de l'Orient s'habilloient, l'on ne lui donnoit point de repos qu'elle n'eût fait pluſieurs fuſées. D'autres fois elle employoit ſes triſtes journées à chercher dans les montagnes voiſines, cette graine ſi merveilleuſe dont on faiſoit la couleur de pourpre, & on lui faiſoit paſſer les ſoirées à en faire la teinture. Cette pauvre princeſſe n'avoit pas un moment de repos. Encore ſi avec tant de peines elle avoit pu gagner le cœur cruel de l'ogre, elle ſe ſeroit conſolée;

mais Inſacio, toujours tourmenté de l'envie d'un gain ſordide, ne trouvoit jamais qu'elle eût aſſez travaillé, & la grondoit inceſſamment de ne pas faire davantage. La princeſſe ſouffroit tous ces reproches, & lui obéiſſoit avec une douceur qui auroit touché tout autre qu'Inſacio. Aigre-Douce lui diſoit quelquefois, qu'il devoit être content de Patientine; mais Bizarrine diſoit que ſon frère faiſoit très-bien de n'être pas ſenſible au malheur de ſon épouſe, qu'il falloit profiter de l'occaſion de s'enrichir, & que, ſi l'on donnoit quelque relâche à Patientine, elle trouveroit enſuite le travail plus inſupportable. Du moins, diſoit Aigre-Douce, je lui donnerois une nourriture qui pût la ſoutenir dans de ſi pénibles emplois; car elle ne peut vivre du peu de pain de gland, & du petit morceau de chevreau que vous lui donnez pour toute ſa journée. Vous devez ſonger qu'elle n'a pas été élevée avec tant de pauvreté, & vous devez craindre que bientôt elle ne ſuccombe à ſes fatigues. Ma ſœur, reprit l'ogre en colère, cette fille nourrie dans une cour ſuperbe, eſt déjà corrompue; mais je me garderai bien de ſuivre des avis ſi pernicieux; je ne prétends pas manger en un jour, par une chère déli-

cate, tout ce que j'aurai amassé avec tant de peine. L'inquiétude naturelle à Insacio ne lui permit pas une longue conversation; il quitta sa sœur, & fut voir dans la montagne, s'il y trouveroit Patientine cueillant de la graine. Il la trouva couchée au pied d'un arbre, qui s'entretenoit avec sa chère Espritée. L'ogre en fureur vomit contre cette malheureuse princesse toutes les injures les plus horribles, & jura de lui ôter la seule consolation qu'elle avoit, en faisant partir Espritée. Il l'auroit fait sur le champ, s'il n'avoit craint que cette jeune personne n'eût dit à la reine tous les malheurs de sa fille. Patientine, sans répondre à ce barbare une seule parole, essuya ses larmes, & ayant achevé de dépouiller la terre de ses cantons de ces précieuses graines, retourna dans l'antre. Elle y trouva Bizarrine, qui lui fit un crime de sa tristesse; & Aigre-Douce voulant la consoler, le fit avec un air si affecté, qu'elle pensa pousser sa patience à bout. Tous les sujets de l'ogre éprouvoient sa cruauté; & pour contenter la soif insatiable qu'il avoit des richesses, il les faisoit travailler, nuit & jour, à fouiller la terre dans un vallon proche de son antre, où l'Avarice lui avoit dit qu'il pourroit trou-

ver un trésor. Ce fut un nouveau malheur pour Patientine. Il vouloit qu'elle fût toujours auprès de ces infortunés pionniers, afin de les empêcher de se reposer un moment. Cette pauvre princesse, n'étant pas dispensée par ce nouvel emploi de filer sa tâche, prenoit sa quenouille ; & tantôt brûlée d'un soleil ardent, tantôt percée de pluie & de brouillards, demeuroit toute la journée exposée aux injures du temps. Quel cœur n'auroit pas été sensible aux traits de la pitié, en voyant les maux que souffroit cette jeune princesse ?

Un jour qu'elle étoit avec ses travailleurs ; Courageux, prince de la Bocine, qui l'avoit vue à la cour de la reine de Lydie, & qui avoit toujours eu pour elle une inclination que toute la raison avoit eu bien de la peine à vaincre, passa auprès d'elle. Surpris d'une rencontre si peu attendue, il descendit de cheval, & vint avec empressement l'aborder. Il la trouva belle, malgré le changement que tant de malheurs avoient apporté à ses appas ; il lui témoigna, en termes respectueux, le plaisir qu'il avoit de la revoir. La princesse, honteuse d'être trouvée dans un état si différent de celui où ce prince l'avoit vue, demeura quelque temps sans parler ;

mais la crainte d'être trouvée avec lui par Insacio, fit qu'elle prit la parole pour le prier de s'éloigner d'elle. Comme elle achevoit de parler, un lion furieux sortit de la forêt, & vint se jeter sur Patientine. Le prince tira son épée, & se mit en devoir de la défendre; & par un cri menaçant, & un coup qu'il porta au lion en même-temps, il obligea la furieuse bête de tourner sa rage contre lui. Courageux se défendit long-temps; mais ce ne fut pas sans recevoir une large blessure au ventre, des griffes du lion; & si les pioniers n'étoient accourus à son secours, peut-être auroit-il péri dans ce combat : mais ils accablèrent ce lion de tant de blessures, qu'il tomba aux pieds de Patientine. Insacio, attiré par les cris de la princesse, arriva comme ce prince s'affoiblissoit de sa blessure, & se laissoit tomber sur l'herbe; & touché de pitié, pour la première fois de sa vie, il le fit porter dans sa sombre demeure, & ordonna que l'on prît soin de ses blessures. Patientine, pénétrée de reconnoissance, le pansa de ses belles mains, & prit la peine d'aller, avec Espritée, chercher des simples pour mettre sur sa plaie. Que le prince Courageux étoit sensible aux bontés de la princesse! Son

amour en prit de nouvelles forces : il ne pouvoit aſſez lui témoigner combien il étoit ſenſible aux marques de ſa reconnoiſſance, & louoit, cent fois le jour, les deux bleſſures qu'il avoit reçues pour lui ſauver la vie.

Dans ce temps-là l'ogre fut obligé de s'abſenter avec ſes ſœurs pour quelques jours. Courageux profita de ces heureux momens, pour dire à la princeſſe tout ce qu'il ſentoit pour elle ; mais Patientine, quelques ſujets qu'elle eût d'être mécontente de ſon cruel mari, lui répondit avec tant de ſageſſe, qu'elle mérita beaucoup de tendreſſe du prince. Inſacio revint plutôt que l'on ne l'attendoit, & trouvant ſa femme auprès du malade, il entra en fureur, & l'accabla de reproches outrageans : il ſe repentit d'avoir fait porter Courageux chez lui, & ſon avarice ſe joignant à ſa jalouſie, lui fit défendre à Patientine de plus fournir les choſes néceſſaires à la vie du prince, & de ne plus entrer dans la caverne où il étoit. Patientine reçut cet ordre avec douleur ; mais elle n'en murmura pas, & recommença ſes pénibles ouvrages. Le prince amoureux ſouffrit avec impatience les malheurs de ſa princeſſe : ſa caverne étoit ſi près de celle de

l'ogre, qu'il entendoit tous les mauvais traitemens qu'il faisoit à la belle Patientine, & ne voulant pas les augmenter, il fit en sorte, dès qu'il put se porter à cheval, de s'éloigner d'un lieu qui lui étoit si cher : ce ne fut pas sans avoir consulté avec Espritée ce qu'il devoit faire pour tirer la princesse d'un si dur esclavage : ils prirent d'abord la résolution d'avertir la reine de Lydie; mais Espritée lui dit qu'elle n'avoit pas le pouvoir de rompre les chaînes de sa fille; qu'il falloit qu'elle allât trouver une fée parente très-proche de Patientine, qui par sa science leur donneroit les moyens d'arracher la princesse des mains de l'ogre; qu'elle partiroit le lendemain dès le point du jour avec lui, pour aller trouver la fée sans en avertir la princesse, qui ne voudroit pas consentir à son bonheur. Après avoir pris toutes leurs mesures, Courageux prit congé d'Insacio & de la charmante Patientine, & partit le lendemain avec Espritée. La princesse n'apprit pas sans chagrin le départ de son amie, & ne pouvoit comprendre ce qui l'avoit obligée à s'éloigner d'elle, sachant la tendre amitié qu'elle lui portoit; mais pendant que Courageux & Espritée font leur voyage, il arriva un prince très-puissant avec son épouse,

à un château très - près de la forêt d'Erimente : il s'appeloit Entreprenant, & son épouse se nommoit Froidine. L'ogre fut par la déesse de l'Avarice, qu'il auroit besoin du secours d'Entreprenant, pour se garantir du grand malheur qui le menaçoit, & comme il ne connoissoit d'infortune que celles qui regardoient la perte des richesses, il suivit le conseil de cette déesse; il fut voir le prince nouveau venu, & mena avec lui Patientine. Froidine sortant de son humeur naturelle, reçut parfaitement bien la belle princesse, & Entreprenant ne put la voir, sans payer de la perte de son cœur le plaisir de la regarder. Il fit mille amitiés à l'ogre, pour avoir la liberté de voir son aimable épouse, malgré l'aversion naturelle qu'il conçut pour lui dès le premier moment qu'il le connut. Entreprenant alloit souvent chez Insacio, & n'étant pas maître de cacher long-temps sa passion, il en parla à Patientine : cette belle personne, abandonnée aux fureurs de l'ogre, écouta sans colère une déclaration qu'elle n'auroit pas souhaitée dans un temps plus heureux, pour s'assurer d'un secours contre les cruautés d'Insacio; & le prince, charmé de n'être pas rebuté, obligea Froidine de voir sou-

vent Patientine, & de lui témoigner de l'amitié; mais l'ogre voyant que cela détournoit Patientine de ses travaux ordinaires, il lui ordonna de ne plus aller si souvent chez Froidine, & lui faisoit un crime de ce qu'il lui avoit ordonné. Il lui chercha des ouvrages nouveaux : la princesse, avec sa douceur ordinaire, lui obéit. Souvent Entreprenant la surprenoit cassant des roseaux, dont elle tiroit un coton qui étoit très-rare dans cette contrée, & qui servoit à faire des toiles dont elle s'habilloit. Elle auroit bien voulu cacher à tout le monde les mauvais traitemens qu'elle recevoit de l'ogre; mais cela n'étant pas possible, elle tâchoit de les excuser. Entreprenant ne perdoit point de temps pour faire comprendre à Patientine que son mari ne méritoit pas cette tendresse. Ses soins furent inutiles; cette vertueuse personne lui répondit que les dieux lui ayant donné Insacio pour époux, elle devoit lui obéir, & l'aimer avec la même fidélité que si c'étoit le plus aimable de tous les hommes. Bizarrine venoit souvent rompre ces conversations, & en avertissoit l'ogre : elle le mit si fort de mauvaise humeur, que, malgré les conseils de l'Avarice, il se brouilla avec Entreprenant

& Froidine, & renferma la princesse dans son antre, sans lui plus permettre de sortir de la forêt. Sa fureur n'en demeura pas là : il ne donnoit plus de repos à Patientine; tous les jours pour elle étoient employés à lui fournir de nouveaux tourmens, que cette aimable personne souffroit avec une patience admirable. Insacio craignant de perdre Patientine, non par quelques sentimens d'amitié, mais par les grands biens qu'elle lui amassoit par son travail, entoura son antre de nuages si épais, qu'il le rendit invisible aux yeux de tout le monde; & changeant ses deux sœurs en monstres, il les mit à la porte de la caverne, pour en défendre l'entrée à ceux qui pourroient pénétrer les nuages dont elle étoit entourée. Ayant si bien pris ses mesures pour s'ôter l'inquiétude de perdre Patientine, il goûta quelque tranquillité. Cependant le prince Courageux & Espritée arrivèrent au palais de la fée Clémentine, & furent reçus d'elle avec cet air de bonté qui la fait aimer de tout le monde. Elle les fit entrer dans son cabinet, & les ayant fait asseoir auprès d'elle : Je sais le sujet de votre voyage, charmante Espritée, lui dit-elle; Patientine a besoin de mon secours, elle est au comble

des malheurs ; & les dieux, qui ont voulu donner un modèle aux hommes par l'exemple de sa vertu, la tireront par mon art de la tyrannie de l'ogre cruel. Il me faut quelques jours pour me préparer à ce voyage: passez-les ici dans tous les plaisirs que l'on peut y prendre. Après ce peu de mots, la fée congédia le prince & Espritée ; ils trouvèrent dans la salle une troupe de nymphes qui les vinrent aborder, & qui les conduisirent dans un appartement superbement meublé. Après s'y être reposés quelques heures, les nymphes firent passer Espritée dans un cabinet, où elles l'habillèrent d'un habit de gaze d'argent & couleur de rose, & parèrent sa tête d'une capeline de plumes de la même couleur. Dans ce nouvel ajustement, elles la ramenèrent dans la chambre du prince Courageux, & l'on y servit une collation de fruits & de confitures sèches. Après la collation, elles les menèrent dans un jardin qui répondoit à la beauté du palais ; & les laissant dans un cabinet de jasmin & de grenade, elles leur donnèrent la liberté d'écouter une musique charmante, qui étoit dans un sallon de myrthe auprès de leur cabinet. Courageux & Espritée donnèrent quelques momens au

plaiſir d'une ſi aimable ſymphonie ; mais comme rien ne pouvoit les empêcher de ſonger aux malheurs de Patientine, ils parlèrent ſi long-temps de cette belle perſonne, qu'il étoit nuit quand ils retournèrent au palais. On leur ſervit à ſouper, & étant heure de prendre quelque repos, Courageux laiſſa Eſpritée dans ſon appartement. Le lendemain, au lever de l'aurore, les nymphes vinrent éveiller l'aimable Eſpritée, pour la mener dans le parc de la fée : elles lui donnèrent un habit de chaſſe tout des plus galans, & la conduiſirent dans la cour du palais. Elle y trouva un petit char d'ébène avec des ſoleils d'or, tiré par quatre tigres, où elle monta. Les nymphes la ſuivoient dans d'autres chars de la même beauté, & le prince Courageux, monté ſur un cheval noir ſuperbement harnaché, les vint joindre au rendez-vous. Toute la journée ſe paſſa le plus agréablement du monde. Les cerfs ne ſe faiſoient courre, qu'autant de temps qu'il en falloit pour donner du plaiſir ſans fatiguer les dames, & la nuit les contraignant de prendre le chemin du palais, elles y arrivèrent avec toute la joie que leur avoit inſpiré un ſi charmant amuſement. Enſuite la fée envoya dire

dire à Efpritée & à Courageux de la venir trouver : ils y furent avec empreffement. Efpritée, dit-elle, mes charmes font prêts; il ne faut pas une moindre puiffance que la mienne pour tirer Patientine des fers d'Infacio. Il a employé tout l'art des enfers à former un enchantement qui la rend invifible à nos yeux, l'Avarice lui a donné ce confeil; mais je rendrai fon pouvoir inutile, & vous rendrai la princeffe; partons dans ce même moment, pour arriver au lever du foleil à fon féjour ténébreux. Et vous, prince Courageux, oubliez votre valeur, & fans vous fervir de votre bras pour vaincre des monftres contre lefquels il feroit impuiffant, remettez fur moi le foin de rompre les chaînes de Patientine. La fée, fans attendre de réponfe, préfenta la main au prince; & difant à Efpritée de prendre un flacon qui étoit fur fa table, & de la fuivre, elle paffa fur une grande terraffe qui étoit au bout de fon appartement, où ils trouvèrent un char traîné par des aigles. La fée s'y étant placée, fit entrer le prince & Efpritée, & les aigles prenant leur vol dans les airs, ils arrivèrent, au premier rayon du foleil, au nuage qui cachoit l'antre de l'ogre. Clémentine dit à

Eſpritée de répandre quelques gouttes de l'eſſence du flacon ſur le nuage, & auſſitôt il ſe diſſipa, & laiſſa voir à Eſpritée & au prince la porte de l'antre, gardée par les deux monſtres. Souvenez-vous, dit la fée à Courageux, voyant qu'il portoit déjà la main ſur ſon épée pour aller combattre les gardiens de ſa princeſſe, que votre courage eſt inutile, & que ma ſeule puiſſance ſuffit pour détruire l'enchantement. Le prince, honteux d'avoir déſobéi au commandement de la fée, s'arrêta, & préſenta la main à Clémentine pour deſcendre de ſon char aîlé. Eſpritée la ſuivit, impatiente de revoir la princeſſe; & la fée s'approchant des monſtres, les toucha de ſa baguette enchantée; leſquels contraints de reprendre leur forme naturelle, & craignant la préſence de Clémentine, s'enfuirent dans la forêt; mais la fée mépriſant des ſujets indignes de ſa colère, entra dans la caverne, & en chaſſant l'obſcurité par ſa préſence, elle y vit la belle Patientine qui ôtoit un chauderon plein d'herbes de deſſus le feu. Honteuſe d'être ſurpriſe dans un exercice ſi peu ſortable à ſa naiſſance, & éblouïe de l'éclat de la fée, elle laiſſa tomber la chaudière, dont l'eau & les herbes qu'elle

contenoit, n'eurent pas plutôt touché la terre, que l'on vit la caverne pleine d'or brillant, à la place de ce qui étoit dans la chaudière. Patientine plus étonnée que jamais fit un grand cri; l'ogre, qui étoit dans l'étable, & qui attendoit Patientine, accourut pour voir ce qui lui étoit arrivé. Charmé de voir sa caverne pleine d'un métal qui lui étoit si cher, sans appercevoir la fée, ni le prince, ni Espritée qui tenoit la princesse dans ses bras, il s'abaissa avec empressement pour ramasser cet or précieux; mais à mesure qu'il le touchoit, il redevenoit ce qu'il avoit été; & l'eau coulant de ses mains avides, formoit un ruisseau dans sa caverne. L'étonnement de l'ogre ne se peut exprimer à la vue d'une chose si extraordinaire; & levant ses yeux hagards, il vit la fée qui, avec un visage sévère: Tremble, malheureux Insacio, lui dit-elle, & reconnois la justice des dieux, par les tourmens auxquels ils te condamnent. Tu vas perdre cette malheureuse princesse, que tu t'es rendu indigne de posséder, par les maux que ton avarice lui a fait souffrir. Je veux la ramener dans son royaume, où elle trouvera la récompense de ses vertus, pendant que tu employeras tes jours

infortunés à amaſſer des richeſſes qui diſparoîtront de tes mains, dès que tu les auras touchées, ſans que tu puiſſes te corriger de vouloir amaſſer, par l'expérience que tu feras à tous les momens de ta vie de ne les pouvoir poſſéder. Tu ſerviras d'exemple à tous ceux qui verront ton ſupplice; & pour t'ôter le ſeul plaiſir qui pourroit te reſter en te ſervant de ta langue empoiſonnée, pour te venger de ceux qui t'approcheront en les faiſant mourir, tu n'auras plus ce pouvoir dangereux; ce venin ne pourra ſe répandre que ſur ceux qui te reſſemblent; le mal même que ta langue prononce contre les mortels ne leur en fera point, & ne ſervira qu'à donner un nouvel éclat à l'innocence que tu auras opprimée. L'ogre cruel frémit de rage aux diſcours de la fée. Mais l'or reprenant la place du ruiſſeau, ſans ſe ſouvenir de ſon ſupplice, il ſe baiſſa pour le prendre. Clémentine ſe ſervit de ce moment pour enlever Patientine; & la faiſant entrer dans ſon char avec Courageux & Eſpritée, elle ſe mit auprès d'elle; & les aigles ayant repris leur vol, les firent bientôt éloigner de l'antre fatal. Pendant qu'ils faiſoient leur voyage dans les airs, l'ogre, ſans ſe ſou-

venir de Patientine, etoit occupé à ramaffer l'or liquide ; mais l'enchantement de la fée ayant fon effet, il changeoit de nature dès qu'il l'avoit touché, & s'écoulant, comme la première fois, il devenoit or dès qu'il étoit fur le plancher de la caverne. Depuis ce moment terrible, l'ogre éprouve un fupplice conforme aux vices affreux qui lui avoient fait commettre tant de crimes ; & fans fe donner un moment de repos, il paffe fes jours infortunés dans une rage continuelle. Tel eft dans les enfers le malheureux Tantale, perfécuté d'une foif continuelle qu'il ne peut contenter, ne pouvant approcher de l'eau, qui fe recule de lui quand il veut la prendre. Tous fes voifins & fes fujets, charmés d'un tourment fi jufte, le vont voir tous les jours, & lui font connoître, par le peu de pouvoir que le venin, dont fa langue étoit abreuvée, a fur ceux dont il veut fe venger, que la fée eft véritable dans fes paroles. Cependant Clémentine, avec la belle Patientine, arriva en Lydie, & defcendant dans la cour du palais de Sardice, furprit agréablement la reine par fa préfence. Elle embraffa mille fois fa chère fille, & fe jeta aux pieds de la fée, pour la remercier d'avoir délivré Patientine

du joug cruel d'Infacio. Elle accabla Efpritée de careffes, & affura Courageux d'une eftime éternelle. La fée, après avoir comblé de biens la charmante Patientine, s'en retourna dans fon palais. Courageux demeura à la cour de la reine de Lydie ; &, réglant fa paffion fur la vertu de la princeffe, l'adore en fecret. Efpritée partageant les dons de la fée avec Patientine, & charmée d'être avec elle, ne connoît point de plus grand bonheur que d'être aimée de Clementine & de fa chère princeffe.

*Fin du fixième Volume.*

# TABLE

## *DES CONTES*

du Tome Sixième.

### *LA FORCE.*



### *D'AULNOY.*

Fin de la Table du Tome sixième.





